

Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité

Sous la direction de
Jean-Claude Anscombe,
Amalia Rodríguez Somolinos
et Sonia Gómez-Jordana Ferary



ENS ÉDITIONS

Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité

Jean-Claude Anscombre, Amalia Rodríguez Somolinos et Sonia Gómez-Jordana Ferary (dir.)

Éditeur : ENS Éditions

Année d'édition : 2012

Date de mise en ligne : 26 janvier 2017

Collection : Langages

ISBN électronique : 9782847886269



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

ISBN : 9782847883589

Nombre de pages : 278

Référence électronique

ANSCOMBRE, Jean-Claude (dir.) ; RODRÍGUEZ SOMOLINOS, Amalia (dir.) ; et GÓMEZ-JORDANA FERARY, Sonia (dir.). *Voix et marqueurs du discours : des connecteurs à l'argument d'autorité*. Nouvelle édition [en ligne]. Lyon : ENS Éditions, 2012 (généré le 28 janvier 2017). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/enseditions/4538>>. ISBN : 9782847886269.

Ce document a été généré automatiquement le 28 janvier 2017.

© ENS Éditions, 2012

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

La sémantique linguistique, après avoir été le parent pauvre de la linguistique, et souvent reléguée au rang d'ornement de la syntaxe, commence à se constituer en discipline autonome. La pertinence de certains concepts est largement reconnue, les méthodes s'affinent et se généralisent, des résultats surgissent et sont acceptés par tous. Cette évolution est due à plusieurs facteurs.

Le premier et le plus important réside dans le choix de considérer la sémantique comme une composante autonome de la description linguistique : interdépendante certes avec d'autres composantes, mais non plus à la remorque d'une syntaxe régnant en maître absolu, et imposant sa loi, comme le voulait le modèle morrissien qui a longtemps dominé en linguistique. Par ailleurs, l'apparition en sémantique de cette partie de la pragmatique comprise dans le noyau sémantique fondamental (ce qu'on appelle la pragmatique intégrée) a réintégré les phénomènes énonciatifs dans la sémantique. Et ce, au travers de diverses théories comme les actes de langage ou les études sur le discours rapporté.

Enfin, la tendance à s'éloigner du niveau de surface pour élaborer un niveau profond, en favorisant l'apparition de sémantiques de type instructionnel, permet de dépasser le niveau strict de la phrase, pour s'intéresser éventuellement à l'articulation interphrastique. On trouvera traités dans ce volume quelques grands thèmes de la sémantique contemporaine : l'organisation des relations interphrastiques par marqueurs et connecteurs, les phénomènes de discours rapporté et de polyphonie, les divers rôles mis en scène dans cette comédie qu'est la parole, et les contenus qui s'articulent autour de ces notions, comme le savoir commun lié aux doxas et dont une partie transparaît dans le fonds parémiologique.

Jean-Claude Anscombe

Amalia Rodríguez Somolinos

Sonia Gómez-Jordana Ferary

Sommaire

Présentation

Jean-Claude Anscombe, Amalia Rodriguez Somolinos et Sonia Gomez-Jordana Ferary

Partie I. Polyphonie

Un point de vue polyphonique sur le point de vue

María Luisa Donaire

Point de vue et polyphonie. Quelques problèmes

Un nouveau problème : les marques de pdv

Points de vue et discours rapporté : une approche polyphonique des énoncés interrogatifs

Pierre Patrick Haillet

Discours, point de vue et objet représenté

Réalité du locuteur

Approche polyphonique des énoncés interrogatifs

Questions directes *versus* questions indirectes : une approche polyphonique

Questions représentées comme *n'ayant pas été posées*

Partie II. Connecteurs et particules

*L'évolution de justement/justamente en français et en
espagnol : coïncidence, polyphonie et inversion
argumentative*

Sonia Gómez-Jordana Ferary

Justement. État de la question et critères linguistiques

Un ou plusieurs *justement* ?

Justement/justamente en diachronie

Justement : un adverbe polyphonique ?

*Une approche polyphonique de deux adverbes
d'énonciation, franchement et sincèrement*

Adelaida Hermoso Mellado-Damas

Traits syntaxiques et sémantiques de FR et SR

Analyse polyphonique de FR et SR

La reformulation par al fin y al cabo et en fin

Marie-Pierre Lavaud-Verrier

Reformulation paraphrastique versus non paraphrastique

Analyse de *al fin y a cabo* et de *al fin*

Les échelles additives avec además

José Portolés

Le connecteur additif *además*

Le sens informatif de *además*

Échelles et polyphonie

Partie III. Formes sentencieuses

Le problème de l'antonymie dans le champ parémique

Jean-Claude Anscombe

De bello paremiologico

L'antonymie dans le domaine parémique

Analyse du cas Les apparences sont trompeuses / L'habit ne fait pas le moine

D'autres cas

Sur le chemin des proverbes : questions de classification

Georges Kleiber

Proverbes *doxaux* et proverbes *paradoxaux*

Examen de la subdivision proverbes *doxaux*/proverbes *paradoxaux*

Vers d'autres subdivisions

Proverbes : prise en compte du type de situation

Idiotismes, proverbes et stéréotypes

Laurent Perrin

Les proverbes comme phrases idiomatiques

Les proverbes comme phrases génériques

Phrases stéréotypiques ou phrases d'opinions ?

Idiotismes réfutatifs et polémiques

*Vérité générique et vérité proverbiale : on dit face à on dit
proverbialement, le proverbe dit*

Irène Tamba

Vérité et genericité des proverbes

ON-loc et le signalement discursif des proverbes

Partie IV. Voix du récit et autorité discursive

Les voix du récit : fonctions textuelles et énonciatives des localisations spatio-temporelles dans le récit

Amalia Rodríguez Somolinos

Passé simple et déictiques : un double repérage

Déictiques et discours indirect

Le discours indirect libre

Divergence énonciative et point de vue

Localisations spatio-temporelles et présent de narration

Les marques du savoir dans le discours de Carmen Sotillo

Bernard Darbord

Savoir et modalités

Les hésitations de Carmen

Le proverbe et les marques de savoir

Proverbe écourté, proverbe détourné

Les proverbes de Carmen

De la citation à l'autorité : liberté et contrainte dans le discours argumentatif

Renaud Cazalbou

Propositions liminaires

Le mécanisme d'intégration du discours rapporté

Fonction de la citation

L'argument d'autorité

Polyphonie et métalangage de l'espagnol. La désautorisation du discours rapporté

Manuel Casado Velarde

Polyphonie et métalangage de l'espagnol

Le discours rapporté et l'évaluation du sujet parlant

Présentation 1

Jean-Claude Anscombre, Amalia Rodriguez Somolinos et Sonia Gomez-Jordana Ferary

Il n'y a pas si longtemps que la sémantique linguistique, pourtant lancée par Michel Bréal ² dès la fin du XIX^e siècle, a acquis droit de cité au même titre que la syntaxe ou la lexicologie, de tradition plus ancienne. Il existait bien sûr une sémantique logique, d'inspiration fortement anglo-saxonne et essentiellement préoccupée de formalisation, et d'une formalisation encore très proche des modèles logiques standards. Il existait également une sémantique lexicale, majoritairement dédiée à l'étude de ce qu'il était habituel d'appeler des *mots pleins*, opposés aux conjonctions et autres *mots vides*, dont l'éventuelle étude sémantique était étroitement subordonnée à des considérations syntaxiques. L'on aura reconnu là le schéma de base de nos grammaires traditionnelles. La langue y est fondamentalement une structure syntaxique, la sémantique ne se manifestant qu'au niveau du lexique ³.

Or la sémantique linguistique telle que nous l'entendons aujourd'hui, et qui nie en particulier la pertinence de l'opposition mot vide/mot plein, traque le sens dans toutes les parties du discours et même hors de la phrase.

Longtemps parente pauvre de la linguistique, le plus souvent reléguée au rang d'ornement d'une syntaxe hégémonique, nous la voyons se constituer peu à peu en discipline autonome. La pertinence de certains concepts est maintenant largement reconnue dans le monde de la sémantique, les méthodes s'affinent et se généralisent, des résultats surgissent et sont acceptés par tous. Un exemple emblématique de cet état de choses est celui de la polyphonie. Toutes les discussions qui ont lieu à l'heure actuelle autour de ce concept concernent non sa pertinence – elle n'est mise en doute par

personne – mais sa place et son importance dans l’édifice théorique, ou encore ses diverses manifestations. On le verra plus loin.

Cette évolution de la linguistique est due, nous semble-t-il, à plusieurs facteurs. le premier et le plus important réside dans le choix de considérer la sémantique comme une composante autonome de la description linguistique : interdépendante certes avec d’autres composantes, mais non plus à la remorque d’une syntaxe régnant en maître absolu et imposant sa loi, comme dans le modèle morrissien ⁴ qui a longtemps été de mise en linguistique et a servi de patron à plus d’une grammaire, mais aussi à plus d’une théorie contemporaine, à commencer par les premiers stades de la grammaire générative. Par ailleurs, l’apparition en sémantique de cette partie de la pragmatique considérée comme comprise dans le noyau sémantique fondamental – et que l’on appelle *la pragmatique intégrée* – a recentré la langue comme lieu d’action, et donc ouvert aux phénomènes énonciatifs la porte de la sémantique. et ce, au travers de diverses théories comme la théorie des actes de langage, les études de discours rapporté, les connecteurs, la polyphonie et bien d’autres encore. Enfin, la tendance à s’éloigner des intuitions de surface pour élaborer un niveau abstrait, le niveau *profond*, en favorisant l’apparition de sémantiques de type instructionnel, a permis de dépasser le cadre strict de la phrase pour s’intéresser éventuellement à l’articulation interphrastique.

L’on aura reconnu, au travers de ce panorama simplifié à l’extrême, quelques-uns des grands thèmes de la sémantique contemporaine : l’organisation des relations interphrastiques par marqueurs et connecteurs, les phénomènes de discours rapporté et de polyphonie, c’est-à-dire les divers rôles mis en scène dans cette comédie qu’est la parole, et les contenus qui s’articulent autour de ces notions, comme les savoirs communs et doxaux ou encore les arguments d’autorité.

Le présent ouvrage réunit des spécialistes dont les recherches concernent les domaines évoqués ci-dessus. Notre ambition est essentiellement de fournir un

document de travail aux sémanticiens, qui à la fois donne accès à un état de la question dans le domaine considéré, et à des travaux récents susceptibles de faire avancer la recherche. Pour ce faire, nous avons dû choisir, et choisir c'est exclure, disait Albert Camus. C'est de propos délibéré que nous avons écarté d'entrée les problèmes de référence et de quantifieurs : des congrès ont régulièrement lieu qui abordent ces thématiques. Nous avons donc privilégié les thèmes plus directement liés à l'énonciation, au travers de quatre grands axes, qui, distingués ici par pur souci pédagogique, ne sont bien sûr pas indépendants : ce sont la *polyphonie*, les *connecteurs* et *particules*, les *formes sentencieuses*, et les *voix du récit* et l'*autorité discursive*.

À tout seigneur, tout honneur. Le premier thème, celui de la polyphonie, est actuellement l'objet de nombreux débats. Rappelons que l'optique polyphonique, issue de différents travaux sur le discours rapporté, l'énonciation et la médiativité ⁵, refuse d'entrée la thèse traditionnelle de l'unicité du sujet parlant, et pose à l'inverse celle d'une *hétérogénéité constitutive* de tout discours. Tout discours, et partant tout énoncé, bien qu'émis par une seule entité *physique* (le *sujet parlant*), se définit comme l'œuvre d'un ou plusieurs artisans *linguistiques* (le ou les *locuteurs*) dont le rôle est de mettre en scène, par le biais de l'énoncé ou du texte, une pluralité de *voix* qui constituent la structure sémantique de l'énoncé ou du texte. De ce point de vue, le sens n'apparaît plus comme le rapport d'un discours à un monde qu'il décrit, comme dans les théories sémantiques descriptivistes ⁶, mais comme un réseau de relations à d'autres discours. Ainsi esquissée à grands traits, la polyphonie n'est pas sans poser de redoutables problèmes théoriques, concernant en particulier la nature et le rôle des entités à l'œuvre dans cette approche. Le plus redoutable d'entre eux, parce que le plus central, est celui concernant les voix. Pour certains, il s'agit d'authentiques personnages du discours, appelés *énonciateurs* ⁷. D'autres distinguent une structure profonde et une structure superficielle : au niveau de la structure profonde, point d'énonciateurs, mais des *points de vue*, entités abstraites

comportant éventuellement des variables, et chargées de représenter le contenu sémantique de l'énoncé ⁸. La structure superficielle est alors obtenue au travers de l'interprétation de ces points de vue, en les rattachant en particulier aux interlocuteurs. C'est à de tels problèmes que s'attaquent dans le présent volume deux représentants bien connus de la solution polyphonique : María Luisa Donaire et Pierre Patrick Haillet.

La contribution de María Luisa Donaire s'attaque de front, précisément, au délicat problème de la relation entre la polyphonie – considérée comme ensemble de voix – et la notion de *point de vue*. Pour elle, la polyphonie d'un énoncé et le rôle de son locuteur doivent être fondamentalement définis en termes de point(s) de vue et de stratégie discursive.

Toujours dans la perspective polyphonique, Pierre Patrick Haillet envisage tout discours comme une mise en scène de points de vue, qu'il voit comme un agencement plus ou moins complexe de *représentations*. Proposant une approche polyphonique des questions totales et des questions partielles et s'appuyant sur des critères explicites, l'auteur distingue différentes espèces de telles interrogations, pour terminer par le cas des questions représentées explicitement comme *n'ayant pas été posées* ⁹.

L'un des domaines où s'entremêlent à la fois la sémantique polyphonique et la pragmatique intégrée est celui des *connecteurs* et *particules pragmatiques*, catégorie qui recoupe très largement celle des mots vides (conjonctions, etc.) et des interjections de la grammaire traditionnelle. La ligne de partage entre connecteurs et particules pragmatiques n'est pas toujours facilement repérable. Très souvent en effet, les particules pragmatiques font intervenir, outre l'énoncé sur lequel elles portent, diverses sortes de dire : discours préalables, doxas, présuppositions, etc. la question est par conséquent de déterminer si un tel fonctionnement les qualifie comme connecteurs ou non. C'est donc en fait l'absence de définition communément admise de connecteur qui fait problème. Quoi qu'il en soit, ce ne sont pas moins de quatre contributions qui sont consacrées à ces entités, dont la charge

sémantique a pour fonction l'organisation du discours.

Sonia Gómez-Jordana se penche sur le cas fort complexe de l'adverbe *justement* du français contemporain. En se fondant sur des caractéristiques linguistiques précises, elle distingue quatre grandes fonctions que cet adverbe est susceptible de remplir, dont certaines pragmatiques. Bizarrement, le correspondant espagnol *justamente* ne possède pas toutes ces valeurs, ce qui pose la question de l'évolution respective de ces deux adverbes en diachronie, et conduit à les examiner d'un point de vue polyphonique.

Toujours dans le cadre de la catégorie adverbiale, Adelaida Hermoso Mellado procède à un examen critique des définitions traditionnelles des *adverbes d'énonciation*, lesquels expriment l'attitude du sujet parlant envers son dire. Or le niveau énonciatif n'est pas homogène et fait intervenir en réalité plusieurs paramètres, un adverbe d'énonciation pouvant affecter l'un ou l'autre de ces éléments. L'étude examine de ce point de vue le fonctionnement de *franchement* et *sincèrement* dans le discours, par le biais d'une approche polyphonique fondée sur des critères à la fois syntaxiques et sémantiques.

L'étude de Marie-Pierre Lavaud-Verrier est consacrée aux deux marqueurs espagnols *al fin y al cabo* et *en fin*. Leur parenté est à la fois formelle – ils partagent un même substantif *fin* – et pragmatique – ils appartiennent tous les deux à la catégorie des marqueurs de reformulation non paraphrastique. Son analyse s'inspire des travaux menés par Jean-Claude Anscombe et Oswald Ducrot sur les connecteurs, et met par ailleurs l'accent sur le rôle fondamental des prépositions : *à* opposée à *en* et entraînant par là même un jeu instructionnel différent pour chaque marqueur.

José Portolés, enfin, clôt cette rubrique en nous présentant une analyse de *además* (en plus), *connecteur additif* de l'espagnol. Faisant ressortir le caractère scalaire de ce connecteur – qu'il oppose à *encima* (autre façon de dire *en plus*) –, il étudie les contraintes de co-orientation que celui-ci impose aux deux éléments discursifs qu'il unit, ainsi que la répartition des valeurs

scalaires en jeu. Il montre enfin l'intervention de deux points de vue distincts dans le fonctionnement de ce connecteur.

Les études parémiologiques ont longtemps été reléguées au rang d'aimable complément des analyses littéraires, leur objet étant habituellement considéré comme relevant de l'anecdote folklorique. l'on s'est rendu compte depuis un certain temps déjà qu'en fait la problématique linguistique qu'ils suscitent n'est nullement marginale puisqu'elle touche à des thèmes aussi centraux en sémantique que la gnomicité, la généricité, la polyphonie (à travers la notion de marqueur médiatif), les doxas, etc. il n'est donc pas surprenant que pas moins de quatre contributions soient ici consacrées à ce sujet.

Dans la première, Jean-Claude Anscombre dissèque la notion de *proverbes antonymes*. Si beaucoup de travaux et de compilations considèrent en effet que tel couple de proverbes est antonyme ou aussi bien synonyme, cette caractérisation n'a jamais dépassé le niveau de la simple affirmation. En fait, l'application de critères linguistiques précis montre que le problème est complexe, et met en jeu l'articulation entre *contenus stéréotypiques* et *pivot implicatif* ¹⁰.

Se fondant sur les travaux de Silvia Palma (2007), Georges Kleiber se propose d'analyser la classification inédite des proverbes en doxaux et paradoxaux qu'elle préconise. L'examen critique de cette thèse l'amène à réexaminer le débat sur le type de généricité exprimée par les proverbes à la lumière de l'articulation de la forme proverbiale et du sens proverbial.

Laurent Perrin se propose de son côté de produire une définition unitaire des proverbes en partant de leur nature idiomatique et polyphonique. Il aborde leurs propriétés génériques à travers une discussion de ce qui les rapproche et à la fois les oppose aux phrases exprimant un stéréotype, pour en conclure que leur rôle fondamental consiste à contrer un stéréotype à l'aide d'un idiotisme.

Irène Tamba pose la question (centrale) de la vérité générale attachée aux proverbes. À cet effet, elle oppose deux approches théoriques récentes, la

thèse dénominative – les proverbes seraient la dénomination d’une situation – et la *thèse polyphonique* – les proverbes relèveraient d’une parole collective. Elle propose une structure sémantique reposant sur trois types de généralisation : par induction, par analogie, par principe, en fonction des différents moules phrastiques des proverbes. Elle s’interroge enfin sur l’autorité proverbiale, en comparant la paire d’expressions introductrices, *comme on dit* et *comme on dit proverbialement*.

Jusqu’à présent, les contributions présentées concernaient des aspects théoriques généraux, même si c’était en prenant prétexte de certaines études spécifiques. Et il est bien sûr tout à fait légitime de procéder de la sorte. Mais il est tout aussi légitime, en se penchant sur des textes effectivement produits, de voir comment leur fonctionnement éclaire les théories qui leur sont appliquées, remet éventuellement en question certaines des thèses qui y sont affirmées, ou propose simplement de nouvelles pistes.

S’il est clair que les localisations spatio-temporelles obéissent dans le récit à des contraintes textuelles, il est moins évident cependant qu’elles aient elles-mêmes des fonctions textuelles, voire énonciatives. Or, comme le montre Amalia Rodríguez Somolinos, elles peuvent effectivement servir à la structuration du récit et de ses épisodes. Plus : elles interviennent également au niveau polyphonique, en mettant en scène la voix du narrateur ou celle des personnages, et sont susceptibles d’indiquer d’éventuels changements de perspective, ainsi le passage du point de vue du narrateur à celui d’un personnage.

Le discours de Carmen Sotillo, personnage principal de *Cinco horas con Mario* – roman de Miguel Delibes, publié en 1966 –, est un discours complexe, dominé par la crainte de la locutrice d’être démentie ou contrariée. Il est donc tout à fait justifié, comme le propose Bernard Darbord, de vouloir y repérer les marqueurs épistémiques et d’examiner l’usage que Carmen fait des parémies ¹¹, ainsi que la nature des autorités qu’elle convoque à l’appui de ses dires. L’étude est essentiellement centrée sur les divers recours qui

sont faits à des proverbes dans le cadre d'une stratégie de persuasion.

Renaud Cazalbou tente de démêler les liens compliqués, voire paradoxaux, entre citation et autorité dans le discours argumentatif. En fait, et contrairement aux apparences, le discours rapporté fait bel et bien partie du processus argumentatif. Dans le fond, il vise essentiellement à proclamer que le locuteur n'est pas seul à avoir la responsabilité de son discours. L'étude se fonde sur l'analyse d'un acte d'accusation de sorcellerie, et aborde un certain nombre de problèmes théoriques.

Manuel Casado Velarde s'intéresse aux expressions métalinguistiques de l'espagnol qui font référence au discours d'un autre, ainsi *portavoz* (porte-parole) ou encore *traducción* (traduction), et qu'il inclut dans la catégorie des phénomènes polyphoniques. Il examine plus particulièrement, au travers d'un abondant corpus, les marqueurs de *désengagement du discours d'autrui*, très nombreux en espagnol : *sedicente* (soi-disant), *entre comillas* (entre guillemets), *dizque* (prétendu [ment]), *así se escribe la historia* (voilà comment on écrit l'histoire), etc. Ce sont là des procédés intralinguistiques utilisés par le locuteur pour se distancier ou diverger des énoncés d'autrui. Nous espérons que ce vaste panorama – qui n'a aucune prétention à l'exhaustivité – saura aider le lecteur sur le chemin de la sémantique et, qui sait, peut-être même l'intéresser et susciter de nouvelles recherches et de nouvelles questions.

Bibliographie

Bibliographie

- ANSCOMBRE, Jean-Claude éd., 2000, *La parole proverbiale*, n^o 139 de *Langages*.
- 2006, *Les objets de la polyphonie*, vol. 74, n^o 1 de *Le Français moderne*, 2006.
- 2009a, « La comédie de la polyphonie et ses personnages », *Langue française*, n^o 164, p. 11-31.
- éd. 2009b, *Les marqueurs d'attitude énonciative*, n^o 161 de *Langue française*.
- DUCROT Oswald, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.
- AUSTIN John Langshaw, 1970, *Quand dire, c'est faire*, Paris, seuil.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1966, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 volumes.
- BANFIELD Ann, 1995, *Phrases sans paroles. Théorie du récit et du style indirect libre*, Paris, seuil.
- BRES Jacques, HAILLET Patrick Pierre, MELLET Sylvie, NØLKE Henning, ROSIER Laurence, 2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- DOSTIE Gaétane, PUSCH Claus D. éd., 2007, *Les marqueurs discursifs*, n^o 154 de *Langue française*.
- DUCROT Oswald, 1984, « l'argumentation par autorité », *Le dire et le dit*. Paris, Minuit, p. 149-169.
- et al., 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- GREVISSE Maurice, GOOSSE Andrée [1936], *Le bon usage*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, 2007.
- MORRIS Charles W., 1938, « Foundations of the theory of signs », *International Encyclopedia of Uniied Science*, vol. 1, n^o 2.
- PALMA Silvia, 2007, *Les éléments figés. Étude comparative français-espagnol*, Paris, l'Harmattan.
- PERRIN Laurent éd., 2006, *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n^o 28).
- PLÉNAT Marc, 1978, « sur la grammaire du style indirect libre », *Cahiers de grammaire*, n^o 1, p. 95-137.
- RIEGEL, Martin, 1987, « “Qui dort dîne” ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiqes », *L'implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels (Colloque de Strasbourg, 1985)*, M. Riegel, I. Tamba éd., Paris, Klicksieck, p. 85-99.
- SANDFELD, Kristian, 1977, *Syntaxe du français contemporain. Les propositions subordonnées*, Genève, Droz.

STEUCKARDT Agnès, NIKLAS-SALMINEN Aïno, 2005, *Les marqueurs de glose*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence.

ULLMANN Stephen, 1952, *Précis de sémantique française*, Berne, A. Francke.

WARTBURG Walter Von, ZUMTHOR Paul, 1958, *Précis de syntaxe du français contemporain*, Berne, A. Francke.

Notes

1 Le présent volume a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI 2010-15158/FILO du ministerio de Economía y Competitividad, Espagne. Il fait suite à un colloque qui a eu lieu à l'université Complutense de Madrid en mars 2008.

2 M. Bréal, *Essai de sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

3 Voir par exemple M. Grevisse et A. Goosse (2007 [1936]), s. Ullmann (1952), W. Von Wartburg et P. Zumthor (1958), K. Sandfeld (1977).

4 Selon C. Morris (1938), tout système sémiotique – en particulier la langue – comprend trois composants, qui sont, par ordre d'importance, la syntaxe, la sémantique et la pragmatique.

5 Voir à ce sujet les travaux de base de J. Authier-Revuz (1966), M. Plénat (1978) et a. Banfield (1995).

6 Pour de telles théories, la langue est une description du monde réel, et un énoncé est vrai ou faux en fonction de son adéquation à ce monde.

7 Un exemple classique est celui de la négation dans des énoncés comme *Jean n'est pas venu*. Une analyse polyphonique habituelle y voit deux énonciateurs. L'un « dit » « Jean est venu » ; l'autre, généralement assimilé au locuteur, s'oppose au premier. Signalons par ailleurs que, dans les travaux réalisés autour de A. Culioli, ce que nous appelons *locuteur* est un *énonciateur*, et *vice versa*. Nous avons choisi ici la terminologie la plus utilisée par les auteurs du volume.

8 Dans l'exemple précédent de la négation (voir la note précédente), l'on aurait affaire en structure profonde à deux points de vue et non plus à deux énonciateurs.

9 Ainsi, *Personne ne s'est demandé ce qui arriverait au bout de cette première année*.

10 Rappelons que, pour M. Riegel (1987), tout proverbe met en jeu une implication sous-jacente de type $P \rightarrow Q$.

11 Rappelons que les marqueurs épistémiques ont trait aux croyances et aux savoirs. Par ailleurs, le terme de *parémie* a été récemment adopté pour désigner la catégorie des énoncés sentencieux.

Auteurs

Jean-Claude Anscombre

Amalia Rodriguez Somolinos

Sonia Gomez-Jordana Ferary

Partie I. Polyphonie

Un point de vue polyphonique sur le point de vue

María Luisa Donaire

Si, parmi les notions associées à la polyphonie, il y en a une particulièrement problématique, c'est bien la notion de point de vue (pdv par la suite). D'une part, la définition, si l'on peut dire qu'il y en a une, ne semble pas bien établie ; elle est plutôt plurielle ¹ et hétérogène, ce qui a des conséquences dans l'identification des pdv dans les énoncés. D'autre part, il n'y a pas d'accord pour identifier ou séparer *pdv* et *énonciateurs*, ni sur la place à attribuer aux pdv dans l'énoncé et/ou dans la langue.

Nous nous proposons de réfléchir ici à un aspect particulier de la notion de pdv : le rapport pdv/polyphonie – dans la mesure où celle-ci réfère à une pluralité de pdv – et, secondairement, le rapport pdv/énonciateurs.

Point de vue et polyphonie. Quelques problèmes

En ce qui concerne le rapport pdv/polyphonie, si l'on identifie polyphonie à *pluralité de pdv*, un énoncé pourra être considéré polyphonique dès qu'il convoque au moins deux pdv, et il ne sera pas polyphonique si l'on n'entend que la *voix* du locuteur (L par la suite). À cette condition, si dans l'énoncé l'on entend l et un énonciateur, l'on pourrait considérer qu'il y a polyphonie. Mais, si l'on identifie pdv exclusivement à énonciateur et non pas à L, il n'y aurait alors qu'un pdv et non pas plusieurs : serait-ce alors un cas de polyphonie, c'est-à-dire de pluralité de pdv ? Une possibilité consiste à considérer que l manifeste dans ce cas son pdv, différent de celui de l'énonciateur en question : le pdv serait-il donc fonction tant de L que des énonciateurs ?

Ces réflexions suscitent le problème de la polyphonie de ces énoncés qu'une certaine optique considère comme *descriptifs* ou *objectifs* et qui seraient donc dépourvus de pdv. Il s'agit d'énoncés qui ne contiennent apparemment aucun indice de l'intervention d'une autre instance que L, comme c'est le cas, par exemple de :

Le mur est blanc

Le chat est sur le paillason

Peut-on alors soutenir qu'ils contiennent un pdv ? La réponse est pour certains négative. Citons, à ce propos, l'argument de Patrick Dendale et Danielle Coltier (2003, p. 110) contre la considération de *Le chat est sur le paillason* comme un pdv : « le langage ordinaire admet difficilement qu'on dise **Mon point de vue est que le chat est sur le paillason.* » ²

Nous ferons une hypothèse, à propos de la présence de pdv dans ce type

d'énoncés, qu'il s'agira par la suite de vérifier : la paraphrase qui rend compte du sens de ces énoncés ne serait pas de la forme *Mon point de vue est que le mur est blanc/que le chat est sur le paillason*, mais plutôt de la forme *Du point de vue X, le mur est blanc/le chat est sur le paillason*. C'est-à-dire que, pour interpréter le sens de ces énoncés, il faudrait tenir compte d'un pdv x non explicite mais évoqué par l'énoncé, dont celui-ci est une manifestation discursive parmi d'autres possibles, et par rapport auquel l'énoncé en question constitue une stratégie discursive, consistant en l'occurrence en une attitude favorable à ce pdv. Cela suppose d'ailleurs que l ne serait pas directement responsable ni de ce pdv ni de l'attitude favorable, mais de l'ensemble, c'est-à-dire de la stratégie discursive.

Pour tester cette hypothèse, nous allons revenir sur l'analyse de trois types d'énoncés à valeur polyphonique reconnue : l'énoncé négatif, l'énoncé au conditionnel et l'énoncé concessif.

L'énoncé négatif

(1) ³ le mur n'est pas blanc

L'exemple (1), devenu classique ⁴, est un énoncé simple où personne d'autre que l'auteur de l'énoncé n'est mentionné explicitement, mais où l'on identifie facilement deux pdv nettement opposés. Le test d'anaphorisation permet de rendre compte de cette double présence :

(1a) le mur n'est pas blanc, pourquoi le serait-il ? ⁵

ici, *le* reprend un pdv tel que pdv2 : pdv2 le mur est blanc

attribué à une instance différente de celle que l'énoncé présente comme responsable de sa globalité, L, et différente également de celle qui s'attribue pdv1 :

pdv1 [contre pdv2]

Un autre test, dans (1b), permet de mettre en évidence le rapport discursif entre L et l'autre instance qui se voit attribuer pdv2, celle que l'on s'accorde à désigner par l'étiquette *énonciateur* :

(1b) Contrairement à ce que tu crois, le mur n'est pas blanc ⁶

Ici, cette autre instance, l'énonciateur, est identifiée à l'allocutaire, *tu*.

Un troisième test, dans (1c), permettrait cette fois d'attribuer un contenu précis à cet autre pdv qui s'oppose à celui qui est contesté dans (1) :

(1c) le mur n'est pas blanc, mais gris ⁷

mais introduit ici un pdv opposé à pdv2, c'est-à-dire pdv2', qui pourrait être identifié au pdv de L, bien que rien n'est dit à ce propos dans l'énoncé :

pdv2' le mur est gris

Le caractère polyphonique de (1) ne serait donc pas contestable, puisque l'on *entend* une pluralité de *voix* qui dialoguent, mais il me semble un peu plus problématique de caractériser ces *voix* comme des pdv et de les attribuer à une instance énonciative.

Tel qu'on l'a vu, L n'apparaît pas comme directement responsable de pdv2, et l'énoncé ne dit pas si l'on doit lui attribuer pdv1, pourtant il assume la responsabilité de l'ensemble, ce qui ne serait pas le cas dans, par exemple :

Le mur n'est pas blanc, à ce qu'il paraît

Il y a, par ailleurs, la difficulté de décrire pdv1 et pdv2 comme des pdv au même titre. Il semblerait que *s'opposer à pdv2* n'est pas montrer un pdv différent, mais plutôt ne pas montrer de pdv. Sinon, quel serait donc ce pdv autre que pdv2 (*le mur est blanc*) qui est accepté et qui n'est pas non plus pdv2' ? Il s'agirait plutôt d'une attitude à l'égard du pdv pdv2.

Cette analyse suscite quelques problèmes concernant les notions de pdv, énonciateur et locuteur, ainsi que la notion même de polyphonie :

a) ou bien l'on considère que L ne manifeste pas de pdv mais une *attitude*, et donc il n'y a pas deux mais un pdv dans (1). Ceci compromettrait la description polyphonique des énoncés négatifs, si l'on identifie polyphonie et pluralité de pdv ;

b) ou bien il y a en effet deux pdv, le deuxième étant identifié à une *attitude*, c'est-à-dire l'opposition à pdv2, attribuée à L. il en découle alors deux conséquences :

- il y a deux formes différentes de pdv, le type pdv2, d'une part, qui prend la forme d'un énoncé, et le type pdv1 qui s'oppose à pdv2, prenant la forme d'une attitude ⁸ à l'égard d'un pdv de forme énoncé, dans ce cas *contre* pdv2, représenté dans l'énoncé par *ne... pas* ;
- L se voit attribuer un pdv, concrètement pdv1, s'assimilant donc en ceci aux énonciateurs, ceux-ci apparaissant comme une espèce de locuteurs de second rang, et l'accumulant deux fonctions, être source de pdv et d'attitudes à l'égard des pdv, les énonciateurs seulement la première. la notion d'énonciateur se trouverait donc compromise.

c) finalement, l'on pourrait accepter qu'il y ait deux pdv, pdv2 et pdv1, mais les deux attribués à des énonciateurs et étant effectivement de rang différent. D'après cette option, L ne se voit pas attribuer de pdv dans l'énoncé, car il

apparaît comme le responsable non pas d'un pdv mais de la globalité de l'énoncé. Cette globalité inclut les pdv et les relations entre les divers pdv, c'est-à-dire les *attitudes* manifestées, le tout constituant une stratégie discursive et déterminant l'orientation de l'énoncé.

Cela conduirait d'ailleurs vers la distinction de plusieurs types d'énonciateurs, ainsi que vers l'existence d'une hiérarchie ⁹ entre eux. Il y aurait, donc, des énonciateurs pdv-énoncés pdvE = (eE), et des énonciateurs pdv-attitude pdvA = (eA), les deux types intervenant à des étapes énonciatives différentes, car les eA auraient pour fonction d'établir des rapports entre les pdvE ¹⁰. Dans (1), il y aurait donc un pdvE identifié à pdv2 et un pdvA identifié avec pdv1.

Cette solution appelle en même temps de nouveaux problèmes.

Il faudra, pour commencer, répondre à une première question : comment s'établit la relation discursive de l avec les énonciateurs et donc avec l'orientation de l'énoncé ? Ce qui revient à se demander, à propos du lien discursif entre les divers pdv convoqués, en vertu de quoi ils s'associent dans l'énoncé.

Le cas de la négation apparaît comme assez simple. Dans (1) *Le mur n'est pas blanc*, l'on peut distinguer un pdvE tel que pdv2 *le mur est blanc* et un pdvA qui intervient après pour s'opposer à pdv2, identifié à pdv1. Mais ceci rend compte de la stratégie pour construire le sens de l'énoncé, non pas du sens lui-même. Celui-ci ne peut être mis en évidence qu'au moyen des enchaînements possibles :

(1c) le mur n'est pas blanc, mais gris/ ? mais grand ¹¹

(1'c) le mur n'est pas blanc, il est gris/ ? il est grand

(1d) le mur n'est pas blanc, donc un meuble blanc va bien/ ? un meuble grand va bien

D'après les tests, l'énoncé *parle* de la couleur du mur et non pas, par exemple, de ses dimensions. Et tout ce que *dit* l'énoncé à propos de cette couleur c'est que le blanc est exclu. Il me semble donc que le sens de (1) pourrait être formulé *le mur est d'une couleur autre que blanc*, couleur qui n'est pas précisée mais qui peut l'être, comme c'est le cas dans (1c).

Notre hypothèse : le lien entre les divers pdv convoqués dans l'énoncé et le sens que L lui attribue surgit de ce qu'ils ont tous en commun : *le mur est blanc, le mur n'est pas blanc, le mur est d'une couleur autre que blanc* constituent des réponses à une même question *De quelle couleur est le mur ?* et manifestent donc autant de réalisations discursives d'un pdv sous-jacent qui apparaît comme un présupposé, tant des pdv manifestes que de cette question commune :

pdv1" les murs ont une couleur ¹²

Ce pdv, qui présente la forme d'une phrase générique, n'est pas apparemment mentionné dans la surface de l'énoncé, mais il apparaît comme absolument nécessaire à l'interprétation de l'énoncé et de ses continuations possibles, convoqué par la signification des mots qui constituent l'énoncé : concrètement *mur* et *blanc*. Ce pdv intervient donc à un niveau encore plus profond que celui où se manifestent pdv1 (qui est un pdvA) et pdv2 (qui est un pdvE). Il s'agit de pdv de langue, attachés à la signification des unités lexicales, ce que Jean-Claude Anscombe (1996, 2001a, 2001b) définit comme des phrases stéréotypiques.

Notre hypothèse est donc que, dans (1), un énonciateur (pdvE) ¹³ convoque la phrase stéréotypique attachée à la signification de *mur*, le pdv pdv1", celui-ci intervenant dans la construction du sens et déterminant les relations entre les divers pdv identifiables dans la surface de l'énoncé ¹⁴, dans ce cas pdv2 et pdv1.

Si l'on en revient maintenant au cas des énoncés considérés comme *descriptifs*, de type (2) *Le mur est blanc*, (3) *Le chat est sur le paillason*, l'hypothèse formulée à leur propos semble se confirmer, ce qui en ferait des énoncés polyphoniques au même titre que (1) par exemple.

Dans (1), pdv1 et pdv2 apparaissent comme deux façons possibles de rendre compte, dans l'énoncé, du pdv pdv1" ; (2) serait alors aussi une façon possible de rendre compte d'un pdv de langue pdv1". De même, (3), (3a) et (3b) seraient trois façons possibles de rendre compte d'un pdv de langue

pdv3” :

(3) le chat est sur le paillason

(3a) le chat n’est pas sur le paillason

(3b) le chat est quelque part

Ces trois énoncés constituent des réponses à une même question *Où est le chat ?* et manifestent donc autant de réalisations discursives d’un pdv sous-jacent pdv3” que l’on pourrait formuler *le chat occupe une place dans l’espace* ¹⁵ (*sur un objet*) qui apparaît comme un présupposé, tant de (3), (3a) et (3b) que de la question :

(3’) le chat est sur le paillason ou ailleurs/ ?ou nulle part ¹⁶

(3’a) le chat n’est pas sur le paillason, mais ailleurs/ ?mais nulle part ¹⁷

(3’b) ? ?le chat est quelque part et donc nulle part

Alors, l’identification de ces pdv constituant des énoncés tels que (2) ou (3) ne se ferait pas au moyen de paraphrases de type *mon point de vue est que*, mais des paraphrases de type : *Du point de vue de la couleur, le mur est blanc ; Du point de vue de la place dans l’espace, le chat est sur le paillason.*

Ces pdv, désignés génériquement par pdvX”, seraient des pdv stéréotypiques, imposés par la langue, des propriétés linguistiques convoquées, dans le cas de (1), (2) et (3), par les mots eux-mêmes, *mur* et *chat*. La preuve en est que si l’on remplace *mur* et *chat* par *amour*, par exemple, les énoncés qui en résultent deviennent moins acceptables :

? ?L’amour n’est pas blanc

? ?L’amour est sur le paillason

L'énoncé au conditionnel

Le conditionnel se trouve aussi parmi les formes linguistiques pour lesquelles on s'accorde à reconnaître un cas de polyphonie :

(4) Je compte refaire ma chambre : le mur en face de la porte serait blanc, le mur de gauche serait framboise et le mur de droite serait chocolat, le mur où il y a la porte serait aussi blanc avec des rayures chocolat et framboise. ¹⁸

Dans (4) l'on reconnaît, sous *serait*, un pdv concernant le mur et une attitude de distance à l'égard de ce pdv. (4) accepte des tests similaires à ceux auxquels on a soumis (1) :

(4a) le mur en face de la porte serait blanc, mais il ne l'est pas actuellement
(4b) le mur en face de la porte serait blanc, mais actuellement il est gris

Il semblerait donc que (4) convoque aussi un pdv de la forme :

[pdv4] le mur en face de la porte est blanc

L'on est ici en présence d'un type de conditionnel que l'on pourrait grouper parmi ceux que Pierre Patrick Haillet (2002) qualifie d'*hypothèse* ¹⁹ du type *Si A, B*, qui produisent un effet de *désactualisation*. Deux paraphrases sont possibles pour *Je compte refaire ma chambre : le mur en face de la porte serait blanc* : l'emploi de *si + présent*, qui fournit le *cadre hypothétique* et remplace le conditionnel par le futur, et la paraphrase (ici négative) au présent :

Si je refais ma chambre, le mur en face de la porte sera blanc
le mur en face de la porte n'est pas blanc

D'après Pierre Patrick Haillet (2002, p. 13), cette paraphrase au présent est un pdv qui vient s'ajouter à celui qui est en corrélation avec le cadre hypothétique dans *Si je refais ma chambre, le mur en face de la porte sera blanc*. Pour le linguiste, ces deux pdv *distincts et non contradictoires* seraient tous les deux assumés par le locuteur.

Ce *cadre hypothétique*, nécessaire à l'interprétation de (4), permet

d'expliquer l'attitude de distance convoquée par le conditionnel : *Je compte refaire la chambre* construit, à notre avis, un double espace discursif ²⁰ où deux discours se trouvent confrontés, d'une part pdv4' qui décrit l'état actuel de la chambre et reste implicite, sous forme de présupposé, et donc non précisé :

pdv4' le mur en face de la porte est (gris ?/blanc ?/... ?)

et, d'autre part pdv4 qui se manifeste en surface et qui décrit l'état de la chambre après *réfection* :

pdv4 le mur en face de la porte est blanc

Le morphème de conditionnel dans (4) instruit la convocation simultanée de ces deux pdv et en même temps le décalage vers cet autre espace discursif qui convoque pdv4 et justifie l'attitude de distance.

Quant au pdv présupposé mentionné par le conditionnel, il ne me semble pas, dans ce cas, justifié de lui attribuer la forme linguistique *le mur en face de la porte n'est pas blanc*, car rien n'est dit à ce propos dans l'énoncé. D'ailleurs, il se peut parfaitement que le mur en face de la porte soit actuellement blanc et que ce soit les autres murs, celui de droite, celui de gauche et celui de la porte, qui vont être *refaits*. Ce serait l'ensemble qui serait changé.

Il me semble donc plus exact d'attribuer à pdv4' la forme *le mur en face de la porte a une couleur*.

La polyphonie de (4) n'est donc pas compromise car il y a au moins deux pdvE et un pdvA. Mais cette analyse n'explique pas le lien entre *Je compte refaire ma chambre* et les deux pdv pdv4 et pdv4'. L'explication est encore à chercher dans ce qu'ils ont tous les trois en commun, du point de vue sémantique.

D'abord, les deux points qui connectent dans la graphie *Je compte refaire ma chambre* et *le mur en face de la porte serait blanc* ouvrent sur une anaphore associative ²¹ qui établit un lien sémantique entre *chambre* et *mur*, ce qui peut être formulé au moyen d'une phrase stéréotypique attachée à la signification de *chambre* :

pdv4” les chambres ont des murs

D’ailleurs, *refaire* dans *Je compte refaire ma chambre* ne peut être interprété dans ce contexte que dans le sens de *refaire les couleurs*, ce qui appelle, comme pour (1), un pdv convoqué à un niveau encore plus profond, une phrase stéréotypique attachée cette fois à la signification de *mur* :

pdv1” les murs ont une couleur ²²

Ces pdv, que l’on pourrait qualifier de pdv de langue, déterminent les relations entre les divers pdv identifiables dans la surface de l’énoncé, en évoquant le lien entre des mots explicites dans l’énoncé, *chambre*, *mur*, et un mot générique, *couleur*, évoqué par *blanc*.

Pour compléter l’analyse polyphonique de (4), l’on peut ajouter qu’il s’établit d’ailleurs une hiérarchie énonciative entre les pdv convoqués dans l’énoncé, pdv4 intervenant après pdv4’ et celui-ci après pdv4” et pdv1”.

L'énoncé concessif

Dans le cas des énoncés concessifs, les faits se présentent comme encore plus complexes :

(5) De tous les monastères, c'est celui de sucevita qui est ornementé du plus grand nombre de peintures, bien que son mur ouest soit blanc. ²³

Il est admis que l'interprétation de ces énoncés résulte de la superposition de plusieurs pdv ²⁴, dont certains ne sont pas assumés par L. Parmi ceux-ci, se trouvent ceux qui sont marqués par le connecteur concessif et par le verbe au subjonctif. Il s'agirait donc d'un énoncé polyphonique car il mentionne une pluralité de pdv.

Un test faisant intervenir une paraphrase au moyen de *car* permet de montrer dans (5a) que pdv5 est l'un des pdv convoqués par (5) :

(5a) De tous les monastères, c'est celui de sucevita qui est ornementé du plus grand nombre de peintures, car sucevita est ornementé du plus grand nombre des peintures.
pdv5 sucevita est ornementé du plus grand nombre des peintures

Le même test dans (5'a) permet aussi d'identifier pdv5', sous la forme du subjonctif *soit* :

(5'a) De tous les monastères, c'est celui de sucevita qui est ornementé du plus grand nombre de peintures, bien que son mur ouest soit blanc, car son mur ouest est blanc.
pdv5' le mur ouest est blanc

L'on observe, cependant, que l'association de pdv5 et pdv5' donnerait un énoncé sinon inacceptable, du moins bizarre, comme c'est le cas dans (6) :

(6) ?De tous les monastères, c'est celui de sucevita qui est ornementé du plus grand nombre de peintures, car le mur ouest est blanc

Alors, il semble difficile à admettre que pdv5 et pdv5' puissent être attribués à une même instance énonciative, ce qui rend nécessaire l'intervention d'un énonciateur.

L'enchaînement que appelle est plutôt de forme (6'), où le pdv sélectionné est

cette fois pdv6 :

(6') De tous les monastères, c'est celui de sucevita qui est ornementé du plus grand nombre de peintures, car tous les murs ont des peintures.

pdv6 tous les murs de suscepita ont des peintures

D'une part, pdv6 n'est pas directement lié à l'orientation de l'énoncé par rapport à laquelle il contraste fortement, donc il doit être attribué à un énonciateur. D'autre part, pdv6 contraste fortement avec pdv5' (*le mur ouest est blanc*) parce que celui-ci équivaut à la négation de pdv6, rendue par pdv6' :

pdv6' le mur ouest n'a pas de peintures

Ceci explique que pdv5' apparaisse comme contradictoire de pdv6, mais cela n'explique pas qu'en même temps ils soient compatibles dans l'énoncé, moyennant l'explicitation de pdv5 et pdv5'.

La compatibilité de pdv5 et pdv5' est rendue formellement possible dans (5) par le connecteur *bien que* et par le subjonctif *soit*, et c'est justement cette compatibilité qui constitue le sens de (5), la stratégie concessive consistant à présenter comme compatibles dans l'énoncé des pdv-énoncés linguistiquement incompatibles.

Mais, il me semble que l'explication doit passer par la considération de deux énonciateurs d'attitude. D'une part, un énonciateur pdvA₁ accepte les conclusions que l'on peut tirer de pdv5, ce qui autorise un enchaînement tel que (6'), et d'autre part, un deuxième énonciateur pdvA₂ refuse cette orientation et présente pdv5' comme acceptable, comme une exception qui ne contrevient pas à (6'). Il en résulte un enchaînement exceptionnel, (5), rendu possible par le connecteur *bien que*.

La polyphonie de (5) est donc assurée par la présence d'au moins quatre pdv, pdv5, pdv5', pdvA₁ et pdvA₂, mais cette présence n'explique pas le caractère exceptionnel de l'enchaînement constituant le sens de (5). C'est plutôt la présence d'un pdv de langue qui autorise (6') et par rapport auquel (5) apparaît comme exceptionnel. Ce pdv établit un certain lien sémantique entre

grand nombre de peintures et *mur blanc*, c'est-à-dire une certaine opposition sémantique, *blanc* semblant exclure *peintures*, lorsqu'ils s'appliquent tous les deux au mot *mur* : ce pdv pourrait être formulé, par exemple sous la forme *un mur blanc n'a pas de peintures*.

Il s'agit de pdv liés à la signification des mots concernés, constituant leur stéréotype, comme nous l'avons vu dans le cas de (1) et de (4). Ici il faut considérer plusieurs phrases stéréotypiques convoquées par le lien sémantique entre *grand nombre de peintures* et *mur blanc* : au moins *blanc est une couleur* (* *blanc est une pluralité de couleurs*), et *peintures est une pluralité de couleurs* (* *peinture est une couleur*). Mais, encore une fois, il me semble que ce qui fait l'unité de tous ces pdv constituant le sens de l'énoncé est un pdv de langue, une phrase stéréotypique, qui intervient à un niveau encore plus profond, lié à la signification du mot *mur* : pdv1" *les murs ont une couleur* ²⁵, l'énoncé construisant effectivement un discours concernant la couleur, simple ou plurielle, des murs des monastères.

Cette hypothèse, qui permet d'identifier des pdv pdvx" à un niveau plus profond que ceux qui sont manifestes dans l'énoncé, introduit à l'analyse d'un dernier problème : la possibilité de considérer la présence de pdv non marqués dans l'énoncé.

Un nouveau problème : les marques de pdv

L'on oppose souvent comme argument contre la présence de pdv dans un énoncé l'absence de marque. Dans cette optique, un inconvénient pour considérer que dans (2) ou (3) il y a des pdv serait le fait que, à la différence de (1) où le morphème de négation signale la convocation d'un pdv différent de celui que le locuteur semble assumer, dans (2) et (3) il n'y a aucun morphème qui montre cette présence.

Cela suppose que ce que l'on identifie comme *marques* constituent des *ajouts* à une forme *neutre*. Ces ajouts doivent d'ailleurs présenter une forme linguistique manifeste dans l'énoncé.

Dans les exemples analysés, tous les pdv seraient marqués, sauf ceux désignés comme pdvX'' : dans (1), *ne... pas* est la marque de la présence de deux pdv, pdv1 et pdv2 ; dans le cas de (4), le morphème de conditionnel-*rait* est aussi la marque de la présence de deux pdv, cette fois pdv4 et pdv4' ; dans (5) les morphèmes *bien que* et le subjonctif *soit* constituent les marques.

Toutes ces marques ont en commun leur nature morphologique et par conséquent leur présence dans la représentation superficielle de l'énoncé.

Quant aux pdv de forme pdvX'', l'on ne peut pas dire strictement qu'ils ne sont pas marqués, mais en tout cas que la procédure est différente. Ici, la marque n'est pas morphologique mais lexicale, elle est représentée dans l'énoncé par des moyens lexicaux : dans les exemples proposés, les mots *mur*, *blanc* et *peintures*, ainsi que *chat* (et *sur*) dans le cas de (3). Ces pdv sont imposés par la langue et nécessaires à l'interprétation du sens de l'énoncé. Leur représentation lexicale suit car ils font partie du savoir linguistique collectif, ce qui n'est pas le cas pour les pdv construits dans l'énoncé, ceux-ci ayant une existence occasionnelle, liée à une énonciation

particulière.

Quatre nouveaux exemples serviront à poser le problème des marques sous une autre perspective. Il s'agit encore d'exemples authentiques, constitués cette fois par divers titres de presse (du 16 janvier 2008) concernant une même information ; c'est la série d'énoncés (7a) à (7d) :

(7a) Deux morts après les intempéries dans le nord-ouest de la France (*Le Monde*)

(7b) la tempête a fait deux morts dans le Val-d'Oise et l'orne (*Le Parisien*)

(7c) Deux personnes tuées par la tempête (*Le Figaro*)

(7d) la tempête fait deux morts, le Morbihan toujours en alerte (*20 minutes*)

Ces quatre énoncés, que l'on qualifierait sans problème de descriptifs, *décrivent* un même *fait* en faisant appel à un nombre réduit d'éléments, et cependant la description est à chaque fois différente : (7a), (7b) et (7d) parlent de *morts* tandis que (7c) parle de *personnes tuées* ; (7b), (7c) et (7d) mentionnent la cause, *la tempête*, tandis que (7a) choisit le terme plus général *intempéries* ; (7b) présente les faits au passé tandis que (7d) le fait au présent ; dans (7b) et (7d) *la tempête* est le sujet actif tandis que dans (7c) c'est l'agent du passif.

Il s'agit de quatre énoncés différents dont le locuteur est aussi différent, chacun construisant une représentation particulière des faits rapportés. Ces représentations sont, à notre avis, autant de *stratégies* différentes : le locuteur de (7a), l (7a), construit son énoncé du point de vue des conséquences, des victimes ; l (7b) construit l'énoncé du point de vue de la cause, de l'agent, et il présente les conséquences comme proches mais appartenant au passé (emploi du passé composé), comme n'étant plus une menace ; l (7c) construit l'énoncé, comme l (7a), du point de vue des victimes, mais il choisit le mot *personne* qui met l'accent sur l'importance de la perte, ainsi que le mot *tuées* qui lui permet de signaler la responsabilité de l'agent, *la tempête* ; quant à l (7d), il construit son énoncé du point de vue de la cause, comme l (7b), mais il la présente comme strictement actuelle (au présent), ce qui lui permet d'ajouter que l'alerte persiste.

Ce qui diffère d'un énoncé à l'autre ce sont les choix linguistiques effectués,

ceux-ci construisant à chaque fois une stratégie énonciative différente : il s'agit de quatre moyens possibles de rendre compte, dans l'énoncé, d'un pdv stéréotypique imposé par la langue pdv⁷, lié à la signification du mot *tempête* ²⁶ et que l'on pourrait formuler par exemple comme *les tempêtes sont dangereuses* – dans le cas de (7a) sous la forme *les intempéries sont dangereuses*. Il me semble qu'il y a là deux fonctions différentes qui signalent la présence de deux instances différentes, le locuteur donnant existence à un être de discours, un énonciateur, qui donne forme énonciative au pdv stéréotypique pdv⁷.

Si l'on remplace *tempête* ou *intempéries* par *brise*, par exemple, les énoncés deviennent bizarres, du fait que la langue autorise la relation sémantique entre *tempête* et *danger* mais non pas entre *brise* et *danger* :

- (8a) ??Deux morts après la brise dans le nord-ouest de la France
- (8b) ??La brise a fait deux morts dans le Val-d'oise et l'orne
- (8c) ??Deux personnes tuées par la brise
- (8d) ??La brise fait deux morts, le Morbihan toujours en alerte

Notons que, dans ce cas, non plus, il n'est pas possible d'ajouter *Mon point de vue est que deux personnes sont mortes.../ que la tempête a fait deux morts... etc.*, et pourtant, il faut bien reconnaître que le pdv diffère. La série (7a) à (7d) correspond à quatre pdv énonciatifs différents construits par référence à un même pdv stéréotypique ²⁷.

Ceci appelle la conclusion que, tant dans (2) ou (3) que dans la série (7) et dans tout autre énoncé apparemment descriptif, il y a deux pdv dont l'un construisant la stratégie, et celui-ci construit lui-même par référence à un pdv stéréotypique. L'on ne peut pas opposer l'argument de l'absence de marque car il y en a bien une, mais elle est lexicale.

Une première conclusion d'ordre général : tout énoncé serait donc polyphonique et contiendrait une pluralité de pdv. Dans tout énoncé, même le plus simple, comme c'est le cas de (2) *Le mur est blanc* ou (3) *Le chat est sur*

le paillason, il s'établit des relations énonciatives entre des entités sémantiques. Celles-ci constituent ou bien des phrases stéréotypiques liées à la signification des mots de l'énoncé : c'est le cas dans (2) où il y a une relation énonciative entre *mur* et *blanc*, c'est-à-dire pdv1", et pdv4" pour (4) ; ou bien ces entités sémantiques sont des phrases qui entretiennent des relations sémantiques et énonciatives entre elles : dans (4), par exemple, il s'établit une relation énonciative entre *je compte refaire ma chambre*, pdv4' *le mur en face de la porte est blanc* et pdv4' *le mur en face de la porte est d'une autre couleur* moyennant leur lien sémantique avec pdv4" *les chambres ont des murs* et pdv1" *les murs ont une couleur*.

Le locuteur apparaît comme responsable de la stratégie discursive mise en jeu par l'énoncé, les pdv étant fonction des énonciateurs. Ceux-ci ne se situent pas tous au même niveau : l'on peut distinguer un niveau énonciatif (stratégies énonciatives) et un niveau que l'on pourrait qualifier de « sous-énonciatif », plus profond, où se situeraient les pdv fournis par la langue, des phrases stéréotypiques. Les pdv se construisent ainsi, tant dans la langue que dans l'énoncé, par la mention d'une autre entité, phrase ou mot.

Il y aurait, par ailleurs, des pdvE et des pdvA, les deux types intervenant à des étapes énonciatives différentes, car les pdvA auraient pour fonction d'établir des rapports entre les pdvE, ce qui détermine une hiérarchie des énonciateurs.

Bibliographie

Bibliographie

- ANSCOMBRE Jean-Claude, 1990, « Thème, espaces discursifs et représentations événementielles », *Fonctionnalisme et pragmatique*, J. -C. Anscombe et G. Zaccaria éd., Milan, Edizioni Unicopli, p. 43-150.
- 1996, « Semántica y léxico : topoi, estereotipos y frases genéricas », *Revista española de lingüística*, vol. 25, n° 2, p. 297-310.
- 2001a, « le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n° 142, p. 57-76.
- 2001b, « Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux », *Cahiers de praxématique*, n° 36, p. 43-72.
- 2004, « Quelques remarques sur l'existence et le fonctionnement d'un *si* concessif en français contemporain », *Dynamiques concessives/Dinámicas concesivas*, M. L. Donaire éd., Madrid, Ediciones arrecife, p. 41-74.
- éd., 2006, *Les objets de la polyphonie*, vol. 74, n° 1 de *Le Français moderne*.
- 2010, « La polifonía : nociones y problemas », *Archivum*, vol. 58-59, p. 21-51.
- BRES Jacques, 1998, « entendre des voix : de quelques marqueurs dialogiques en français », *L'autre en discours*, J. Bres et al. éd., Montpellier, Université Paul-Valéry et Praxiling, p. 191-212.
- 1999, « Vous les entendez ? Analyse du discours et dialogisme », *Modèles linguistiques*, vol. 20, n° 2, p. 71-86.
- et al. éd., 2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- VERINE Bertrand, 2002, « le bruissement des voix dans le discours : dialogisme et discours rapporté », *Faits de langue*, n° 19, p. 159-169.
- DENDALE Patrick, COLTIER Danielle, 2003, « Point de vue et évidentialité », *Cahiers de praxématique*, n° 41, p. 105-130.
- 2006, « Éléments de comparaison de trois théories linguistiques de la polyphonie et du dialogisme », *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, L. Perrin éd., Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n° 28), p. 271-299.
- DONAIRE María Luisa, 1998, « los caminos del locutor. Reflexiones acerca de la polifonía enunciativa », *Les chemins du texte*, t. García-Sabell et al. éd., Saint-Jacques-de-Compostelle, APFFUE, p. 48-56.
- 2000, « Polifonía y punto de vista », *Revista iberoamericana de discurso y sociedad*, vol. 2, n° 4,

p. 73-87.

— 2004, « la polifonía, una relación binaria », *Homenaje a Oswald Ducrot*, E. N. de Arnoux et M. M. García Negroni éd., Buenos Aires, Editorial Eudeba, p. 117-133.

— 2006, « Les dialogues intérieurs à la langue », *Le Français moderne*, vol. 74, n^o 1, p. 61-73.

— 2009, *La place de l'adjectif dans les stratégies énonciatives*, Limoges, Éditions Lambert-Lucas.

— 2010, « Un classement polyphonique des adjectifs : la mise en place des stéréotypes dans la stratégie discursive », *Le Français moderne*, vol. 78, n^o 2, p. 206-235.

— 2011, « La (*non*) prise en charge, une dynamique polyphonique. Le cas de la stratégie concessive », *La prise en charge énonciative. Études théoriques et empiriques*, P. Dendale et D. Coltier dir., Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 55-74.

DUCROT Oswald, 1982, « La notion de sujet parlant », *Recherches sur la philosophie et le langage*, n^o 2, p. 65-93.

— 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

— 2001, « Quelques raisons de distinguer “locuteurs” et “énonciateurs” », *Les polyphonistes scandinaves/De skandinaviske polyfonister*, n^o 3, M. Olsen éd., Roskilde trykkeri, p. 19-41.

HAILLET Pierre Patrick, 2002, *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*, Paris, ophrys.

NØLKE Henning, 1993, *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.

— *et al.*, 2004, *ScaPoLine. La théorie scandinave de la polyphonie linguistique*, Paris, Kimé.

NONNON Élisabeth, 1998, « la notion de point de vue dans le discours », *Pratiques*, n^o 100, p. 99-123.

NOREN Coco, 2000, « Remarques sur la notion de point de vue », *Polyphonie – linguistique et littéraire*, n^o 2 (en ligne : www.hum.au.dk/romansk/polyfoni/Polyphonie_II/poly2_Coco-Noren.htm).

PERRIN Laurent éd, 2006, *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n^o 28).

RABATEL Alain, 2006, « le point de vue, une catégorie transversale », *Le Français aujourd'hui*, n^o 151, p. 57-68.

VÁZQUEZ Molina Jesús, 2008, « Diálogo de enunciadores y jerarquía », *Intertexto y Polifonía*, vol. 2, F. M. Bango de la Campa *et al.* éd., Université d'Oviedo, p. 935-940.

Notes

1 P. Dendale et D. Coltier (2006) passent en revue quelques conceptions linguistiques du pdv. Pour la notion, se reporter, par exemple, aux travaux de J.-C. Anscombe (1990, 2010), J. Bres (1998, 1999), M. L. Donaire (2000, 2006), E. Nonnon (1998), C. Noren (2000) et A. Rabatel (2006).

2 Deux remarques, à ce propos. D'abord, dans le « langage ordinaire » l'on n'exprime pas les points de vue exclusivement au moyen de l'expression *mon point de vue est*, mais aussi au moyen d'autres expressions tel que *je crois, à mon avis, pour moi, etc.*, qui construiraient des énoncés alors parfaitement acceptables : *je crois que le chat est sur le paillason, à mon avis le chat est sur le paillason, pour moi le chat est sur le paillason*. D'ailleurs, l'identification de ce que l'on entend par « point de vue » dans le langage ordinaire et ce que l'on doit en entendre en linguistique ne me semble pas aller de soi.

3 Par convention, nous distinguons entre (1), désignant un énoncé, et [pdv1], désignant un point de vue. Les énoncés commencent par la majuscule, les points de vue par une minuscule.

4 O. Ducrot utilise déjà cet exemple dans *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann, 1972.

5 Test proposé par H. Nølke (1993, p. 220).

6 Voir J. Bres (1999).

7 Ou bien, tout simplement : *le mur n'est pas blanc, il est gris*.

8 J.-C. Anscombe (2004, p. 67) semble accepter cette même idée : « tous les énonciateurs n'en sont pas réduits à présenter des points de vue. D'autres énonciateurs peuvent s'opposer à un point de vue, ce qui n'est peut-être qu'un cas particulier de l'attitude générale qui consiste à se distancier d'un point de vue. »

9 Pour une proposition concernant la hiérarchie des énonciateurs se reporter à J. Vázquez Molina (2008).

10 Dans l'article de J. Bres (1998, p. 196), l'on trouve une hypothèse similaire concernant le fonctionnement hiérarchique des diverses instances dialogiques, ce qu'il note au moyen d'une différence typographique : « E₁ domine syntaxiquement e₁. »

11 L'enchaînement serait possible dans le cas d'une négation métalinguistique.

12 Ou bien un pdv encore plus général, de forme *les objets ont une couleur*.

13 D'après J.-C. Anscombe (1990) il s'agirait plutôt d'un *ON-locuteur*, puisqu'il s'agit d'un contenu accepté par l'opinion générale. Nous laissons ici de côté une possible discussion relative à la responsabilité des pdv de type [pdv1"] et nous nous en tenons pour l'instant à la non-attribution à L et à son statut stéréotypique (voir J.-C. Anscombe 1996, 2001a, 2001b).

14 Ceci rejoint l'idée explicitée par J.-C. Anscombe (2001b, p. 62) : « il n'y a pas de contexte zéro, et [que] le contexte zéro est en fait le contexte stéréotypique (primaire). »

15 Ou bien un pdv encore plus général, de forme *les êtres occupent une place dans l'espace*.

16 Une interprétation possible de *Le chat est sur le paillason ou nulle part* serait l'expression d'un pari, mais cet énoncé ne servirait pas à dire la localisation du chat.

17 Une interprétation possible de *Le chat n'est pas sur le paillason mais nulle part* serait *Je ne trouve pas le chat*, mais le déterminant défini empêche de dire que ce chat concret n'occupe pas une place quelconque dans l'espace.

18 Exemple authentique trouvé sur internet (forums.marieclairemaison.com), mais simplifié pour la démonstration. Voilà l'exemple complet : *Je compte refaire ma chambre. [...] Je vous expose mon idée de départ : [...] Quand on rentrerait, le mur juste en face aurait été blanc avec des rayures chocolat et framboise. Le mur de gauche aurait été framboise, le mur de droite aurait été chocolat, et le mur où il y a la porte serait aussi blanc avec des rayures chocolat et framboise.*

19 Nous considérons que, comme dans le cas des énoncés négatifs, les hypothèses qui suivent seraient également d'application aux autres types de conditionnel distingués par P. P. Haillet (2002).

20 Pour la notion d'« espace discursif » se reporter à l'article de J.-C. Anscombe (1990).

21 Voir l'ouvrage de G. Kleiber, *L'anaphore associative*, Paris, PUF, 2001

22 Voir la note 12 ci-dessus.

23 Exemple trouvé sur internet (<http://www.turism.ro>). La suite contient une explication de pourquoi ce mur est blanc : *Selon la légende, le peintre qui a décoré cette église est tombé de l'échafaudage et est mort. Ainsi le mur est-il resté blanc.*

24 Voir, par exemple, l'ouvrage de M. L. Donaire éd., *Dynamiques concessives/Dinámicas concesivas*, Madrid, Arrecife, 2004.

25 Voir la note 12 ci-dessus.

26 Il s'agirait du lien entre les mots *tempête* et *danger*.

27 Cette analyse en termes de *stratégie énonciative* recouvre la distinction pdv énonciatif et pdv lexical, dans les travaux de M. L. Donaire (notamment 2009 et 2010).

Auteur

María Luisa Donaire

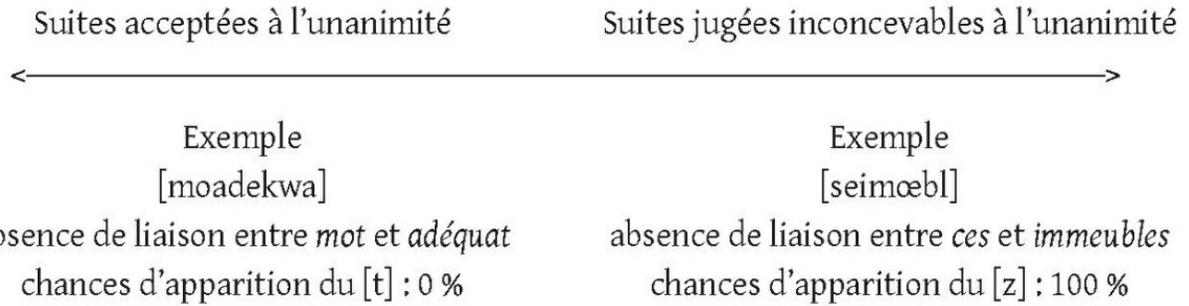
Points de vue et discours rapporté : une approche polyphonique des énoncés interrogatifs

Pierre Patrick Haillet

Située dans la perspective dite *polyphonique*, ouverte par les travaux d'Oswald Ducrot – ainsi que par les développements que proposent notamment Jean-Claude Anscombre, Henning Nølke et María Luisa Donaire –, cette contribution a pour objectif d'illustrer quelques grands principes d'analyse du discours en tant qu'agencement plus ou moins complexe de *représentations*.

Pour préciser ce que nous entendons par *approche polyphonique*, nous nous attacherons dans un premier temps à présenter les concepts de *représentation discursive*, de *point de vue* et d'*objet représenté* – concepts qui occupent une place centrale dans les analyses proposées. Dans un second temps, notre attention sera focalisée sur la manière dont l'approche polyphonique – telle que nous la concevons – rend compte de la *pluralité des voix*, et notamment de ce qui est convenu d'appeler le *discours rapporté*. C'est dans cette perspective ainsi définie que nous entreprendrons ensuite la description de la structure polyphonique des énoncés interrogatifs – avant d'examiner deux dichotomies : questions enchâssées *versus* questions indépendantes syntaxiquement d'une part, questions directes *versus* questions indirectes d'autre part. Nous terminerons par une étude succincte des questions représentées comme n'ayant pas été posées – en vue de déterminer comment les conclusions issues d'une telle démarche s'intègrent dans un cadre de

réflexion plus général, portant sur les fondements de l'approche polyphonique des représentations.



Les séquences [lezœRavniR] et [lezœRzavniR] seront placées, là encore, quelque part entre les deux extrêmes du continuum. nous ne nous attarderons pas ici sur la possibilité de déterminer avec précision, pour tel ou tel groupe de référence, combien de locuteurs prononcent *les heures à venir* en faisant la liaison entre *heures* et *à* ; ce que nous retenons, c'est le principe consistant à raisonner en termes de *degré de probabilité* de voir surgir spontanément telle ou telle suite – sonore ou écrite – plus ou moins complexe.

En effet, appliqué à l'étude de phénomènes d'un autre ordre, ce même principe conduira à dire que la séquence *La station Chatillon-Montrouge est en train de se trouver à 25 kilomètres d'Argenteuil* occupera, sur le continuum, la même place que [seimœbl] – et ne sera donc pas considérée, dans le cadre de notre approche, comme du *discours* – ; en revanche, la configuration *Ce produit est efficace, mais est-il cher ?* – susceptible d'être produite par un locuteur qui recherche non seulement l'efficacité, mais aussi un prix élevé – se trouvera placée, sur ledit continuum, très près de cet extrême, dans la mesure où ses chances de se trouver attestée sont statistiquement faibles, mais non nulles.

Nous en venons, à présent, à un phénomène mis en évidence par Luís Prieto (1966) et dont l'observation nous conduit (Haillet 1995, 2002, 2006b, 2007) à raisonner en termes d'interprétation de tel ou tel segment de discours *par défaut*, puis de prise en compte de facteurs *externes* à ce segment de discours – en d'autres termes, de ce qui constitue son *environnement discursif* ¹ (Haillet 2002, 2006a, 2006b). Ainsi, nous avancerons que la séquence :

(1) L'enfant ne parle pas un mot de français. Par chance, il a soif d'apprendre et il aime

l'école.

représente ce dont il est question comme contemporain du moment où elle apparaît. Elle peut en outre se trouver attestée dans des environnements qui n'altèrent pas cette caractéristique :

(2) L'enfant ne parle pas un mot de français. Par chance, il a soif d'apprendre et il aime l'école. Je parie qu'il parlera couramment d'ici peu.

L'on constate également qu'elle est compatible (Haillet 2005) avec des environnements situant explicitement l'objet du discours dans le passé :

(3) Extraordinaire destin que celui de ce petit iranien de 11 ans qui débarque un jour d'été 1986 à Poitiers, chez une tante. [...] l'enfant ne parle pas un mot de français. Par chance, il a soif d'apprendre et il aime l'école. [...] Moins de sept ans plus tard, il décroche son bac. la même année, il s'inscrit à la section boxe de l'ASPTT Poitiers.

Notre approche consiste à considérer (2) et (3) comme deux représentations qui diffèrent, entre autres, sur le plan de la manière dont l'objet de la séquence *L'enfant ne parle pas un mot de français. Par chance, il a soif d'apprendre et il aime l'école* se trouve situé dans le temps. la particularité de (3) tient, à cet égard, aux propriétés que manifeste (1) *par défaut*, en l'absence de facteurs externes à (1) – à savoir que l'emploi du présent produit dans (3) la sensation (ou encore l'illusion) d'assister en direct à ce qui est raconté (et situé par ailleurs dans le passé) – ; cette particularité a pour corollaire le fait que *parle, a* et *aime* commutent, respectivement, avec *parlait, avait* et *aimait* dans (3) mais non dans (2).

Ce que nous nous proposons maintenant de préciser, c'est le sens que nous donnons au terme d'*énoncé*, en nous appuyant tout d'abord sur la distinction établie par Oswald Ducrot (1980) entre *énoncé* et *phrase* : ainsi, par exemple, si trois fans d'un boxeur l'encouragent en prononçant chacun la séquence sonore [vazi], il s'agit de trois *énoncés* distincts, de trois réalisations matérielles ² de la *phrase* « Vas-y ». La *phrase* est, dans cette perspective,

Une entité linguistique abstraite, purement théorique, en l'occurrence un ensemble de mots combinés selon les règles de la syntaxe, ensemble pris hors de toute situation de discours ; ce que produit un locuteur, ce qu'entend un auditeur, ce n'est donc pas une phrase, mais un *énoncé* particulier d'une phrase. (Ducrot 1980, p. 7)

C'est précisément dans cet esprit que nous opposons (Haillet 2007) *énoncé* à

segment de discours : le discours étant *segmentable* en unités plus ou moins complexes, nous réservons un statut particulier aux *segments de discours* comportant au moins un verbe conjugué, et utilisons – par convention – le terme d'*énoncé* pour désigner les membres de la classe ainsi définie. Les exemples qui suivent sont destinés à illustrer cette distinction :

(4) Un petit café ? (5) tu veux un petit café ?

(6) Quelle chance ! (7) Quelle chance tu as eue !

(8) sans hésiter. (9) Vas-y sans hésiter

(10) Peut-être... (11) C'est peut-être leur chat.

(12) Rien. (13) Il n'y avait rien d'intéressant.

Si (4) à (13) constituent des *segments de discours*, seuls (5), (7), (9), (11) et (13) sont des *énoncés* – et se caractérisent de ce fait par une *polarité*, ainsi que par une *modalité phrastique*. La polarité (présence ou absence de négation) est positive pour (5), (7), (9) et (11), négative pour (13) ; la modalité phrastique est *interrogative* pour (5), *exclamative* pour (7), *jussive* (ou *injonctive*) pour (9), *assertive* pour (11) et (13). nous avancerons également que le sens attribué respectivement aux *segments* (4), (6), (8), (10) et (12) – et, d'une manière plus générale, à tel ou tel *segment de discours* ne comportant pas de verbe conjugué – s'accommodera nécessairement d'une paraphrase sous forme d'*énoncé*.

Notre démarche se caractérise en outre par l'observation des commutations possibles et impossibles, des paraphrases qu'une configuration admet ou non, et de la compatibilité de tel ou tel énoncé avec divers types d'environnements.

Ainsi, par exemple, *aura fini* commute avec *a fini* dans *Le président aura fini par changer de Premier ministre après la victoire du « non » au référendum*

de 2005, mais non dans *Quand tu reviendras, il aura fini* – principe d’analyse que l’on a vu également à propos de la différence entre (2) et (3) *supra*. Dans un esprit similaire, l’on constate que l’énoncé *Si Max était au bord de la ruine, il ne roulerait pas en Porsche* admet ³ la para-phrase *Max n’est pas au bord de la ruine* – contrairement à l’énoncé *Si Max était au bord de la ruine, il faisait tout pour que cela ne se voie pas*. Enfin, l’examen de la compatibilité d’une suite donnée avec divers types d’environnements conduit à opposer *Cette idée me plaît, mais est-elle réalisable ?* Aux enchaînements incongrus *Cette idée me plaît, mais est-elle irréalisable ?* ou encore *Cette idée me plaît, mais n’est-elle pas réalisable ?*, etc. on verra par la suite comment ces trois angles d’approche permettent de déterminer certaines propriétés des énoncés vus comme autant de représentations discursives.

Pour ce qui est des notions de *point de vue* et d’*objet représenté*, nous avancerons – dans le droit il des travaux de Jean-Claude Anscombe (1990, 2006) – que la fonction fondamentale des énoncés consiste à *représenter* des objets *construits par le discours*. Dans cette perspective, un énoncé constitue la « mise en scène » d’au moins un *point de vue* sur l’*objet* correspondant ; un point de vue (pdv par la suite) est exprimé – ou paraphrasable – par un énoncé. Reste à préciser la manière de désigner l’*objet* correspondant à un énoncé donné (ou à tel ou tel pdv qui s’y trouve représenté).

Partons d’un constat simple : les énoncés *Max était là*, *Max était présent* et *Max y était* constituent trois constructions discursives différentes, et une analyse rigoureuse devra recourir à une schématisation permettant de désigner chacun des trois objets discursifs par une formule spécifique. En nous inspirant des propositions de Dominique Maingueneau (1981, p. 83), nous adoptons une notation schématique consistant à recourir à des suites – entre crochets – où les traits d’union ⁴ remplacent les « blancs » et où l’infinitif du verbe se substitue à la forme conjuguée. Nous désignons donc l’objet de *Max était là* par [Max-être-là], celui de *Max était présent* par [Max-être-présent] et celui de *Max y était* par [Max-y-être] ; en adoptant cette

convention, l'on évite notamment le risque de confondre la *désignation* d'un *objet construit par le discours* avec un énoncé constituant – ou susceptible de constituer – une *représentation* de cet objet.

Une précision s'impose, à ce stade, concernant les énoncés de polarité négative. Examinons l'extrait ci-dessous en focalisant l'attention sur les passages en italique :

(14) Farid a le sens du spectacle, poursuit Pascal Mathieu, son coach. C'est ce qui fait de lui un boxeur à part. *Il n'a pas pris un seul coup.* Il a tout esquivé. Pour la dernière reprise, je lui ai dit de se lâcher, de se faire plaisir. *Il n'a pas cherché à mettre l'Anglais K.-O.*, il a juste voulu lui montrer sa supériorité.

L'on constate que *Il n'a pas cherché à mettre l'Anglais K.-O.* n'entretient pas avec *Il a cherché à mettre l'Anglais K.-O.* la même relation sémantique que *Il n'a pas pris un seul coup* avec *Il a pris un seul coup* – ce qui me conduit à dire que les objets *construits par le discours* sont ici, respectivement, [lui-ne-pas-prendre-un-seul-coup] et [lui-ne-pas-chercher-à-mettre-l'anglais-K.-O.], dans l'esprit de cette citation de Oswald Ducrot (1980, p. 8-9) :

Lorsqu'un énoncé défile devant l'auditeur qui cherche à le comprendre, ses mots ne déversent pas l'un après l'autre [...] leur contenu individuel, qui viendrait s'ajouter au contenu véhiculé par les précédents. [...] Pour notre part, nous avons fait l'hypothèse que le mot, conçu comme entité linguistique abstraite, ne collabore au sens d'un énoncé que d'une façon indirecte : il commence par se combiner aux autres mots pour constituer la signification de la phrase, et c'est celle-ci qui, vu la situation de discours, produit le sens de l'énoncé.

Nous terminons cette partie en illustrant l'application de la démarche exposée à l'analyse de quelques agencements *plus complexes* de points de vue :

(15) La hausse des prix préoccupe les experts.

(16) Je suis convaincu qu'il a fait de son mieux.

(17) J'aurais agi de la même façon, à sa place.

Dans (15), l'on a – entre autres – la représentation du pdv (15a) dont rend compte la paraphrase *Les prix sont en hausse* (ou *Les prix augmentent*) comme préexistant à l'apparition de l'énoncé (15). Dans (16), le pdv (16a) dont rend compte la paraphrase *Il a fait de son mieux* se trouve enchâssé dans le pdv *Je suis convaincu qu'il a fait de son mieux*, et (16) constitue la manifestation de l'attitude du locuteur à l'égard du pdv (16a). Enfin, (17)

représente l'objet [moi-agir-de-la-même-façon] comme *imaginé* (voir Haillet 2002, 2006a, 2006b, 2007) *en corrélation avec* l'hypothèse dont rend compte la paraphrase *Si j'avais été à sa place* ⁵ (ou encore *Si j'étais à sa place*).

Nous en venons maintenant au concept de *réalité du locuteur* (Haillet 2002, 2006b) et à son application à l'analyse des énoncés en tant que *représentations discursives*.

Réalité du locuteur

Forgé au demeurant dans le cadre de travaux (Haillet 2002) visant à rendre compte à la fois de la *diversité des emplois* du conditionnel et du *signifié unique* de cette forme verbale, le concept de *réalité du locuteur* s'avère opératoire dans des analyses portant sur d'autres phénomènes observables sur le plan de la relation entre *formes* et *sens*.

En un premier temps, nous voudrions rappeler la distinction opérée par Oswald Ducrot (1984) entre *locuteur en tant que tel* et *locuteur en tant qu'être du monde*. L'apparition d'une séquence sonore ou écrite associée à du sens implique, en effet, un auteur (qu'il soit – ou non – explicitement identifié par le discours) ; par ailleurs, certains énoncés mettent en scène le locuteur-objet du discours. Ainsi, par exemple, l'examen des exemples ci-dessous :

(18) Ali a travaillé comme ambulancier.

(19) Farid Khider est champion du monde dans plusieurs disciplines relevant des arts martiaux.

(20) J'ai obtenu mon HDR en juin 2006.

(21) Je suis membre de l'UMR 7187.

Conduit à dire, d'une part, qu'ils impliquent tous un *locuteur en tant que tel*, auteur de l'énoncé, instance constituée du simple fait de leur surgissement, et d'autre part, que (20) et (21) – mais non (18) et (19) – représentent en outre le *locuteur en tant qu'être du monde*.

En appui sur cette distinction, voici comment nous définissons le concept de *réalité du locuteur* ; il s'agit d'un ensemble *construit par le discours* et constitué par les points de vue qui possèdent *les deux* caractéristiques ci-dessous : (a) le discours ⁶ les représente comme assumés par le *locuteur en tant que tel*, (b) ils sont exprimés – ou paraphrasables ⁷ – par une assertion

qui représente l'objet du point de vue comme antérieur ou simultané au moment où l'énoncé est produit.

L'examen, sous cet angle, des énoncés (22) et (23) conduira à déterminer que les pdv (22a) *Farid Khider est né dans le 13^e arrondissement* et (23a) *Kamel a de la famille à Ivry* possèdent tant la caractéristique (a) que la caractéristique (b) :

(22) Farid Khider est né dans le 13^e arrondissement.

(23) Kamel a de la famille à Ivry.

Quant aux pdv (24a) *C'était pour nous aider à choisir* et (25a) *Il y était le seul banquier*, l'on constate qu'ils *ne sont pas représentés comme assumés par le locuteur* dans :

(24) C'était soi-disant pour nous aider à choisir.

(25) Il y était, paraît-il, le seul banquier.

et qu'ils possèdent la caractéristique (b), mais non la caractéristique (a).

L'examen des pdv (26a) *La décision sera prise demain* et (27a) *On prendra la voiture* dans les représentations (26) et (27) conduit à constater qu'ils ne possèdent ni la caractéristique (a) ni la caractéristique (b) :

(26) on me dit que la décision sera prise demain.

(27) On prendra peut-être la voiture.

Le dernier cas de figure est illustré par (28), (29) et (30), où les pdv (28a) *Ali vient ce soir*, (29a) *Max va être content* et (30a) *Votre supermarché sera ouvert dimanche prochain* – représentés ici comme assumés par le locuteur – possèdent la caractéristique (a) mais non la caractéristique (b), les objets [Ali-venir-ce-soir], [Max-être-content] et [votre-supermarché-être-ouvert-dimanche-prochain] étant situés dans l'avenir ⁸ :

(28) Ali vient ce soir.

(29) Max va être content.

(30) Votre supermarché sera ouvert dimanche prochain.

Nous nous focaliserons désormais sur la caractéristique (a). Une précision importante concerne la nécessité de distinguer entre, d'un côté, les pdv qui *ne sont pas représentés comme assumés* par le locuteur et, de l'autre, les pdv *représentés comme non assumés* par le locuteur. Ainsi, dans (31) :

(31) Max dit que c'est le cas.

le pdv (31a) *C'est le cas* n'est pas représenté comme assumé par le locuteur ; nous en voudrions pour preuve la compatibilité ⁹ de (31) tant avec des enchaînements de type *C'est également mon avis, Il a entièrement raison, etc.* – combinaisons qui représentent (31a) comme assumé par le locuteur – qu'avec des enchaînements de type *opposé*, tels que *Je ne partage pas du tout cette manière de voir les choses, Il se trompe, Il a tort sur toute la ligne, etc.* – combinaisons qui représentent, elles, (31a) comme non assumé par le locuteur –, en passant par des positionnements plus nuancés *Il n'est pas impossible que je me laisse convaincre, Personnellement, je n'ai pas d'opinion là-dessus, etc.* Fondamentalement, le pdv (31a) est représenté dans (31) comme attribué à une instance distincte du locuteur-origine de l'énoncé (31) ; les combinaisons de (31) avec divers environnements discursifs pourront éventuellement conduire à attribuer au locuteur-origine de (31) tel ou tel positionnement à l'égard du pdv (31a).

C'est dans une perspective similaire que nous nous proposons d'analyser les exemples (32) à (34) :

(32) C'était très agréable.

(33) On a pris l'apéritif sur la terrasse en regardant le coucher du soleil. C'était très agréable.

(34) Il y avait un chantier en face, poussière et bruit du matin au soir. C'était très agréable.

L'examen par défaut de (32) conduira à attribuer au locuteur-origine de cet énoncé le pdv *C'est très agréable*. Dans l'agencement (33), l'environnement de la séquence *C'est très agréable* favorise nettement l'attribution à son auteur de ce même pdv. En revanche, la prise en compte de l'environnement avec lequel *C'est très agréable* se trouve combiné dans (34) conduit à attribuer au locuteur-origine de l'énoncé un point de vue de type opposé, paraphrasable par *C'était très désagréable* ¹⁰ – la séquence *C'est très agréable* étant alors interprétée comme ironique. L'on remarquera en outre que le discours représenté comme rapporté – voir (31), où le pdv (31a) se trouve explicitement représenté comme résultant d'une *énonciation* distincte

– constitue en fait un cas particulier de *dissociation* entre l'origine d'un énoncé donné et l'origine de tel ou tel pdv qui s'y trouve mis en scène.

Ce que nous retiendrons à l'issue de cette réflexion sur la caractéristique (a), c'est la nécessité de tenir compte non seulement des propriétés qui caractérisent telle ou telle séquence *par défaut*, sans qu'interviennent des facteurs extérieurs à elle, mais aussi des propriétés que manifeste la *combinaison* de cette séquence avec divers types d'environnements discursifs.

Dans ce qui suit, nous nous attacherons à rendre compte de la structure polyphonique des énoncés interrogatifs.

Approche polyphonique des énoncés interrogatifs

Pour préciser sur quel type d'énoncés porteront les analyses proposées, nous prendrons pour point de départ l'observation des énoncés (35) à (42), et nous opposerons les questions *indépendantes syntaxiquement* – (35) à (37) et (39) à (41) – aux exemples (38) et (42), dans lesquels la question est *enchâssée* et admet la pronominalisation en *le* :

(35) Max sera là ?

(36) Max sera-t-il là ?

(37) Est-ce que Max sera là ?

(38) Léa demande si Max sera là.

(39) Tu en as parlé à qui ?

(40) À qui en as-tu parlé ?

(41) À qui est-ce que tu en as parlé ? (42) Léa demande à qui tu en as parlé.

Sans présenter en détail l'organisation morpho-syntaxique ¹¹ qui caractérise les énoncés interrogatifs *indépendants syntaxiquement*, nous retiendrons ici les deux propriétés définitoires suivantes :

- ils comportent au minimum un groupe nominal et un verbe conjugué à l'indicatif, la personne et le nombre du verbe correspondant à ceux du groupe nominal ;
- ils sont compatibles avec des enchaînements sous forme d'incise *demande X*, où *X* désigne l'origine de l'énoncé interrogatif.

Les questions partielles indépendantes syntaxiquement se caractérisent en outre par la présence d'un *segment interrogatif* ; cette étiquette (Haillet 2002, 2007) désigne la classe à laquelle appartiennent des pronoms – associés

éventuellement à une préposition – (*qui, quoi, à qui, de quoi, avec qui, etc.*), des adverbes (*où, quand, comment, pourquoi, combien*), ainsi que des syntagmes où un nom se combine avec *quel(le)(s)* ou *combien de*.

C'est précisément ce segment interrogatif ¹² qui introduit les questions partielles enchâssées, comme dans (42) – alors que les questions totales enchâssées – voir (41) *supra* – sont introduites par *si*. Nous citerons, pour finir, le critère permettant d'opposer les questions totales indépendantes syntaxiquement aux questions partielles indépendantes syntaxiquement : le premier type, contrairement au second, s'accommode des réponses *oui* et *non*.

En un premier temps, nous focaliserons notre attention sur les questions indépendantes syntaxiquement.

Approche polyphonique des questions totales indépendantes syntaxiquement

Notre approche de ce type d'énoncés interrogatifs repose sur le concept d'*assertion sous-jacente à la question totale* (ASJT par la suite). Cette assertion ne diffère de la question correspondante que par les marques de l'interrogation : il s'agit, par exemple, de *Max sera là* pour les questions (35), (36) et (37). Fondamentalement, une question totale (Haillet [1998] 2001, 2002, 2007) constitue une demande – faite par son locuteur au destinataire du discours – de prendre position à l'égard de l'ASJT. Pour rendre compte des cas de figure où une question totale se trouve interprétée, respectivement, comme *véritable*, comme *rhétorique* ou encore comme *orientée* ou *dirigée*, nous nous appuierons sur les exemples (43) à (47) :

(43) Avez-vous bénéficié d'une APL au cours des 12 derniers mois ? (dans un questionnaire)

(44) Avons-nous exercé une « pression » avec les appels de Jacques Delors, de Simone Weil ? Oui, sans aucun doute.

(45) Aux États-Unis, la politique est au service de l'actionnariat. Est-ce notre objectif ? Non.

(46) Il y a d'abord un fort mécontentement des Français sur la façon dont ils sont gouvernés. Cela n'a rien d'original : connaissez-vous des périodes, excédant quelques mois, où les Français aient été contents de leur gouvernement ?

(47) Tu as l'air content ; l'examen a été facile ?

Interpréter une question totale comme *véritable* – cas illustré par (43) – revient à n'attribuer à son locuteur aucune attitude particulière à l'égard de l'ASJT. Interpréter une question totale comme *rhétorique* revient à attribuer à son locuteur soit le point de vue correspondant à l'ASJT, soit le point de vue contraire à l'ASJT – comme l'illustrent respectivement (44) et (45). Enfin, interpréter une question totale comme plus ou moins *orientée*, c'est attribuer à son locuteur une *prédisposition* à admettre un pdv déterminé en rapport avec l'ASJT : dans (46), il s'agit de pdv de type opposé à l'ASJT, et dans

Approche polyphonique des questions partielles indépendantes syntaxiquement

Les analyses qui suivent reposent sur le concept d'*assertion sous-jacente à la question partielle* (ASJP par la suite). Il s'agit de *Tu en as parlé à quelqu'un* pour (39), (40) et (41) ; la place du segment interrogatif *à qui ?* y est occupée par l'indéfini ¹³ *à quelqu'un*. Nous avancerons qu'une question partielle constitue fondamentalement une demande faite au destinataire du discours de saturer cette place – et que le locuteur-origine d'une question partielle adopte nécessairement soit le pdv qui correspond à l'ASJP, soit le pdv contraire – en l'occurrence, *Tu n'en as parlé à personne*.

Pour rendre compte des cas de figure où une question partielle se trouve interprétée, respectivement, comme *véritable*, comme *rhétorique* ou encore comme *orientée* ou *dirigée*, nous nous appuyerons sur les exemples (48) à (52) :

(48) Depuis quand êtes-vous assuré comme conducteur principal ? (dans un questionnaire élaboré par une compagnie d'assurance)

(49) Pourquoi le camp des anti-guerre ne doit rien regretter ? Parce que si la situation irakienne imposait qu'il y ait des hommes déterminés à agir, elle imposait également qu'il y ait des hommes déterminés à freiner les ardeurs des premiers.

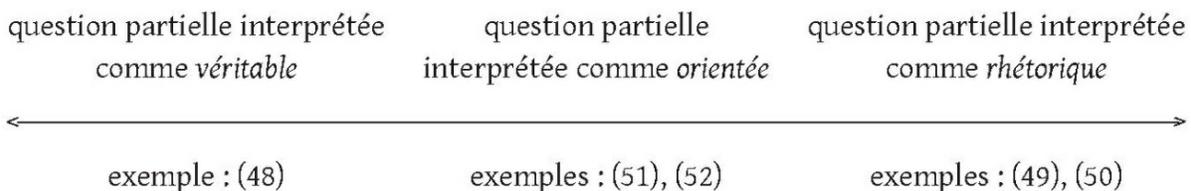
(50) Laurent Debono tendu (qui ne le serait pas face à pareil adversaire ?) a du mal à poser sa boxe au contraire de son adversaire qui boxe avec une précision chirurgicale. La force de Farid Khider est de passer d'une boxe à l'autre tout en respectant les règles à la lettre. Laurent, trop respectueux ou trop impressionné, boxera sans efficacité, appréciant les superbes gestes techniques de son illustre adversaire.

(51) De nos jours, que vaut un bac, quand on le donne à des élèves qui font trente fautes d'orthographe dans une dissertation ?

(52) Il me la remettra quand, sa proposition ? Le conseil se réunit mardi prochain, je ferai de mon mieux mais il faudrait vraiment que je l'aie au plus tard lundi à midi.

Interpréter une question partielle comme *véritable* – cas illustré par (48) – revient à considérer que le locuteur assume le pdv correspondant à l'ASJP –

en l'occurrence, *Vous êtes assuré comme conducteur principal depuis une certaine date* – et à ne lui attribuer aucun pdv paraphrasable par une assertion où la place du segment interrogatif serait saturée par un syntagme précis. Dans (49), la question partielle est interprétée comme *rhétorique* : l'on attribue à son locuteur le pdv *Le camp des anti-guerre ne doit rien regretter parce que...* – ce qui revient à considérer comme assumé par cette instance le pdv correspondant à l'ASJP, *Le camp des anti-guerre ne doit rien regretter pour une certaine raison*. Dans (50), la question partielle est également interprétée comme *rhétorique*, mais le pdv attribué au locuteur est *Tout le monde* (ou encore *N'importe qui, N'importe quel boxeur, etc.*) *le serait face à pareil adversaire* – à l'opposé de l'ASJP *Quelqu'un ne le serait pas face à pareil adversaire*. Enfin, interpréter une question partielle comme plus ou moins *orientée*, c'est attribuer à son locuteur une *prédisposition* à admettre un pdv déterminé en rapport avec l'ASJP : dans (51), il s'agit soit du pdv *De nos jours, un bac ne vaut rien* – contraire à l'ASJP *De nos jours, un bac vaut quelque chose* –, soit du pdv *De nos jours, un bac ne vaut pas grand-chose*, allant dans le sens *contraire* à l'ASJP. L'interprétation de (52) revient à considérer que le discours du locuteur de la question partielle s'oriente vers *Il me la remettra avant lundi midi* – et qu'il assume le pdv correspondant à l'ASJP, *Il me la remettra à un certain moment*. Là encore, ces différents cas de figure se laissent représenter sur un continuum dont les deux extrêmes sont constitués, respectivement, par l'interprétation de la question partielle comme véritable et par l'interprétation de la question partielle comme rhétorique :



Cette approche fait apparaître que – fondamentalement – le pdv qui correspond à l'ASJP *n'est pas représenté comme assumé* par le locuteur de la

question partielle : en effet, en fonction de l'environnement de l'énoncé interrogatif, il peut se trouver représenté comme *assumé* – cas illustré par (48), (49) et (52) – ou encore comme *non assumé* – cas illustré par (50) et (51) – par cette instance discursive ; l'on notera, là encore, l'analogie avec la manière dont (31) *supra* représente le point de vue (31a).

Reste à préciser comment l'approche proposée ici rend compte de la distinction entre questions directes et questions indirectes.

Questions directes *versus* questions indirectes : une approche polyphonique

En nous inspirant des analyses de Robert I. Wagner et Jacqueline Pinchon ([1962] 1991, p. 568-583), ainsi que de l'approche présentée par Michel Arrivé, Françoise Gadet et Michel Galmiche (1986, p. 348), nous nous proposons de « revisiter » les dichotomies : questions indépendantes syntaxiquement *versus* questions enchâssées et questions directes *versus* questions indirectes – dichotomies que la tradition grammaticale fait, bien souvent, coïncider. Nous avancerons, pour notre part, que la première ne concerne que la *nature formelle* des énoncés interrogatifs et que la seconde concerne, quant à elle, la manière dont tel ou tel énoncé interrogatif se trouve *interprété* dans son environnement discursif.

Dans le cadre d'une approche polyphonique du phénomène, sera considérée comme *directe* toute question dont l'origine coïncide avec le locuteur en tant que tel, origine du discours ; ce cas de figure est illustré, entre autres, par les exemples (35) à (37), (39) à (41) et (43) à (52). Sera considérée comme *indirecte* toute question interprétée comme attribuée à une instance distincte du locuteur-auteur du discours, comme dans (38) et (42) *supra* – mais également dans (53) à (57) ci-dessous :

(53) Au XIX^e siècle, les petites filles pauvres étaient vouées à devenir paysannes, domestiques, ouvrières ou couturières à domicile. Tout change en 1879, lorsque Paul Bert impose la création dans chaque département d'une école normale pour former les nouvelles institutrices laïques, qui seront les pionnières de la République. Scandale ! Ces écoles sans Dieu ne vont-elles pas instiller dans les jeunes cerveaux des idées d'insoumission ou, pis, d'égalité ? Exactement ce qui se passe. Dès qu'elles sont un peu instruites, les filles des milieux populaires entrent en masse dans les bureaux, l'administration, les banques et bien sûr l'enseignement.

(54) Le discours du nouveau PDG peu convaincant et/ou venant trop tard, ne parvient pas à

redonner confiance aux salariés qui doutent, qui s'interrogent. Quels services seront délocalisés ? Qui prend les décisions ? Combien y aura-t-il de licenciements ? il est clair que la « base » ne prend plus aucune promesse au sérieux. Dès le lendemain, c'est la grève générale.

(55) Quand le juge a annoncé qu'il devait « *infliger une sentence à une personne de 80 ans qui a été sérieusement blessée* », un murmure très inquiet a parcouru le tribunal. Quarante et un ans après le cauchemar allait-il se répéter ? Deux jours plus tôt, un jury avait écarté l'accusation de meurtre avec préméditation contre Edgar Ray Killen, faute de preuves décisives, ne retenant que le meurtre sans préméditation. L'ancien *preacher* accusé du meurtre de trois jeunes activistes de la lutte pour les droits civiques, en 1964, allait-il s'en tirer avec le minimum, trois ans ?

(56) trois ans plus tard, le principe de l'égalité absolue de l'homme et de la femme dans la citoyenneté et devant la loi était inscrit dans la Constitution. Restait à rendre ces nouvelles règles applicables. La libération des femmes, inscrite dans les textes, serait-elle socialement acceptée et tiendrait-elle le coup ? Quarante ans après, la réponse est oui.

(57) Après les congratulations d'usage, la discussion a vite pris un tour orageux quand on a abordé le problème de la désignation des membres de la future autorité nationale palestinienne (ANP). Qui serait choisi ? En d'autres termes, qui allait commander et appliquer l'accord pendant la période intérimaire ? Comment seraient réparties les responsabilités ?

Dans ces cinq extraits, la prise en compte de l'environnement discursif dans lequel se trouvent intégrées les questions indépendantes syntaxiquement conduit à les attribuer à une instance distincte du locuteur en tant que tel. Pour les questions totales, ce phénomène a pour corollaire l'inadéquation des paraphrases construites selon le schéma *LOC demande si ASJT*, où *LOC* désigne le locuteur en tant que tel, origine du discours. Pour les questions partielles, l'on observe l'inadéquation des paraphrases *LOC demande quels services seront délocalisés, LOC demande qui prend les décisions, LOC demande combien il y aura de licenciements, LOC demande qui serait choisi, LOC demande qui allait commander et appliquer l'accord pendant la période intérimaire, LOC demande comment seraient réparties les responsabilités* ; il s'agit de paraphrases dans lesquelles *LOC demande* introduit la question partielle qui se trouve *ipso facto* enchâssée.

L'application de ces critères permet de rendre compte du phénomène à l'œuvre dans (58) et (59) ci-dessous :

(58) Je vous téléphone pour vous demander si le dépouillement est terminé.

(59) Je t'appelle pour te demander qui a été élu.

où les questions enchâssées s'interprètent comme invitant le destinataire du discours, respectivement, à prendre position à l'égard de l'ASJT *Le dépouillement est terminé*, et à saturer la place correspondant au segment interrogatif *qui* ; l'on observe, en effet, l'adéquation de la paraphrase *LOC demande si le dépouillement est terminé* pour (58), et de la paraphrase *LOC demande qui a été élu* pour (59). Cette propriété distingue (58) et (59) de (38), qui n'admet pas la paraphrase *LOC demande si Max est là*, ainsi que de (42), qui n'autorise pas la glose *LOC demande à qui tu en as parlé*.

Pour ce qui est, enfin, de la méthodologie adoptée, la démarche visant à déterminer si une question donnée est interprétée comme *directe* ou comme *indirecte* repose sur le principe ¹⁴ de classification des énoncés en fonction des paraphrases que chacun d'eux autorise – ou n'autorise pas.

Le dernier point que nous nous proposons d'aborder concerne la représentation discursive d'une question donnée comme *n'ayant pas été posée*.

Questions représentées comme *n'ayant pas été posées*

Il s'agira de préciser comment l'approche présentée ici rend compte du phénomène illustré par les extraits (60) et (61) :

(60) Ce soir-là, Hollande n'a pas demandé à Boutih s'il était de droite. Malek avait sa réponse : « *Tu es qui, l'énarque, pour me demander ça ?* » ils ont juste fait connaissance.

(61) L'instabilité politique aidant, personne ne s'est demandé ce qui arriverait au bout de cette première année. Arrivés en fin de droits, bon nombre de chômeurs naviguent, désormais, d'aides provisoires en soutiens ponctuels.

Dans (60), l'on a la représentation d'un personnage (François Hollande) comme n'ayant pas posé la question paraphrasable par *Êtes-vous de droite ?* (ou encore *Vous êtes de droite ? Tu es de droite ?*, etc.) ; dans (61), la question *Qu'est-ce qui arrivera au bout de cette première année ?* est représentée non seulement comme n'ayant pas été énoncée, mais surtout comme n'ayant même pas été envisagée par la pensée.

S'il y a bel et bien « mise en scène » de points de vue dans (60) et (61), il apparaît clairement qu'il serait pour le moins délicat de parler ici d'*énonciateurs* qui correspondraient à ces points de vue. Il y a là une des raisons qui nous ont conduit à abandonner (Haillet 2004b, 2006b, 2007) le concept même d'*énonciateur* – celui de *point de vue* s'avérant suffisant pour l'objectif poursuivi. En cela, nous pensons rejoindre à la fois María Luísa Donaire (2001, p. 64) et Henning Nølke (2005, p. 113) : l'instance constituée par le discours et qui correspond à l'origine de tel ou tel point de vue « mis en scène » n'est pas nécessairement saturée par un « être discursif ».

L'analyse des énoncés interrogatifs présentée ici s'inscrit dans une perspective plus large, celle du *projet de linguistique des représentations discursives* (Haillet 2007), consistant à appréhender le discours en tant qu'agencement plus ou moins complexe de représentations de ce dont on parle, et à recourir à des outils d'analyse issus des approches linguistiques de la *polyphonie*.

Le recours à l'observation des commutations possibles et impossibles, des paraphrases qu'une configuration admet ou non, et de la compatibilité de tel ou tel énoncé avec divers types d'environnements reflète le souci de proposer une approche homogène – à travers la mise en place de critères applicables à toute une variété de constructions discursives.

En ce qui concerne plus particulièrement la prise en compte des environnements discursifs dans lesquels peuvent se trouver intégrés les énoncés interrogatifs, l'approche en termes de *représentation de points de vue* que l'on vient d'exposer permet de rendre compte de phénomènes dont le *discours rapporté* constitue une manifestation parmi d'autres, mais dont la nature *ne se réduit pas* à la représentation d'*énonciations distinctes*.

Bibliographie

ABOUDA Lotfi, 2004, « De la polyphonie à la "polychronie". Un modèle de traitement de la polysémie temporelle. Application au futur », *Le français face aux défis actuels. Histoire, langue et culture*, vol. 1, J. Suso López, R. López Carrillo éd., Grenade, APFUE-GILEC, p. 149-160.

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1985a, « Introduction : de l'énonciation au lexique », *Langages*, n° 80, p. 5-8.

— 1985b, « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », *Revue internationale de philosophie*, n° 155, p. 333-349.

— 1990, « Thème, espaces discursifs et représentation événementielle », *Fonctionnalisme et pragmatique*, J.-C. Anscombe, G. Zaccaria éd., Milan, Unicopli, p. 43-150.

- 2005, « le *ON*-locuteur : une entité aux multiples visages », *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, J. Bres, P. P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke, I. Rosier, Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 75-94.
- 2006, « Quelques remarques sur l'existence et le fonctionnement d'un *si* concessif en français contemporain », *Dynamiques concessives*, M. L. Donaire éd., Madrid, Arrecife, p. 41-74.
- Ducrot Oswald, 1981, « Interrogation et argumentation », *Langue française*, n^o 52, p. 5-22.
- 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.
- ARRIVÉ Michel, GADET Françoise, GALMICHE Michel, 1986, *La grammaire d'aujourd'hui*, Paris, Flammarion.
- BENVENISTE Émile, 1974, *Problèmes de linguistique générale*, 2, Paris, Gallimard.
- 1979, « La négation et l'orientation de la demande de confirmation », *Langue française*, n^o 44, p. 27-41.
- 1981, « Quelques aspects de la question rhétorique en français », *DRLAV. Revue de linguistique*, n^o 25, p. 1-33.
- DONAIRE María Luísa, 1998, « la mise en scène du conditionnel ou quand le locuteur reste en coulisses », *Le Français moderne*, vol. 66, n^o 2, p. 204-227.
- 2001, *Subjuntivo y polifonía (español, francés)*, Madrid, Arrecife.
- DUCROT Oswald, 1980, « analyse de textes et linguistique de l'énonciation », *Les mots du discours*, O. Ducrot et al., Paris, Minuit.
- 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- FUCHS Catherine, 1994, *Paraphrase et énonciation*, Paris, Ophrys.
- GOSSELIN Laurent, 1996, *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- 2005, *Temporalité et modalité*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.
- FRANÇOIS Jacques, 1991, « les typologies de procès : des verbes aux prédications », *Travaux de linguistique et de philologie*, n^o 29, p. 19-86.
- HAILLET Pierre Patrick, [1998], « À propos de l'interrogation totale directe au conditionnel », *Le conditionnel en français*, P. Dendale et L. Tasmowski éd., Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n^o 25), 2001, p. 295-330.
- 2002, *Le conditionnel en français : une approche polyphonique*, Paris, Ophrys.
- 2003, « Polyphonie et modalisation », *Des mots au discours. Études de linguistique française*, n^o spécial de *Thélème*, A. Rodríguez Somolinos éd., Presses universitaires de la Universidad Complutense

de Madrid, p. 95-108.

— 2004a, « Nature et fonction des représentations discursives : le cas de la *stratégie de la version bémolisée* », *Procédés de modalisation : l'atténuation*, n^o 142 de *Langue française*, P. P. Haillet éd., p. 7-16.

— 2004b, « Formes verbales de transposition et typologie des représentations discursives », *Le français face aux défis actuels. Histoire, langue et culture*, vol. 1, J. Suso López, R. López Carrillo éd., Grenade, APFUE-GILEC, p. 613-624.

— 2005, « De la nature des représentations discursives : temporalité et aspect des assertions au présent », *Du présent de l'indicatif*, C. Despierres, M. Krazem éd., Dijon, Presses universitaires de Dijon, p. 53-76.

— 2006a, « Cadres hypothétiques au conditionnel et stratégie concessive », *Dynamiques concessives*, M. L. Donaire éd., Madrid, Arrecife, p. 95-116.

— 2006b, « Les *représentations discursives* : une approche polyphonique », *Le Français moderne*, vol. 74, n^o 1, p. 43-60.

— 2007, *Pour une linguistique des représentations discursives*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

MAINGUENEAU Dominique, 1981, *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.

NØLKE Henning, 1993, *Le regard du locuteur. Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.

— 1994, *Linguistique modulaire, de la forme au sens*, Louvain, Petters.

— 2005, « Le locuteur comme constructeur du sens », *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, J. Bres, P. P. Haillet, s. Mellet, H. Nølke, L. Rosier, Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 111-124.

PRIETO Luís, 1966, *Messages et signaux*, Paris, PUF.

WAGNER Robert L., PINCHON Jacqueline [1962], *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette, 1991.

WILMET Marc [1996], *Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot-Hachette, 2003.

Notes

1 Ensemble constitué à la fois par des données observables directement (dont le contexte linguistique et/ou la situation) et par les savoirs accumulés, qui se dérobent à l'observation directe et qui sont plus ou moins largement partagés au sein de la communauté linguistique impliquée par l'énonciation.

2 La même analyse s'applique à trois séquences sonores [vazi] prononcées à trois moments différents par la même personne.

3 Moyennant cette précision importante : dire qu'un énoncé *E* admet une paraphrase *P* ne sert qu'à mettre au jour une propriété qui le distingue de ceux qui ne s'accommodent pas d'une paraphrase analogue, sans postuler une quelconque *équivalence* (Fuchs 1994) entre *E* et *P*.

4 Une alternative qui nous a été suggérée par Jean-Claude Anscombe et par Laurent Gosselin consiste à recourir aux barres obliques à la place des traits d'union – schématisation qui donne [Max/être/là], [Max/être/présent] et [Max/y/être].

5 L'objet [moi-être-à-sa-place] étant, lui aussi, représenté comme imaginé (voir P. P. Haillet 2002, 2006b).

6 En effet, l'interprétation *par défaut* d'un énoncé donné peut différer de celle qu'imposera sa combinaison avec tel ou tel *environnement discursif* ; voir par exemple (1), (2) et (3) *supra*.

7 Précision rendue nécessaire par l'examen d'énoncés tels que : *Max dort ; il s'est endormi juste après le décollage de l'avion* et *Les passagers doivent se présenter en salle d'embarquement au plus tard vingt minutes avant le décollage de l'avion* ; le locuteur du premier exemple assume nécessairement le point de vue dont rend compte la paraphrase *L'avion a décollé*, ce qui n'est pas le cas du locuteur origine du deuxième exemple.

8 Nous n'abordons pas ici le cas des corrélations hypothétiques (Anscombe 1985a, Haillet 2002, 2006a, 2006b, 2007) ; très sommairement, l'objet [Max-être-content] est représenté comme *imaginé dans l'avenir* tant dans *Max va être content si vous l'invitez* que dans *Max va être content*, mais dans le premier exemple, il est imaginé *en corrélation avec* l'objet [vous-l'inviter].

9 C'est un phénomène similaire qu'illustre la compatibilité (Haillet 2005, 2007) de *Quand il a obtenu sa mutation, il était stagiaire* tant avec *Il attend toujours sa titularisation* qu'avec *Il a été titularisé un mois plus tard*, propriété s'expliquant par le fait que le recours à l'imparfait revient à *ne pas représenter* la borne finale de l'objet discursif [lui-être-stagiaire].

10 Ou encore par *C'était vraiment pénible, C'était insupportable*, etc.

11 Voir P. P. Haillet (2002, p. 99-100 et p. 131-132 ; 2007, p. 121-122 et p. 141-142). Nous n'abordons ici que les questions totales et les questions partielles, en laissant de côté les questions dites *alternatives* (Wilmet [1996] 2003, p. 584 ; Haillet 2007, p. 142), telles que *Tu viens seul ou avec quelqu'un ?*

12 Pour certains segments interrogatifs, c'est une *variante combinatoire* qui sert d'outil enchâssant : par exemple, *ce qui* – comme dans *Luc demande ce qui te gêne* comparé à *Qu'est-ce qui te gêne ?* – et *ce que* – comme dans *Léa demande ce que tu préfères* comparé à *Tu préfères quoi ?/Que préfères-tu ?/Qu'est-ce que tu préfères ?*.

13 Sur le détail de la procédure permettant de déterminer l'assertion sous-jacente aux questions partielles telles que *Ils ont réagi comment ?*, *Pourquoi tu es fâché ?*, etc. voir P. P. Haillet (2002, 2007).

14 Principe dont on a vu l'application aux environnements dans lesquels peut se trouver intégrée la séquence *Si Max était au bord de la ruine* (voir *supra*).

Auteur

Pierre Patrick Haillet

Partie II. Connecteurs et particules

L'évolution de justement/justamente en français et en espagnol : coïncidence, polyphonie et inversion argumentative ¹

Sonia Gómez-Jordana Ferary

Justement. État de la question et critères linguistiques

État de la question

Les travaux portant sur les adverbes ne se sont pas trop penchés sur *justement*. Il y a à l'heure actuelle deux articles consacrés à cet adverbe, l'un de Oswald Ducrot *et al.* (1982) et l'autre d'Isabelle Serça (1996). Or, *justement* est très intéressant dans la mesure où, sous un même mot, se cachent plusieurs adverbes, adverbe de phrase *versus* adverbe de constituant, adverbe descriptif *versus* adverbe pragmatique. Aussi bien Oswald Ducrot et ses collègues que Isabelle Serça signalent trois emplois pour le français contemporain :

– *justement* descriptif, adverbe de manière :

Il a agi *justement* ².

– *justement* inverseur argumentatif :

I : Je n'épouserai pas ce type, je ne veux pas finir mes jours en rase campagne.

I : Pourtant tu devrais aimer la campagne, tu y es née.

(1) L : *Justement* ³.

(Ducrot *et al.* 1982, p. 153)

– *justement* marqueur de coïncidence :

I : Alexis veut te voir.

(2) L : *Justement*, j'allais lui téléphoner.

(*Ibid.*, p. 162)

Oswald Ducrot *et al.* (1982) signalent également un adverbe *justement*, équivalent de *tout juste* ou *exactement*, qui d'après eux appartient au français classique et serait désuet de nos jours :

Géronimo : Hé ! Quelle est la personne s'il-vous-plaît, avec qui vous vous allez marier ?

Sganarelle : Dorimène.

Géronimo : Cette jeune Dorimène, si galante et si bien parée ?

sganarelle : Oui.

(3) Géronimo : Fille du seigneur Alcantor ?

Sganarelle : *Justement*.

Géronimo : Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle : C'est cela.

(Molière, *Le mariage forcé*, 1664, acte i, scène i, cité par Oswald Ducrot *et al.* 1982, p. 155)

Cependant, comme nous le verrons par la suite, cet adverbe est encore présent en français contemporain.

Isabelle Serça (1996) ajoute, en outre, que l'adverbe *justement* reflète une réappropriation du discours de l'autre, parlant ainsi de connecteur dialogique.

Nous nous posons la question suivante : sommes-nous face à des adverbes différents ? s'agit-il d'une évolution de l'adverbe passant d'une valeur à une autre ?

À partir des dictionnaires de langue historiques et contemporains ainsi que d'un corpus d'occurrences de l'adverbe en contexte ⁴, nous essayerons de démontrer qu'il y a un continuum faisant passer l'adverbe, à travers les siècles, d'une valeur descriptive à une valeur pragmatique.

Finalement, continuant la voie ouverte par Isabelle Serça, nous apporterons une description polyphonique des différents *justement* en français et en espagnol contemporains.

Un ou plusieurs *justement* ?

Nous défendrons l'existence de quatre *justement* différents, en nous appuyant sur un certain nombre de critères linguistiques :

– *justement* 1 (J1) : adverbe de constituant, qualifié parfois d'adverbe descriptif. Il a le sens, comme le rappelle Isabelle Serça, *de justesse* et *de justice* ⁵. Cependant il peut également avoir le sens *de façon exacte*, ce qui n'est pas signalé dans les travaux sur cet adverbe. Sens qui, pourtant, apparaît dans de nombreuses occurrences du XVI^e et du XVII^e siècles.

- [...] et les corps allèrent tresbucher morts loin l'un de l'autre plus de trente brasses, et les testes encore prises ensemble tombèrent *justement* au milieu.
- (4) (Philippe d'Alcricpe, *La nouvelle fabrique des excellents traicts de vérité*, 1580-1596, p. 87 ; Frantext)

Contrairement aux autres acceptions, L'adverbe accepte la paraphrase au moyen de l'adjectif *juste*, la modification par l'intensificateur *très* et la focalisation par *c'est... que* ⁶.

– *justement* 2 (J2), adverbe d'énonciation marquant une coïncidence dans le temps, le lieu, ou dans le sujet de conversation. Il doit pouvoir être précédé de *Ah tiens !* en situation dialogale, être déplacé en position frontale et ne pourra pas constituer la réponse à une question.

- Salut, David. C'est juste un petit bonsoir.
– Ah ! nous parlions de vous, *justement*.
- (5) (Pierre Moinot, *Le guetteur d'ombre*, 1979, p. 134-135)
(5a) *Justement*, nous parlions de vous
(5b) Ah ! Tiens ! Nous parlions de vous, *justement*/Ah ! Tiens, *justement*, nous parlions de vous.
(5c) Parliez-vous de nous ? (? ?) *Justement* ⁷.

– *justement* 3 (J3), adverbe de phrase paraphrasable par *exactement*, *oui* ou *tout juste* et apparaissant comme réponse affirmative à une question. Comme nous le verrons par la suite, il confirme une énonciation précédente du locuteur.

Il chercha ce qu’il pourrait encore demander, mais sans succès.

– Vous voudriez peut-être connaître son grade ? demanda Chantal.

(6) – *Justement*. C’est ça. Quel est son grade ?

– Simple soldat.

(Raymond Queneau, *Le dimanche de la vie*, 1952, ii, p. 28-29)

(6a) Oui/Exactement/Tout juste. C’est ça. Quel est son grade ?

L’espagnol, dans ce cas, tendrait à utiliser *Precisamente*, *eso mismo*, *eso es* ⁸

.

– *justement* 4 (J4), adverbe inverseur. Les dictionnaires ont laissé de côté cet adverbe et ce ne sont que Oswald Ducrot *et al.* (1982) qui commencent à signaler son importance. L’inverseur peut être remplacé par *C’est pour ça*, contrairement aux autres acceptions.

Le Malade : non, non, je vous en prie. N’ouvrez pas !

Corte : Mal aux yeux ?

Le Malade : non.

Corte : Vous verriez au moins un peu de verdure.

(7) Le Malade : *Justement*.

Corte : Vous n’aimez pas la verdure ?

Le Malade : Je hais la verdure. J’exècre les arbres, J’abomine les leurs. Cela vous semble étrange ?

(Albert Camus, *Un cas intéressant*, 1955 (adapt.), p. 693-694)

Corte : Vous verriez au moins un peu de verdure.

Le Malade : C’est pour ça.

(7a) Corte : Vous n’aimez pas la verdure ?

Le Malade : Je hais la verdure.

Justement/*justamente* en diachronie

Justement

Ancien français (IX^e siècle-début du XIV^e siècle) et moyen français (XIV^e-XV^e siècles)

En ancien français la seule valeur présente est celle de *justement* 1, adverbe de constituant. Voici une occurrence où l'on voit clairement qu'il s'agit de l'adverbe de manière, à cause du mot *moult* indiquant la gradualité.

Selon l'estat Tubulus et sa vie

Quant bien pensé ai a ma maladie

(8) Et a mes mauls, par couvignable fourme

À la sienne moult *justement* se fourme.

(Jean Froissart, *L'orloge amoureux*, 1368, p. 110 ; Frantext)

De même, dans l'exemple (9), la coordination des deux adverbes montre que *justement* a une valeur d'adverbe de constituant.

Car l'accion et la passion sont d'une maniere quant a ce que est estre juste ou injuste, et ce

(9) povon nous appeler *justement* ou injustement.

(Nicole Oresme, *Le livre de ethiques d'Aristote*, 1370, p. 311 ; Frantext)

En moyen français, la valeur la plus présente est toujours celle de l'adverbe de constituant, J1, mais la valeur d'adverbe de phrase marquant une coïncidence commence à apparaître vers la fin du XIV^e siècle. Ainsi dans les

Mémoires de Philippe de Commynes (1474, livre IV, chap. 1) apparaît un *justement*₂ marquant une coïncidence dans le temps :

(10) [...] mais, très voulentiers, il luy laisseroit trois mil florins par an, par condicion qu'il n'entreroit jamais dedans la duché, et assez d'autres parolles très mal saiges. Cecy advint *justement* comme le roy print amyens sur le duc de Bourgogne, lequel estoit avecques ces deux dont je parle à Dorlans.

Le *Dictionnaire du Moyen Français* atteste, cependant, uniquement la valeur J1 d'adverbe de constituant. De même, ni le dictionnaire de Frédéric Godefroy ([1880-1902] 1969) pour le moyen français, ni celui d'Edmond Huguet (1925-1967) pour le français du XVI^e siècle, n'indiquent d'autres valeurs que celle de J1.

Français préclassique (1500-1630/1650)

En français préclassique, *justement* possède et la valeur d'adverbe de manière, J1, et celle d'adverbe d'énonciation marquant une coïncidence, J2. La possibilité d'une gradation au moyen de l'intensificateur *très* ou l'opposition *injustement/justement* confirment qu'il s'agit bien de l'adverbe de manière dans les exemples suivants :

(11) Car comment pourroyent-ils subsister devant ta face courroucée ? et le tout, seigneur, toutes-fois très *justement*, puis que toute la cause en est en moy, qui t'ay tant offensé. (Théodore de Bèze, *Chrestiennes méditations*, 1583, p. 67-68)

(12) Mais, hélas, je voy et confesse que ce que les meschans font injustement, tu le fais *justement*, pour les iniquitez de la pluspart de mes enfans desbauchez [...]. (*Ibid.*, p. 82-83)

Nous trouvons par ailleurs des occurrences de J2, quoique rares. Dans l'exemple (13) l'adverbe marque une coïncidence dans le temps :

Luy, haussé de cette victoyre, entreprit sur le Piémont, *justement* en un temps que son Altesse
(13) était encor à nice, avec toute son armée. Il n’y avait pas un soldat pour la défense du plat país.
(René de Lucinge, *Dialogue du Français et du Savoyzien*, 1593, p. 215)

Français classique (1630/1650-1789)

Antoine Furetière (1690) propose dans son dictionnaire des exemples d’adverbe de manière et d’adverbe de phrase avec valeur de coïncidence. Il définit tous les cas comme : *de manière juste, équitable, précise*. Voici ses exemples :

Cet Hérétique a esté *justement* condamné.

Vous êtes tombé *justement* dans ma pensée.

Mon advocat est arrivé *justement* lors qu’on alloit donner un deffaut contre moy.

La première occurrence équivaut clairement à J1 adverbe de constituant car l’on pourrait ajouter l’adverbe *très* : *a esté très justement condamné*.

Quant aux deuxième et troisième occurrences, il s’agit de l’adverbe de phrase J2 exprimant la coïncidence. Il pourrait être déplacé en position frontale : *Justement, mon advocat est arrivé lors qu’on alloit donner un deffaut contre moy*, et il exprime une coïncidence dans le temps. *Il est arrivé juste au moment où on allait donner un deffaut contre moi*.

Au XVII^e siècle coexistent l’adverbe de constituant *justement*₁ – celui de coïncidence –, *justement*₂ – et celui équivalant à *exactement/oui* –, *justement*₃ – comme nous pouvons le voir ci-dessous :

[...] car il est veritable, que le maistre, et par consequent que Dieu peut faire beaucoup de choses *justement*, que le serviteur ne sçauroit faire, ou vouloir qu’avec injustice [...].
(14) (Mersenne, *Le père Marin. L’impiété des déistes, athées et libertins de ce temps*, 1624, p. 536-538)

Il s’agit clairement ici de l’adverbe de constituant. Il serait d’ailleurs possible d’ajouter *très* ou *de façon juste* – *Dieu peut faire beaucoup de choses très*

justement/de façon juste.

Géronimo : Hé ! Quelle est la personne s'il vous plaît, avec qui vous vous allez marier ?

Sganarelle : Dorimène

Géronimo : Cette jeune Dorimène, si galante et bien parée ?

Sganarelle : Oui.

(15) Géronimo : Fille du seigneur Alcantor ?

sganarelle : *Justement.*

Géronimo : et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle : C'est cela.

(Molière, *Le mariage forcé*, 1664, acte I, scène I)

Il s'agit là de J3 l'adverbe marquant l'exactitude d'un fait. Il serait possible de le remplacer par *exactement/oui*.

Toinette : Cet homme-là n'est point écrit sur mes tablettes entre les grands médecins.

De quoi dit-il que vous êtes malade ?

Argan : Il dit que c'est du foie, et d'autres disent que c'est de la rate.

Toinette : Ce sont tous des ignorants : c'est du poumon que vous êtes malade.

Argan : Du poumon ?

Toinette : Oui. Que sentez-vous ?

(16) Argan : Je sens de temps en temps des douleurs de tête.

Toinette : *Justement*, le poumon.

Argan : Il me semble parfois que j'ai un voile devant les yeux.

Toinette : Le poumon.

Argan : J'ai quelquefois des maux de cœur.

Toinette : Le poumon.

(Molière, *Le malade imaginaire*, 1673, acte III, scène X, p. 421)

Nous nous trouvons face à *justement*₂, marqueur de coïncidence. En effet, dans l'occurrence provenant du *Malade imaginaire*, Toinette marque une coïncidence, humoristique, entre le fait d'avoir mal à la tête et un problème au poumon.

Les définitions apportées par les dictionnaires du XVIII^e siècle coïncident avec celles du XVII^e. Quant aux occurrences en contexte, au XVIII^e siècle il y a de nombreux *justement* exprimant la coïncidence – *justement*₂ – et la valeur de *exactement*, *justement*₃. En revanche, il y a beaucoup moins de *justement*₁ de constituant.

Léonore : Orphise ne vient point ?

Nérine : C'est qu'elle sçait peut-être tout ce que vous avez à lui dire. En tout cas... la voilà

(17) *justement*.

(Pierre-Claude nivelle de la Chaussée, *La fausse antipathie*, 1734, acte II, scène première, p. 50)

Il s'agit là de *justement*₂ exprimant une coïncidence dans le lieu. En même temps que l'auteur parle, la personne dont il est question dans son discours apparaît dans les lieux. Il serait possible d'ajouter un marqueur comme *Tiens ! : Tiens ! La voilà justement*.

L'archer : N'avez-vous pas vu passer un marchand ?

Arlequin : Qui portait de la marchandise pour attraper les passants ?

L'archer : Cela peut bien être.

Arlequin : Un petit vilain homme ?

(18) L'archer : *Justement*.

Arlequin : Ah, ah ! je l'ai vu ; il m'a joué un tour de diable.

L'archer : Voyez ce coquin.

Arlequin : Il m'a fait, je vous dis, un tour exécration, mais il l'a bien payé.

(Louis-François Delisle de la Drevetière, *Arlequin sauvage*, 1737, acte ii, scène première, p. 463-464)

Ici en revanche il s'agit de *justement*₃, confirmatif, qui équivaut à *exactement*. Le locuteur aurait pu employer *exactement* ou *oui* à la place de *justement*.

Je ne veux pas cependant ôter aux savans médecins de cette ville la réputation, qu'ils se sont

- (19) acquise *justement*.
(Jean-Baptiste de Boyer d'Argens, *Lettres juives ou Correspondance philosophique, historique et critique*, 1738, lettre 86, p. 51)

Finalement, (19) présente un *justement*₁, l'adverbe de constituant paraphrasable par « de manière juste ».

Au XVIII^e siècle alternent surtout J2 avec le sens d'*exactement* et J3 marquant la coïncidence. *Justement*₁ adverbe de constituant est beaucoup moins fréquent.

Français moderne (à partir de 1789)

XIX^e siècle — *Le Trésor de la langue française (TLF)* et le dictionnaire de *Littré* ([1863-1877] 2004) apportent les mêmes acceptions. Voici la définition apportée par le *TLF* (1971-1994) :

- D'une manière juste. Correspond à *juste* ; conformément à la justice : agir *justement* envers quelqu'un.
- 1) Ô vous qui m'écoutez, Dieux et Divinités ! Punissant *justement* le crime et l'injustice !
(Hector Crémieux, *Orphée*, 1858, I, 7, p. 52)

Légitimement, à juste titre : être *justement* admiré.

 - 2) À peine la réflexion amère dont tu t'es offensée si *justement* m'est-elle échappée que je m'en suis repenti.
(Victor Hugo, *Lettres à la fiancée*, 1822, p. 169)
 - 3) Correspond à *juste* ; conformément à la réalité : traduire *justement* quelque chose.

Marque une coïncidence, une corrélation. Précisément.

 - 4) La gardienne, qui ne devait jamais quitter sa pensionnaire, venait *justement* de s'absenter.
(Émile Zola, *D^r Pascal*, 1893, p. 69)

À ce moment précis.

 - 5) Filons, filons, disait nana qui était habillée. *Justement*, Zoé rentrait, criant : Madame, je renonce à ouvrir... il y a une queue dans l'escalier.

(Émile Zola, *Nana*, 1880, p. 1143)

Le *TLF* distingue l'acception 4 – marquer une coïncidence – de l'acception 5 – à ce moment précis. Or nous pensons que le sens de *à ce moment précis* est un des cas où l'adverbe marque une coïncidence ; dans l'exemple qu'il propose il s'agirait d'une coïncidence dans le temps.

Par ailleurs, il présente des exemples qu'il paraphrase par « il se trouve précisément que » et qui correspondent à *justement* inverseur. C'est dans la première moitié du XIX^e siècle, vers 1835, que commencent à apparaître des occurrences de *justement* inverseur. Le *TLF* propose un exemple où l'adverbe semble être inverseur, même s'il ne le décrit pas comme tel.

L : Je voulais te faire une demande... J'étais venue pour te voir et pour cela, car en partant de Paris je ne te savais pas en danger.

I : Eh bien ! dis.

L : Je n'ose plus.

(20) I : Tu n'oses plus, après ce que tu viens de faire pour moi !

L : *Justement*. J'aurais l'air de quémander du retour.

I : Quémander du retour ! Est-ce que je ne t'en dois pas ? est-ce que tu ne m'as pas déjà soigné nuit et jour dans ma maladie l'an passé ?

(Eugène Sue, *Les mystères de Paris*, 1843, p. 861-862 ; Frantext)

Ici, nous voyons clairement l'inversion. Le premier locuteur, (I), dit *Tu n'oses plus, après ce que tu viens de faire pour moi !* qui tend vers une conclusion r : *tu as le droit de me faire une demande*. Le deuxième locuteur, (L), se sert de ce même argument *avoir rendu service* pour tendre cette fois-ci vers non-r : *je n'ai pas le droit de te faire une demande* (car j'abuserai du fait de t'avoir rendu service).

J'arrive au guichet, pas d'argent, ah !! Voyant cela, un monsieur qui prenait son billet m'offre de prendre le mien, un jeune homme très poli. Il allait à saint-germain *justement*.

(21) Et puis un autre, un vieux très respectable !

(Édouard Pailleron, *Le monde où l'on s'ennuie*, 1869, acte I, scène XI, p. 42)

Ici, l'adverbe marque une coïncidence de lieu. Aussi bien la jeune fille que le jeune homme se rendent à saint-germain, ce qui est souligné par *justement*₂.

XX^e et XXI^e siècles — *Le Grand Robert de la Langue française* (Rey [1985] 2001) ne présente pas la valeur de l'adverbe inverseur, alors que nous voyons dans les textes qu'il occupe une place importante. D'autre part, il signale que l'adverbe de constituant avec le sens *de façon juste* est rare de nos jours.

Voici sa définition :

1) Rare. Conformément à la justice. *Ses efforts ont été justement récompensés.*

2) À bon droit, avec raison. *Craindre justement pour son sort.*

3) Avec justesse. *On dira plus justement que...* → pertinemment

courant. Adv. de phrase (pour marquer l'exacte concordance de deux faits, d'une idée et d'un fait). *C'est justement ce qu'il ne fallait pas faire.* → exactement. *Il va venir ; justement le voici.*
4) spécial⁹ (en tête de phrase) Précisément, à plus forte raison. *Il sera peiné de l'apprendre. – Justement, ne lui dites rien*¹⁰ !

Ni *Le Robert*, ni le *TLF* ne signalent explicitement la valeur d'inverseur, pourtant si présente en contexte.

Il y a de nombreuses occurrences de *justement*₂ et *justement*₄ exprimant la coïncidence et l'inversion. Il y a également quelques cas de *justement*, paraphrasables par *exactement/oui*. En revanche, nous trouvons de moins en moins d'adverbes de constituant avec le sens *de manière juste*.

Richard, vivement : Faites entrer... faites entrer !

La femme de chambre sort.

Richard, parlant à l'appareil : C'est bon. Merci. (Rysbergue entre.) ah ! Père, ah ! Père, je te téléphonais *justement*.

(Henry Bataille, *Maman Colibri*, 1904, acte IV, scène VII, p. 30)

(22) (23) AHM : [...] l'occasion de pouvoir ramener leurs proches pour [inaud.]

CG : c'est-à-dire là vous parlez de ce qu'on appelle le regroupement familial

AHM : ouais voilà

CG : d'accord

EMI : alors moi je voudrais *justement* parler de ça parce que j'avais on parle de conjoncture tout ça on parle d'économie c'est vrai qu'il faut prendre ça en compte mais moi [...] (CLAPI 11)

Nous voyons ici deux occurrences du *justement*₂ de coïncidence. Une coïncidence dans le temps pour le premier exemple : le père entre au moment où la jeune fille allait lui téléphoner. Coïncidence de sujets de conversation pour le deuxième cas : parler de regroupement familial.

– Oui... je ne peux pas faire quelque chose d'utile ?

– Si, te marier.

– Oh !... j'ai trente-cinq ans.

(24) – *Justement*. Ça te rajeunira. Tu manques de jeunesse. Ça te viendra avec l'âge, a dit Labiche. ta petite amie n'est pas revenue du marché avec toi ?

(Colette, *La naissance du jour*, 1928, p. 20-21)

Vic : (0.2) >⁰ TOI en fait la PASSION \ < c'est :⁰ ⁰⁰ton : \⁰⁰ (0.2)

VIC : ⁰ ta passion/c'est l'DROIT/⁰

NAD : (0.5). h ben NON/*justement*/c'[est c'que (j' ; s') DISA] IS/NAD : <c'que ch'FAIS / >

(25) NAD : > c'que je vais FAIRE/mon MÉTIER / <

NAD : <MALheureuseMENT ://>

NAD :. h > ça s'ra pas une paSSION : / <

(CLAPI)

Il s'agit ici de deux occurrences du *justement* inverseur où le locuteur se sert d'un argument de son interlocuteur pourvu d'une orientation inverse : *avoir 35 ans orienté vers tard pour se marier versus 35 ans neg-tard pour se marier/travail comme passion versus neg travail comme passion*.

Bilan

Jusqu'en français préclassique (première moitié du XVII^e siècle), l'adverbe de manière est pratiquement omniprésent dans les textes pour perdre petit à petit sa fréquence. C'est alors l'adverbe de phrase avec les valeurs de exactement – justement 3 – et de marqueur de coïncidence – justement 2 – qui s'installent en français classique, de 1650 jusqu'à la fin du XVIII^e siècle – même si nous commençons à trouver quelques occurrences de J2 dès la fin du XIV^e siècle. Au XIX^e, apparaît avec force l'adverbe inverseur qui coexiste jusqu'à nos jours avec la valeur d'adverbe de coïncidence. Nous remarquons d'ailleurs que les dictionnaires du XIX^e et du XX^e siècles ne signalent pas la valeur d'inverseur, pourtant courante dans les textes de ces siècles. Quoique dans une moindre mesure, justement 3 équivalant à exactement/oui est toujours présent dans l'actualité.

De même, les dictionnaires ne signalent pas explicitement l'adverbe de constituant ayant le sens de *de façon exacte/exactement* ¹². Nous trouvons des occurrences présentant cette valeur, comme par exemple :

- (26) Pénétré de cet entêtement, je frottai mes mains privées de livret ; je m'arrêtai contre une balustrade, c'était tout *justement* au-dessous d'un tableau citoyen.
(Alfred de Musset, *Articles publiés dans le journal Le Temps en 1830 et 1831*, 1831, p. 110 ; Frantext)

Ici l'adverbe descriptif porte sur *au-dessous d'un tableau citoyen* et ne pourrait pas être déplacé en position frontale, au risque de changer le sens de la phrase ¹³. L'adverbe pourrait d'ailleurs être remplacé par *juste* – *c'était juste au-dessous d'un tableau citoyen*.

L'analyse diachronique montre comment l'adverbe descriptif de manière *justement* 1 cède sa place petit à petit, à partir du XVII^e siècle, à *justement*₂ adverbe de phrase marquant la coïncidence. Ce dernier cohabitera à partir du

XIX^e siècle avec l'adverbe inverseur.

Justamente

Espagnol médiéval et préclassique (XIII^e-XIV^e/XV^e siècles)

Le *Diccionario medieval español* atteste uniquement la valeur d’adverbe de constituant en proposant l’exemple suivant ¹⁴ :

Mas dura el señorío sobre pocos justamente que sobre muchos injustamente.

L’autorité dure plus sur peu de personnes *justement* que sur beaucoup de personnes injustement.

(Libro exemplos, 1400-1421)

Les occurrences de la base de données CORDE de la Real Academia española ne présentent que la valeur de *con justicia* :

[...] mandeys pagar y satisfazer a los susodichos, o a sus procuradores, la dicha quantitat, que dizen que, tan justamente con tanto trabajo e perdida, lo ganaron [...].

(27) [...] vous ordonnerez qu’on paye la quantité signalée, à eux ou à leurs procureurs, quantité dont on dit qu’ils l’ont gagnée justement avec beaucoup de travail et de pertes [...].

(Anónimo, Fernando al rey de Nápoles, 1494 ; CORDE)

Espagnol classique (XVI^e-XVII^e siècles)

Le *Diccionario de autoridades* ([1737] 1979) propose deux sens : *con justicia* et *razón et cabal y ajustadamente*.

Por donde justamente permite el Señor, que seamos castigados con esta pena.

(28) Voilà pourquoi le seigneur permet *justement*, que nous soyons châtiés avec cette peine.

(Fray Luis de Granada, *Libro de la oración y meditación*, 1554 ; CORDE)

Les occurrences que nous avons pu consulter dans la base de données

CORDE correspondent à l’adverbe de manière décrit dans les dictionnaires.

No se entienda que Dios es riguroso.

Justamente me aflige ;

Bien merecidas tengo

A su piedad inmensa las iras que a mi espíritu consumen.

(29) il ne faut pas penser que Dieu est rigoureux

il m’afflige justement ;

C’est à son immense pitié que je dois les rages qui consomment mon esprit

(Fray Hortensio Paravicino, Panegírico funeral a la reina Doña Margarita de Austria, Castalia, 1628 ; CORDE)

Espagnol moderne (du XVIII^e siècle jusqu’à nos jours)

XVIII^e siècle — au XVIII^e siècle le *Nuevo tesoro lexicográfico de la lengua española* (NTLLE, Real academia española 2001b) ¹⁵ définit l’adverbe comme *con justicia y razón* (avec justice et raison) et *cabal y ajustadamente* (de façon juste).

Bien que la plupart des occurrences correspondent effectivement à l’adverbe de constituant, nous commençons à trouver quelques cas d’adverbe de phrase exprimant la coïncidence. Ce premier exemple présente un adverbe de constituant, ce qui est visible grâce à l’adverbe de degré *tan* qui détermine l’adverbe.

En una aldea o pueblo pequeño sería risible aquella sentencia o apotegma tan justamente celebrado, que se atribuye a Afro Domicio [...].

(30) Dans un hameau ou un petit village, cette sentence ou apophtegme si justement loué, que l’on attribue à afro Domicio, serait risible.

(José Francisco de Isla, Historia del famoso predicador Fray Gerundio de Campazas alias Zotes, Gredos, 1758 ; CORDE)

Certaines occurrences sont à la frontière entre l’adverbe de phrase exprimant

la coïncidence et celui défini comme *cabalmente* :

En efecto : el alcalde acudió como era justo, justamente cuando ya todo había finado y concluido.

(31) En effet : le maire se présenta comme il se devait, *justement* quand tout s'était terminé et conclu.

(Diego de torres Villarroel, *Correo del otro mundo*, éd. M. Pérez, Cátedra, 1725 ; CORDE)

Nous pouvons penser que l'adverbe exprime une coïncidence dans le temps – *precisamente en el momento en que ya había finado acudió el alcalde* – ou qu'il exprime l'exactitude du moment où apparaît le maire – *exactamente cuando ya todo había finado*, correspondant alors à l'adverbe de constituant : *todo había finado exactamente en aquel momento*.

XIX^e siècle — C'est au XIX^e siècle qu'apparaît dans les dictionnaires et dans les textes l'acception d'adverbe de coïncidence. Remarquons qu'en français, en revanche, le *justement*₂ de coïncidence apparaît deux siècles plus tôt, au XVII^e siècle.

L'édition de 1803 du *NTLLE* propose quatre acceptions, dont la dernière correspond à l'adverbe de coïncidence. Nous retrouverons ces définitions accompagnées des mêmes exemples dans toutes les éditions du XIX^e siècle [16](#) .

1) *Con justicia.*
Avec justice.

2) *Ajustadamente : Este vestido viene justamente al cuerpo.*
Serré : cette robe te va serrée ; est serrée à ton corps.

3) *Cabalmente, ni más ni menos : Eso ha sucedido justamente como yo pensaba.*
De façon exacte, ni plus ni moins : Cela est arrivé *justement* comme je le pensais.

Con que se expresa la identidad de lugar o tiempo en que sucede alguna cosa : Al decir esto
4) *llegó justamente aquel sugeto.*

Façon dont on exprime l'exactitude du lieu ou du temps où quelque chose arrive : en disant cela, apparut *justement* l'individu en question.

Les trois premières acceptions correspondent à l'adverbe descriptif, J1. le dernier correspond à l'adverbe de coïncidence, J2.

Dans les textes du XIX^e siècle alternent les valeurs *con justicia*, *cabalmente* et coïncidence :

Descontados cuatro cuentos de que el Rey hacía merced al reino para gastos de Cortes y salarios de los procuradores, resulta que la suma del servicio ordinario se elevó al doble en el siglo XVI, y se añadió el extraordinario, que importaba justamente la mitad [...].

- (32) Si on ne compte pas les quatre millions que le Roi laissait pour les dépenses de la Cour et pour les salaires des procureurs, la somme du service ordinaire s'éleva au double au XVI^e siècle, et vint s'ajouter à l'extraordinaire, qui équivalait justement à la moitié [...].
(Manuel Colmeiro, Introducción a las cortes de los antiguos reinos de León y Castilla, 1883 ; CORDE)

Ici, l'adverbe est paraphrasable par *exactamente* et il s'agit de J1, adverbe de constituant qui porte sur le verbe *importar*.

Los Avicenas, los Averroes, sirven aún de regla a nuestros más presumidos galenos, y justamente en el siglo de don Alfonso el Sabio fue cuando los judíos [...] comentaron la Biblia [...].

- (33) Les Avicènes, les Averroès, servent encore comme norme pour nos plus grands médecins, et c'est justement au siècle de Don Alfonso el Sabio que les juifs [...] commentèrent la Bible [...].
(José de Espronceda, Sancho Saldaña o El Castellano de Cuéllar, 1834 ; CORDE)

Dans ce cas l'adverbe exprime une coïncidence dans le temps, J2.

Proporcionar trabajos y primeras materias para todos, y prohibir tras esto severa y justamente la mendiguez y la vagancia [...].

- (34) Fournir du travail et des matières premières à tous, et interdire ensuite sévèrement et *justement*

la mendicité et la paresse [...].

(Juan Meléndez Valdés, *Discursos forenses*, 1791-1809 ; CORDE)

Ici, nous nous trouvons face à J₁ l'adverbe de constituant signifiant *de manera justa*.

Espagnol du XX^e-XXI^e siècles — la façon dont le *NTLLE* présente les définitions de l'adverbe au XX^e siècle est digne d'intérêt. En effet, dans les sept éditions allant de 1914 à 1956, l'explication apportée est la même que pour le XIX^e siècle. L'on propose quatre acceptions – *con justicia / cabalmente / con que se expresa la identidad de lugar o tiempo / ajustadamente*. Les exemples proposés coïncident d'une édition à l'autre. À partir de l'édition de 1970, la définition de l'adverbe de coïncidence est complétée par l'adverbe *precisamente* : *En el mismo tiempo o lugar en que sucede una cosa, precisamente. Antonio se hallaba justamente en aquel pueblo.* seulement en 1992 le *NTLLE* présente trois acceptions au lieu de quatre, réunissant le sens de *cabalmente*, *exactamente* et celui de coïncidence : *exactamente, precisamente, ni más ni menos. Eso ha sucedido justamente como yo pensaba.*

Jusqu'à l'édition de 1992, le *NTLLE* séparait clairement le sens *exactamente* de celui de *precisamente* ; ce dernier exprimant une coïncidence dans le temps ou le lieu, et non pas l'exactitude d'un fait. Cependant, nous pensons qu'il faudrait séparer les deux adverbes.

La dernière édition du dictionnaire de la Real Academia Española présente toujours les trois acceptions avec les mêmes exemples. Le *Diccionario de uso del español actual* (CLAVE, Almarza Acedo, 2006) présente aussi ensemble les sens de *precisamente* et *exactamente*.

Le *Diccionario del español actual* de Manuel Seco, Olimpia Andrés et Gabino Ramos (2000) présente deux acceptions. D'une part, l'adverbe de constituant paraphrasable par *de manera justa*. D'autre part, il situe au même niveau l'adverbe équivalant à *exactamente* et l'adverbe de phrase exprimant

la coïncidence. Or les deux exemples qu'il propose se distinguent clairement suivant qu'ils signifient *exactamente* ou *precisamente* :

- Precisa o exactamente. Marcos-Martínez Física 11 : Coloquemos el cochecito de la figura 11 en un punto del plano inclinado tal que tarde justamente 1 segundo en llegar al plano horizontal. Gimferrer Des : Excelente literatura... y bien conocida ; justamente estoy por decir que su excelencia guarda proporción directa con su falta de novedad literaria.
- (35) Précisément ou exactement. Marcos-Martínez Physique 11 : Plaçons la petite voiture de la figure 11 sur un point du plan incliné de sorte qu'il mette justement 1 seconde pour arriver au plan horizontal. Gimferrer Des : excellente littérature... et très connue ; justement je dirais que son excellence garde un rapport direct avec sa nouveauté littéraire.

Dans le premier exemple provenant de *Física*, l'adverbe correspond au *justamente*₁, adverbe de constituant exprimant l'exactitude du temps que met la voiture à arriver au point X. en revanche, dans le deuxième exemple l'adverbe reflète une coïncidence entre deux idées – *excelente literatura / su excelencia guarda proporción con su falta de novedad literaria* – nous sommes face à l'adverbe de phrase marquant la coïncidence – *justamente*₂.

Le dictionnaire de María Moliner (2007) propose quatre acceptions. C'est le seul dictionnaire qui présente l'adverbe inverseur. En outre, il place sous la même acception le sens de *exactamente* et celui de coïncidence. Voici les définitions proposées :

1) *Con justicia.*
Avec justice.

2) *Ajustadamente.*
De façon exacte.

Se emplea para subrayar coincidencia o casualidad notable : Tiene justamente la misma talla que yo. ≈ ¹⁷ cabalmente, exactamente, justo, precisamente.

3) Est employé pour souligner la coïncidence ou le hasard notoire : il a *justement* la même taille que moi ≈ de façon exacte, exactement, juste, précisément.

- Se emplea también para poner énfasis en una afirmación que se opone a una afirmación de otro : « El cristal lo han debido de romper los chicos. – Justamente, hoy no han estado por aquí. »* ■
 18 *que impide acceder a una petición : « Dame un cigarrillo. – Justamente, se me acaba de terminar la cajetilla. »* ■ *También, para hacer una afirmación paradójica : « Justamente porque es más difícil se empeña en hacerlo así. »* → * 19 *Contradecir, * precisamente.*
- 4) Est employé également pour mettre en relief une affirmation qui s’oppose à une affirmation d’un autre : « les enfants ont dû casser le verre. – *Justement*, ils n’étaient pas là aujourd’hui. », ou qui empêche d’accéder à une demande : « Donne-moi une cigarette. – *Justement*, je viens de finir le paquet. » Également pour faire une affirmation paradoxale : « *Justement*, parce que c’est plus difficile il s’acharne à le faire ainsi. » → Contredire, précisément.

D’après les définitions apportées par María Moliner, l’adverbe *justamente* espagnol serait similaire au français dans la mesure où l’inverseur est présent.

Nous pouvons voir dans la base de données CREA que la plupart des *justamente* expriment la coïncidence de temps ou de lieu. Nous trouvons également quelques occurrences d’adverbe de constituant avec le sens *de manera justa* ou *de exactamente*.

- Y en el año ochenta y ocho, este hombre, que fue cuando entró a formar parte de la guardia privada de los Grimaldi, este hombre, las primeras intenciones por parte de él fueron intimar con Carolina. Justamente, aconteció que murió Stefano Casiraghi, como sabemos en un accidente de fuera ahora (... borda ?)
- (36) Et en mille neuf-cent quatre-vingt-huit, cet homme, quand il intégra la garde privée des Grimaldi, cet homme, les premiers essais de sa part furent de devenir intime de Carolina. Justement, il arriva que Stefano Casiraghi mourut, dans un accident de bateau... (« Este noche cruzamos el Mississippi », Tele5, 21 octobre 1996, Oral. ; CREA)

Il s’agit de l’adverbe de phrase J2, détaché en position frontale, exprimant la coïncidence, dans ce cas une coïncidence dans le temps.

Carl Hagenbeck fue uno de los más famosos e importantes cazadores de animales vivos de finales del siglo XIX y principios del XX. Justamente llamado el rey de los zoológicos, durante varias décadas este alemán nacido en 1844, fue el principal importador de animales salvajes

- (37) para circos y zoológicos [...]. Carl Hagenbeck fut l'un des plus grands chasseurs d'animaux vivants de la fin du XIX^e début du XX^e siècle. Justement nommé le roi des zoo, pendant plusieurs décennies cet allemand né en 1844, fut le plus grand importateur d'animaux sauvages pour cirques et zoos [...]. (Miguel Seguí, « Los últimos dinosaurios vivos », *La espiral del conocimiento*, 2002 ; CREA)

Il s'agit là d'un adverbe de constituant qui porte sur *llamado el rey de los zoológicos* et qui veut dire *de manera justa o justificada*.

A veces las designaciones inclinan a pensar en motivos « ultras » bajo la actuación de organizaciones como « Juventudes Wagnerianas », desaparecidas del mapa de Santiago hace justamente cuatro años. El Wagner de las Juventudes – que prosiguen su actividad en A Coruña – no tiene, como no pocos piensan debido el estrépito del nombre, resonancias « nazis ».

- (38) Parfois les désignations donnent à penser à des motifs « ultras » sous la conduite d'organisations comme « Jeunesse Wagnériennes », disparues de la carte de saint Jacques il y a justement quatre ans. Le Wagner des Jeunesses – qui continuent leur activité à la Corogne – n'a pas, comme pensent beaucoup à cause du nom retentissant, des résonances « nazies ». (*La Voz de Galicia*, 23 novembre 1991 ; CREA)

Le sens de l'adverbe ici équivaut clairement à *exactamente*. Le locuteur commente l'exactitude du moment où ces organisations ont disparu.

En revanche, nous ne trouvons pas dans les occurrences espagnoles de *justamente* clairement inverseur. Nous parlons de l'espagnol d'Espagne car dans des pays comme l'argentine l'adverbe *justamente* est employé fréquemment comme adverbe inverseur. D'ailleurs dans la *Gramática descriptiva de la lengua española* de Ignacio Bosque et Violeta Demonte (1999), Ofelia Kovacci aborde *justamente* comme un adverbe inverseur. Or, elle provient de Buenos aires ce qui fausse l'information pour l'espagnol d'Espagne. L'adverbe inverseur aurait pour équivalent en espagnol *precisamente* ou *por eso mismo*. Cette dernière locution montre d'ailleurs que l'on reprend un argument antérieur par le biais du pronom anaphorique *eso*, argument qui aura l'orientation inverse à celui de l'interlocuteur.

Bilan

Jusqu'au XVIII^e siècle *justamente* ne présente que la valeur d'adverbe de manière, avec le sens *de manera justa*. À partir du XVIII^e siècle, outre la valeur de *cabal y ajustadamente*, l'adverbe de phrase exprimant la coïncidence commence à apparaître dans les textes. Mais ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que les dictionnaires attestent cette dernière valeur. Les occurrences en contexte nous montrent à partir de cette époque une fréquence élevée de *justamente* de coïncidence, J2. En revanche, nous avons vu qu'en français la valeur d'adverbe pragmatique de coïncidence surgit au XVII^e siècle. De même pour *justement*₃ adverbe de phrase paraphrasable par *exactement*, et qui est moins courant en espagnol préférant des tournures comme *precisamente, eso mismo, eso es*. Si le dictionnaire de María Moliner (2007) atteste la valeur d'inverseur, nous sommes quelque peu réticente à l'accepter pour l'espagnol de la Péninsule. Il est difficile de trouver dans les textes des occurrences qui correspondent clairement à la valeur d'inverseur, alors qu'à la même époque, en français, il y a une abondance de *justement* inverseurs. L'espagnol semble donc se détacher plus tard de la valeur d'adverbe de constituant. L'adverbe pragmatique n'apparaîtrait en effet que vers le XIX^e siècle et seulement pour l'adverbe marquant la coïncidence ; l'inverseur n'apparaissant pas vraiment en espagnol.

Justement : un adverbe polyphonique ?

Une fois établie l'évolution diachronique de *justement/justamente*, nous proposerons une analyse polyphonique de l'adverbe ²⁰ .

La question que nous nous posons ici est de savoir si sous *justement* il y a de façon sous-jacente une diversité de points de vue ou d'énonciations. Ce phénomène concerne-t-il les quatre *justement* ?

Sous *justement*₁, adverbe de constituant, il n'y a guère de polyphonie. *Justement*₃ adverbe d'énonciation, équivalant à *exactement* ou *oui* et apparaissant comme réponse affirmative à une question, est une pro-phrase telle que *Oui, En effet*, qui reprendrait ce qu'ont dit précédemment locuteur et interlocuteur. Nous pourrions parler dans ce sens-là de réponse écho, reprenant le terme utilisé par Laurent Perrin (1999), dans la mesure où il fait écho à un énoncé antérieur. Dans l'exemple (3) de Molière, Sganarelle par le biais de *justement* confirme qu'il s'agit bien de Dorimène, ce qu'il avait déjà proposé précédemment.

Nous focaliserons toute notre attention sur *justement*₂ – marqueur de coïncidence – et *justement*₄ – inverseur argumentatif.

Nous analyserons des occurrences des deux types d'adverbe. Dans l'exemple suivant, provenant d'un entretien avec le réalisateur Michel Ocelot, nous nous trouvons face à *justement*₂ marqueur de coïncidence :

Michel Ocelot : [...] On reconnaîtra aussi des monuments de l'Andalousie, des pays du Maghreb, des éléments de toute la côte sud et est de la Méditerranée. Je tenais à ce que l'on se rende compte que les décors étaient faits à partir d'éléments réels. Je voulais dire aux gens :
« Ces endroits merveilleux existent : allez les voir ! »

(39) Journaliste : *Justement*, êtes-vous allé les voir vous-même ?

Michel Ocelot : Je ne suis jamais allé en Andalousie et cela me manque ! Mais je suis volontairement allé dans les trois pays du Maghreb avant de mettre au point l'histoire.
(Entretien avec Michel Ocelot, en ligne : www.versailles.iufm.fr/pres/docs/Ocelot.pdf)

Analysons la première occurrence :

(L₁) Je voulais dire aux gens : « Ces endroits merveilleux existent : allez les voir ! »

(L₂) *Justement*, êtes-vous allé les voir vous-même ?

Il s'agit de l'adverbe marqueur de coïncidence, J2, où il y a une concordance de sujets de conversation. le locuteur L₂ dit de façon sous-jacente *vous dites : allez voir ces endroits merveilleux ; êtes-vous allé voir ces endroits merveilleux ?*. L'adverbe raccroche ici avec ce que vient d'énoncer L₁, à savoir *aller voir des endroits merveilleux*. Il serait d'ailleurs possible d'ajouter : *puisque vous dites allez voir ces endroits merveilleux, j'en profite pour vous poser la question : êtes-vous allé voir ces endroits merveilleux ?* Cet enchaînement montre comment le locuteur se sert de la parole de l'interlocuteur afin de poursuivre sur la même voie argumentative.

L₂ reprend les mots de son interlocuteur à la suite de *justement* et continue sur la même argumentation : *il faut aller voir ces endroits merveilleux*.

La structure est polyphonique : le locuteur reprend les termes du locuteur L₁, faisant référence aux paroles que L₁ vient de prononcer. Sa question *êtes-vous allé les voir vous-même ?* reprend les paroles de l'assertion du locuteur L₁ *allez les voir !* L'adverbe inverseur semble fonctionner de la même façon. La structure est également polyphonique, le locuteur se servant de ce que vient de dire son interlocuteur, L₁. La différence réside en ce que moyennant le *justement* inverseur le locuteur ne reprend pas les termes ou l'énoncé de son interlocuteur mais l'argument de celui-ci. L₂ se servira de l'argument de L₁ pour le situer dans un autre cadre discursif.

Le Malade : Non, non, je vous en prie. N'ouvrez pas !

Corte : Mal aux yeux ?

Le Malade : non.

(40) (L₁) Corte : Vous verriez au moins un peu de verdure.

(L₂) Le Malade : *Justement*.

Corte : Vous n'aimez pas la verdure ?

Le Malade : Je hais la verdure [...].

(Albert Camus, *Un cas intéressant*, 1955 (adpt.), p. 693-694)

Le locuteur L₂ reprend l'argument du locuteur L₁ – *verdure* tendant vers *positif* – qu'il situe dans un autre cadre discursif, opposant ainsi *verdure-positif* à *verdure-négatif*. *Justement*₄ se sert d'un même argument pour le situer dans un autre cadre discursif. Il y a deux locuteurs voyant un même argument de deux points de vue différents. *Justement* veut dire quelque chose comme *Il est justifié de ne pas aimer la verdure (ou de voir la verdure d'un point de vue négatif)*.

Ainsi, aussi bien *justement*₂ que *justement*₄ sont des connecteurs polyphoniques, reprenant ou bien les termes ou bien l'argument d'un autre locuteur. Dans les deux cas, l'adverbe veut dire quelque chose comme *il est justifié de dire X, il est justifié de poser la question X*, se raccrochant à ce qu'a dit ou fait l'autre locuteur. Dans ce sens-là, nous pourrions penser que les deux *justement* font partie du même groupe, l'un profitant des paroles de l'interlocuteur pour y raccrocher son propre discours sur la même voie argumentative, l'autre profitant de l'argument de l'interlocuteur pour le situer dans un cadre discursif opposé.

Il y a quatre *justement* en français contemporain, ayant connu une évolution différente :

- *justement*₁, adverbe de constituant véhiculant le sens de justesse, de justice mais également paraphrasable par *de façon exacte*.
- *justement*₂, adverbe polyphonique d'énonciation marqueur de

coïncidence, très représenté en français contemporain.

- *justement*₃, adverbe de phrase polyphonique paraphrasable par *exactement* ou *oui* et apparaissant dans des contextes dialogaux comme réponse affirmative à une question.
- *justement*₄, adverbe polyphonique d'énonciation marquant une inversion argumentative.

*Justement*₁ et *justement*₃ sont de moins en moins en vigueur. *Justement*₂, *justement*₃ et *justement*₄ sont tous les trois des connecteurs polyphoniques.

L'espagnol contemporain possède les valeurs *justement*₁ et *justement*₂. Nous avons aujourd'hui l'adverbe de constituant *justamente* – *Ha actuado justamente* (il a agi justement) – et l'adverbe marqueur de coïncidence – *Estábamos hablando de Pedro cuando apareció justamente por aquí* (nous parlions de Pierre quand justement il arriva ici).

En revanche, *justement*₃ serait traduit en espagnol par *precisamente, eso mismo, eso es*.

Quant à *justement*₄, s'il est employé de nos jours dans quelques pays d'Amérique latine comme l'Argentine, il ne s'est pas installé pour le moment en Espagne où l'on préfère traduire cette valeur par *por eso mismo*. Sachant que les différentes valeurs de l'adverbe français apparaissent plus tard en espagnol – par exemple le marqueur de coïncidence surgit en France au XVII^e siècle et en Espagne au début du XIX^e siècle –, l'adverbe espagnol semble en être à un stade antérieur dans son évolution.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude éd., 2006, *Les objets de la polyphonie*, vol. 74, n° 1 de *Le Français moderne*.

BOSQUE Ignacio, DEMONTE Violeta, 1999, *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid,

Espasa Calpe, 3 tomes.

BRES Jacques, HAILLET Pierre Patrick, MELLET Sylvie, NØLKE Henning, ROSIER Laurence, 2005, *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

DUCROT Oswald *et al.*, 1982, « *Justement*, l'inversion argumentative », *Lexique*, n° 1, p. 151-164.

ECHENIQUE María-Teresa, MARTÍNEZ María-José, 2000, *Diacronía y gramática histórica de la lengua española*, Valence, Tirant lo Blanch.

LEEMANN Danièle, 2004, « L'emploi de *juste* comme adverbe d'énonciation », *Langue française*, n° 142, p. 17-30.

MOLINIER Christian, LEVRIER Françoise, 2000, *Grammaire des adverbes. Description des formes en – ment*, Genève, Librairie Droz.

NØLKE Henning 1990, « les adverbiaux contextuels : problèmes de classification », *Langue française*, n° 88. — 2001, *Le regard du locuteur 2 : Pour une linguistique des traces énonciatives*, Paris, Kimé.

PENNY Ralph, 1993, *Gramática histórica del español*, Barcelone, Ariel Lingüística.

PERRIN Laurent, 1999, « La fonction des reprises diaphoniques locales dans le dialogue », *Selected Papers from the 6th International Pragmatics Conference*, vol. 2, J. Verschueren éd.,

Anvers, International Pragmatics Association, p. 448-461.

SERÇA Isabelle, 1996, « À propos de *justement* », *L'information grammaticale*, n° 71, p. 28-31.

Corpus, dictionnaires et bases de données

ALMARZA ACEDO Nieves, 2006, *CLAVE Diccionario de uso del español actual*, Madrid, S. M., 8^e édition.

CLAPI (Corpus de langue parlée en interaction), banque de données développée par l'Université de Lyon-2 (en ligne : <http://clapi.univ-lyon2.fr>).

COVARRUBIAS OROZCO Sebastián [1611], *Tesoro de la lengua castellana o española*, éd. de F. C. R. Maldonado, Madrid, Castalia, 1999.

CREA-CORDE (Corpus de Referencia del Español actual - Corpus Diacrónico del Español), base de données développée par la Real Academia Española (en ligne : www.rae.es).

Diccionario de autoridades [1737], *Real Academia Española*, éd. Facsimil, Madrid, Gredos, 1979.

Dictionnaire de l'Académie française, 1762, Paris, B. Brunet, 2 volumes.

Dictionnaire du Moyen Français, développé par le ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS - Université de Nancy-2 (en ligne : <http://www.atilf.fr/dmf/>).

Dictionnaires des XVI^e et XVII^e siècles, 1998, Paris, Champion électronique. Frantex, base textuelle développée par le ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS -

Université de Nancy-2 (en ligne : www.frantext.fr).

FURETIÈRE Antoine, 1690, *Dictionnaire Universel, contenant generalement tous les mots françois tant vieux que modernes...*, la Haye-Rotterdam, Chez A. et R. Leers.

GODEFROY Frédéric [1880-1902], *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX^e au XV^e siècle*, Nendel, Kraus Reprint, 1969, 10 volumes.

HUGUET Edmond, 1925-1967, *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle*, Paris, Champion, 7 volumes.

L'Atelier historique de la langue française. L'histoire des mots du haut Moyen Âge au XIX^e siècle, 1999, Marsane, Éd. Redon.

La base du Français médiéval, base textuelle développée par le ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS - Université de Nancy-2 (en ligne : <http://atilf.atilf.fr>).

Le Trésor de la langue française, ATIF - CNRS - Université de Nancy-2 (en ligne : <http://zeus.atilf.fr/bfm.htm>).

LA CURNE DE SAINTE-PALAYE Jean-Baptiste [1875], *Dictionnaire historique de l'ancien langage François*, New York, George Olms Verlag, 1972, 10 tomes.

LAROUSSE Pierre, 1866-1878, *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, Paris, Larousse.

LITTRÉ Émile [1863-1877], *Dictionnaire de la langue française*, Versailles, encyclopaedia Britannica France, 2004, 6 volumes + 1 suppl. [L'édition numérisée de *L'Atelier historique* est de 1872].

MOLINER María, 2007, *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos.

NICOT Jean [1621], *Thresor de la langue francoise tant ancienne que moderne [...] avec une grammaire françoise et latine, et le recueil des vieux proverbes de la France*, Paris, A. et J. Picard et C^{ie}, 1960.

Real Academia Española, 2001a, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 22^e édition.

— 2001b, *Nuevo tesoro lexicográfico de la lengua española*, édition en DVD-Rom, Madrid, Espasa Calpe.

REY Alain [1985], *Le Grand Robert de la Langue française*, nouvelle édition augmentée de la deuxième édition du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, A. Rey éd., Paris, Dictionnaires Le Robert, 2001, 6 volumes.

— éd., 1995, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaire le Robert, 2 volumes.

SECO Manuel, ANDRÉS Olimpia, RAMOS Gabino, 2000, *Diccionario del español actual*, Madrid, Santillana.

Notes

- 1** Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI 2010-15158/FILO du ministerio de Economía y Competitividad espagnol (*plan nacional IDI 2008-2011*).
- 2** Dans les exemples, nous soulignons *justement*.
- 3** Le locuteur I présente un argument p : *tu es née à la campagne*, tendant vers r : *tu devrais aimer la campagne*. Le locuteur L reprend le même argument orienté vers non-r par le biais de *justement*.
- 4** Notre corpus compte 500 occurrences pour le français depuis le XIV^e siècle et 700 pour l'espagnol depuis le XV^e siècle. Il a été établi à partir des bases de données Frantext d'ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS - Université de nancy-2 et CREA-CORDE (Corpus de Referencia del español actual - Corpus Diacrónico del español) de la Real academia española.
- 5** Rappelons l'exemple : *Pierre a répondu justement* (il a donné une bonne réponse/une réponse qui respecte la justice).
- 6** Ceci est déjà indiqué pour cet adverbe dans o. Ducrot *et al.* (1982, p. 152).
- 7** Réponse qui ne serait pas possible avec un J2 de coïncidence. Le sens de la phrase ne correspond plus à celui de l'originale.
- 8** *¿Te gustaría saber cuál es su grado ? – Eso mismo ; eso es. ¿Cuál es su grado ?*
- 9** Cette abréviation signifie dans le dictionnaire *Le Robert spécialement : dans un sens plus étroit, moins étendu*.
- 10** Cette occurrence semble correspondre à l'inverseur. Cependant il n'est pas décrit comme tel.
- 11** CLAPI : Corpus de langue parlée en interaction, banque de données développée par l'Université de lyon-2.
- 12** Certains auteurs, comme a. Furetière (1690), mentionnent le sens *d'une manière précise* qui peut se rapprocher de *exactement ; de façon exacte*.
- 13** En effet, l'auteur ne dit pas *Justement, c'était au dessous d'un tableau citoyen* mais bien que l'endroit où il se trouve est exactement sous un tableau citoyen.
- 14** Toutes les traductions proposées sont les nôtres.
- 15** Éditions de 1734, 1783, 1791.
- 16** Éditions de 1817, 1822, 1832, 1837, 1843, 1852, 1869, 1884, 1899.
- 17** Ce signe introduit des synonymes et variantes.
- 18** Ce signe introduit une sous-acceptation.
- 19** Ce signe introduit des synonymes ou catalogues.
- 20** Nous ne ferons pas de distinction ici entre *polyphonie* et *dialogie* et garderons simplement le terme *polyphonie* comme englobant les deux phénomènes.

Une approche polyphonique de deux adverbess d'énonciation, *franchement* et *sincèrement*

Adelaida Hermoso Mellado-Damas

Malgré son importance, la classe dite des *adverbess d'énonciation* n'a pas reçu, à notre avis, une description complète et homogène, capable de rendre compte de la diversité et de la nature des éléments qui l'intègrent. Les études qui leur sont consacrées soulèvent, d'après nous, deux objections : d'une part, l'on y privilégie très souvent les critères distributionnels et formels plutôt que les traits sémantiques correspondant à chaque item lexical (Mørdrup 1976, Molinier 1990, Porroche 2006) ; d'autre part, même dans les cas où les critères sémantiques sont effectivement pris en compte, l'analyse des corpus étudiés n'est, la plupart du temps, que partielle. En effet, l'on a tendance à éliminer les occurrences qui présentent une position syntaxique interne – dénotant l'adverbe en tant que constituant – pour conserver uniquement celles qui opèrent en dehors du cadre de la phrase (Schreiber 1972, Nølke 1987, Hermoso 2000). Afin de pallier ces insuffisances, notre approche aura un caractère fondamentalement sémantique et tiendra compte de la totalité des occurrences du corpus objet d'analyse ¹ .

Partant des mêmes principes que ceux développés dans notre dernier travail ² , nous nous proposons de faire cette fois une étude comparative de *franchement* et *sincèrement* (FR et SR, respectivement, par la suite), qui nous permette d'arriver au constat que ces deux unités, tout en appartenant à la même classe, présentent toutefois des comportements différents, et ce du fait

des traits sémantiques qui leur sont associés. L'objectif de confronter deux adverbes si proches quant aux niveaux et points d'incidence qu'ils présentent consiste justement à faire remarquer l'importance du rôle joué par leurs contenus sémantiques respectifs dans la lecture d'ensemble de la séquence où ils figurent.

Prenant comme outil d'analyse la théorie standard de la *polyphonie* – inscrite dans le cadre général de la *sémantique argumentative* (Anscombe et Ducrot 1983) –, et nous inspirant de certains concepts plus spécifiques développés par Jean-Claude Anscombe (1992), nous considérons que tant FR que SR, lorsqu'ils opèrent comme marqueurs d'attitude énonciative, construisent un « espace discursif » ³ qui offre un cadre à partir duquel situer et gérer les différentes voix évoquées lors de la production de tout acte énonciatif.

Dans une première partie, nous focaliserons notre attention sur les aspects syntaxique et sémantique de l'analyse de ces deux unités. Nous verrons ainsi les différentes positions qu'elles peuvent occuper au niveau de la phrase et les traits sémantiques primaires qui leur permettent d'occuper ces positions. Dans une deuxième partie, nous nous proposerons de voir comment ces incidences phrastiques se transposent au niveau énonciatif, et dans quelle mesure, les instructions sémantiques associées à FR et SR aident à construire une dynamique polyphonique ⁴ distincte pour chacun d'eux.

Traits syntaxiques et sémantiques de FR et SR

Suivant les principes esquissés par Oswald Ducrot (1984), nous partons d'une première hypothèse selon laquelle derrière toute manifestation discursive il existe trois types de phrases : la phrase de base qui correspond aux contenus assertés ; la phrase modale qui dénote l'attitude du sujet parlant vis-à-vis de ces contenus ; et enfin la phrase d'énonciation qui décrit les circonstances communicatives ou l'attitude énonciative du locuteur par rapport à son *dire*. Suivant ces principes, lorsque nous parlons de *traits syntaxiques* de FR et SR, nous ne faisons pas référence uniquement aux positions que ces adverbes occupent à l'intérieur de la phrase, mais également – et surtout – à celles qu'ils sont censés occuper dans le reste des niveaux ⁵.

FR et SR à incidence phrastique

À partir des acceptions données par le dictionnaire *Le Petit Robert* (2002) de ces deux adverbes, et à l'aide de notre corpus, nous avons établi les types d'incidences phrastiques que présentent FR et SR, ainsi que le trait sémantique que nous considérons commun à ces acceptions.

Comme nous l'avons déjà souligné ailleurs ⁶, l'adverbe FR présente deux types de fonctions phrastiques, illustrées en (1) et (2) respectivement :

- (1) Le public dansait franchement (Mohamed Embarek)
- (1a) Ce que le public faisait franchement c'était danser
- (1b) Le public était franc en dansant/lorsqu'il dansait
- (2) Je fus franchement heureux de la retrouver un court moment (René Char)

En (1), FR agit en tant que « adverbe de manière-sujet » (Schlyter 1972, p. 139), c'est-à-dire modifie le verbe *danser* de la phrase (1a), se rapportant en même temps, sémantiquement, au sujet *le public* de celle-ci (1b) ; les paraphrases (a) ⁷ et (b) illustrent ce caractère double de l'incidence. FR correspond ici à la première acception donnée par le dictionnaire (*sans hésitation, d'une manière décidée : y aller franchement*).

En (2), FR modifie l'adjectif *heureux*, avec comme finalité de renforcer son contenu sémantique et un sens voisin de celui des adverbes intensifs *très* ou *bien*. Il correspond ici à la deuxième acception donnée par le dictionnaire (*vraiment* ou *indiscutablement*). La seule contrainte à retenir dans ce cas serait positionnelle : l'adverbe doit toujours précéder l'adjectif qu'il modifie.

Pour ce qui est de SR, *Le Petit Robert* (2002) présente une seule entrée, à savoir : *d'une manière sincère, de bonne foi*, illustrée par un passage d'André Maurois : *Don Quichotte, sincèrement et ardemment, voulait être chevalier*.

Pourtant nous avons repéré dans notre corpus deux types d'incidences phrastiques, parallèles à celles que présente FR : la première, retenue en (3),

coïncide en effet avec la seule acception donnée par le dictionnaire, selon laquelle SR modifie le verbe de la phrase :

- (3) Stéphane y croyait sincèrement (Hervé Guibert)
- (3a) Ce que Stéphane faisait sincèrement c'était y croire
- (3b) Stéphane était sincère en y croyant/lorsqu'il y croyait

Il s'agit dans ce cas d'un adverbe de manière-sujet, ce qui permet de lui faire passer les tests employés ci-dessus – (1a) et (1b) – : le premier, (3a), qui remarque le côté verbal de l'incidence, le second, (3b), qui illustre le lien existant entre l'adverbe et le sujet de la phrase.

La deuxième incidence de SR est montrée en (4), (5) et (6) ⁸, trois phrases attributives où l'adverbe modifie les adjectifs *étonnée*, *surpris* et *soulagé*, respectivement.

- (4) Elle parut sincèrement étonnée (Émile Ajar)
- (5) Il semblait sincèrement surpris, Bauer (Anne Page)
- (6) J'étais profondément et sincèrement soulagé (Hervé Guibert)

En principe, l'on ne trouve pas de différence quant aux fonctions phrastiques présentées par FR et SR. Mais ce parallélisme dans la syntaxe des deux adverbes n'est en réalité qu'une apparence. Pour ce qui est de la première fonction syntaxique, il y a une distance entre ces deux unités qui concerne les types des verbes modifiés. Si l'on compare les exemples (1) et (3), l'on constate déjà une première différence quant à la nature sémantique des procès dénotés par les verbes *danser* et *croire*, et le rôle que les sujets respectifs, *le public* et *Stéphane*, jouent dans ces deux procès. Cette différence se voit plus nettement si l'on observe les deux séries de verbes affectés par chaque adverbe, d'après l'analyse du corpus. Dans le cas de FR, les verbes repérés sont les suivants : *rigoler*, *rire*, *danser*, *aller*, *poser (une question)*, *crier* ; SR, pour sa part, accompagne des verbes tels que : *penser*, *réfléchir*, *croire*, *songer*, *se réjouir*, *regretter*, *aimer*, *se plaindre*. Au premier abord, l'on constate déjà quel est le trait commun à toutes ces formes verbales : elles impliquent un actant humain en tant que responsable direct du fait dénoté, mais présentent cependant une différence qui concerne le type d'implication mis en jeu. FR accompagne des verbes qui dénotent un degré d'expressivité

que le sujet parlant a l'occasion de montrer et donc d'augmenter, d'exagérer. En revanche, SR modifie des verbes qui présentent un caractère plutôt introspectif, des verbes psychologiques qui dénotent des procès beaucoup plus difficiles à montrer et donc moins aptes à être quantifiés. Remarquons à cet effet la différence entre *crier* et *se plaindre* ; entre *rire, rigoler* et *se réjouir* ; entre *poser une question* et *penser, croire, songer ou réfléchir*.

En effet, comme on l'a déjà affirmé ailleurs, FR a pour objectif d'amplifier le degré de la notion exprimée par le verbe qu'il modifie, et d'accroître ainsi sa force argumentative – on l'a considéré de ce fait comme un modificateur réalisant (Ducrot 1995). Quant à SR, il déclenche un effet sémantique différent qui concernerait, non pas la *quantité* du sémantisme verbal, mais plutôt sa *qualité*. il ne s'agit pas dans le cas de SR de mesurer une force mais de la décrire : SR ajoute un qualificatif à la façon dont le sujet exprime une sensation ou conçoit une idée. De ce point de vue l'on peut dire que FR tend à souligner le côté verbal de la relation, tandis que SR penche son incidence plutôt du côté du sujet de la phrase ⁹.

Et cette différence sémantique que présentent FR et SR se voit confirmée lorsque l'on observe les segments où ces deux unités opèrent en tant que modificateurs d'adjectif – exemples (2), (4), (5) et (6). Dans ces cas, ils présentent aussi quelques divergences, surtout en ce qui concerne les contraintes qui régissent les occurrences de SR. À part celle – partagée par les deux adverbes – qui les oblige à précéder l'adjectif modifié, deux conditions sont nécessaires pour que SR puisse occuper cette position syntaxique : la première concerne le caractère animé du sujet de la phrase ; la seconde le sémantisme de l'adjectif modifié :

(7) L'inverse me paraissait franchement (*SR) douteux (François Séguin)

(8) Le silence devenait franchement (*SR) nu (René Char)

Les sujets inanimés de (7) et (8) rendent la présence de SR inacceptable. Même dans les cas où l'adjectif opère en tant qu'attribut du complément d'objet, celui-ci doit référer, obligatoirement, à une personne, et jamais à une

chose, ce qui vient souligner le lien qu’entretient SR non seulement avec l’adjectif attributif mais aussi – et surtout – avec le substantif base de l’attribution. Comparons :

- (9) Paul a laissé Marie FR/SR étonnée
- (10) Paul a laissé le livre FR/*SR déchiré

À la vue de ces exemples l’on peut affirmer que contrairement à FR qui limite son incidence à intensifier le sens de l’adjectif qui le suit, SR présente une double portée *sujet-attribut* ou, ce qui revient au même, il modifie le rapport existant entre l’adjectif et le substantif, c’est-à-dire l’attribution.

Mais, comme nous l’avons déjà signalé ci-dessus, le caractère animé du substantif impliqué – sujet ou objet – n’est pas la seule condition pertinente dans cette acception de SR, le sémantisme de l’adjectif modifié jouant également un rôle capital à ce propos. Observons les exemples (11) et (12) :

- (11) Elle le trouvait franchement (*SR) nul (Ewelina Hanska)
- (12) Elle le trouvait franchement (SR) surpris

Comme illustré en (12), SR est acceptable lorsqu’il modifie un adjectif du genre de ceux trouvés dans les exemples (4-6) ci-dessus (*étonné, surpris, soulagé, ému, intéressé, affligé*, etc.), qui impliquent la participation d’un sujet animé dans la notion exprimée ¹⁰ – voire qui dénotent un sentiment ou un état d’âme que le sujet a le choix de montrer ou non –, et non pas seulement une qualification faite par une troisième personne, comme celle dénotée par des adjectifs du type *nul, beau, intelligent, grand*, etc. Ces adjectifs ne font aucune allusion à l’expressivité ou aux sentiments de la personne imputée et donc échappent à la portée de SR. Les segments (13), (14) et (15), ainsi que leurs paraphrases respectives (13a), (14a) et (15a), en font preuve :

- (13) Je la crois SR affligée
- (13a) Je crois que son affliction est sincère/qu’elle est sincère en montrant son affliction
- (14) Je la crois *SR belle
- (14a)* Je crois que sa beauté est sincère/qu’elle est sincère en montrant sa beauté
- (15) Je la crois FR belle
- (15a) Je crois qu’elle est très belle

Comme le montrent ces exemples, l’adverbe FR admet n’importe quel

contexte. Dans la deuxième acception apportée par le *Petit Robert* (2002), FR modifie uniquement l'adjectif qualificatif. SR par contre n'opère pas en tant qu'adverbe intensif dans de tels cas, mais comme modificateur du rapport existant entre un adjectif et le substantif qu'il qualifie ; il modifie donc l'adjectif uniquement dans son rapport à un substantif faisant référence à une personne ¹¹. En effet, l'adverbe en (4), (5) et (6) réfère à la manière dont le sujet exprime l'étonnement, la surprise et le soulagement, respectivement ; l'adverbe en (2) par contre souligne le degré dans l'expression dénotée par l'adjectif *heureux*.

L'étude des incidences phrastiques occupées par ces deux adverbes nous permet de voir quels sont les traits sémantiques attachés à chaque unité : l'on constate que FR amplifie le degré de la notion exprimée soit par le verbe, soit par l'adjectif et, comme tel, il peut accompagner n'importe quel élément, avec la seule condition que celui-ci présente un caractère graduel.

L'instruction sémantique qui lui est associée consiste à agir en tant que modificateur réalisant de l'élément qu'il modifie ; SR pour sa part ne joue pas ce rôle intensif : il décrit la façon dont un sujet animé montre une sensation ou exprime une pensée en lui attribuant un qualificatif.

Fr et SR à incidence énonciative

Selon notre hypothèse de départ – déjà esquissée ailleurs ¹² –, lorsque ces deux unités opèrent en tant qu’adverbes d’énonciation, elles ne font que transporter l’une de leurs fonctions phrastiques à un niveau supérieur de la structure énonciative, sans perdre pour autant les traits sémantiques qui les caractérisent, ni les contraintes combinatoires qui font partie de leurs spécificités syntaxiques.

Quant au point d’incidence, il est donc évident que les deux adverbes subissent le même type de transposition au niveau énonciatif : ils portent sur le verbe *dire*, noyau de l’énonciation, se rapportant en même temps au sujet de la phrase énonciative, et adoptant par là même le premier type de fonction phrastique signalée ci-dessus, à savoir la fonction d’adverbe de manière-sujet. Les exemples (16) et (17) cachent la forme paraphrasée en (16a) et (17a), respectivement, et peuvent donc subir les mêmes transformations que les occurrences (1) et (3) déjà citées, comme le montrent les variantes respectives (b) et (c) ci-dessous :

- (16) Franchement, je n’ai pas de pitié pour eux (Victoria Therame)
- (16a) Je te dis franchement X (X = je n’ai pas de pitié pour eux)
- (16b) Ce que je fais franchement c’est te dire que je n’ai pas de pitié pour eux
- (16c) Je suis franc en te disant/lorsque je te dis que je n’ai pas de pitié pour eux
- (17) sincèrement, ça ne pouvait pas être pire (Philippe Djian)
- (17a) Je te dis sincèrement X (X = ça pouvait pas être pire)
- (17b) Ce que je fais sincèrement c’est te dire que ça ne pouvait pas être pire
- (17c) Je suis sincère en te disant/lorsque je te dis que ça ne pouvait pas être pire

Or, même si ces deux unités partagent et le niveau et le point d’incidence – le verbe d’énonciation –, elles ne présentent pas pour autant le même *type* d’incidence. En effet, le rapport que FR et SR entretiennent avec le reste des arguments inscrits au prédicat énonciatif – le sujet *je*, le complément d’objet indirect *te* et le complément d’objet direct ou contenus assertés – marquera la

différence quant à la spécificité syntaxique de ces deux unités.

Considérant ainsi le type d'incidence qui concerne chaque adverbe, l'on dira que FR est en rapport avec la deuxième personne impliquée dans le prédicat énonciatif, face à SR qui fait plutôt porter sa modification du côté du sujet énonciateur. Par conséquent, même si les paraphrases (b) et (c) de (16) et (17) sont identiques en forme et grammaticalité, elles ne le sont pas en importance : en (16), la paraphrase (b) est celle qui s'ajuste de manière plus précise au sémantisme de FR, en ce sens que c'est celle qui détache le côté verbal de l'incidence de l'adverbe, et avec lui le reste des actants qui en dépendent. En (17), par contre, la glose (c), en tant que mise en relief du rôle joué par le sujet de la phrase dans l'instance de discours impliquée, est celle qui correspond le mieux au sémantisme de SR ¹³ .

Qui plus est, ces deux paraphrases mettent en relief encore un détail, petit mais important : il s'agit de la présence du pro-verbe *faire* en (16b), face à celle du verbe *être* en (17c) ; le premier soulignant le caractère actif du prédicat énonciatif, le second en détachant par contre le caractère descriptif – deux nuances de sens qui se feront sentir, comme on le verra, dans notre analyse polyphonique.

Analyse polyphonique de FR et SR

Compte tenu du fait qu'une dynamique discursive dépend du nombre et du type d'énonciateurs évoqués par un énoncé, ainsi que de la relation que le locuteur entretient avec eux, l'on peut affirmer que FR et SR en position énonciative vont déterminer – au moins en partie – la dynamique polyphonique de l'énoncé qu'ils accompagnent, et cela en vertu de leurs traits sémantiques respectifs.

Enchaînant donc avec les résultats exposés dans notre première partie, nous verrons comment les traits sémantiques et les conditions syntaxiques de FR et SR se traduisent en deux schémas polyphoniques très proches mais différents. Deux critères seront retenus dans ce cas : le premier concerne le type d'incidence que présente chaque adverbe – l'on partira donc des notions esquissées ci-dessus dans la deuxième section de notre première partie – ; le second a trait aux effets déclenchés par les instructions sémantiques qui leur sont associées – présentées dans la première section de notre première partie.

D'après le type d'incidence

Comme nous l'avons vu ci-dessus, l'adverbe FR présente une incidence orientée vers le verbe *dire* et le sujet *je*, mais qui souligne en particulier la marque de deuxième personne *te* qui participe au prédicat énonciatif – ainsi que les contenus objet de ce prédicat. Cette orientation de l'incidence va entraîner l'inclusion d'un second actant, l'allocutaire, parmi les énonciateurs impliqués dans le jeu polyphonique qui construit le sens de l'énoncé.

Une fois admis ¹⁴ que derrière tout énoncé négatif il y a au moins deux énonciateurs – l'un responsable du point de vue explicitement évoqué (e1), l'autre qui soutient le point de vue contraire (e2) –, l'on dira qu'en tant que cadre discursif, FR construit une dynamique polyphonique double. D'une part, l'adverbe impute la responsabilité de (e2) – au moins en première instance – à l'allocutaire (a) ¹⁵ – présent dans la marque de deuxième personne inscrite au verbe *dire*. D'autre part, il attribue les contenus explicitement énoncés au locuteur (l), sujet de l'énonciation. À partir de ces considérations, l'exemple (16) présenterait le schéma polyphonique suivant :

- FR, je n'ai pas de pitié pour eux
- e1 : je n'ai pas de pitié pour eux
- (16) e2 : j'ai de la pitié pour eux
- e3 : A = e2
- e4 : L = e1

Le cas de SR s'avère différent. il souligne le rôle représenté par la première personne dans la gestion des voix impliquées : il coïncide avec FR en ce qu'il attribue les contenus explicitement énoncés au locuteur, mais en diffère quant au rôle accordé à la deuxième personne inscrite dans le verbe *dire*,

pratiquement absente dans ce cas. Ce que détermine la présence de SR, c'est la non-identification du locuteur avec une voix qui préexiste au moment de l'énonciation et qui souscrit au point de vue contraire à celui exposé dans l'énoncé. le locuteur fait ainsi appel à un point de vue qu'il aurait pu choisir mais qu'il a rejeté en faveur du point de vue contraire. À partir de ces considérations, l'on peut proposer pour (17) l'ébauche polyphonique suivante :

- SR, ça ne pouvait pas être pire
- e1 : ça ne pouvait pas être pire
- (17) e2 : ça pouvait être pire
- e3 : $L \neq e2$
- e4 : $L = e1$

Comme le montrent les deux structures développées en (16) et (17), les dynamiques déclenchées par FR et SR se trouvent très proches l'une de l'autre mais sans être tout à fait identiques : toutes les deux dénotent une distance entre deux points de vue mais elles diffèrent quant à l'assignation de ces deux points de vue. Dans le premier cas (FR), il y a deux personnages impliqués, dans le second (SR), il n'y en a qu'un.

D'après les instructions sémantiques qui leur sont attachées

D'après l'instruction sémantique associée à FR, celui-ci opère en tant que modificateur réalisant du verbe d'énonciation *dire* et de ses arguments, ce qui suppose accroître la force du point de vue évoqué dans l'énoncé (e1) et, par conséquent, réduire celle de la voix implicitement attribuée à l'allocutaire (e2). FR construit ainsi un espace polémique étant donné qu'il augmente la distance qui existe entre les deux voix opposées. Nous ajouterons donc deux énonciateurs à notre schéma polyphonique de départ : le premier (e5) désignant le degré de l'*opposition*, le second (e6) la *réalisation* qui en résulte :

FR, je n'ai pas de pitié pour eux

e1 : je n'ai pas de pitié pour eux

e2 : j'ai de la pitié pour eux

(16) e3 : a = e2

e4 : L = e1

e5 s'oppose ouvertement à e3

e6 : e5 accroît la force argumentative de e1

Le deuxième adverbe, SR, déploie par contre une dynamique polyphonique distincte de celle instaurée par FR. tel qu'on l'a vu, le trait sémantique associé à SR est descriptif et qualificatif – et non pas intensif ou impliquant une quantité. D'après les instructions sémantiques qui lui sont associées, SR attribue la qualité de *sincère* à l'identification du locuteur avec la voix qui adhère aux contenus assertés (e1). Ceci suppose que l'on augmente la distance entre le locuteur et l'énonciateur qui souscrit au point de vue

contraire à (e1), (e2), et que l'on accroît ainsi, indirectement, la force argumentative de (e1). C'est grâce au sémantisme de l'adjectif de base, *sincère*, que l'on assiste à ce dédoublement du locuteur. Comme l'affirme María Luisa Donaire (2006, p. 66), « dans ce cas "l'autre" n'est pas une règle, ni un autre locuteur, il ne représente rien d'extérieur au locuteur, mais lui-même, cet autre *moi* qui dirait le contraire de ce que *je* pense ». Effectivement, l'adverbe implique l'ajout de deux énonciateurs à notre schéma de l'énoncé (17) : le premier (e5) désigne la qualification de l'attribution ; le second, (e6), la distance dénotée en (e3) qui est donc augmentée par cette attribution :

- SR, ça ne pouvait pas être pire
- e1 : ça ne pouvait pas être pire
- e2 : ça pouvait être pire
- (17) e3 : L ≠ e2 (implicite)
- e4 : L = e1 (implicite)
- e5 : L est sincère lorsqu'il s'identifie à e1
- e6 : e5 accroît la distance dénotée en e3 (et réalise indirectement la force de e1)

Comme illustré dans le schéma de (17), SR opère aussi en tant que modificateur réalisant des contenus énoncés, mais par une voie indirecte, comme effet d'une gestion antérieure : SR attribue une qualité au sujet qui déclenche ce dédoublement de voix ; il souligne par là le choix fait par le locuteur – sa prise en charge de (e1) et sa distanciation de (e2) – et, d'une manière indirecte naturellement, l'objet de ce choix, (e1).

À cause de cette dynamique polyphonique mise en jeu par SR, même dans un énoncé simple tel que celui illustré en (19), nous avons l'impression que l'adverbe SR instruit la présence d'un prédicat d'opinion implicite du type *je trouve que, je pense que* qui dénoterait l'adhésion du locuteur aux contenus *Marie est mécontente* – (e4) –, au lieu de porter directement sur les contenus eux-mêmes – (e1) –, comme c'est effectivement le cas de FR en (18) :

(18) FR, Marie est mécontente

(18a) Je dis que Marie est mécontente parce que je ne suis pas d'accord avec toi

(19) SR, Marie est mécontente

(19a) Je dis que Marie est mécontente parce que je le pense

Dans les deux cas, les adverbes portent sur le prédicat énonciatif mais avec deux effets de sens différents paraphrasés en (18a) et (19a) ¹⁶ : en (18a) l'on conteste une opinion ; en (19a) on la fait explicite et on la souligne. Le cadre instauré par FR serait polémique ; celui établi par SR descriptif.

Cette nuance de sens qui différencie les deux unités se voit clairement illustrée dans les cas où l'adverbe accompagne un énoncé qui dénote un acte explicite, comme c'est le cas de FR en (20) :

(20) (A) : J'ai du saucisson, aussi

(B) : Franchement, merci, mais j'ai du travail (A. Verne)

L'adverbe en (20) ne concerne pas l'acte de remerciement mais plutôt les contenus qui ont déclenché cet acte : l'adverbe se met ici à la place d'une phrase négative qui refuse l'offre de l'interlocuteur (a) – comme par exemple *je ne veux pas de saucisson* – le vocatif *merci* étant ajouté après coup.

Illustrons cette stratégie discursive à l'aide du plan polyphonique correspondant à (20) :

e1 : je ne prendrai pas de saucisson

e2 : je prendrai du saucisson

e3 : A = e2

e4 : L = e1

e5 s'oppose ouvertement à e3

e6 : e5 accroît la force argumentative de e1

Si l'on remplace FR par SR en (20), ce qui donne l'énoncé (21), l'on s'aperçoit que l'effet déclenché par la présence de l'adverbe est différent :

Sincèrement, merci, mais j'ai du travail e1 : je vous remercie e2 : je ne vous remercie pas e3 : L
(21) ≠ e2 e4 : L = e1 e5 : L est sincère lorsqu'il s'identifie à e1 e6 : e5 accroît la distance dénotée en
e3 (et réalise indirectement la force de e1)

En effet, cette fois l’adverbe ne concerne pas les contenus qui ont motivé l’acte de remerciement, mais l’acte même de remerciement, et cela en vertu de cette référence obligée au sujet de l’énonciation – et sa prise en charge – instruite par l’adverbe. la base sémantique de SR, étroitement liée au locuteur et sa description en tant que sujet parlant, dirige sa portée vers l’acte d’adhésion aux contenus assertés ¹⁷ ; les traits sémantiques associés à FR et qui ont pour cible le verbe et ses arguments – la deuxième personne et les contenus assertés – vont produire d’autres effets discursifs.

Voyons à ce propos l’exemple (22), où SR marque l’attitude du locuteur vis-à-vis de l’acte de remerciement, comme le montre la paraphrase (22a) :

(22) Sincèrement, je vous remercie (A. Vergne)

(22a) Je suis sincère en vous disant/lorsque je vous dis merci ¹⁸

L’on constate que, si l’on substitue FR à SR dans cet exemple, ce qui donne l’exemple (23), la paraphrase qui en résulte (23a) nous montre l’orientation de l’incidence vers le verbe et son côté actif, plutôt que vers le sujet et sa description. Ceci nous amène à penser qu’en réalité, lorsqu’il s’agit de modifier l’acte de remerciement par FR, l’énoncé (24) est plus naturel que l’énoncé (23), en ce sens qu’en (24) l’adverbe modifie le verbe directement sans impliquer nécessairement l’acte d’énonciation ¹⁹, ni la zone modale de l’adhésion.

(23) FR, je vous remercie

(23a) Ce que je fais franchement c’est vous dire merci

(24) Je vous remercie FR

Cette série de considérations nous amènent à conclure que FR et SR organisent, à partir de leurs positions énonciatives, les différents énonciateurs convoqués par l’énoncé qu’ils accompagnent sans que cela suppose pour autant la modification des contenus qui donnent forme explicite à cet énoncé.

Cela est particulièrement décisif lorsque ces adverbes accompagnent des énoncés impératifs ou interrogatifs. Morten Nøjgaard (1993, p. 167), à la suite de Ludo Melis (1983, p. 133), affirme à ce propos que dans un énoncé comme (25), FR équivaut à la phrase impérative *sois franc*, et affirme : « il

s'ensuit que l'adverbial illocutif peut fort bien précéder l'ordre, précisant l'attitude dans laquelle l'interlocuteur doit recevoir – et réaliser – l'ordre »
20

(25) Franchement, ne fais pas l'imbécile (cité par Ludo Melis 1983, p. 133) = Sois franc

Or, le problème de cette analyse se trouve pour nous dans le fait d'avoir considéré FR en tant qu'adverbe concernant les contenus explicitement montrés, c'est-à-dire la phrase impérative, au lieu de lui conférer le rôle qui lui correspond effectivement : celui de déceler les différentes voix convoquées lors de l'énonciation de (25), et de gérer le rapport que le locuteur entretient avec ces voix. En effet, il s'oppose ouvertement à la voix qui souscrit au point de vue contraire à (e1) *Tu ne fais pas l'imbécile*, et souligne par-là celle qui adhère à (e1) *Tu fais l'imbécile* :

e1 : Tu fais l'imbécile

e2 : Tu ne fais pas l'imbécile

e3 : A = e2

e4 : L = e1

e5 s'oppose ouvertement à e3

e6 : e5 accroît la force argumentative de e1

Le locuteur de (25) ne donne aucun ordre à son interlocuteur, mais l'accuse discrètement, en évitant par-là d'utiliser un ton plus agressif : c'est l'adverbe FR et les instructions sémantiques qui lui sont associées qui lui permet d'accomplir cette stratégie discursive.

SR, pour sa part, qui instruit un cadre plus descriptif que polémique, se prête mieux à introduire des phrases interrogatives qu'à être placé en tête des phrases impératives. À cette occasion aussi, l'analyse polyphonique est la seule qui se trouve être explicative.

SR, elle est contente ?

e1 : elle est contente

e2 : elle n'est pas contente

(26) e3 : L ≠ e1

e4 : L = e2

e5 : L est sincère lorsqu'il s'identifie à e2

e6 : e5 accroît la distance dénotée en e3 (et réalise indirectement la force de e2)

Dans l'exemple (26), SR ne concerne pas la phrase interrogative, ni la future réponse de l'interlocuteur – comme le signalent la plupart des auteurs consultés ²¹ –, mais les voix implicitement convoquées par l'énoncé – (e1) et (e2). Cependant elles sont évoquées en ordre inverse cette fois : (26) montre explicitement la voix contestée par le locuteur (e1) et cache celle à laquelle il dit adhérer (e2). Le locuteur de (26) ne s'attend pas à avoir une réponse sincère de la part de son interlocuteur, mais exprime – et souligne –, implicitement, quelle est son opinion.

FR et SR dénotent deux attitudes énonciatives différentes dont la nature dépend de leurs traits sémantiques respectifs. Comme nous avons essayé de le montrer dans ces pages, l'analyse polyphonique nous permet de faire la transposition du niveau de la phrase au niveau de l'énonciation, et voir ainsi dans quel sens les instructions sémantiques de base de chaque unité déploient une dynamique discursive différente pour chacun d'eux : polémique dans le cas de FR, descriptive dans celui de SR. Nous passons ainsi du sens du mot au sens de l'énoncé.

Nous avons constaté par là même que la classe des adverbes d'énonciation cache en réalité des unités avec des comportements syntaxiques et discursifs très divers. Ce n'est qu'à partir d'une analyse sémantique détaillée des unités qui l'intègrent que l'on peut obtenir une description cohérente de leur comportement ainsi qu'une classification bien fondée et opératoire.

Bibliographie

- ANSCOMBRE Jean-Claude, 1985, « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », *Revue internationale de philosophie*, n° 155, p. 333-349.
- 1992 «Espaces discursifs et contraintes adjectivales sur les groupes nominaux à article zéro », *Énonciation et parti pris*, W. de Mulder, F. Schuerewegen, L. Tasmowski éd., Amsterdam, Rodopi, p. 17-33.
- DUCROT Oswald, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.
- BELLERT Irena, 1977, « On semantic and distributional properties of sentential adverbs », *Linguistic Inquiry*, n° 8, p. 337-351.
- CERVONI Jean, 1987, *L'énonciation*, Paris, PUF.
- DONAIRES María Luisa, 2006, « les dialogues intérieurs à la langue », *Le Français moderne*, vol. 74, n° 1, p. 58-70.
- DUCROT Oswald, 1980, « analyses pragmatiques », *Communications*, n° 32, p. 11-60.
- 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.
- 1995, « Les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics*, n° 24, p. 145-165.
- GREENBAUM Sidney, 1970, *Studies in English Adverbial Usage*, Londres, Longman.
- GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ Salvador, 1997, *La Oración y sus funciones*, Madrid, Arcos libros.
- HERMOSO Adelaida, 2000, « Adverbios de enunciación : caractérisation y clasificación », *Estudios pragmáticos : voz, narración y argumentación*, Séville, Grupo andaluz de Pragmática, p. 131-158.
- 2008, « Personnellement : syntaxe, polyphonie, stéréotype », *Des topoi à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l'argumentation dans la langue*, Chambéry, Université de Savoie, p. 335-347.
- 2009, « *Franchement et personnellement* : deux attitudes énonciatives, deux moments de l'énonciation », *Langue française*, n° 161, p. 23-38.
- KOVACCI Ofelia, 1986, « sobre los adverbios oracionales », *Estudios de gramática española*, p. 163-179.
- MELIS Ludo, 1983, *Les circonstants et la phrase*, Louvain, Presses universitaires de Louvain.
- MOLINIER Christian, 1990, « Une classification des adverbes en – ment », *Langue française*, n° 88, p. 28-40.
- MØRDRUP Ole, 1976, « Sur la classification des adverbes en – ment », *Revue romane*, vol. 11, n° 2, p. 317-333.
- NØLKE Henning, 1987, « Modality and polyphony. A study of some French adverbials », *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague*, n° 23, p. 45-63.
- NØJGAARD Morten, 1993, *Les adverbes français. Essai de description fonctionnelle*, Copenhague, Munksgaard.
- PORROCHE Margarita, 2005, « Sobre francamente », *Las gramáticas y los diccionarios de la*

enseñanza del español como segunda lengua : deseo y realidad, M. A. Castillo Carballo et al. éd., Séville, Université de Séville, p. 693-699.

— 2006, « Sobre los adverbios enunciativos españoles. Caracterización, clasificación y funciones pragmáticas y discursivas fundamentales », *Revista española de lingüística*, vol. 35, n° 2, p. 495-522.

SCHLYTER Suzanne, 1972, « Une hiérarchie d'adverbes en français », *Recherches linguistiques*, n° 1, p. 139-157.

— 1977, *La place des adverbes en – ment en français*, Konstant, Dissertation.

Notes

1 Il s'agit du corpus Frantext, base textuelle développée par le ATILF (Analyse et traitement informatique de la langue française), CNRS - Université de Nancy-2, disponible en ligne : www.frantext.fr

2 Voir A. Hermoso (2009).

3 « Lorsque l'on parle – affirme l'auteur –, on se situe toujours d'un certain point de vue, que le déroulement de la parole se fait à l'intérieur de certains cadres. Nous appellerons *espaces discursifs* ces points de vue. » (Anscombe 1992, p. 28)

4 C'est-à-dire : une certaine *stratégie discursive*, qui peut être réalisée de différentes façons, y compris *syntactique* (Anscombe 1985, p. 345).

5 Ce qui vient à dire que l'on peut trouver un même type d'incidence, de modification, mais opérant à des niveaux énonciatifs différents.

6 Voir a. Hermoso (2009).

7 Paraphrase proposée par S. Schlyter (1977).

8 Les seules occurrences dans notre corpus qui montrent l'adverbe dans cette position.

9 Les verbes modifiés par FR présentent par ailleurs une plus grande diversité sémantique que ceux affectés par SR, ce qui pourrait très bien expliquer la seule entrée de SR donnée par le dictionnaire, face aux trois acceptions que l'on y trouve de FR. Ce fait se laisse voir aussi dans le nombre total d'occurrences figurant dans le corpus Frantext : 93 pour FR, 31 pour SR.

10 Notons qu'il s'agit dans tous ces cas d'adjectifs construits sur des participes passés, ce qui souligne le côté actif de la notion qu'ils expriment.

11 C'est peut-être la raison pour laquelle, dans notre corpus, cet adverbe accompagne toujours des adjectifs en position d'attribut, ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse modifier un adjectif épithète ou mis en apposition. Les conditions d'emploi dans les deux cas sont toujours les mêmes. Comparons : (a) *Il a des amis FR/SR émotifs* face à (b) *Il assistait à des films franchement (*SR) niais* (a. Vergne) ; et (c) *Les enfants, FR/*SR bien élevés, attendent en silence*, contre (d) *Mais pourquoi ? it le commissaire, franchement (SR) surpris* (a. Vergne).

12 Voir a. Hermoso (2009).

13 L'on pourrait donc, à partir de là, affiner l'analyse et dire que FR est un adverbe de *manière-objet*, face à SR qui serait un véritable adverbe de *manière-sujet*, tous les deux incident sur le prédicat énonciatif.

14 À la suite de O. Ducrot (1984).

15 Il peut aussi bien, dans ce cas, s'agir d'un personnage autre que l'allocutaire, mais en tout cas faisant partie d'une instance énonciative antérieure à celle introduite par l'adverbe (Donaire 2006).

16 Bien entendu, il s'agit dans ces deux cas (18a et 19a) d'apporter une paraphrase illustrative – et approximative – du sens déclenché par la présence de chaque adverbe, et jamais de construire une glose qui prétende s'accorder exactement à l'énoncé source.

17 Rappelons ici la présence des verbes d'opinion *penser* et *croire* parmi ceux qui figurent sur la liste montrée ci-dessus.

18 Notons que le verbe *remercier* constitue un cas de ce que J. Cervoni (1987, p. 90) appelle *synthèse lexémique* du verbe *dire* et le substantif *merci*, ce qui nous permet de paraphraser l'énoncé (22) sans la nécessité de rendre explicite le verbe de parole : *Je suis sincère en vous remerciant*.

19 Il ne l'implique pas de manière explicite au moins. Voici pourquoi : le verbe *remercier* – ainsi que d'autres du même groupe, tels que *pardonner*, *saluer*, etc. –, en tant que *synthèse lexémique* (voir la note précédente), a la capacité de réactiver une proposition énonciative sous-jacente du type *je vous dis (FR) merci/pardon/salut*, susceptible d'être modifiée par l'adverbe – mis entre parenthèse – et d'en déplacer par là le niveau d'incidence – du syntagme verbal de la phrase au syntagme verbal énonciatif. Ce n'est pas le cas par contre pour des verbes tels que *conseiller* ou *suggérer*, lesquels, bien que désignant le déroulement d'un acte de parole, sont construits sur des bases lexicales autres que *dire*, ne pouvant dès lors être sous la portée d'un adverbe d'énonciation. en fait, FR et SR en (a) et (b) modifient le verbe de la phrase, sans qu'ils puissent être déplacés : ainsi, par exemple, (a) *je vous conseille FR/SR (x)* et (b) *je vous suggère FR/SR (x)*, équivaldraient à (a') *Je vous donne un conseil franc/sincère*, et (b') *je vous fait une suggestion franche/sincère*, respectivement.

20 Et il ajoute : « Comme l'illocutif personnalise de cette façon l'acte de communication, l'effet sémantique est de présenter l'ordre plutôt comme un souhait, une suggestion » (Nøjgaard 1993, p. 167)

21 Voir à ce propos S. Schlyter (1977) et M. Nøjgaard (1993), entre autres.

La reformulation par *al fin y al cabo* et *en fin*

Marie-Pierre Lavaud-Verrier

Notre intérêt pour les *mots du discours* nous conduit aujourd'hui à nous intéresser aux deux marqueurs *al fin y al cabo* et *en fin* ¹. Ces marqueurs ont retenu notre attention du fait de leur parenté, à la fois formelle puisqu'ils partagent un même substantif *fin* (fin) et pragmatique puisqu'ils appartiennent tous les deux à la catégorie des marqueurs de reformulation. En combinant l'analyse de leurs emplois et de leur signifiant respectif, nous essaierons de comprendre leur fonctionnement et de déterminer les instructions que chacun véhicule.

Reformulation paraphrastique *versus* non paraphrastique

Dans le chapitre consacré aux *marcadores del discurso* de la *Gramática descriptiva de la lengua española*, María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés (1999, p. 4121-4138) placent *en fin* et *al fin y al cabo* dans la catégorie des *reformuladores*. Ils correspondent aux *réévaluatifs* dans la terminologie de l'École de Genève (Roulet 1991, p. 154). Nous employons le terme *reformulation* avec le sens que lui donne María Pilar Garcés Gómez ²

:

La reformulación es un procedimiento de organización del discurso que permite al hablante volver sobre un segmento anterior para reinterpretarlo y presentarlo de una manera distinta. Lo que caracteriza a la reformulación en contraste con otras funciones discursivas es el proceso retroactivo que permite explicar, rectificar, reconsiderar, recapitular o distanciarse de una formulación previa.

La reformulation est un procédé d'organisation du discours qui permet au locuteur de revenir sur un segment antérieur afin de le réinterpréter et de le présenter autrement. Ce qui caractérise la reformulation par rapport à d'autres fonctions discursives, c'est le processus rétroactif qui permet d'expliquer, de rectifier, de reconsidérer, de récapituler ou de prendre des distances par rapport à la formulation initiale.

(Garcés Gómez 2006, p. 654)

L'on distingue d'une part la reformulation *paraphrastique* qui instaure une relation d'équivalence sémantique ou discursive entre le segment reformulé et la nouvelle formulation, avec, en espagnol, des marqueurs comme *es decir, o sea, esto es, a saber, mejor dicho...* ³ et, d'autre part, la reformulation *non paraphrastique* dont relèvent *al fin y al cabo* et *en fin*. L'on doit à Eddy Roulet l'expression *reformulation non paraphrastique* :

[...] reformulation, car l'énonciateur tente de mieux satisfaire à la complétude interactive en présentant l'intervention principale comme une nouvelle formulation, liée à un changement de perspective énonciative indiqué par le connecteur, d'un premier mouvement discursif (ou d'un implicite) ; non paraphrastique, pour la distinguer de la reformulation paraphrastique

décrite par gülich et Kotschi (1983), qui lie deux constituants de même niveau hiérarchique et consiste, comme son nom l'indique, en une simple paraphrase.

(Roulet 1987, p. 115)

Dans le cas de la reformulation non paraphrastique, le changement de perspective énonciative crée une distance entre les deux formulations et permet à María Pilar Garcés Gómez d'opérer un premier tri entre les différents marqueurs :

La reformulación no parafrástica se caracteriza por el cambio de perspectiva enunciativa entre la expresión de referencia y la reformulada y el proceso de distanciamiento que ese cambio conlleva ; de este modo, según el mayor o menor grado de distanciamiento entre ellas, se distinguen tres tipos : a) recapitulación (grado mínimo), b) reconsideración (grado medio), y c) separación (grado máximo).

La reformulation non périphrastique se caractérise par le changement de perspective énonciative entre l'expression de référence et celle reformulée et par le processus de distanciation entraîné par ce changement ; on peut ainsi distinguer trois types selon le degré de distanciation : a) récapitulation (degré minimal), b) reconsidération (degré intermédiaire) et c) séparation (degré maximal).

(Garcés Gómez 2006, p. 657)

Pour elle, *en fin* est un marqueur de *récapitulation*, comme par exemple *en suma* (en somme), *en resumen* (en résumé, bref), *en conclusión* (en conclusion). Ces unités permettent au locuteur d'extraire de la première formulation ce qui lui paraît essentiel.

En este caso, no se pone en cuestión la primera formulación en cuanto al contenido de los segmentos que la integran, sino que la segunda parte es el resultado sintético, objetivo o subjetivo, de una visión englobadora de lo expresado en los segmentos anteriores [...].

En fin marca el cierre de una serie discursiva y una vuelta a lo anterior para recapitular lo dicho o la propia enunciación con la intención de extraer conclusiones, de limitar o cancelar su validez o de señalar que no se añaden más segmentos informativos porque no tiene interés seguir con el tema tratado o porque se pasa a otro distinto.

Dans ce cas, on ne revient pas sur la première formulation pour ce qui est du contenu des segments qui la composent ; la seconde partie est le résultat synthétique, objectif ou subjectif, d'une vision englobante de ce qui a été exprimé dans les segments antérieurs [...].

En fin indique la clôture d'une série discursive et un retour à ce qui a été dit précédemment pour récapituler le dit ou l'énonciation elle-même afin d'en tirer des conclusions, de limiter ou d'annuler sa validité ou de signaler que l'on n'ajoute pas d'autres segments informatifs parce que poursuivre sur le même sujet n'offre aucun intérêt ou parce que l'on passe à un autre.

(Garcés Gómez 2006, p. 664-665)

Son analyse coïncide avec celle de Manuel Casado Velarde. Celui-ci

considère en effet *en fin* comme un marqueur de clôture discursive, mais aussi de conclusion et de résumé (1998, p. 64-66). María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés retiennent également l'idée de conclusion :

Como reformulador recapitulativo – su función más habitual, sobre todo en el discurso oral –, presenta al miembro del discurso que introduce como una conclusión de otros miembros anteriores. En tant que réévaluatif récapitulatif – sa fonction la plus habituelle, surtout dans le discours oral –, il présente le membre de discours qu'il introduit comme une conclusion d'autres membres antérieurs.

(Martín Zorraquino et Portolés 1999, p. 4136)

Quant à *al fin y al cabo*, ce marqueur suppose une distance plus grande entre la formulation première et la nouvelle : pour María Pilar Garcés Gómez, il appartient à la sous-catégorie des marqueurs de « reconsidération », de même que des unités comme *en definitiva* (en définitive), *en resumidas cuentas*, *a fin de cuentas* (en fin de compte, tout compte fait), *después de todo* (après tout), *total* (bref)...

El grupo de los marcadores de reconsideración se caracteriza, en contraste con los de recapitulación, porque la vuelta a la primera formulación no se ha El grupo de los marcadores de reconsideración se caracteriza, en contraste con los de recapitulación, porque la vuelta a la primera formulación no se hace para extraer lo esencial, sino para presentarlo desde otra perspectiva. Por ello, la utilización de un marcador de este tipo supone que ha habido un proceso previo de consideración de otros puntos de vista, explícitos o implícitos, y a partir de esa reinterpretación se llega a la formulación de uno nuevo. ce para extraer lo esencial, sino para presentarlo desde otra perspectiva. Por ello, la utilización de un marcador de este tipo supone que ha habido un proceso previo de consideración de otros puntos de vista, explícitos o implícitos, y a partir de esa reinterpretación se llega a la formulación de uno nuevo.

[...] *Al fin y al cabo* indica que el segmento en el que se localiza supone una reconsideración de los miembros anteriores que, generalmente, presentan puntos de vista contrarios, y la formulación de un nuevo punto de vista, que se orienta o no en favor de una de las opciones anteriores.

La catégorie des marqueurs de reconsidération se caractérise, à la différence des récapitulatifs, par le fait que le retour sur la première formulation ne se fait pas pour en extraire l'essentiel, mais pour le présenter dans une autre perspective.

L'utilisation d'un marqueur de ce type suppose donc qu'on a préalablement pris en considération d'autres points de vue, explicites ou implicites, et que cette réinterprétation conduit à une formulation d'un nouveau point de vue.

[...] *al fin y al cabo* indique que le segment dans lequel il se trouve suppose une reconsidération des membres antérieurs qui, en général, présentent des points de vue contraires, et la formulation d'un nouveau point de vue, co-orienté ou non avec l'une des options antérieures.

(Garcés Gómez 2006, p. 666-667)

Manuel Casado Velarde considère que *al fin y al cabo* sert à exprimer une conclusion et María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés insistent sur la plus grande force argumentative du segment dans lequel se trouve *al fin y al cabo* :

El significado de los reformuladores al fin y al cabo y después de todo indica que el miembro discursivo en el que se encuentran tiene más fuerza argumentativa que otros miembros anteriores antiorientados con él.

Le sens des réévaluatifs *al fin y al cabo* et *después de todo* indique que le segment discursif où ils se trouvent a une plus grande force argumentative que d'autres segments antérieurs anti-orientés par rapport à lui.

(Martín Zorraquino et Portolés 1999, p. 4138)

Analyse de *al fin y a cabo* et de *al fin*

Le signifiant : *a* versus *en*

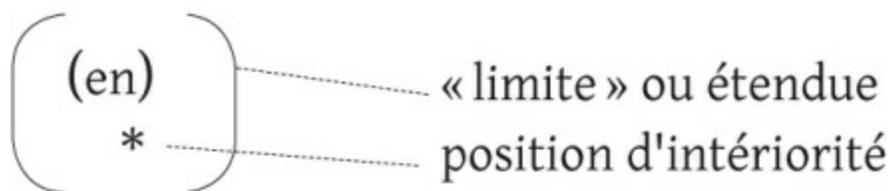
Les deux marqueurs étudiés présentent, sur le plan formel, un point commun qui est le substantif *fin*. Par son sémantisme, il dit l'achèvement d'un déroulement temporel ou d'un parcours spatial nécessairement préalables. Nous dirons, en résumé, que ce substantif se focalise sur l'atteinte de la limite temporelle ou spatiale, c'est-à-dire qu'il pose comme atteinte une limite temporelle ou spatiale et qu'il présuppose, parallèlement, un avant temporel (déroulement) ou spatial (parcours). Cette idée est renforcée, dans *al fin y al cabo*, par le substantif *cabo* (le bout). Du latin *caput* qui signifiait « tête » et par extension « extrémité, pointe », *cabo* renvoie actuellement à l'idée d'extrémité et s'applique à la limite d'un espace envisagé de manière matérielle ou métaphorique.

Ce sont les prépositions qui font la différence entre ces deux unités : notre hypothèse est que l'emploi de la préposition (*a* ou *en*) conditionne les instructions et donc le rôle de chaque marqueur.

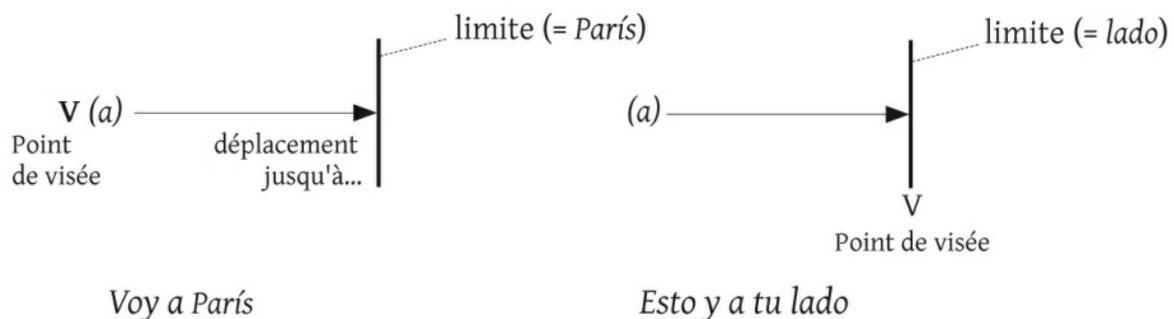
Nous utilisons ici la description de Bernard Pottier, reprise par Michel Camprubi (2001, p. 80-84). L'on oppose souvent, trop rapidement, *a* et *en* dans le domaine spatial sur le critère mouvement/absence de mouvement. Ainsi, *a* est considérée comme la préposition de la localisation avec mouvement – *voy a París* (je vais à Paris) – alors que *en* serait réservé au statisme – *estoy en el patio* (je suis dans la cour). Or, on le sait, *a* peut également intervenir lorsqu'il y a statisme – *estoy a tu lado* (je suis à côté de toi), *al pie de la torre* (au pied de la tour)... il ressort de l'examen des substantifs qui suivent les deux prépositions que ceux qui fonctionnent avec

en renvoient en général à l'idée d'un espace contenant ⁴, alors que ceux qui interviennent après *a* renvoient à la notion de limite. Selon l'endroit où se place le locuteur (le point de visée), cette limite sera soit le lieu supposé atteint en fin de parcours (*voy a París*), soit le point limite auquel on se place dans le cas d'énoncés du type *estoy a tu lado*. Dans ce dernier cas, *a* déclare la position en contiguïté de limite ⁵. Nous pouvons représenter cela de la façon suivante :

– préposition *en* – en *el patio* (dans la cour) :



– préposition *a* – *voy a París* (je vais à Paris), *estoy a tu lado* (je suis à côté de toi) :



Pour Michel Camprubi, le trait distinctif est donc la notion d'intériorité véhiculée par *en* et inconnue de *a*. Cependant, la préposition *en* peut également être employée lorsque l'espace envisagé n'est pas une étendue mais un point – *hay un árbol en el centro de la plaza* (il y a un arbre au centre de la place), *verás una farmacia en la esquina* (tu verras une pharmacie au coin de la rue). Ce point est alors vu comme l'étendue réduite à sa plus simple expression :

En effet, si l'on considère le point comme la réduction extrême de la surface ou étendue, on

comprend que *en* soit encore employé pour signifier que si l'on ne se situe plus, à proprement parler, « dans », on situe en exacte coïncidence avec ce point. C'est ainsi que *en* est la préposition de la localisation précise ou, en tout cas, ponctuelle.

(Camprubi 2001, p. 82)

Nous nous proposons d'appliquer ces analyses à nos marqueurs. Nous commencerons par *al fin y al cabo*.

Al fin y al cabo ou la mise en scène d'une délibération

Prenons deux exemples fournis par le *Diccionario de uso del español* de María Moliner :

- (1) L₁ : *Debes ser tú quien ceda, al fin y al cabo, es tu padre.*
C'est à toi de céder, après tout, c'est ton père.

- (2) L₂ : *Pasaremos el río a nado, al fin y al cabo no es tan difícil.*
Nous passerons la rivière à la nage, en fin de compte, ce n'est pas si difficile.

Dans les deux cas, l'énoncé qui suit le marqueur est perçu comme un argument, une justification en faveur d'une conclusion explicitée dans le contexte gauche. Dans le premier exemple, le locuteur L₁ considère que l'on ne doit pas tenir tête à son père et s'appuie sur ce principe pour enjoindre à son interlocuteur de céder. Dans le deuxième exemple, le fait que la traversée à la nage ne soit pas difficile est un argument pour que l'interlocuteur ou les interlocuteurs se lancent. L'on pourrait multiplier les exemples qui fonctionnent selon ce schéma argumentatif :

Marcos y yo nos reconciliamos, pero pocas semanas más tarde tuvo lugar un episodio que resume mejor que cualquier otro la dimensión de mi deslealtad con él. No entraré en muchos detalles ; al fin y al cabo, el hecho en sí mismo (no lo que revela) tal vez carezca de importancia. Fue tras la presentación de un libro de un fotógrafo mexicano que yo había prologado.

- (3) Nous nous réconciliâmes, Marcos et moi, mais quelques semaines plus tard il y eut un épisode qui résume mieux que n'importe quel autre l'ampleur de mon manque de loyauté envers lui. Je ne vais pas m'attarder sur les détails ; en fin de compte, le fait en lui-même (pas ce qu'il révèle) n'a vraisemblablement pas d'importance. Cela se passa après la présentation d'un livre d'un photographe mexicain que j'avais préfacé.

(Cercas 2005, p. 197)

Yo mismo la he cavado esta mañana, entre la de Sabina y la de Sara, con mis últimas fuerzas [...] Si he cavado mi tumba, ha sido simplemente para evitar ser enterrado lejos de mi mujer y de mi hija. También había pensado hacer mi propia caja, igual que un día hice las cajas de mis padres y mi padre hizo a su vez, las de los suyos. al fin y al cabo, yo ya no tengo a nadie que me pueda hacer la mía. Pero no pude.

- (4) Je l'ai creusée moi-même ce matin, entre celle de sabina et celle de sarah, avec mes dernières forces [...] si j'ai creusé ma tombe, c'est simplement pour éviter d'être enterré loin de ma femme et de ma fille. J'avais aussi pensé à faire mon cercueil, comme je l'ai fait un jour pour mes parents et comme mon père avait fait à son tour ceux des siens. Après tout, moi je n'ai plus personne qui puisse me faire le mien. Mais je n'ai pas pu.

(Llamazares 1996, p. 131)

Pero Transi entusiasmada, pásmate, como borracha, « Evaristo tiene talento y es muy simpático », la muy pava, que a Evaristo la que le gustaba era yo, se notaba a la legua, que cada vez que nos paraban en la calle [...], me miraba a mí y no a Transi, pero con un desahogo que no veas cosa igual. Ahora, que ella crea lo que quiera, a mí plin, que al fin y al cabo eran dos viejos.

- (5) Mais transi était enthousiasmée, tiens-toi bien, comme ivre, « evaristo a du talent et il est sympathique », l'imbécile, evaristo, c'était moi qui lui plaisait, ça se voyait à des kilomètres et chaque fois qu'ils nous arrêtaient dans la rue [...], c'est moi qu'il regardait et pas Transi, et avec un aplomb pas possible. Cela dit, elle peut bien croire ce qu'elle veut, moi je m'en fiche, en fin de compte, c'était deux vieux.

(Delibes 2003, p. 56)

Mais la fonction de *al fin y al cabo* n'est pas d'étayer une conclusion exposée antérieurement. Intuitivement, l'on sent bien que *al fin y al cabo* n'a rien de commun avec un connecteur comme *porque* (parce que). Dans les exemples précédents, ce sont les contenus propositionnels de part et d'autre de *al fin y al cabo* qui nous invitent à interpréter le co-texte droit comme un argument en faveur du co-texte gauche, mais cette relation n'est en aucun cas prédiquée par notre marqueur. Un exemple nous en persuadera :

No quiero entristecerme más de lo que estoy, Mario, cariño, pero la juventud está perdida, unos por el twist y otros por los libros, ninguno tiene arreglo, que yo recuerdo antes, ¿ cómo vas a

comparar ?, hoy no les hables a estos chicos de la guerra, te llamarían loco, y sí, la guerra será todo lo horrible que tú quieras, pero al fin y al cabo, es oficio de valientes, después de todo no es para tanto, que yo, por mucho que digáis, lo pasé bien en la guerra.

- (6) Ah, je ne veux pas me rendre plus triste que je ne le suis, Mario, mon chéri, mais la jeunesse est perdue, les uns par le twist, les autres par les livres, il n'y en a pas un de récupérable. Moi, je me rappelle autrefois, comment peux-tu comparer ? De nos jours, ne leur parle pas de la guerre, ils te traiteraient de fou, et, certes, la guerre est peut-être aussi horrible que tu veux bien le dire, mais, en fin de compte c'est un truc pour les courageux, après tout il n'y a pas de quoi en faire tout un plat, parce que moi, quoique vous disiez, je me suis bien amusée pendant la guerre.
(Delibes 2003, p. 83)

Dans le discours de Carmen, personnage principal du roman de Miguel Delibes *Cinco horas con Mario*, il est évident que *es oficio de valientes* (c'est un truc de courageux) n'est pas un argument en faveur de la conclusion *la guerra es horrible* (la guerre est horrible), conclusion qui, en réalité, est celle de son mari, Mario, et qu'elle ne partage pas vraiment.

Par ailleurs, il est possible de supprimer le marqueur dans les énoncés précédents, l'interprétation des liens se fera grâce au contenu propositionnel des énoncés. Pour les énoncés de (7) à (11), on lira une relation de type conclusion-argument.

- (7) L₁ : *Debes ser tú quien ceda, es tu padre.*
C'est à toi de céder, c'est ton père.

- (8) L₂ : *Pasaremos el río a nado, no es tan difícil.*
nous passerons la rivière à la nage, ce n'est pas si difficile.

- (9) [...] *No entraré en muchos detalles ; el hecho en sí mismo (no lo que revela) tal vez carezca de importancia. Fue tras la presentación de un libro de un fotógrafo mexicano que yo había prologado.*
[...] Je ne vais pas m'attarder sur les détails ; le fait en lui-même (pas ce qu'il révèle) n'a vraisemblablement pas d'importance. Cela se passa après la présentation d'un livre d'un photographe mexicain que j'avais préfacé.

[...] *También había pensado hacer mi propia caja, igual que un día hice las cajas de mis*

(10) *padres y mi padre hizo a su vez, las de los suyos. Yo ya no tengo a nadie que me pueda hacer la mía. Pero no pude...* [...] J'avais aussi pensé à faire mon cercueil, ainsi que comme je l'ai fait un jour pour mes parents et comme mon père avait fait à son tour ceux des siens. Moi, je n'ai plus personne qui puisse me faire le mien. Mais je n'ai pas pu.

[...] *que a Evaristo la que le gustaba era yo, se notaba a la legua, que cada vez que nos paraban en la calle [...] me miraba a mí y no a Transi, pero con un desahogo que no veas cosa igual. Ahora, que ella crea lo que quiera, a mí plin, que eran dos viejos.*
(11) [...] Evaristo, c'était moi qui lui plaisait, ça se voyait à des kilomètres et chaque fois qu'ils nous arrêtaient dans la rue [...], c'est moi qu'il regardait et pas Transi, et avec un aplomb pas possible. Cela dit, elle peut bien croire ce qu'elle veut, moi je m'en fiche, c'était deux vieux.

Quant à l'énoncé (12), avec *pero*, il s'agit d'une relation entre deux arguments anti-orientés.

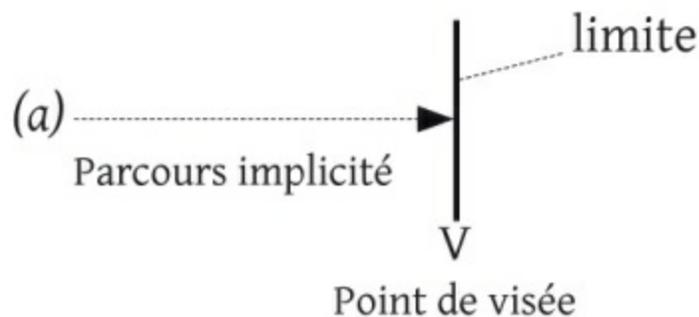
[...] *y sí, la guerra será todo lo horrible que tú quieras, pero es oficio de valientes, después de todo no es para tanto, que yo, por mucho que digáis, lo pasé bien en la guerra.*
(12) [...] la guerre est peut-être aussi horrible que tu veux bien le dire, mais c'est un truc de courageux, après tout il n'y a pas de quoi en faire tout un plat, parce que moi, quoique vous disiez, je me suis bien amusée pendant la guerre.

Mais les énoncés, selon qu'ils contiennent ou non *al fin y al cabo*, ne sont pas équivalents. Selon Corinne Rossari (1990, p. 348), la disparition d'un marqueur de reformulation non paraphrastique entraîne la disparition de l'opération, d'où l'importance de bien cerner les instructions délivrées par chaque marqueur. Un locuteur qui introduit un énoncé par *al fin y al cabo* donne l'impression d'avoir mûrement réfléchi, d'avoir mis en balance plusieurs arguments avant de prendre une décision et d'énoncer son point de vue.

Reprenons les exemples précédents. Dans le premier, (1), le problème pour L₁ est de savoir si l'on doit tenir tête à son père ou non. Il finit par trancher par la négative. Dans (2), L₂ doit s'interroger : la traversée à la nage est-elle réalisable ? En (3), le locuteur s'est apparemment comporté de façon déloyale

avec le dénommé Marcos et, au moment de raconter ce qui s'est passé, il se demande si ce qui est important est l'épisode en lui-même – auquel cas il en fera un récit détaillé – ou ce qu'il signifie. Le locuteur de (4) doit-il fabriquer lui-même son cercueil ou attendre que quelqu'un d'autre le fasse ? Quant à Carmen, dans l'exemple (5), que doit-elle faire ? Transi est persuadée de plaire à Evaristo alors que celui-ci n'a d'yeux que pour Carmen. Celle-ci doit-elle la détromper ? Est-ce vraiment important ? Dans (6), après avoir concédé à son époux que la guerre est quelque chose d'affreux, l'on sent bien qu'elle met en balance différents points de vue avant de trancher : *es oficio de valientes* (c'est un truc de courageux).

Dans *al fin y al cabo*, la préposition *a* indique la limite atteinte en fin de mouvement et renvoie implicitement au parcours antérieur accompli pour atteindre un certain point.



Avec *al fin y al cabo*, le locuteur introduit un point de vue issu de la reconsidération a posteriori d'éléments le plus souvent implicites. Il met en scène une délibération et indique le terme du parcours délibératif. Il tranche entre différents points de vue, ce qui explique que des linguistes comme Manuel Casado Velarde le rangent parmi les conclusifs.

Par ailleurs, l'énoncé introduit ou accompagné par *al fin y al cabo* a quelque chose de péremptoire. L'argument introduit par *al fin y al cabo* tire sa force du fait qu'il est présenté comme le *terminus ad quem* d'un raisonnement, d'une délibération, et il nous semble que la forme, autrement dit l'effet redondant que produit l'écho *in/cabo* (in/bout, extrémité), conforte cet aspect

décisif.

Ce marqueur renforce la cohésion du discours dans la mesure où il sert de guide à l'interlocuteur et constitue, en ce sens, une marque de la coopération du locuteur (au sens de H. P. Grice, 1979) : il contraint fortement l'interprétation des enchaînements. Le locuteur oblige, en effet, son interlocuteur à concevoir, en situation, un débat resté implicite, et à admettre l'aboutissement qu'il propose. C'est vraisemblablement pour cela que l'on rencontre si fréquemment *al fin y al cabo* dans des énoncés qui servent d'argument en faveur d'une conclusion donnée. Cela explique également qu'il soit décrit par María Antonia Martín Zorraquino et José Portolés (1999) comme un argument doté d'une grande force argumentative.

En fin ou comment clore pour mieux reprendre...

Intéressons-nous maintenant à *en fin* et partons de quelques exemples.

Alfredo Angulo Echevarría le dice a su tía doña Lolita Echevarría de Cazuela :

– Visi es un encanto de chica, ya la verás. Es una chica moderna, con muy buen aire, inteligente, guapa, en in, todo. Yo creo que la quiero mucho.

Su tía Lolita está como distraída. Alfredo sospecha que no le está haciendo maldito el caso.

– Me parece, tía, que a ti no te importa nada esto que te estoy contando de mis relaciones.

Alfredo Angulo Echevarría dit à sa tante Lolita echevarría de Cazuela :

- (13) – Visi est un amour, tu verras. C’est une jeune fille moderne, avec beaucoup d’allure, elle est intelligente, jolie, enfin tout. Je crois, moi, que je l’aime beaucoup.

sa tante lolita semble comme distraite. Alfredo a l’impression qu’elle ne prête pas la moindre attention à ce qu’il lui dit.

– Je crois bien, ma tante, que tu te moques complètement de ce que je suis en train de te raconter sur mes fréquentations.

(Cela 1985, p. 141)

Ici, un jeune homme fait le panégyrique d’une jeune fille, Visi, et l’indéini *todo* (tout), introduit par *en fin*, vient synthétiser toutes les qualités énumérées précédemment. Le marqueur annonce la fin de l’énumération, et, en ce sens, il donne des indications sur l’organisation de l’information, mais ces qualités sont aussi autant d’arguments destinés à persuader sa tante doña Lolita du caractère exceptionnel de Visi.

– Qué pequeño es el mundo, ¿ verdad ? – dijo él. Me estaba preguntando, mientras venía a disculparme por lo de antes (una broma pesada, lo reconozco, pero en in, una broma), me estaba preguntando si te acordarías de mí.

- (14) – Comme le monde est petit, n’est-ce pas ? – dit-il. Je me demandais, en venant pour m’excuser pour ce qui s’est passé (une plaisanterie de mauvais goût, je le reconnais, mais enfin une plaisanterie), je me demandais si tu te souviendrais de moi.

(Marsé 1996, p. 39)

Là encore, le substantif *broma* (plaisanterie) introduit par *en fin* vient synthétiser le dit précédent en apportant une correction. Dans la première formulation, le substantif *broma* qualifié par l'adjectif *pesada* (de mauvais goût) pose un sous-ensemble : celui des plaisanteries qui ne sont pas drôles. Par contre, la reformulation avec *broma*, renvoie à un ensemble englobant : la plaisanterie a beau ne pas avoir été drôle, elle appartient malgré tout à la catégorie générale des plaisanteries et c'est ainsi qu'il faut la comprendre.

Si supieras el milagro que es para mí volver a tener ganas de escribir una carta no de negocios, no de reproches, no para resolver nada. Una carta porque sí, sin tener de antemano el borrador en la cabeza, porque te sale del alma, porque te apetece muchísimo. Me había olvidado. Es lo más urgente del mundo, pero también lo menos obligatorio. De eso que dices, bueno, son las once y tengo toda la noche por delante, salga el sol por donde quiera, no voy a mirar la agenda de mañana y que se hunda el mundo, yo a lo mío, y te da pena de la gente que está cenando en restaurantes de cinco tenedores o se ha sentado a mirar la televisión o a eternizarse hablando por teléfono. En fin, lo que suelo hacer yo misma muchos viernes a estas horas.

Me acabo de beber la primera copa a tu salud, despacito, mirando al trasluz, entre sorbo y sorbo, cómo suben las burbujas, porque eso es lo importante del champán, que el líquido entre también por los ojos y estalle contra la imaginación. Está riquísimo, tan picante y tan fresco. El champán sin motivo no sabe a nada, ni siquiera es dorado. Pis de gato.

Antes de servirme la segunda copa, me he levantado a por pitillos y a encender el contestador automático. No pienso atender a ningún recado, llame quien llame.

(15) Si tu savais le miracle que c'est pour moi d'avoir à nouveau envie d'écrire une lettre, pas une lettre d'affaires, ni une lettre de reproches, ni une lettre pour résoudre quelque chose. Une lettre, comme ça, sans avoir le brouillon à l'avance dans la tête, une lettre qui vient de l'âme, une lettre parce que tu en as très envie. J'avais oublié. C'est ce qu'il y a de plus urgent au monde, mais en même temps de moins obligatoire. Tu te dis, bon, il est onze heures et j'ai toute la nuit devant moi, le soleil peut bien se lever où il veut, je ne vais pas regarder mon agenda à la page de demain et le monde peut bien s'écrouler, moi je fais ce que j'ai à faire, et tu plains les gens qui dînent dans des restaurants à cinq fourchettes ou qui se sont installés devant la télévision ou qui s'éternisent au téléphone. Bref, ce que je fais moi-même d'habitude bien des vendredis à cette heure-là.

Je viens de boire le premier verre à ta santé, lentement, en regardant en transparence, entre deux gorgées, monter les bulles, car c'est ce qui est important dans le champagne, que le liquide entre bien par les yeux et éclate contre l'imagination. Il est délicieux, si piquant et si frais. Le champagne sans bonnes raisons n'a aucun goût, il n'est même pas doré. Du pipi de chat. Avant de me servir le deuxième verre, je me suis levée pour chercher des cigarettes et mettre en marche le répondeur. Je ne compte pas prendre le moindre message, quelle que soit la personne qui appelle.

(Martín Gaité 1992, p. 20-21)

L'énoncé introduit par *en fin* résume là encore ce qui précède en le reformulant : les activités des autres le vendredi soir deviennent celles de la narratrice elle-même, de son propre aveu.

Dans l'exemple tiré de *Luces de bohemia*, *en fin* annonce l'abandon d'un thème discursif : le sujet est clos.

[...] El Marqués de Bradomín, con una sonrisa, se arrebujó en la capa. Rubén Darío conserva siempre en la mano el sobre de la carta donde ha escrito escasos renglones. Y dejando el socaire de unas bardas, se acerca a la puerta del cementerio el coche del viejo Marqués.

El Marqués : ¿ Son versos, Rubén ? ¿ Quiere usted leérmelos ?

Rubén : Cuando los haya depurado. Todavía son un monstruo.

El Marqués : Querido Rubén, los versos debieran publicarse con todo su proceso, desde lo que usted llama monstruo hasta la manera definitiva. Tendrían entonces un valor como las pruebas de aguafuerte. ¿ Pero usted no quiere leérmelos ?

Rubén : Mañana, Marqués.

El Marqués : Ante mis años, y a la puerta de un cementerio, no se debe pronunciar la palabra mañana. En in, montemos en el coche, que aún hemos de visitar a un bandolero. Quiero que usted me ayude a venderle a un editor el manuscrito de mis Memorias. Necesito dinero. Estoy completamente arruinado ; desde que tuve la mala idea de recogerme en mi Pazo de Bradomín. ¡ No me han arruinado las mujeres, con haberlas amado tanto, y me arruina la agricultura !

Rubén : ¡ Admirable !

(16) [...] Le marquis de Bradomín, avec un sourire, s'enveloppe dans sa cape. Rubén Darío tient toujours à la main l'enveloppe de la lettre où il a écrit quelques lignes. Et quittant l'abri du mur, la voiture du vieux marquis s'approche de la porte du cimetière.

El Marqués : Ce sont des vers, Rubén ? Vous voulez bien me les lire ?

Rubén : Quand je les aurai épurés. C'est encore un monstre.

el Marqués : Cher Rubén, on devrait publier les vers avec tout leur processus de création,

depuis ce que vous appelez monstre jusqu'à la forme définitive. Ils auraient alors la valeur des épreuves d'eaux-fortes. Mais vous ne voulez pas me les lire ?

Rubén : Demain, Marquis.

El Marqués : Étant donné mon âge, et à la porte d'un cimetière, on ne doit pas prononcer le mot demain. Enfin, montons en voiture, je dois encore rendre visite à un brigand. Je veux que vous m'aidiez à vendre le manuscrit de mes Mémoires à un éditeur. J'ai besoin d'argent. Je suis complètement ruiné ; depuis que j'ai eu l'idée malencontreuse de me retirer dans mon manoir de Bradomín. Les femmes ne m'ont pas ruiné, même si je les ai beaucoup aimées, et c'est l'agriculture qui me ruine !

Rubén : Admirable !

(Valle-Inclán 2006, p. 201)

Il arrive même que cela soit explicitement formulé :

[...] hablaba de espaldas a la cámara o algo así, pero la gente empezó a atar cabos y enseguida llegó a la conclusión de que era él. Yo no lo sé, ya le digo. Lo que sí sé es que antes de que pusieran el reportaje en la tele y todo se liase Rodney ya llevaba varias semanas sin salir de casa, y luego tampoco se supo nada de él hasta que, bueno, hasta que se quitó de en medio. En in, no me haga hablar de esto, es una historia muy jodida y yo no la conozco bien. A quien debería ver es a su mujer. A la mujer de Rodney, quiero decir. Ya que se ha molestado en hacer el viaje [...].

– ¿ su mujer todavía vive en Rantoul ?

– Claro. Aquí al lado, en casa de Rodney.

(17) [...] il parlait en tournant le dos à la caméra ou presque, mais les gens ont commencé à faire des déductions et ils en sont tout de suite arrivés à la conclusion que c'était lui. Moi, je ne sais pas, je vous le dis. Ce que je sais, c'est qu'avant que le reportage passe à la télé et que tout se complique, cela faisait plusieurs semaines que Rodney ne sortait plus de chez lui, et ensuite, on n'a rien su de lui, jusqu'à ce que, bon, jusqu'à sa disparition. Enfin, ne me faites pas parler de tout ça, c'est une sale histoire et je ne la connais pas bien. C'est sa femme que vous devriez voir. La femme de Rodney, je veux dire. Puisque vous avez pris la peine de faire le voyage [...].

– Sa femme vit toujours à Randoul ?

– Bien sûr. Ici, à côté, dans la maison de Rodney.

(Cercas 2005, p. 250)

ou encore :

Con deliberada ingenuidad pregunté :

– ¿ Tú has fracasado ?

Una sonrisa mordaz curvó sus labios.

– Claro que no – dijo en un tono equívoco, entre agresivo y tranquilizador. Era sólo una forma de hablar, hombre. Ya todos sabemos que sólo fracasan los idiotas. Pero ahora dime una cosa : ¿ cómo le llamas tú a haber tirado por la borda dos matrimonios, estar más sola que una perra, tener cuarenta años y ni siquiera haber hecho una carrera académica decente ? – Hizo un silencio y, a la vista de que yo no contestaba, prosiguió sin acritud, como apaciguada por su propio sarcasmo – : En fin, vamos a dejarlo... ¿ Qué vas a hacer mañana ?

(18) avec une ingénuité délibérée je questionnai :

– tu as échoué, toi ?

Un sourire acerbe courba ses lèvres.

– Bien sûr que non, dit-elle d'un ton ambigu, mi agressif, mi apaisant. Ce n'était qu'une façon de parler, voyons. Nous savons tous qu'il n'y a que les idiots pour échouer. Mais maintenant, dis-moi une chose : comment appelles-tu le fait d'avoir torpillé deux mariages, d'être plus seule qu'une chienne, d'avoir quarante ans et de ne pas même avoir fait des études convenables. – elle garda le silence et, comme je ne répondais pas, elle poursuivit sans aigreur, comme apaisée par ses propres sarcasmes – : enfin, laissons cela... Que vas-tu faire demain ?

(Ibid., p. 237)

En fin signifie parfois l'abandon (momentané ou non) de l'acte discursif et il peut se suffire à lui-même comme dans la deuxième occurrence de l'exemple (19) :

– Cuando el estudioso de la literatura se enfrenta con el término realismo, encuentra ante él una falta de unidad de criterio para definir este concepto. ¿ Qué entiendes tú por realismo cuando lo aplicas a tu obra ? ¿ Coincide, o no, tu concepción del realismo con la que sustenta, en general, la crítica al referirse concretamente al realismo decimonónico ?

– [...] Entonces el realismo tradicional, lo que se llama realismo, consiste pura y simplemente en disminuir el alcance de lo real y reducirlo a cosas tan evidentes como la realidad material y la realidad humana, e incluso a las relaciones interpersonales o a las que uno tiene consigo mismo. En fin₁, todo este tipo de cosas que sirven, en diversas etapas, de pretexto literario. De manera que hay momentos en los que interesa más lo personal – que es la época de la novela psicológica –, las relaciones entre las personas, y otros en que se entiende lo social de maneras distintas, según las ideologías dominantes, se entiende como lucha de clases, como instalación de un hombre en la sociedad luchando contra ella..., ¡ en fin₂... ! Ahora bien, esto

no agota lo real ; no agota lo que quiere agotar : la realidad. Y no la agota porque la realidad es cambiante.

- (19) – Quand celui qui étudie la littérature rencontre le terme réalisme, il se trouve devant une absence d'unité de critère pour définir ce concept. Qu'entends-tu, toi, par réalisme lorsque tu l'appliques à ton œuvre ? Ta conception du réalisme coïncide-t-elle ou non avec celle que défend en général la critique lorsqu'elle se réfère concrètement au réalisme du dix-neuvième siècle ?

– [...] le réalisme traditionnel, ce que l'on appelle réalisme, consiste alors purement et simplement à diminuer la portée du réel et à le réduire à des choses aussi évidentes que la réalité matérielle et la réalité humaine et même aux relations interpersonnelles ou à celles que l'on entretient avec soi-même. Bref 1, toutes ces choses qui servent, en diverses étapes, de prétexte littéraire. De sorte qu'il y a des moments où on est plus intéressé par ce qui est personnel – c'est l'époque du roman psychologique –, par les relations entre les personnes, et il y en a d'autres où on entend le social de différentes façons, selon les idéologies dominantes, on l'entend comme lutte de classes, comme installation d'un homme dans la société et en lutte contre elle... Enfin² ! Mais, cela n'épuise pas le réel ; cela n'épuise pas ce que cela veut épuiser : la réalité. Et cela ne l'épuise pas parce que la réalité est changeante.

(Becerra 1990, p. 15-16)

En fin, nous l'avons dit, partage avec *al fin y al cabo* l'idée d'achèvement véhiculée par le substantif *fin* : le segment dans lequel apparaît *en fin* vient clore quelque chose. Il permet de terminer une énumération, une série d'arguments co-orientés (13), il reformule en récapitulant (14), il introduit l'abandon d'un thème discursif (15 à 17) ou l'interruption d'un acte de parole (19, *en fin* 2).

Mais il nous semble que la clôture n'est pas toujours une fin en soi. Autrement dit, même si *en fin* induit une conclusion et que celle-ci présuppose un avant discursif, il y a souvent avec ce marqueur une tension potentielle vers l'après : il réoriente très souvent le discours. Il clôt une perspective et en ouvre une autre simultanément. C'est un peu comme si le nouvel espace référentiel dans lequel la préposition *en* inclut le co-texte gauche se constituait en un nouveau point de départ.

Reprenons quelques-uns des exemples cités précédemment. Dans (13), *todo* (tout), introduit par *en in*, synthétise, on l'a vu, les qualités citées par

Alfredo : Visi a vraiment tout pour plaire. Mais ces qualités n'ont que peu d'intérêt en soi, elles prennent au contraire tout leur sens dans le cadre de la relation avec le jeune homme. Elles n'ont de sens que par ce qu'elles lui permettent d'enchaîner avec cet aveu : *Yo creo que la quiero mucho* (je crois, moi, que je l'aime beaucoup). La suite confirme cette interprétation : lorsque Alfredo reproche à sa tante de ne pas l'écouter, il parle de *mis relaciones* (mes fréquentations), du lien existant entre Visi et lui. Le marqueur ouvre donc, grâce à la préposition *en*, un espace mental contenant dans lequel l'argument introduit subsume les arguments précédents.

Dans (15), *en fin* opère une récapitulation, mais si l'on considère la suite du discours, l'on s'aperçoit que le segment introduit par *en fin* permet un recentrage sur la personne du locuteur. La narratrice, en effet, parle d'elle-même, puis des activités de ses semblables le vendredi soir. Elle semble s'exclure et envisager les choses de l'extérieur : *y te da pena de la gente que está cenando en restaurantes...* (et tu plains les gens qui dînent dans des restaurants...), puis elle revient clairement à elle : *lo que suelo hacer yo misma...* (ce que je fais moi-même d'habitude...). La personne du locuteur est exprimée à la fois par la désinence verbale du verbe *soler* (avoir l'habitude de) et par le pronom personnel sujet *yo* (je), renforcé par *misma* (même) qui fonctionne ici comme foyer au sens où il est le lieu de l'accent focal et reçoit une intonation marquée. Les paragraphes suivants continuent la focalisation sur la personne du locuteur : *Me acabo de beber la primera copa a tu salud...* (Je viens de boire la première coupe à ta santé...), *Antes de servirme la segunda copa, me he levantado...* (Avant de me servir la deuxième coupe, je me suis levée...). L'on constate donc un recentrage sur le locuteur en tant qu'être du monde (λ), c'est-à-dire objet du discours (Ducrot 1984, p. 199-201).

La réorientation est souvent thématique : le locuteur abandonne un thème discursif parce qu'il ne sert à rien de continuer à en parler :

Don José Rodríguez de Madrid está hablando con dos amigos que juegan a las damas.

– Ya ven ustedes, ocho duros, ocho cochinos duros. Después la gente, habla que te habla.

Uno de los jugadores le sonrío.

– ¡ Menos da una piedra, don José !

– ¡ Psché ! Poco menos. ¿ A dónde va uno con ocho duros ?

– Hombre, verdaderamente, con ocho duros poco se puede hacer, ésa es la verdad ; pero, ¡ en fin !, lo que yo digo, para casa todo, menos una bofetada.

– Sí, eso también es verdad ; después de todo, los he ganado bastante cómodamente...

(20) *Al violinista a quien echaron a la calle por contestar a don José, ocho duros le duraban hasta ocho días. Comía poco y mal, cierto es, y no fumaba más que de prestado, pero conseguía alargar los ocho duros durante una semana entera ; seguramente había otros que aún se defendían con menos.* Don José Rodríguez de Madrid parle avec deux amis qui jouent aux dames.

– Vous voyez, huit duros ⁶, huit malheureux duros. Et les gens après, et vas-y que je parle. Un des joueurs lui sourit.

– C'est mieux que rien !

– Peuh ! À peine. Où va-t-on avec huit duros ?

– Réellement, mon vieux, avec huit duros on ne peut pas faire grand-chose, c'est bien vrai ; enfin ! Moi, ce que j'en dis, c'est que tout ce qui rentre fait ventre, sauf les coups.

– Oui, c'est bien vrai ; après tout, je les ai gagnés assez facilement... au violoniste qu'on avait jeté à la rue parce qu'il avait répondu à don José, huit duros lui faisaient jusqu'à huit jours. Il mangeait peu et mal, c'est certain, et il ne fumait que les cigarettes qu'on lui donnait, mais il parvenait à faire durer les huit duros une semaine entière ; il y en avait sûrement d'autres qui se vivaient même avec moins. (Cela 1985, p. 49-50)

Nombreux sont les cas où le segment introduit par *en fin* fait suite à un mouvement concessif et introduit une espèce d'aphorisme qui vient clore formellement l'échange avec l'interlocuteur. Ici, don José se plaint d'avoir gagné une misère à la loterie et ses amis lui font remarquer que c'est toujours mieux que rien : *menos da una piedra* (c'est mieux que rien), dit le premier. Le deuxième abonde, dans un premier temps, dans le sens de don José pour apporter ensuite un correctif : tout est bon à prendre. Il s'opère là encore un recentrage sur la personne du locuteur : l'on passe de l'indéfinition avec *se – poco se puede hacer* (on ne peut pas faire grand-chose) – à l'individualisation absolue avec un verbe à la première personne du singulier renforcé par la

présence du pronom sujet *yo* : *lo que yo digo* (moi, ce que j'en dis). Le locuteur, avec *en in*, dit clairement *restons-en là*, mais il a introduit avec *pero* un argument anti-orienté. Au point de vue de son interlocuteur, il oppose le sien qui devient le nouvel objet de discours et il compte bien que son argumentation fera son chemin dans l'esprit de son interlocuteur. C'est ce qui se passe dans notre exemple, puisque don José reconnaît finalement que son ami a raison.

L'exemple (18) présente également un cas de réorientation thématique patent. L'on observe que, dans cet exemple, le segment introduit par *en fin* vient synthétiser ce qui précède : *hizo un silencio* (il garda le silence) et *yo no contestaba* (je ne répondais pas).

La question qui se pose est la suivante : est-ce réellement *en fin* qui introduit la réorientation ? Nous avons le sentiment que non. *En fin* déclare, comme nous l'avons dit, que ce qui suit est à comprendre comme la fin de quelque chose (énumération, argumentation, thème discursif, acte de parole) et nous sommes tentée de croire qu'il ne fait que cela. Mais il favorise certainement la réorientation car, si le discours continue après la phase de clôture, il le fait nécessairement sur de nouvelles bases.

*

Nous voici arrivée, nous aussi, au terme de notre parcours. Il ressort de l'examen du corpus étudié que le comportement de nos deux marqueurs doit beaucoup aux prépositions qu'ils renferment. Ainsi, *a* dans *al fin y al cabo* nous situe en contiguïté avec la limite et renvoie au parcours accompli antérieurement. Le marqueur va alors introduire le terme d'un parcours délibératif que l'interlocuteur devra reconstruire. Grâce à *en*, qui est la préposition de l'intériorité mais aussi de la localisation ponctuelle, *en fin* ouvre un espace mental englobant dans lequel il inclut la séquence qu'il introduit ou accompagne. Et cet espace mental peut se faire point de départ d'une nouvelle perspective. Très souvent, *en fin* sélectionne un nouveau

topique qui réoriente le discours.

Bibliographie

CAMPRUBI Michel, 2001, *Études fonctionnelles de grammaire espagnole*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

CASADO VELARDE Manuel, 1998, «Lingüística del texto y marcadores del discurso », *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*, M. A. Martín Zorraquino, e. Montolío Durán éd., Madrid, arco-libros, p. 55-70.

DUCROT Oswald, 1984, *Le dire et le dit*, Paris, Minuit.

GARCÉS GÓMEZ María Pilar, 2006, «Las operaciones de reformulación », *Actas del XXV Simposio internacional de la Sociedad española de lingüística*, León, Université de León, p. 654-672 (en ligne : <http://www3.unileon.es/dp/dfh/SEL/actas.htm>).

GRICE Herbert Paul, 1979, «Logique et conversation », *Communication*, n^o 30, p. 57-72.

GÜLICH Elisabeth, KOTSCHI Thomas, 1983, «Les marqueurs de reformulation paraphrastique », *Cahiers de linguistique française*, n^o 5, p. 305-351.

MARTÍN ZORRAQUINO María Antonia, MONTOLÍO DURÁN Estrella éd., 1998, *Los marcadores del discurso. Teoría y análisis*, Madrid, Arco-Libros.

— PORTOLÉS LÁZARO José, 1999, «Los marcadores del discurso », *Gramática descriptiva de la lengua española*, I. Bosque Ignacio, V. Demonte éd., Madrid, Espasa Calpe, cap. 63, vol. 3, p. 4051-4213.

ROSSARI Corinne, 1990, « Projet pour une typologie des opérations de reformulation », *Cahiers de linguistique française*, n^o 11, p. 345-359.

ROULET Eddy, 1987, « Complétude interactive et connecteurs reformulatifs », *Cahiers de linguistique française*, n^o 8, p. 111-140. — *et al.*, 1991, *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.

Corpus

BECERRA Carmen, 1990, *Guardo la voz, cedo la palabra. Conversaciones con Gonzalo Torrente Ballester*, Barcelone, Anthropos.

CELA Camilo José, 1985, *La colmena*, Madrid, PPP Ediciones.

CERCAS Javier, 2005, *La velocidad de la luz*, Barcelone, Tusquets.
DELIBES Miguel, 2003, *Cinco horas con Mario*, Barcelone, Destino.
LLAMAZARES Julio, 1996, *La lluvia amarilla*, Barcelone, Seix Barral.
MARSÉ Juan, 1996, *Últimas tardes con Teresa*, Barcelone, Seix Barral.
MARTÍN GAITE Carmen, 1992, *Nubosidad variable*, Barcelone, Anagrama.
VALLE-INCLÁN Ramón del, 2006, *Luces de bohemia*, Madrid, Espasa Calpe.

Notes

- 1 Bien qu'il soit toujours délicat d'établir des correspondances d'une langue à une autre, l'on peut dire que *al fin y al cabo* est très proche de marqueurs français *en fin de compte*, *tout compte fait* ou encore *après tout*. Quant à *en in*, il a de grandes affinités avec *enfin* – en sachant que ce dernier correspond, selon les contextes, à *en fin* ou à *por fin* – et avec *bref*.
- 2 Toutes les traductions proposées sont les nôtres.
- 3 *Es decir* et *esto es* sont des équivalents de *c'est-à-dire*. *O sea, mejor dicho* sont plutôt proches de *autrement dit* et *a saber* de *à savoir*.
- 4 Dans *estoy en el patio*, la cour est vue comme un espace qui peut contenir le locuteur.
- 5 Il existe, bien évidemment, des termes qui acceptent les deux représentations – limite ou étendue –, c'est alors la préposition qui indiquera la vision du locuteur : *Bilbao está a orillas del Cantábrico / me quedo en la orilla* (Bilbao est au bord de la mer cantabrique / je reste sur le bord).
- 6 Le duro est une pièce de monnaie de 5 pésètes.

Les échelles additives avec *además* 1

José Portolés

Le connecteur additif *además* ²

Además est l'un des marqueurs du discours de l'espagnol ³. Ceux-ci sont des unités linguistiques invariables, ils n'exercent aucune fonction syntaxique dans le cadre de la prédication phrastique et possèdent un contenu commun dans le discours : celui de guider les inférences qui se réalisent dans la communication, en accord avec leurs différentes propriétés morphosyntaxiques, sémantiques et pragmatiques (Portolés 2001, p. 25-26). Parmi les marqueurs du discours, *además* est un connecteur : il unit le membre de discours où il se trouve à un autre le précédant. Il permet, de cette façon, l'inférence de conclusions difficiles à obtenir si les deux membres restaient indépendants (Portolés 2001, p. 139).

Tiene una dedicación sin límites y casi visceral a su trabajo. Trabaja muchísimo y, además, le gusta.

- (1) Il a un dévouement sans bornes et presque impulsif envers son travail. Il travaille énormément et, en plus, ça lui plaît.

(*El País Semanal*, 7 avril 2002, p. 38)

L'on aurait pu inférer du premier membre de discours – *trabaja muchísimo* (il travaille énormément) – que tout ce travail pouvait fatiguer cette personne ; cependant, le membre de discours qui introduit *además* nous contraint à tirer un autre type de conclusions, lesquelles doivent coïncider avec *trabajar mucho* (travailler beaucoup) et *gustar trabajar mucho* ⁴ (aimer beaucoup travailler). Signalons, cependant, que le fait qu'un connecteur unisse le membre de discours où il se trouve à un membre précédent ne veut pas dire qu'ils doivent être contigus.

En la nevera hay huevos, leche, queso y fruta. Y hielo, por supuesto. No pasaremos hambre. Además, Marta nos ha dejado un pollo en el horno.

- (2) Dans le frigo il y a des œufs, du lait, du fromage et des fruits. Et des glaçons, bien sûr. Nous ne mourrons pas de faim. En plus, Marta nous a laissé un poulet dans le four. (santiago Moncada, Siempre en otoño, 1993 ; CREA ⁵)

Le fait que *Marta haya dejado un pollo en el horno* n'est pas lié au segment précédent *No pasaremos hambre*, mais aux aliments qu'il y a dans le frigidaire. Il ne faut pas oublier qu'un connecteur discursif n'est pas une conjonction et que la relation qu'il convoque de par son sens est propre à la deixis discursive et non à la syntaxe.

D'autres marqueurs, que nous classons en tant qu'opérateurs (Portolés 2001), permettent que le membre de discours précédant le marqueur ne soit pas exprimé. C'est le cas par exemple du marqueur *en definitiva* (en fin de compte). Comparons les emplois suivants de *en definitiva* :

[El Madrid] *Comenzó bien, dominando el partido, imponiendo un ritmo alto. En definitiva, mostró una imagen amenazante para tratar de intimidar al contrario.*

- (3a) [Le Real Madrid] commença bien, contrôlant le match, imposant un rythme élevé. En fin de compte, il a montré une image menaçante pour essayer d'intimider son rival. (óscar García, <http://www.elpais.com>, 10 janvier 2008)

Siempre queda el consuelo de pensar que el poder no tiene recursos suficientes para digerir toda la información ; y a veces se le pasa porque, en definitiva, está en manos de humanos.

- (3b) On est toujours réconfortés par l'idée que le pouvoir n'a pas les ressources suffisantes pour digérer toute l'information ; et parfois il l'oublie parce que, en fin de compte, il se trouve dans les mains d'êtres humains.
(<http://www.elpais.com>, 6 novembre 2007)

Dans l'exemple (3a) il y a tout d'abord différents membres de discours – *dominar el partido, imponer un ritmo alto* – qui se condensent dans le membre de discours introduit par *en definitiva*. Ce n'est plus le cas, en revanche, dans l'exemple (3b) où *en definitiva* n'est pas connecté à un

membre précédent. Cependant, dans le cas de *además* le membre précédent doit apparaître ou bien être accessible à partir du contexte ⁶.

C'est ce que l'on peut voir dans un dessin de l'humoriste Antonio Mingote (dans *XL Semanal*, 1010, 4-10 mars 2007). Un mari y est représenté entrant dans sa chambre. Il y découvre sa femme avec un amant : celui-ci a une cigarette à la main. Le mari s'exclame : ¡ *Y además fumando!* (et en plus il est en train de fumer !). Le dessin montre clairement ce que l'amant faisait *en plus de fumer*.

Pour affiner le sens argumentatif de *además*, il faut le comparer à d'autres marqueurs qui ont un sens proche. Dans une étude exhaustive, Juan Manuel Cuartero Sánchez (2002, p. 273-275) propose de limiter le sens de *además* à ce qu'il considère comme exclusivement additif, supprimant, dans la relation additive, la condition selon laquelle les deux membres de discours reliés ont une même orientation argumentative. Celle-ci constituerait, à son avis, un effet de sens. Cependant, bien qu'il soit vrai que dans des textes descriptifs – comme ceux que propose Cuartero Sánchez – l'interprétation d'une argumentation est plus difficile, il existe néanmoins des preuves qui montrent que les membres de discours reliés par *además* doivent pouvoir être interprétés comme étant co-orientés, c'est-à-dire comme conduisant à une conclusion commune. Le contraste entre *pero además* et *pero asimismo* en constitue l'une des preuves. Nous savons que la conjonction *pero* non seulement peut connecter deux membres de discours ayant une orientation argumentative différente – par exemple *El tren es rápido, pero es caro* (le train est rapide, mais c'est cher) – mais il peut connecter également deux membres de discours ayant une même orientation – par exemple *El tren es rápido, pero, sobre todo, es cómodo* (le train est rapide, mais, surtout, il est confortable), où le fait que le train soit confortable ne s'oppose pas à ce qu'il soit rapide – (Acín 1993, García Negroni 1995, 2003, Anscombe 2001, p. 20-21, Portolés 2001, p. 99-101). *Asimismo* ⁷ (de même, aussi) unit deux membres de discours sans restrictions argumentatives, raison pour laquelle

nous le trouvons avec *pero* dans des cas où les deux membres de discours s'opposent ⁸ :

Este escarabajo valioso puede ser un envío de Dios, pero asimismo puede ser un envío, una tentación del Demonio.

- (4) Ce scarabée précieux peut être un envoi de Dieu, mais aussi ce peut être un envoi, une tentation du Démon.

(Manuel Mújica Láinez, *El escarabajo*, 1982 ; CRea)

Le fait que le scarabée puisse être une tentation du Démon est contraire au fait qu'il puisse être un envoi de Dieu. Cependant, quand *pero* et *además* coïncident, il n'y a pas d'opposition :

Los espectadores abuchearon la Traviata de Pasqual [...], pero además los periódicos alemanes y austriacos han tachado su trabajo de banal y fallido.

- (5a) Les spectateurs huèrent la Traviata de Pasqual [...], mais en plus les journaux allemands et autrichiens ont qualifié son travail de banal et raté.

(El Mundo, 8 août 1995 ; CREA)

Le fait que les spectateurs aient hué l'opéra ne s'oppose pas, bien au contraire, à ce que les journaux aient publié des critiques défavorables. Un autre exemple similaire :

Me entendía con él muy bien, profesionalmente hablando ; pero además éramos muy amigos.

- (5b) Je m'entendais très bien avec lui, en termes professionnels ; mais en plus nous étions très amis.

(ABC, 2 septembre 1989 ; CREA)

Ce comportement de *además* avec *pero* nuance l'hypothèse de Cuartero Sánchez : bien qu'il soit possible de trouver des exemples avec *además* dans des discours descriptifs où les deux membres liés ne peuvent pas être interprétés comme des arguments, il n'est pas possible, en revanche, que ces

deux membres aient une orientation argumentative différente ⁹ . Ceci arrive par contre avec d'autres marqueurs comme *asimismo* ¹⁰ .

Un deuxième contraste nous aidera à nouveau à jeter un peu de lumière sur le sens argumentatif de *además*. Bien qu'il soit un connecteur additif, *encima* se distingue de *además* au moins dans deux emplois. Voyons le premier : avec *encima* l'on interprète le membre précédent comme un argument qui devrait être suffisant pour atteindre une conclusion, ce qui n'est pas le cas pour *además*. Il est ainsi possible d'imaginer qu'une inspectrice des impôts dise à un contribuable :

- Tiene que traer el certificado de haberes de su trabajo habitual y, además, los certificados de todos los otros ingresos que haya tenido el último año.*
- (6a) Vous devez apporter le certificat d'appointements de votre travail et, en plus [además], tous vos revenus de l'année dernière.

Mais nous serions surpris si l'inspectrice disait :

- (6b) # *Tiene que entregar el certificado de haberes de su trabajo habitual y, encima, los certificados de todos los otros ingresos que haya tenido el último año.*
- (6b) # Vous devez remettre le certificat d'appointements de votre travail habituel et, en plus [encima], les certificats de tous les autres revenus que vous ayez perçus l'année dernière.

Cela est dû au fait que que l'emploi de *encima* nous ferait penser que, pour cette inspectrice, il était suffisant de remettre le certificat d'appointements habituel et que, néanmoins, elle demande les autres certificats (Portolés 2001, p. 101) ¹¹ .

Résumons les propriétés argumentatives de *además* que nous avons vues jusqu'ici : il s'agit d'un connecteur – face aux opérateurs comme *en definitiva* (en fin de compte) –, son sens est additif – face à l'ordonnateur *asimismo* – et il ne présente pas comme argumentativement suffisant le membre de discours

qui le précède – face au connecteur additif *encima*.

Le sens informatif de *además*

Thème/rhème et focus/alternative

Les êtres humains organisent leur discours de telle sorte qu'il s'adapte aux connaissances contextuelles, aussi bien verbales qu'extra-verbales, des interlocuteurs. Nous pouvons acquérir ces arrière-plans mentaux à partir de ce que nous venons d'écouter ou de lire, ou nous pouvons les trouver dans notre mémoire à long terme. Généralement, les études sur la structure informative sont centrées sur deux types de phénomènes : la distinction entre une information ancienne et une information nouvelle – thème/rhème – et la focalisation.

Además admet deux types de constructions :

- (7a) *María es inteligente y, además, trabajadora.*
María est intelligente et, en plus, travailleuse.
- (7b) *Además de inteligente, María es trabajadora.*
Outre le fait qu'elle est intelligente, María est travailleuse.

Dans l'exemple (7a), *además* est un connecteur qui unit le membre de discours où il se trouve à un autre précédent. En revanche, dans (7b) *además* met en relief l'élément auquel il renvoyait en (7a) ¹². Dans ce dernier cas, l'information qui est récupérée avec *además* est généralement une information connue – thématique –, ou bien parce qu'elle a été énoncée dans un discours précédent (7a), ou parce qu'elle est présentée comme connue de l'interlocuteur (7b) ¹³.

No sé si el autor se ha percatado de que la verdad, además de verdadera, es divertida.

- (8a) Je ne sais pas si l'auteur s'est aperçu que la vérité, en plus d'être vraie, est amusante. (José Antonio Marina, *Teoría de la inteligencia creadora*, 1993, p. 11)

Además de por la boca, la aspirina puede administrarse por vía tópica.

- (8b) En plus de pouvoir être administrée par voie orale, l'aspirine peut être administrée par voie topique.

(*El Mundo*, 1^{er} mai 1997 ; CREA)

D'autre part, l'élément mis en relief par *además de* doit avoir un corrélat similaire dans le membre de discours où se trouve l'incise. De ce point de vue, il agit comme un focalisateur qui, en mettant en relief une alternative, convoque un focus. Dans les exemples (8) à *verdadera* correspond *divertida* et à *por la boca, por vía tópica*.

Alternative

Focus

Además de verdadera (en plus d'être vrai) *Divertida* (amusante)

Además de por la boca
(en plus d'être administrée par voie orale) *Por vía tópica*
(par voie topique)

Le fait que l'exemple (9) soit perçu comme étrange :

- (9) # *Además de en invierno, la aspirina puede administrarse por vía tópica.*
En plus d'être administrée en hiver, l'aspirine peut être administrée par voie topique.

est dû à ce que *en invierno* est mis en relief, mais dans le membre de discours où est localisée cette incise nous ne trouvons aucun élément pouvant constituer un focus, c'est-à-dire, pouvant être une réponse à une même question.

¿ *Cómo se administra la aspirina* ? (Comment est administrée l'aspirine ?)

Por la boca (Par voie orale)

Por vía tónica (Par voie topique)

¿ ?

En invierno (En hiver)

Por vía tónica (Par voie topique)

Nous passons maintenant aux emplois de *además* en tant que connecteur, c'est-à-dire dans les emplois de (7a). Par le biais du connecteur, l'on convoque également, même si cela est moins évident, une alternative dans un premier membre de discours à partir d'un élément mis en relief dans le deuxième membre.

- (10a) *Thompson salía más barato. Para muchos era un inconsciente que, además, no ponía condiciones.* Thompson faisait moins cher. Pour beaucoup de personnes c'était un inconscient qui, en plus, ne mettait pas de conditions.
(Javier Reverte, *El sueño de África* [1996] 2003, p. 302)

- (10b) *Propuesto por el PSOE, fue además votado tanto por UCD como por AP desde 1983.* Proposé par le Psoe, ce fut voté en plus aussi bien par UCD que par AP à partir de 1983. (José María Maravall, *El País*, 18 février 1996, p. 15)

C'est le cas en (10a) *ser inconsciente/no poner condiciones* (être inconscient/ne pas mettre de conditions), et en (10b) *ser propuesto por el PSOE/ser votado por UCD y AP* (être proposé par le PSOE/être voté par UCD et AP). Ceci explique que l'on puisse remplacer *encima* par *además* dans :

- (11) *El psiquiatra me adoraba, tía. No es para menos : le ponía al día y encima le pagaba.* Le psychiatre m'adorait. Bien sûr, c'est normal : je le mettais au courant et en plus je le payais.
(Elvira lindo, *El País Domingo*, 22 février 2004, p. 15)

mais que le remplacement soit étrange dans :

Qué suerte tiene el tío para todo. Y encima se queja.

- (12) Quel pot il a, ce mec, dans tout ce qu'il fait. et en plus il se plaint.
(José Luis alonso de Santos, *Bajarse al moro*, 1985 ; CREA)

Il s'agit d'un deuxième emploi où *además* et *encima* se distancient. Dans ce cas, le membre de discours avec *encima* constitue une conclusion contraire à l'argument précédent et il est difficile de l'interpréter comme réponse à une même question. En conclusion : avec *además* les deux membres reliés doivent pouvoir être interprétés avec une même orientation argumentative et, sauf quelques rares exceptions, comme un focus et son alternative possible. Finalement, le membre de discours où se trouve *además* est interprété comme étant rhématique et souvent, mais pas toujours, le membre précédent comme étant thématique (Montolío Durán 2001, p. 4) ¹⁴ .

Échelles substitutives et échelles additives

Il faut ajouter à ces deux phénomènes de la structure informative du discours un autre phénomène qui a suscité beaucoup d'intérêt ces vingt dernières années : la scalarité, à savoir que des valeurs différentes peuvent être ordonnées dans une échelle informative par rapport à d'autres valeurs. Les études de particules scalaires ont déjà une certaine tradition au sein de la linguistique contemporaine au moins depuis Charles J. Fillmore (1965) et Laurence R. Horn (1969) aux États-Unis, et en France depuis Jean-Claude Anscombe (1973) ¹⁵.

Pour comprendre le sens scalaire de *además*, il convient de distinguer les échelles substitutives des échelles additives (Portolés 2007) ¹⁶. Dans le cas des premières, une valeur dans une échelle en remplace une autre. Supposons qu'avant un examen une étudiante demande à une autre : *Tu as tout appris ?* Si son amie répond : *J'ai appris presque toutes les notes de cours*, l'on implicite +> *Elle n'a pas appris toutes les notes de cours*. Cette échelle peut être représentée ainsi :

(14) + FORCE

- Toutes les notes de cours
- Presque toutes les notes de cours

Dans ce cas-là une valeur en remplace une autre. L'on ne peut pas soutenir à la fois que quelqu'un a appris presque toutes les notes de cours et qu'il a appris toutes les notes de cours.

Néanmoins, une deuxième interprétation avec une échelle additive est

également possible. Supposons que pour réussir l'examen il soit nécessaire d'avoir appris toutes les notes de cours et aussi un manuel. Maintenant, l'implicature à partir de *J'ai appris presque toutes les notes de cours* peut être différente +> *Elle n'a pas appris le manuel*. L'échelle aussi est différente :

(14) FORCE +

presque toutes les notes + le manuel —
presque toutes les notes —

Dans ce cas-là, la valeur supérieure de l'échelle est la somme de la valeur inférieure plus un autre élément (*le manuel*). Il ne s'agit pas d'une échelle substitutive – puisque la valeur supérieure n'empêche pas la valeur inférieure – mais d'une échelle additive, étant donné que dans la valeur supérieure l'on maintient l'inférieure.

Échelles additives avec *además*

Le connecteur *además* convoque des échelles additives. Il y a deux parties dans cette assertion : d'un côté, *además* convoque des échelles et, de l'autre, celles-ci sont additives et non substitutives. Commençons par la première. Supposons que quelqu'un demande comment s'appellent les Rois mages. La réponse doit contenir trois noms – *Melchor, Gaspar y Baltasar* – et l'on ne peut pas ajouter le troisième avec *además* – *Melchor, Gaspar y, además, Baltasar*. Si nous ajoutions *además* cela nous obligerait à inférer qu'il peut exister un contexte ayant une réponse avec seulement deux rois. L'apparition d'un membre avec *además* nous fait interpréter une valeur scalaire plus informative qu'une autre ($n + 1$), que l'on aurait pu considérer constituée uniquement par n . L'on peut même ajouter de nouveaux éléments en série avec d'autres *además*. Chacun d'entre eux convoque une valeur scalaire $((n + 1) + 1)$.

[...] *juzgan su obra como la de un escritor realista, y además castellanista, y además religioso.*

(15a) [...] ils jugent son œuvre comme celle d'un écrivain réaliste, et en plus castillaniste, et en plus religieux.

(José Ángel González Sainz, *Archipiélago*, n^o 26-27, 1996, p. 143)

Encantado de conocer a una mujer hermosa, que sabe lo que quiere y que además lo dice, y además que lo va a conseguir, y además lo está consiguiendo.

(15b) Je suis ravi de connaître une belle femme, qui sait ce qu'elle veut et qui en plus le dit, et qui en plus va y arriver, et qui en plus est en train d'y arriver.

(José Luis Alegre Cudós, *Locus amoenus*, 1989 ; CREA)

Il y a une autre preuve qui va dans la même direction. Observons l'exemple

suivant :

¡ Pidan perdón, rectifiquen y háganlo pronto, señores ! y además públicamente.

- (16) Demandez pardon, rectifiez et faites-le vite, messieurs ! et en plus publiquement.
(*El País*, 31 janvier 2008, p. 36)

Dans ce cas-là, *además* connecte un modificateur réalisant (*públicamente*) et son noyau (*pidan perdón*) (Ducrot 1995). Cependant, ce genre d'union avec *además* n'est possible que si le noyau a une valeur informative. Cela explique qu'il n'y ait aucun problème dans l'exemple suivant :

- (17a) *Una persona muy inteligente ha conseguido resolver el caso.*
Une personne très intelligente a pu résoudre l'affaire.

- (17b) *Un individuo fornido logró abrir la ventana.*
Un individu robuste réussit à ouvrir la fenêtre

mais qu'il y ait un problème si l'on unit les modificateurs *muy inteligente* et *fornido* par le biais de *además* :

- (18a) # *Una persona, además muy inteligente, ha conseguido resolver el caso.*
Une personne, en plus très intelligente, a réussi à résoudre l'affaire.

- (18b) # *Un individuo, además fornido, logró abrir la puerta.*
Un individu, en plus robuste, a réussi à ouvrir la porte.

En revanche, le problème disparaît dans :

- (19a) *Una inspectora, además muy inteligente, ha conseguido resolver el caso.*
Une inspectrice, en plus très intelligente, a réussi à résoudre l'affaire.

- (19b) *Un cerrajero, además fornido, logró abrir la puerta.*

Un serrurier, en plus robuste, a réussi à ouvrir la porte.

Cela est dû au fait qu'être inspectrice et être serrurier possèdent en soi des valeurs argumentatives pour résoudre l'affaire et ouvrir la porte respectivement, ce qui n'est pas le cas pour *persona* et *individuo*. Dans l'exemple (19), avec *además* l'on unit à un noyau, dont on suppose un certain nombre de propriétés, une propriété de plus, ce qui convoque une valeur scalaire supérieure. Pour cette même raison, il n'est pas possible d'ajouter des propriétés que possède déjà le noyau. Comparons :

(20a) # *Es todo un soldado y, además, valiente.*
C'est un vrai soldat et, en plus, courageux.

(20b) *Es todo un soldado y, además, bien parecido.*
C'est un vrai soldat et, en plus, il est très beau.

Parmi les propriétés que l'on attribue au meilleur des soldats – *todo un soldado* – se trouve le courage, mais non la beauté physique. Ceci explique que nous n'acceptons pas (20a) alors que nous acceptons (20b).

En deuxième lieu, comme nous l'avons déjà dit, l'échelle avec *además* est additive, c'est-à-dire que le membre de discours qui présente *además* ne remplace pas un autre membre de discours d'une valeur inférieure. C'est pourquoi *además* ne peut pas remplacer *es más* dans l'exemple suivant :

Yo, los poemas que escribo, nunca los termino — dijo. Es más, no paso nunca del primer verso.
(21a) Moi, les poèmes que j'écris, je ne les finis jamais – dit-il. Je dirai même plus, je ne dépasse jamais le premier vers.
(Enrique Vila Matas, *Bartleby y compañía*, 2004, p. 154)

Yo, los poemas que escribo, nunca los termino — dijo. Además, no paso nunca del primer verso.

- (21b) # Moi, les poèmes que j'écris, je ne les finis jamais – dit-il. En plus, je ne dépasse jamais le premier vers.

Es más présente un membre de discours comme une valeur supérieure – *no paso nunca del primer verso* – qui remplace une autre valeur inférieure précédente – *nunca los termino* –, ce qui n'est pas possible avec *además*. De même, et pour la même raison, *además* ne peut pas remplacer *incluso* dans des cas comme le suivant :

Los datos del paro son malos, incluso muy malos.

- (22a) Les données du chômage sont mauvaises, et même très mauvaises.
(*El País*, 9 novembre 2001, p. 85)

- (22b) # *Los datos del paro son malos y, además, muy malos.*
Les données du chômage sont mauvaises et, en plus, très mauvaises.

Dans l'exemple (22) le deuxième membre de discours – *muy malos* – remplace *malos*, qui a une valeur scalaire inférieure < *los datos son malos* \ *LOS DATOS SON MUY MALOS* >.

Échelles additives sans point culminant

Il existe, cependant, d'autres emplois de *incluso* où la substitution par *además*¹⁷ est possible.

La dieta de los españoles es excesivamente rica en grasas, en azúcares e, incluso, en proteínas.

(23a) L'alimentation des espagnols est excessivement riche en matière grasse, sucre et même en protéines.

(*El País*, 11 juin 2002, p. 30)

La dieta de los españoles es excesivamente rica en grasas, en azúcares y, además, en proteínas.

(23b) L'alimentation des espagnols est excessivement riche en matière grasse, sucre et, *en plus*, en protéines.

Cependant, le sens de ces deux énoncés n'est pas identique. Dans les deux cas le marqueur unit le membre de discours où il se trouve à un autre précédent. Et dans les deux cas, également, l'union des deux membres ($n + 1$), parce qu'elle convoque des échelles additives, est plus informative que la présence d'un seul membre. Or, dans le cas de *incluso* l'on convoque une échelle avec un point culminant, c'est-à-dire une échelle additive où l'on ajoute non seulement un élément de plus mais cet élément se présente d'une certaine façon comme étant plus informatif (Portolés 2007). Ainsi, dans ces emplois de *incluso* sont convoquées deux relations scalaires de façon simultanée : d'un côté, *grasas + azúcares + proteínas* est plus informatif que simplement *grasas + azúcares*. D'un autre côté, *proteínas* est plus informatif, parce que l'on s'y attend moins, que *grasas y azúcares*. Cette double scalarité ne se produit pas avec *además*, étant donné que le membre de discours qu'il introduit ne doit pas être plus inattendu ou un argument nécessairement plus fort que les précédents. Pour démontrer ceci, voyons l'exemple suivant :

Tres tantos del holandés, que además falló un penalti, permiten la goleada del Madrid sobre un Levante desestructurado.

(24) Trois buts du Hollandais, qui en plus a raté un penalty, permettent le carton du Madrid sur un levant déstructuré.

(*El País*, 11 septembre 2006, p. 74)

Le fait que l'avant-centre hollandais du Real Madrid ait raté un penalty n'a pas plus de force comme argument que le fait d'avoir mis trois buts. C'est l'union des trois buts plus le penalty raté qui montre la contribution de ce joueur à son équipe. Il arrive quelque chose de similaire dans :

El mítico ex jugador de la NBA [Michael Jordan] ha derrotado al laureado Severiano Ballesteros en el campo de golf del Parador de El Saler, y además ha ganado los 45 euros que habían apostado.

(25) Le mythique ex-joueur de la NBA [Michael Jordan] a vaincu le lauréat Severiano Ballesteros dans le terrain de golf du Parador de El Saler, et en plus il a gagné les 45 euros qu'ils avaient pariés.

(<http://www.libertaddigital.com>, 29 octobre 2004)

Il est fort probable qu'il soit plus important pour Michael Jordan de vaincre un champion de golf que de gagner un petit pari ¹⁸ .

Il faut cependant expliquer un autre comportement de *además*. Revenons à la blague d'antonio Mingote, évoquée plus haut : un mari trompé s'exclame ; *Y además fumando !* (et en plus il fume !). L'humour de la blague réside en ce que le mari unit à l'infidélité de sa femme un fait bien moins important : l'amant fume. Il semble donc que la valeur supérieure formée par les deux membres unis par *además* doit être clairement plus informative que la valeur inférieure, formée uniquement par le premier membre. Il n'est donc pas possible d'ajouter à *además* n'importe quel argument simplement co-orienté pour une conclusion déterminée.

Échelles et polyphonie

Jean-Claude Anscombre (1983, 1985) employa la théorie de la polyphonie, développée par Oswald Ducrot (1982, 1984), pour rendre compte du sens de certains connecteurs contre-argumentatifs du français ¹⁹. Dans son explication, les deux membres de discours unis par ce genre de connecteur ont des énonciateurs différents, et le locuteur s'identifie uniquement à l'un d'eux. Récemment, Henning Nølke (2006) soutient que le concept de polyphonie explique également les structures clivées. Ces constructions convoquent un paradigme avec, au moins, deux points de vue : celui du focus et celui de l'alternative. Ainsi, aussi bien avec les instructions argumentatives qu'avec les informatives, différents points de vue seraient reflétés et, par conséquent, la description du sens instructionnel de *además* qui a été proposée jusqu'à maintenant doit être complétée par la perspective polyphonique du discours (Portolés, 2011).

Nous avons vu que *además* convoque des échelles additives où la valeur scalaire supérieure est formée par les deux membres de discours unis face à une valeur inférieure, qui est constituée uniquement par le premier membre de discours. Le locuteur en utilisant *además* convoque deux points de vue : l'un est formé par les deux membres de discours connectés – la valeur supérieure dans l'échelle – ; l'autre est constitué uniquement par le premier membre de l'énoncé – la valeur inférieure –, dont il se détache. Observons un instant un cas spécial pour vérifier ceci. Le marqueur discursif *además* peut occuper un seul tour de parole et, dans ce cas-là, il est généralement interprété comme s'il faisait partie du dernier énoncé du sujet parlant précédent. Il en est ainsi, par exemple, dans l'illustration de l'humoriste Forges (<http://www.elpais.com>, 1^{er} octobre 2002). Deux personnages

discutent pendant qu'ils marchent :

Hablante A : Bush actúa de forma tan prepotente, falsa y violenta que va a acabar convirtiendo en héroe un elemento como Sadam.

Hablante B :... a costa del sufrimiento de multitud de seres humanos.

(26) *Hablante A : Además.*

Locuteur A : Bush agit avec une telle prépotence, de façon tellement fausse et violente qu'il va finir par transformer Sadam en un héros.

Locuteur B :... aux dépens de la souffrance de milliers d'êtres humains.

Locuteur A : En plus.

Le sujet parlant a en ajoutant *además* à ce qu'a dit le sujet parlant B peut se détacher de ce que lui-même a énoncé dans sa première intervention comme seul argument et créer un nouveau point de vue où se maintiennent les deux membres de discours connectés par ce marqueur.

*

Les deux éléments discursifs unis par le connecteur additif *además* doivent pouvoir être interprétés comme étant co-orientés et, sauf quelques rares exceptions, constituer une paire focus/alternative en accord avec la structure informative du discours.

De même, l'ensemble de ces deux membres constitue une valeur plus informative sur une échelle additive que le premier membre seul. Le sujet parlant qui utilise *además* soutient un nouveau point de vue face à la valeur inférieure formée seulement par le premier membre de discours, lequel constitue un point de vue qu'un autre locuteur ou lui-même auraient pu maintenir précédemment.

Finalement, le second membre, où se situe *además*, ne doit pas nécessairement être plus argumentatif que le premier, c'est-à-dire que l'échelle avec *además* n'a pas un point culminant. Cependant, cela n'empêche pas que la contribution informative de ce second membre doit

montrer clairement que le nouvel ensemble est plus informatif que le premier membre de discours à lui seul.

Bibliographie

- ACÍN Esperanza, 1993, *Aspectos de la adversación en español actual*, La Corogne, Université de la Corogne.
- ANSCOMBRE Jean-Claude, 1973, « Même le roi de France est sage. Un essai de description sémantique », *Communications*, n^o 20, p. 40-82.
- 1983, « *Pour autant, pourtant (et comment) : à petites causes, grands effets* », *Cahiers de linguistique française*, n^o 5, p. 37-84. — 1985, « Grammaire traditionnelle et grammaire argumentative de la concession », *Revue internationale de philosophie*, vol. 39, n^o 155, p. 333-349.
- 1998, « *Pero/sin embargo en la contraargumentación directa : razonamiento, genericidad y léxico* », *Signo y seña*, n^o 9, p. 75-104.
- 2001, « *Surtout et particulièrement : le traitement des particules pragmatiques dans le cadre de la théorie des stéréotypes* », *La pragmática de los conectores y las partículas modales*, vol. 6 de *Cuadernos de filología*, H. Ferrer, S. Pons éd., p. 1-22.
- BELLO Andrés, 1847, *Gramática de la lengua castellana destinada al uso de americanos*, notes de R. J. Cuervo, étude et édition de R. Trujillo, Madrid, Arco-Libros, 1988.
- BLAKEMORE Diane, 1989, *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Blackwell.
- BOSQUE Ignacio, DEMONTE Violeta éd., 1999, *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe.
- CUARTERO SÁNCHEZ Juan Manuel, 2002, *Conectores y conexión aditiva. Los signos « incluso », « también » y « además » en el español actual*, Madrid, Gredos.
- DUCROT Oswald, 1982, « La notion de sujet parlant », *Recherches sur la philosophie et le langage*, n^o 2, p. 65-93.
- 1984, « Esquisse d'une théorie polyphonique de l'énonciation », *Le dire et le dit*, Paris, Minuit, p. 171-233.
- 1995, « les modificateurs déréalisants », *Journal of Pragmatics*, n^o 24, p. 145-165.
- ESTÉVEZ MARAVER Juan Manuel, 2004, « Adverbios conectores aditivos en francés y sus

equivalentes en español », *Cauce*, n^o 27, p. 67-82.

FILLMORE Charles J., 1965, « Entailment rules in a semantic theory », *POLA Report*, n^o 10.

FUENTES RODRÍGUEZ Catalina, 2001, « Además, ¿ un conector argumentativo ? », *Sociolingüística andaluza*, n^o 12, P. Carbonero Cano *et al.* éd., p. 149-186.

GARCÍA NEGRONI María Marta, 1995, « Scalarité et réinterprétation : les modificateurs surréalisants », *Théorie des topoï*, J. -C. Anscombe éd., Paris, Kimé, p. 101-144.

— 2001a, « Argumentación, transgresión y refuerzo argumentativo : acerca del funcionamiento discursivo del conector *encima* », *Homenaje a Ofelia Kovacci*, E. N. de Arnoux et á. Di Tullio éd., Buenos Aires, Eudeba, 2001, p. 267-278.

— 2001b, « Les connecteurs espagnols *encima/además* : argumentation transgressive et argumentation normative », *Langages*, n^o 142, p. 41-56.

— 2003, *Gradualité et réinterprétation*, Paris, L'Harmattan.

— 2006, « Normatividad, transgresión y refuerzo argumentativo. A propósito de tres partículas escalares del español, *incluso/hasta/aun* », *Homenaje a Ana María Barrenechea*, R. Bein *et al.* éd., Buenos Aires, Eudeba, p. 171-186.

HORN Laurence R., 1969, « A presuppositional analysis of *only* and *even* », *Chicago Linguistic Society*, n^o 5, p. 98-107.

MARTÍN ZORRAQUINO María Antonia, PORTOLÉS José, 1999, « Los marcadores del discurso », *Gramática descriptiva de la lengua española*, I. Bosque et V. Demonte éd., Madrid, Espasa-Calpe, p. 4051-4213.

MONTOLÍO DURÁN Estrella, 2001, *Conectores de la lengua escrita*, Barcelone, Ariel.

NØIKe Henning, 2006, « Pour une théorie linguistique de la polyphonie : problèmes, avantages, perspectives », *Le sens et ses voix*, L. Perrin éd., Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n^o 28), p. 243-269.

PAVÓN LUCERO María Victoria, 1999, « Clases de partículas : preposición, conjunción y adverbio », *Gramática descriptiva de la lengua española*, I. Bosque et V. Demonte éd., Madrid, Espasa-Calpe, p. 565-655.

PORTOLÉS José, 1998, « La noción de suficiencia argumentativa », *Signo y seña*, n^o 8, p. 199-224.

— 2001, *Marcadores del discurso*, Barcelone, Ariel. — 2007, « Escalas informativas aditivas. Pruebas del español », *Spanish in Context*, vol. 4, n^o 2, p. 135-157.

— 2011, « Las partículas focales desde una perspectiva polifónica », *Marcadores del discurso : de la descripción a la definición*, H. Aschenberg et Ó. Loureda éd., Madrid, Iberoamericana, p. 51-76.

SAINZ Eugenia, 2003, *Marcadores del discurso e interferencia. Estudio contrastivo español/italiano*, Venise, Cartotecnica Veneziana.

SCHWENTER Scott A., 1999a, *Pragmatics of Conditional Marking. Implicature, Scalarity, and Exclusivity*, New York, Garland.

— 1999b, « two types of scalar particles : Evidence from Spanish », *Advances in Hispanic Linguistics. Papers from the 2nd Hispanic Linguistic Symposium*, vol. 2, J. Gutiérrez-Rexach, F. Martínez-Gil éd., Somerville, Cascadilla Press, p. 546-561.

— 2000, « Lo relativo y lo absoluto de las partículas escalares *incluso* y *hasta* », *Oralia*, n° 3, p. 169-197.

— 2001, « Additive particles and the construction of context », *Quaderns de Filologia. Estudis Linguistics*, n° 6, p. 245-262.

VAN DER AUWERA Johan, 1997, « Conditional perfection », *On Conditionals again*, A. Athanasiadou et R. Dirven éd., Amsterdam, John Benjamins, p. 169-190.

Notes

1 Ce travail de recherche a été possible grâce au projet FFI2010-20862 financé par le Ministerio de Economía y Competitividad d'Espagne. Nous tenons à remercier Sonia Gómez-Jordana, qui a traduit l'ensemble de l'article, y compris les exemples en espagnol.

2 *Además* peut être traduit en français par *en plus*.

3 L'on ne trouve pas en espagnol contemporain les emplois de *además* comme adverbe de degré que recueille a. Bello dans sa *Gramática* ([1847] 1988, § 221) : « colérico además, pensativo además, *significan lo mismo que* muy colérico, muy pensativo » (« *colérico además, pensativo además* veulent dire la même chose que *très en colère, très pensif* »).

4 Cette instruction sémantique est exposée dans D. Blakemore (1987, p. 92-97) pour *moreover*.

5 CREA (Corpus de Referencia del Español Actual), base de données développée par la Real Academia Española, disponible en ligne : www.rae.es

6 J. M. Estévez (2004, p. 78) souligne que dans la conversation l'argument précédent peut être implicite : *No quiero comprar ese coche. Además, no me gusta* (Je ne veux pas acheter cette voiture. en plus, elle ne me plaît pas). Dans ce cas *No gustar el coche* (Ne pas plaire la voiture) est un argument pour la conclusion *No querer comprar el coche* (Ne pas vouloir acheter la voiture) et il faut penser à un autre argument non exprimé. Sans nier cette possibilité, il ne faut pas oublier que cet argument pourrait ne pas être contigu et que, par conséquent, il pourrait être plus difficile à reconnaître ; c'est-à-dire que dans un discours précédent il aurait pu y avoir un argument contraire à l'achat de la voiture que *además* connecterait.

7 Sur *asimismo*, voir M. A. Martín Zorraquino et J. Portolés Lázaro (1999, § 63.2.3).

8 Pour une argumentation similaire dans le cas de *pero también* (mais aussi), voir E. Sainz (2003, p. 54-55).

9 A. Schwenter (2001, p. 242-243) arrive à une conclusion similaire quand il compare :

(i) *El centro comercial más grande de Alicante tiene además los mejores precios* (Le centre commercial le plus grand d'Alicante a en plus les meilleurs prix).

(ii) *El centro comercial más grande de Alicante tiene los mejores precios* (Le centre commercial le plus grand d'Alicante a les meilleurs prix).

Ce n'est qu'en (ii) qu'il est possible d'interpréter : *pese a ser el centro comercial más grande de Alicante tiene los mejores precios* (bien que ce soit le centre commercial le plus grand d'Alicante, il a les meilleures prix). Cette interprétation concessive est bloquée par *además* en (i).

10 C'est la raison pour laquelle nous classons *asimismo* non comme un connecteur additif mais comme un ordonnateur du discours (Portolés 2001).

11 Dans un article précédent (Portolés 1998, p. 209), nous proposons un contraste pour vérifier ce sens de *encima* : (ia) *Es una buena madre. Trabaja sin descanso y, encima, les cuenta un cuento todas las noches* (C'est une bonne mère. Elle travaille sans répit et, en plus, elle leur raconte une histoire tous les soirs).

(ib) *# Es una buena madre. Les cuenta un cuento todas las noches y, encima, trabaja sin descanso* (# C'est une bonne mère. Elle leur raconte une histoire toutes les nuits et, en plus, elle travaille sans répit).

Nous défendions alors que c'était notre connaissance du monde qui empêchait que l'on considère le fait de lire des histoires le soir comme un argument suffisant pour la conclusion. M. M. García Negroni (2001a, p. 271, 2001b, p. 46) présente comme un contre-exemple la possible inversion des arguments dans :

(iia) *Esbuen mozo y, encima, está lleno de plata. No entiendo por qué no quieres salir con él* (C'est un bon gars et, en plus, il a plein de fric. Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas sortir avec lui).

(iib) *Está lleno de plata y, encima, es un buen mozo. No entiendo por qué no quieres salir con él* (Il a plein de fric et, en plus, c'est un bon gars. Je ne comprends pas pourquoi tu ne veux pas sortir avec lui).

Nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'un contre-exemple. Simplement, dans ce cas n'importe lequel des deux arguments peut être considéré par notre connaissance du monde comme suffisant et, par conséquent, les deux ordres sont possibles.

12 Contrairement à l'opinion de I. C. Fuentes Rodríguez (2001), *además de* n'est pas une préposition ni *además de que* une conjonction. Dans ces deux emplois il s'agit, comme le soutient M. V. Pavón Lucero (1999, p. 635-636), d'un adverbe *además* avec un complément prépositionnel. C'est une construction similaire à celle d'autres adverbes comme *encima* – *Encima de estudiar francés, sabe inglés* (non seulement il étudie le français mais en plus il parle anglais) –, *aparte* – *Aparte de estudiar francés, sabe inglés* (Mis à part qu'il étudie le français, il parle anglais) – o *lejos* – *Lejos de saber inglés, lo ignora por completo* (Loin de parler anglais, il l'ignore complètement).

Rappelons deux critères grammaticaux. les prépositions peuvent avoir pour terme un mot relatif et ceci n'est pas possible avec *además de* :

(ia) *María confía en aprobar* (Maria pense pouvoir réussir).

(ib) *Aprobar es en lo que confía María* (Réussir est ce que Marie pense pouvoir faire).

(iia) *María sabe inglés, además de estudiar francés* (Marie parle anglais, en plus d'étudier le français).

(iib) * *Estudiar francés es además de lo que sabe María* (* Étudier le français est en plus ce que sait María).

D'un autre côté, les conjonctions ne peuvent pas être segmentées en une coordination, ce qui peut être fait sans difficultés avec *además de que*.

(iii) ? *Ya [que vienes y que pasas por la panadería], compra una barra de pan.* ? Puisque [tu viens et que tu passes par la boulangerie], achète une baguette.

(iv) *Además [de que sabe inglés y de que estudia francés], María habla catalán.*

En plus [de parler anglais et d'étudier le français], Marie parle catalan.

13 Cependant il n'en est pas toujours ainsi :

(ia) [...] *A.V.C. fue trasladada ayer al [Hospital] Xeral Cíes de Vigo, presentando fractura en un brazo y fémur, además de una posible rotura en la vena aorta* ([...] a. V.C. fut transportée hier à l'hôpital général Cíes de Vigo, et présentait une fracture au bras et au fémur, en plus d'une possible déchirure de l'aorte) (*La Voz de Galicia*, 18 décembre 2000 ; CREA).

(ib) *Vivían allí un hombre que decía tener cincuenta años, laco, envejecido y desdentado, y su segunda mujer, además de un buen número de niños* (Là-bas vivaient un homme qui disait avoir cinquante ans, maigre, vieilli et édenté, et sa deuxième épouse, outre un bon nombre d'enfants) (Javier Reverte, *El río de la desolación*, 2006, p. 237).

Nous ne savions pas et nous ne pouvions savoir que la femme accidentée avait une possible déchirure à l'aorte ni qu'il y avait des enfants dans la hutte amazonienne.

14 M. M. García Negroni (2001a, 2001b) rend compte de la différence entre *además* et *encima* à partir de la théorie des blocs sémantiques de M. Carel et o. Ducrot. Elle y expose que les argumentations avec *además* sont normatives – avec *por tanto* (donc) – et les argumentations avec *encima* sont transgressives – avec *sin embargo* (pourtant). Pour le démontrer, elle a recours à un X qui apparaît comme une conclusion inattendue : (i) *El marido la golpea (y SIN EMBARGO X) y encima la engaña.* [(X =) *No sé por qué sigue viviendo con él.*]

Le mari la frappe (et POURTANT X) et en plus il la trompe. [(X =) Je ne sais pas pourquoi elle vit toujours avec lui.]

Cependant cette explication ne prévoit pas des emplois courants, au moins en espagnol européen. Voyons deux cas :

(ii) *Pregunta : Así que llegó a Hong Kong, aeropuerto de Norman Foster. ¿ Impresión ?*

Respuesta : Impresionante, porque aterrizas entre rascacielos, y encima se desató una tormenta bestial.

Question : Alors vous êtes arrivé à Honk Kong, aéroport de Norman Foster. Impression ?

Réponse : impressionnant, parce que vous atterrissez au milieu des gratte-ciels, et qu'en plus un orage terrible a éclaté.

(*El País El viajero*, 7 février 2004, p. 6)

D'après l'étude de M. M. García Negroni, l'on aurait attendu une conclusion contraire au premier

argument – *aterrizas entre rascacielos* (vous atterrissez au milieu des gratte-ciels. Cependant, les conclusions maintiennent l’orientation argumentative *l’arrivée fut impressionnante*.

15 Parmi les études actuelles sur l’espagnol, celles de M. M. García Negroni (1998, 2003 et 2006) et de S. Schwenter, (1999a, 1999b, 2000, 2001) sont spécialement intéressantes.

16 Cette distinction est signalée par J. Van der Auwera (1997).

17 Ainsi, *incluso* peut convoquer des échelles substitutives comme en (22a) et des échelles additives comme en (23a).

18 Pour L. C. Fuentes Rodríguez (2001), le membre avec *además* est un argument plus fort. Nous ne partageons pas cet avis. si dans une recette l’on dit : *Hay que echar una cucharadita de pimentón y, además, una pizca de sal* (Il faut mettre une cuillerée de poivre rouge et en plus une pincée de sel), ce qui est plus argumentatif n’est pas *la pizca de sal*, mais la somme du poivre rouge et du sel face à une valeur scalaire inférieure qui pourrait être thématique : *una cucharadita de pimentón*. Les locuteurs eux-mêmes perçoivent que ce qui est relié par *además* peut avoir moins d’importance que ce qui apparaît avant : *Mi hermano propuso con entusiasmo hacer para mí una sillita de la reina. Entrecruzaron sus manos y sus miradas y, además, me ofrecieron un confortable asiento. Y digo además porque yo sentí que cualquier cosa referida a mi persona ocupaba en ellos un lugar secundario.* (Mon frère proposa de façon enthousiaste de faire la chaise pour moi. ils entrelacèrent leurs mains et leurs regards et, en plus, ils m’offrirent un confortable siège. Et je dis *en plus* parce que je sentis que n’importe quelle chose ayant rapport avec ma personne prenait pour eux un rôle secondaire.) (A. García Morales, *El sur Seguido de Bene*, 1985 ; CREA)

19 Voir J.-C. Anscombe (1998) sur la concession en espagnol.

Partie III. Formes sentencieuses

Le problème de l'antonymie dans le champ parémique

Jean-Claude Anscombe

De bello paremiologico

Traiter de l'antonymie des proverbes revient en fait à examiner deux problèmes successifs. En premier lieu, et bien avant de se poser la question de l'antonymie elle-même, il convient de savoir quelles entités linguistiques l'on va comparer de ce point de vue. En bref, et contre vents et marées, nous soutenons que la première tâche de la parémiologie est de définir son champ d'application, ce qui, jusqu'à une date récente, ne nous paraît pas avoir suscité un grand enthousiasme. L'on trouvera donc mélangé pêle-mêle sous l'appellation passe-partout de *proverbe* (ou autre) les choses les plus diverses. En voici un petit échantillonnage :

- (1) Tu es poussière et tu retourneras en poussière.
(Delacourt 1996)
- (2) Tu ne cuiras pas un agneau dans le lait de sa mère.
(Montreynaud - Pierron-Suzzoni 1989)
- (3) On ne tire pas sur une ambulance.
(Kleiber 1999b)
- (4) Les hommes préfèrent les blondes.
(Pierron 1997b)
- (5) La vie n'est pas rose.
(DesRuisseaux 1997)
- (6) Nous n'avons pas gardé les cochons ensemble.
(*Ibid.*)
- (7) Je n'enseigne pas, je raconte.
(Maloux 1995)

- (8) Les pères mangèrent des raisins verts, et les enfants eurent les dents agacées.
(*Ibid.*)

Un corrélat immédiat en est la plus grande fantaisie dans l'application de mots de la langue tels que *proverbe*, *dicton*, *maxime*, etc., comme le montre le florilège suivant :

- (9) *Une hirondelle ne fait pas le printemps* (dicton : Pierron 1997 ; maxime : Delacourt 1996 ; proverbe : DesRuisseaux 1997 ; proverbe météorologique : Djavadi 1990).
- (10) *Tel père, tel ils* (proverbe : Montreynaud, Pierron, Suzzoni 1989 ; aphorisme : Delacourt 1996).
- En avril, ne te découvre pas d'un il* (dicton météorologique : Djavadi 1990, Montreynaud, Pierron, Suzzoni 1989 ; dicton : Delacourt 1996 ; proverbe : Rey et Chantreau 2003 ; proverbes et dictons : Dournon 1986).
- Ande yo caliente y ríase la gente* (*dicho*, *adagio* : Romero 2001 ; *refrán* : Junceda 1998, Sevilla Muñoz *et al.* 2001, Larousse 2001 ; *dichos y proverbios* : González 1998 ; *adagio antiguo* : Iribarren, 1997 ; *antiguo refrán* : Buitrago 2002).

L'exemple récent suivant montre de plus qu'il ne s'agit pas d'une querelle de lettrés, mais d'un authentique flou conceptuel :

- (13) [...] L'inventivité peut parfois déboussoler [...] *les routes de l'enfer sont pavées de bonnes intentions* dit le *dicton*. La suite Microsoft Office 2007 en est l'illustration. En effet, le ruban a déconcerté de nombreux utilisateurs [...].
(*Windows News*, n° 166, 2008, p. 72)

Notons enfin qu'il était et semble toujours être traditionnel d'appliquer la dénomination de *proverbe* à toute expression plus ou moins figée. Ainsi : *si le cœur vous en dit, les lendemains qui chantent* (sommant 2003) ; *enfant de la balle, payer en monnaie de singe* (Dournon 1986) ; *la foi du charbonnier* (Rat, 1957) ; *rire aux anges* (Leroux de Lincy [1842] 1996), *coiffer sainte*

Catherine (Delacourt 1996). La tradition espagnole semble être la même, puisque Gonzalo Correas ([1627] 1992) classe ensemble la locution *a diestro y siniestro* et la forme sentencieuse *Abril, aguas mil*. Tradition déjà présente chez Hernán Núñez ([1555] 2001) qui réunit la locution *echar la soga trás el calderón* et la forme sentencieuse *Echar sopas y sorver, no puede todo ser* ; et qui se prolonge également jusqu'à nos jours. L'excellent recueil de José Luis González *Dichos y proverbios populares* (1998) compile indistinctement les locutions (*hacer acto de presencia*) et les formes sentencieuses (*Haz bien y no mires a quien*).

Une première étape de notre travail consiste donc à se munir de définitions stables, pour (au moins) une raison qui apparaîtra plus loin. Nous rappellerons donc ce que nous avons proposé dans un certain nombre de publications précédentes. Nous définissons l'ensemble des *formes sentencieuses* comme la classe générale des énoncés autonomes, combinables avec une expression du type *comme dit x*, et minimaux pour ces propriétés. Si l'auteur *x* est un auteur déterminé, spécifique, nous parlerons de *sentence*, d'*aphorisme*, de *maxime*, etc. Nous ne nous intéresserons pas à cette sous-classe ici, et n'envisagerons que le cas d'un auteur *x* anonyme et communautaire, ce que nous avons appelé ailleurs un *ON-locuteur*. Contrairement à certaines affirmations, un tel *ON-locuteur* apparaît fréquemment dans les textes, comme on peut le voir sur le (petit) échantillonnage suivant :

- (14) [...] Pardonnez-moi, dit grand au coin de la Place d'armes. Mais il faut que je prenne mon tramway. Mes soirées sont sacrées. *Comme on dit dans mon pays* : « il ne faut jamais remettre au lendemain... »
(Albert Camus, *La Peste*, 1947, p. 1252)

- (15) Inspecteur des finances : – Pauvre M. Brochant, pauvre M. Brochant, bon d'accord mais Pascal Meunot c'est un drôle de numéro, *comme on dit dans mon village*, « Le coq est lâché, gardez vos poules ». Ah, ah, ah.
(*Un dîner de cons*, film, 1998)

(16) [...] Au premier abord, la neige ne paraît pas constituer un danger pour l'environnement. Mais *comme le dit le vieil adage* « Méfiez-vous de l'eau qui dort » ! En effet, au printemps, lorsque la neige fond, elle libère des polluants [...].

(*Le journal du CNRS*, n° 172, mai 2004, p. 11)

(17) [...] C'est gentil d'être venu, ricane-t-il, mais excusez-moi, l'abbé, je m'arrangerai directement avec le Bon Dieu, tout à l'heure. *Vous savez ce qu'on dit chez nous* : il vaut bien mieux s'adresser au Bon Dieu qu'à ses saints [...].

(San Antonio, *Sérénade pour une souris défunte*, 1970, p. 18)

Les marques de *ON-locuteur* accompagnant une forme sentencieuse sont des procédés anciens en français, comme le montrent les exemples suivants ¹ :

(18) Mais *li vilains di plainement* / Que cil par jugement desert / Qui tut conveit tot pert [...].
(Benoît, *Chronique des Ducs de Normandie*, XII^e siècle, t. 1, p. 414, v. 9597)

(19) [...] *Uns proverbe dit et raconte/que tout n'est pas ors c'on voit luire* [...].
(Rutebeuf, « Li Diz de freire Denise, cordelier », *Fabliaux et Contes*, vol. 1, XIII^e siècle)

(20) [...] Car *on dit communément* / En ung proverbe bien souvent / se harenc put, c'est sa nature / si leure bon, c'est aventure [...].
(*La Vie de saint Hareng martyr*, XV^e siècle)

(21) [...] Compagnon, certes passience / Comme on dit, passe science [...].
(Moralité nouvelle, à deux personnages, sur la prise de Calais, XVI^e siècle)

Et ne sont pas exclusifs du français :

(22) [...] *Ahora bebe, Charo, y a las penas puñaladas*, como dicen los clásicos [...].
(Manuel Vázquez Montalbán, *Los pájaros de Bangkok*, 1989, p. 34)

(23) [...] Y como no en vano dicen *que cuando Dios cierra una puerta abre una ventana y que no hay mal que por bien no venga*, di en mis prospecciones con la descripción detallada de esta *sustanciosa señorita* [...].
(Eduardo Mendoza, *El laberinto de las aceitunas*, 1986, p. 104)

[...] Sabido es que *a quien madruga, Dios le ayuda, pero lo suyo es como pedirle una beca,*
(24) *joven* [...].

(Carlos Ruiz Zafón, *La sombra del viento*, 2005, p. 54)

[...] *It did no good to think back. The mill cannot grind with the water that is past,* as the old
(25) people in the mountain used to say [...].

(Guy Richards, *Red Kill* , 1980, p. XIV)

(26) [...] As they say , *no fool like an old fool* [...].

(Lilian Barnea, *Reported Missing* , 1979, p. XVII)

(27) [...] As the saying goes, *Little things please little minds* [...].

(Galt Toy Catalogue, 1973, p. 35)

Si l'on applique cette définition aux exemples numérotés de (1) à (8), on s'aperçoit que tous ne se comportent pas de la même façon. Ainsi, ni (2), ni (3) ne sont des formes sentencieuses à auteur anonyme, au contraire de (5) et (6).

Parmi ces formes ou phrases sentencieuses ayant pour origine non un auteur spécifique, mais une prétendue communauté anonyme, nous distinguerons deux sous-classes principales : les phrases sentencieuses non génériques, ou *phrases situationnelles*, et les phrases (ou formes) sentencieuses génériques, ou *phrases parémiques*. Les phrases situationnelles commentent directement une situation, alors que les phrases parémiques le font par le biais d'un principe général. On trouvera dans le premier groupe des phrases comme *Les carottes sont cuites, Il est passé de l'eau sous les ponts, Il y a anguille sous roche, Faut pas prendre les enfants du Bon Dieu pour des canards sauvages*, etc. Et dans le second, des phrases comme *Un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, Un sou est un sou, Un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès, À la Sainte Catherine, tout prend racine*, etc. Enfin, parmi les phrases parémiques, nous distinguerons les tautologies (*Quand faut y aller, faut y aller*), les phrases parémiques à schémas rythmiques, elles-mêmes subdivisées en *dictons* (*Noël au balcon, Pâques aux tisons*), *adages* (À

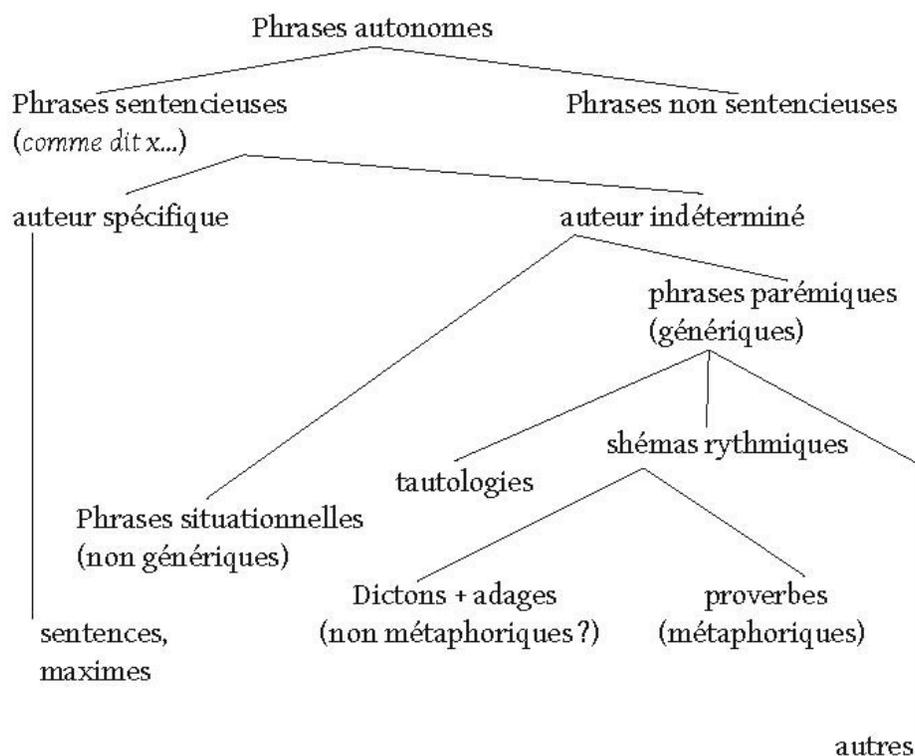
chacun son métier et les vaches seront bien gardées) et proverbes (*Qui va à la chasse perd sa place*). Une dernière classe, dénommée *autres*, rassemble les formes parémiques, n'ayant pas (ou plus) de caractéristiques particulières, ainsi *Les apparences sont trompeuses*, *Chacun voit midi à sa porte*, *Les gros poissons mangent les petits*, etc. Ces distinctions s'appuient sur des propriétés repérables à l'aide de critères : nous n'insisterons pas, ayant consacré plusieurs publications à ce problème. Cette classification peut être résumée sur le graphe page suivante.

Une fois munis de cet outil, nous pouvons maintenant passer au problème de l'antonymie des proverbes, ou si l'on préfère, des phrases parémiques, dans notre terminologie.

L'antonymie dans le domaine parémique

Généralités

Une première remarque est que, d'une façon très générale, le phénomène de l'antonymie parémique – ainsi que son corrélat la synonymie – n'a jamais fait l'objet d'un traitement raisonné systématique, et que la dénomination d'antonyme (ou de synonyme) a été attribuée la plupart du temps sur une base totalement intuitive. D'où des résultats parfois divergents : ainsi, Anscombe (1994) voit comme antonymes les deux phrases parémiques *Les apparences sont trompeuses* et *L'habit ne fait pas le moine*, alors que Julia Sevilla Muñoz *et al.* (2001) les donnent comme synonymes ². Les mêmes auteurs donnent comme synonymes *A los osados favorece la fortuna* et *Quien no se arriesga no pasa la mar*, et Anscombe (1994) caractérise les couples *Qui se ressemble, s'assemble* / *Les extrêmes s'attirent* et *Une hirondelle ne fait pas le printemps* / *Il n'y a pas de fumée sans feu* comme étant des paires d'antonymes, sans justifier cette affirmation. Le problème que nous allons traiter est donc celui des procédés pouvant être mis en œuvre pour décider de l'antonymie (ou aussi bien de la synonymie) de deux proverbes.



Une deuxième remarque qui a son importance, et qui justifie a posteriori l'usage de la classification ci-dessus, est que les antonymes – du moins au sens intuitif – ne se trouvent que dans les deux catégories *proverbes* et *autres*, et n'appartiennent pas nécessairement à la même catégorie. Il n'y a apparemment pas d'antonyme pour les catégories *dictons* et *adages*, et la question reste posée pour les tautologies ³.

Cette constatation n'est pas vraiment surprenante : les dictons sont en effet censés être fondés sur des observations de la nature, et les adages sur des vérités d'expérience, que seules de rares exceptions pourraient contredire. Rien de tel pour les proverbes, qui représentent une espèce de code à l'usage de la vie quotidienne, étant bien clair que les préceptes opposés fourniraient un code tout aussi efficace et tout aussi convaincant.

Beaucoup moins clair est le cas des tautologies. Leur forme de base est $p \rightarrow p$, ce qui au passage ne donne aucune indication sur leur signification, laquelle provient d'ailleurs. Dans le cas de *une femme est une femme* ou *une*

mère sera toujours une mère semble jouer un mécanisme du type de « un x a le comportement d'un x ». L'on ne peut généraliser au vu d'exemples comme *l'heure, c'est l'heure* ou *un sou est un sou*. Comme nous l'avons fait remarquer ailleurs ⁴, l'interprétation d'une tautologie *x est un x* fait intervenir les éléments (du moins l'un d'entre eux) du stéréotype attaché à x. Pour qu'une tautologie ait un antonyme qui soit une phrase parémique, il faudrait *grosso modo* que son stéréotype comporte des phrases antonymes. Dans le cas de *un sou est un sou*, la recherche d'un antonyme devrait démontrer les points suivants : a) *sou* a pour hyperonyme *argent* ; b) dans le stéréotype de *argent* figurent deux phrases stéréotypiques du style de *Il faut dépenser l'argent* et *Il faut économiser l'argent* ; d) *un sou est un sou* est centrée sur *Il faut économiser l'argent* ; e) *L'avarice est un vilain défaut* est centrée sur *Il faut dépenser l'argent*. On voit ainsi qu'établir le caractère antonyme de deux formes parémiques n'est pas simple, puisqu'il faut, partant du sens formulaire qui est le seul visible, analyser le sens construit ⁵, qui est celui qui intervient dans le fonctionnement de la parémie.

Quelques caractéristiques des exemples

Nous traiterons donc ici du problème de la possible relation d'antonymie dans les quatre couples d'exemples : *Les apparences sont trompeuses / L'habit ne fait pas le moine ; La fortune sourit aux audacieux / Qui ne risque rien, n'a rien ; Qui se ressemble, s'assemble / Les extrêmes s'attirent ; et Une hirondelle ne fait pas le printemps / Il n'y a pas de fumée sans feu.*

Une première remarque est qu'il s'agit bien dans tous les cas de phrases parémiques. En effet :

a) Elles sont génériques : outre la simple intuition, elles ont comme quasi-équivalents :

(28) Les apparences sont souvent trompeuses / L'habit fait rarement le moine.

(29) La fortune sourit généralement aux audacieux / Généralement, qui ne risque rien, n'a rien.

(30) Généralement, qui se ressemble, s'assemble / Généralement, les extrêmes s'attirent.

(31) Une hirondelle n'a jamais fait le printemps / Il n'y a jamais de fumée sans feu.

b) Elles admettent la combinaison avec *comme on dit* (ou tournures similaires) :

(32) Comme on dit, (les apparences sont trompeuses + l'habit ne fait pas le moine).

(33) Comme le dit la sagesse populaire, (la fortune sourit aux audacieux + qui ne risque rien n'a rien).

(34) Comme on dit chez moi, (les extrêmes s'attirent + qui se ressemble, s'assemble).

(35) Comme le dit le proverbe, (une hirondelle ne fait pas le printemps + il n'y a pas de fumée sans

feu).

c) elles sont minimales, et visiblement autonomes.

Pour ce qui est de leur appartenance, on remarquera que *Les apparences sont trompeuses*, *La fortune sourit aux audacieux*, *Les extrêmes s'attirent* et *Une hirondelle ne fait pas le printemps* n'ont pas de structure rimique ou rythmique particulière, et sont donc à classer dans *autres* ⁶. En revanche, *L'habit ne fait pas le moine* est un tercet a (2) b (3) b (2), *Qui ne risque rien, n'a rien* est de type a (5) a (2) et *Qui se ressemble, s'assemble* de type a (4) a (2) ⁷ : ils appartiennent donc à la sous-classe *proverbes*. Enfin, *Il n'y a pas de fumée sans feu* ne présente pas de schéma rythmique particulier, mais comporte une assonance *f/f*. Cette dernière forme est à classer pour l'instant dans *autres*, même s'il se peut qu'une certaine structure rimique et / ou rythmique soit en train de se former.

Le critère d'enchaînement

Nous avons fréquemment fait allusion dans de précédentes publications à l'un des rôles fondamentaux des formes sentencieuses en général, qui est d'assurer la validité des enchaînements conclusifs. Ainsi, un témoin oculaire interrogé par la police se justifie comme suit de ne pas avoir prêté grande attention au visage d'un suspect qui lui avait offert à boire :

[...] Ce compagnon, tu t'en souviens ? Comment était-il ? – Ben, c'est pas que j'ai pas de mémoire mais j'avais déjà pas mal éclusé, hein, faut tenir compte. Et il faisait nuit d'encre. Et
(36) puis à cheval donné, on ne regarde pas les dents. C'était pas le gars qui m'intéressait, c'était sa bibine [...].

(Fred Vargas, *Sous les vents de Neptune*, 2004, p. 82)

D'où l'idée que si des phrases parémiqes sont réellement antonymes, l'on doit pouvoir le montrer en les opposant dans des enchaînements conclusifs en distribution complémentaire. Appliquons ce principe au couple *Les apparences sont trompeuses / L'habit ne fait pas le moine*. Un premier type d'enchaînement – que nous appellerons enchaînement de type A – nous donne :

(37a) Il ne faut pas se fier aux apparences : elles sont trompeuses.

(38a) Il ne faut pas se fier aux apparences : l'habit ne fait pas le moine.

Sur la base d'un tel enchaînement, nos deux phrases parémiqes apparaissent comme ayant un comportement identique, et devraient donc être considérées comme synonymes, et non comme antonymes. Le problème vient de ce

qu'une seconde série d'enchaînements – de type B – nous fournit le résultat inverse.

- (37b) Pour pénétrer dans la banque, le malfaiteur s'était déguisé en policier, tablant sur le fait que (les apparences sont trompeuses + *l'habit ne fait pas le moine).
- (38b) Pour pénétrer dans la banque, le malfaiteur s'était déguisé en policier, mais il fut rapidement démasqué : (*les apparences sont trompeuses + l'habit ne fait pas le moine).

Ce qui conduit à voir cette fois une antonymie entre nos deux proverbes. Que faire ?

En fait, les enchaînements de type a et les enchaînements de type B relèvent de mécanismes totalement différents, que nous illustrerons à partir des exemples suivants :

- (39) C'est bizarre : Max est riche et il n'a pas d'amis.
- (40) ?? Max doit être très seul : il est riche et il n'a pas d'amis.
- (41) ?? Max s'est offert un immense appartement : il est riche et il n'a pas d'amis.
- (42) Max va faire des économies : (ses nombreux enfants sont partis de la maison + *il a de nombreux enfants).
- (43) Max a du mal à joindre les deux bouts : (*ses nombreux enfants sont partis de la maison + il a de nombreux enfants).

Nous supposerons réalisé un contexte banal où, si l'on est riche, l'on a des amis, où les enfants présents à la maison sont à l'origine de frais, et leur départ une cause d'économie. Le comportement de (39) est alors clair : la conclusion *c'est bizarre* est tirée de la conjonction de *Max est riche* et *Il n'a pas d'amis*, deux « données » qui s'excluent habituellement dans le contexte précisé. Mais cette conclusion ne peut être une conclusion inférable d'aucune

des deux données séparément, comme on le voit en (40) et (41). D'un tout autre ordre conclusif relèvent (42) et (43) : ils illustrent la règle selon laquelle un enchaînement argumentatif se fait toujours sur le posé, jamais sur le présupposé. C'est ce que montrent les enchaînements proposés en (42) et (43), et qui comportent l'existence de nombreux enfants soit sous forme de posé, soit sous forme de présupposé – par le biais de la description définie *ses nombreux enfants*. Notre thèse est que les enchaînements de type A sont précisément tirés d'un contraste entre deux contenus, également présents dans les deux phrases parémiques envisagées. Alors que les enchaînements du type B se font, comme dans le cas de (42) et (43), sur des posés qui ne sont donc pas les mêmes pour chacune des deux formes envisagées.

On voit donc poindre la solution vers laquelle nous nous dirigeons : les enchaînements du type B – et non ceux du type A – correspondent à une authentique structuration de l'axe syntagmatique, et sont donc de véritables enchaînements. C'est cette hypothèse que nous allons tenter de justifier dans un premier temps.

a) Une première remarque, qui prolonge ce qui a déjà été dit plus haut, est que les enchaînements du type a sont toujours du type « opposition de deux contenus », opposition qui débouche toujours sur une conclusion du type *C'est bizarre / Je suis étonné*, qui n'est pas inférable d'un seul de deux contenus, mais de la présence simultanée de deux contenus hétérogènes.

b) Lorsque ces deux contenus sont explicités – ce qui n'est pas toujours le cas –, ils sont ou peuvent être joints par un *et* dit « *et* d'opposition » :

(44) Je suis inquiet : lia a dit qu'elle viendrait, (et) elle n'est pas là.

(45) Je suis admiratif : Max buvait comme un trou, (et) il a arrêté d'un seul coup.

c) Dans les mêmes conditions que b), les deux contenus opposés sont commutables, puisque la conclusion provient uniquement de leur

hétérogénéité :

(46) Je suis inquiet : lia n'est pas là, et elle a dit qu'elle viendrait.

(47) Je suis admiratif : Max a arrêté de boire d'un seul coup, et il buvait comme un trou.

Un cas relativement fréquent est celui où les deux contenus opposés sont l'un posé, l'autre présupposé. Ainsi dans (48a) opposé à (48b) :

(48a) C'est inhabituel : les enfants de Max ne lui coûtent pas un sou.

(48b) Max va faire des économies : ses enfants ne lui coûtent pas un sou.

La phrase *Les enfants de Max ne lui coûtent pas un sou* présente dans les deux exemples a pour présupposé *Max a des enfants*, et pour posé *Les enfants de Max n'occasionnent pas de frais* ⁸. Si l'on admet l'existence par ailleurs d'un lieu commun *Les enfants occasionnent des frais*, l'on voit que de ce point de vue, ces deux contenus posé et présupposé s'opposent, et que cette opposition autorise la conclusion *c'est inhabituel* de (48a). (48a) se comporte donc comme *C'est inhabituel : les enfants de Max devraient lui occasionner des frais, et ils ne lui coûtent pas un sou*. D'une tout autre nature est (48b). La conclusion *Max va faire des économies* est inférable de *Les enfants de Max ne lui coûtent pas un sou* : ni de *Max a des enfants*, ni même de *Max a des enfants et ses enfants ne lui occasionnent pas de frais*. (48b) est en fait non symétrique et est à comprendre comme *Bien que Max ait des enfants, ils ne lui occasionnent pas de frais*. Ou encore comme *Max a des enfants, mais ils ne lui occasionnent pas de frais*.

Résumons : étant donné une phrase possédant un présupposé PP et un posé P, cette phrase est susceptible de deux interprétations : a) une interprétation oppositive, à savoir C : PP et P, où la conclusion C est tirée d'une éventuelle

opposition (symétrique) entre PP et P (48a) ; b) une interprétation dissymétrique en enchaînement discursif, correspondant à une lecture de type C : PP mais P, où C est cette fois tirée de P seul (48b).

Pour étudier l'antonymie dans le domaine sentencieux, nous allons appliquer ce qui vient d'être dit et montrer que les deux phrases parémiques *Les apparences sont trompeuses / L'habit ne fait pas le moine* justifient une telle double analyse. Puis nous montrerons que dans son fonctionnement normal, une phrase parémique donne lieu à des conclusions du type B, et non du type a. Ce qui nous permettra alors de conclure à l'antonymie des deux phrases parémiques considérées.

Il s'agit maintenant de mettre en évidence ces contenus qui donnent lieu aux phénomènes signalés.

Analyse du cas Les apparences sont trompeuses / L'habit ne fait pas le moine

Une idée qui vient assez spontanément à l'esprit est de voir dans *Les apparences sont trompeuses* quelque chose comme « Si a ressemble à un x, alors a est un x », qui correspondrait à une lecture quasi littérale de *Les apparences sont trompeuses*. De façon analogue, on verrait dans *L'habit ne fait pas le moine* quelque chose comme « il est faux que si a ressemble à un x, alors a est un x ». Ces deux représentations rendent compte de (37b) et (38b), mais échouent à expliquer (37a) et (38a), comme on le vérifie aisément. Il nous faut donc procéder à une analyse plus fine, le problème étant une nouvelle fois que le sens formulaire ne nous renseigne pas directement sur le sens construit, et qu'il convient précisément de reconstruire ce dernier.

Pour ce faire, nous serons amené à faire un certain nombre d'hypothèses. La première est que la théorie des stéréotypes est valide, qui soutient qu'à toute entité lexicale est attaché un ensemble de phrases en définissant le sens, et parmi lesquelles des phrases génériques. Dans le cadre de cette hypothèse générale, nous ferons une seconde hypothèse, à savoir que des entités comme *habit* et plus généralement *apparence*⁹ possèdent dans leur stock stéréotypique une phrase comme *L'aspect extérieur est révélateur de l'être*, que nous transcrivons en pseudo-logique par [x a les apparences de a] > [x est un a], où le symbole > est à comprendre comme signifiant « représente », « est un indice de », « implique normalement ». L'existence d'une telle phrase stéréotypique est justifiée par des enchaînements comme :

- (49) Ça doit être un moine, il a un habit de moine.
- (50) *Ça ne peut pas être un moine, il a un habit de moine ¹⁰ .
- (51) C'est un moine, mais (*il a + il n'a pas) un habit de moine.
- (52) Ce n'est pas un moine, mais (il a + *il n'a pas) un habit de moine.

Notons que ce stéréotype est très bien représenté en langue par des tournures du type *Ce doit être un x, il en a bien (l'aspect + l'apparence + la dégaine + la touche)* ¹¹ . Nous ferons enfin deux autres hypothèses, à savoir que nos deux phrases parémiques *Les apparences sont trompeuses* et *L'habit ne fait pas le moine* comportent les mêmes contenus :

- (i) [x a les apparences de a]
- (ii) [x n'est pas un a]

La différence étant que *Les apparences sont trompeuses* possède (i) comme posé, et (ii) comme présupposé, alors que *L'habit ne fait pas le moine* possède cette fois (ii) comme posé, et (i) comme présupposé. Montrons le fonctionnement de ces hypothèses sur nos exemples :

- (37a) Il ne faut pas se fier aux apparences : elles sont trompeuses.
- (38a) Il ne faut pas se fier aux apparences : l'habit ne fait pas le moine.

La conclusion est inférable de nos deux phrases parémiques, car elle est tirée en fait de la conjonction de (i) et de (ii), quelque soit leur statut de posé ou de présupposé. Il ne faut pas se fier aux apparences, puisqu'il y a des circonstances où l'on constate la coexistence simultanée d'une apparence de a (qui va dans le sens de « être un a ») et d'un non-être a. Passons maintenant

au deuxième type d'exemples :

- (37b) Pour pénétrer dans la banque, le malfaiteur s'était déguisé en policier, tablant sur le fait que (les apparences sont trompeuses + *l'habit ne fait pas le moine).
- (38b) Pour pénétrer dans la banque, le malfaiteur s'était déguisé en policier, mais il fut rapidement démasqué : (*les apparences sont trompeuses + l'habit ne fait pas le moine).

Dans (37b), le déguisement de policier a permis l'entrée dans la banque, ce qui est compatible avec « être un policier », et donc le posé [le malfaiteur a les apparences d'un policier] de *Les apparences sont trompeuses*, mais incompatible avec « ne pas être un policier », *i. e.* cette fois le posé [le malfaiteur n'est pas un policier] de *L'habit ne fait pas le moine*. L'on a le résultat inverse dans le cas de (38b).

Nous pouvons donc conclure pour ce cas : nos deux phrases parémiques sont donc antonymes, si l'on entend par antonymique des fonctionnements contraires par rapport à un garant de type $P > Q$, ce qui est à nos yeux la base du fonctionnement parémique. Dans le cas de *Les apparences sont trompeuses*, le garant [x a les apparences de a] $>$ [x est un a] est convoqué par le posé [x a les apparences de a]. Dans le cas de *L'habit ne fait pas le moine* en revanche, [x a les apparences de a] est présupposé et ne peut servir de base à un enchaînement sur la base du garant. Du fait du posé [x n'est pas un a], l'on en déduit que l'on est dans une situation où l'on a cette fois $>$ [[x a les apparences de a] $>$ [x est un a]], *i. e.* un cas d'exception au stéréotype : pour une fois, les apparences ne révèlent pas l'être.

Résumons :

a) Selon une thèse déjà ancienne (Anscombe 1984, Riegel 1987, Kleiber 1989a), les phrases parémiques du type considéré fonctionnent sur un mécanisme de type $P > Q$. Ce que montrent nos deux exemples, c'est que ce « pivot » ¹² n'appartient pas nécessairement au sens (formulaire) du

proverbe, contrairement à ce que l'on a parfois affirmé. Dans notre cas, ce pivot est convoqué par les mots *apparence* et *habit* : c'est un stéréotype lexical, et non un composant sémantique de la phrase parémique.

b) Quand deux phrases parémiques sont antonymes, il semble que l'une fonctionne comme illustration d'un stéréotype, et l'autre comme une exception à ce même stéréotype.

c) L'antonymie de nos deux phrases parémiques trouve une confirmation dans un critère supplémentaire, que nous avons déjà exploité (Anscombe 2000a), à savoir que deux antonymes parémiques peuvent être opposés par *mais* :

(37c) Les apparences sont trompeuses, mais l'habit ne fait pas (toujours) le moine.

(38c) L'habit ne fait pas le moine, mais les apparences sont (souvent) trompeuses.

Comment expliquer ce phénomène ? En fait, si l'on regarde les deux enchaînements de type B qui nous ont servi de base de raisonnement, on constate que leur fonctionnement est le suivant : il y a dans les deux cas les deux contenus [x a les apparences de a] et [x est un a], reliés par un stéréotype de la forme $P > Q$, à savoir $[x \text{ a les apparences de a}] > [x \text{ est un a}]$. Nos deux exemples se glosent alors comme suit :

(37b) [Le malfaiteur avait les apparences d'un policier](posé = p) + [x a les apparences de a] > [x est un a] || [Le malfaiteur a été pris pour un policier = r]

(38b) [Le malfaiteur n'était pas un policier](posé = q) || [Le malfaiteur n'a pas été pris pour un policier = ~ r]

L'on remarque donc que, dans le cadre du stéréotype $P > Q$, les deux phrases parémiques font respectivement passer de p à r et de q à ~ r. C'est pourquoi l'on peut les relier par *mais* dans nos exemples (37c) et (38c). *Les apparences sont trompeuses* a pour posé [x a les apparences de a], qui est dirigé vers [x

est un a]. *L'habit ne fait pas le moine* a en revanche pour posé [x n'est pas un a], d'où la possibilité de les relier par *mais* ¹³.

d) Pourquoi privilégier dans notre analyse de l'antonymie les enchaînements du type B et non ceux du type A ? Notre réponse est que seuls les enchaînements du type B correspondent à l'utilisation d'une phrase parémique en tant que telle, et non ceux du type A. Dans ces derniers en effet, la conclusion est tirée de la co-existence de deux contenus, indépendamment du fait que ces contenus proviennent ou non d'une phrase parémique. Pour nous en revanche, le fonctionnement d'une phrase parémique en tant que telle est de servir de garant à un enchaînement spécifique. Précisons ce point. Toute phrase parémique fonctionne sur un pivot de type $(\forall x) [(x \text{ est } P) > (x \text{ est } Q)]$, que ce pivot fasse partie de la valeur sémantique de la phrase parémique, ou qu'il provienne d'un stéréotype externe à cette phrase. Dans ce rôle de pivot, la phrase parémique sert de garant aux enchaînements : étant donné un a spécifique qui est P, elle permet d'en conclure que a est (vraisemblablement) Q. En voici un exemple :

Les événements que tu me rapportes sont purement ponctuels, on ne peut rien en tirer. Une hirondelle ne fait pas le printemps !

Or rien de tel dans le cas des enchaînements de type A. Ils ne servent pas à qualifier un cas spécifique à la lueur d'une loi générale, puisque les deux conclusions qui sont tirées en (37a) et (38a) sont elles-mêmes des lois générales, à savoir dans les deux cas *Il ne faut se fier aux apparences*. Notons d'ailleurs qu'on ne peut, dans les enchaînements de type A sur des phrases parémiques, tirer des conclusions spécifiques. On le voit dans les exemples :

(54) *C'est bizarre. Les apparences sont trompeuses.

(55) *Je suis étonné. *L'habit ne fait pas le moine* ¹⁴.

D'autres cas

Le cas La fortune sourit aux audacieux / Qui ne risque rien n'a rien

La première paire de candidats à l'antonymie que nous avons examinée était un exemple relativement simple. D'autres cas peuvent être évoqués, qui exigent un raisonnement beaucoup plus élaboré. Envisageons par exemple l'éventuelle opposition entre *La fortune sourit aux audacieux* et *Qui ne risque rien n'a rien* ¹⁵. Là encore, on constate l'existence de deux types d'enchaînements conclusifs. À savoir le type A :

(56a) Il faut prendre des risques, car la fortune sourit aux audacieux.

(57a) Il faut prendre des risques, car qui ne risque rien n'a rien.

Comme dans le cas précédent, on remarque que la conclusion est de type prescriptif et générique. En fait, comme dans le couple précédemment examiné, la conclusion choisie n'est pas discriminante, puisque nos deux enchaînements se paraphrasent par :

(58) Il faut prendre des risques dans la vie, car (si on en prend, le succès est au bout + si on n'en prend pas, on n'obtient rien

Passons au type B :

(56b) Il est normal que Max ait brillamment réussi, car il a pris des risques, et (la fortune sourit aux audacieux + ?? Qui ne risque rien n'a rien).

(57b) Il est normal que Max ait échoué dans son entreprise, car il ne s'est pas mouillé, et (?? La fortune sourit aux audacieux + Qui ne risque rien n'a rien).

Et de même que dans le cas précédent, il s'agit de l'application de phrases parémiques à des cas particuliers, *i. e.* de leur emploi comme garants. Il semblerait donc qu'on soit de nouveau en présence d'une paire d'antonymes. Il n'en est en fait rien, comme le montrent les enchaînements avec *mais*, analogues pourtant à ceux qui nous avaient servi de critères, et que nous appellerons type C :

(56c) La fortune sourit aux audacieux, *mais qui ne risque rien, n'a rien.

(57c) Qui ne risque rien n'a rien, ?? mais la fortune sourit aux audacieux.

Le problème qui se pose est donc le suivant : notre nouveau couple de candidats à l'antonymie a le même comportement que le couple précédent dans les enchaînements de type A et B, mais diverge avec le type C.

Pour tenter d'expliquer ces bizarreries, nous formulerons une première hypothèse, à savoir que *La fortune sourit aux audacieux* a pour signification basique (pour « sens construit ») quelque chose comme : $F = [x \text{ prend des risques}] > [x \text{ réussit}]$ ¹⁶. Notons que de ce point de vue, le sens construit de *Qui ne risque rien n'a rien* est cette fois du type de $R = \sim [x \text{ prend des risques}] > \sim [x \text{ réussit}]$. Par conséquent, R se déduit de F par la loi rhétorique banale qui veut que si a est argument pour b, alors $\sim a$ est argument pour $\sim b$ ¹⁷.

Une première remarque est qu'en tant qu'entités phrastiques représentant un point de vue général, nos deux phrases parémiques ne peuvent appuyer que des opinions comme *Il faut prendre des risques* et non les opinions inverses.

On a (56a) et (57a), mais on n'a pas :

- (59) Pour avoir la paix, mieux vaut ne pas prendre de risques, car (*la fortune sourit aux audacieux + ? ? qui ne risque rien n'a rien).

Nous expliquons ainsi le problème signalé en (56c) et (57c) (enchaînements du type C). Étant donné qu'en tant qu'unités phrastiques ¹⁸ nos deux phrases parémiques représentent des schémas co-orientés, l'on peut se demander si l'une est conclusivement plus forte que l'autre ou non. Le critère de *en tout cas* nous permettra de fournir une réponse à ce point ¹⁹. En effet, pour pouvoir dire *p*, *en tout cas q*, il faut absolument que *q* soit moins fort que *p* dans l'échelle des valeurs considérées. On le vérifiera sur l'opposition :

- (60) Je ne sais pas si c'est le pianiste du siècle, mais en tout cas, c'est un bon pianiste.

- (61) *Je ne sais pas si c'est un bon pianiste, mais en tout cas, c'est le pianiste du siècle.

Appliquons ce critère à nos deux phrases :

- (62) La fortune sourit aux audacieux, et en tout cas qui ne risque rien n'a rien.

- (63) *Qui ne risque rien n'a rien, et en tout cas, la fortune sourit aux audacieux.

C'est donc *La fortune sourit aux audacieux* qui est la plus forte – en tant qu'unité phrastique, résultat que conforte le critère de *donc* :

- (64) La fortune sourit aux audacieux, et donc, qui ne risque rien n'a rien.

- (65) Qui ne risque rien, n'a rien, et donc, ? ? la fortune sourit aux audacieux.

Pour ce qui est du type A, la conclusion est tirée, à l'instar du cas précédent, non pas de l'un des deux contenus reliés par >, mais encore une fois de la co-existence de ces deux contenus. Notons au passage que les enchaînements de type a mettent en évidence un stéréotype lié à notre culture : la réussite est valorisée quel qu'en soit le prix, puisque l'on ne peut avoir, nous l'avons vu, une conclusion du type *Il ne faut pas prendre de risques*. Quant au type B, il fonctionne, comme dans le couple précédent, en parfaite conformité avec son rôle de garant.

Résumons : nous avons dégagé trois critères pour tester l'antonymie de deux phrases parémiques, à savoir :

- Le type A, qui examine le comportement des parémies par rapport à une conclusion de type générique. Nous avons vu que ce critère ne différencie pas les couples de parémies auxquels nous l'avons appliqué.
- Le type C, qui est le critère de *mais*. Il oppose les parémies en tant qu'unités phrastiques représentatives de schémas de raisonnement, mais il dépend – nous l'avons vu – de la répartition des contenus. S'il peut fournir des indications, il n'est cependant pas généralisable.
- Le type B, qui est le seul critère qui semble stable. Il consiste à vérifier que certaines phrases parémiques, dans leur fonctionnement comme garant, *i. e.* dans la mise en jeu d'un pivot implicatif, conduisent à des conclusions spécifiques opposées lors de leur application respective à une situation particulière.

C'est donc ce critère d'enchaînement B, et lui seul, que nous retiendrons comme définition générale de l'antonymie de deux phrases parémiques. Ce qui ne signifie pas que les deux autres critères soient inutiles : a, lorsqu'il est satisfait, nous montre que le couple étudié comporte des contenus semblables, mais il ne nous dit rien sur leur statut. C, lorsqu'il s'applique, nous dit que les deux phrases parémiques examinées ont des contenus opposés, mais il ne s'applique pas toujours ²⁰.

Le cas Qui se ressemble, s'assemble / Les extrêmes s'attirent

Nous testerons la validité de nos hypothèses sur un troisième et dernier cas, à savoir la paire *Qui se ressemble, s'assemble / Les extrêmes s'attirent*. Pour des raisons pédagogiques, nous assimilerons « a et b sont deux extrêmes » à « a et b ne se ressemblent pas », et nous ne distinguerons pas ici *s'assembler* et *s'attirer*, que nous transcrivons tous deux par « rechercher la compagnie ». Une fois admises ces conventions, *Qui se ressemble s'assemble* peut se représenter par : [x ressemble à y] > [x recherche la compagnie de y]. Pour ce qui est de *Les extrêmes s'attirent*, elle sera représentée avec nos conventions par \neg [x ressemble à y] > [x recherche la compagnie de y]. Passons maintenant aux exemples :

- (66a) Pas étonnant que Max et lia soient ensemble, ils ont le même caractère, et tout le monde sait que (qui se ressemble s'assemble + *les extrêmes s'attirent).
- (66b) Pas étonnant que Max et lia soient ensemble : ils sont de caractères dissemblables, et tout le monde sait que (*qui se ressemble s'assemble + les extrêmes s'attirent).

Selon (66a) et (66b), le critère B – celui qui considère les phrases parémiques dans leur rôle de garant – s'applique, et nous amène à conclure à l'antonymie de *Qui se ressemble s'assemble* et de *Les extrêmes s'attirent*. Qu'en est-il des deux autres critères ?

Une première remarque est que le critère A ne semble pas pouvoir s'appliquer dans ce cas précis. En d'autres termes, il ne semble pas y avoir de conclusion générique inférable à la fois de l'une et l'autre phrase parémique.

Phénomène qui provient vraisemblablement de ce que, contrairement aux exemples précédents, nos deux phrases parémiqes n'ont pas de contenus sémantiques communs que l'on pourrait faire jouer en faveur d'une même conclusion.

Pour ce qui est de C – l'opposition par *mais* – l'on constate les faits suivants :

(67a) Qui se ressemble, s'assemble, mais par ailleurs, les extrêmes s'attirent, parfois.

(67b) ? Les extrêmes s'attirent, mais par ailleurs, parfois, qui se ressemble s'assemble.

Sauf volonté d'ironie, (67b) est un peu bizarre, et souvent jugé tel par les sujets parlants, (67a) étant en revanche vu comme naturel. Cette bizarrerie provient de ce que bien qu'opposées, nos deux phrases parémiqes ne sont pas pour autant symétriques. Leur asymétrie provient de l'opposition entre *schéma doxal* et *schéma paradoxal* étudiée dans Silvia Palma (2007).

Certains couples de phrases parémiqes ont comme propriété que l'une des deux possède une plus grande naturalité et une plus grande généralité que l'autre. La seconde apparaît alors comme ne concernant que les exceptions à la règle édictée par la première : d'où la dissymétrie.

Il nous reste maintenant à expliquer le fonctionnement du *mais* de (67a). Pour ce faire, nous commencerons par rappeler que nous avons affecté à nos deux phrases parémiqes les schémas respectifs $[x \text{ ressemble à } y] > [x \text{ recherche la compagnie de } y]$ et $\neg [x \text{ ressemble à } y] > [x \text{ recherche la compagnie de } y]$. Nous ferons ensuite appel à deux lois de la rhétorique. Selon la première, si l'on a $p > q$, et si p appuie fortement q , alors $\neg p$ appuie faiblement q . Si par exemple l'on estime que « être anglais » est un argument fort pour « bien parler anglais », alors on verra « ne pas être anglais » comme un argument plutôt faible pour « bien parler anglais » ²¹. De ce point de vue, et *Qui se ressemble s'assemble* étant le schéma doxal, $[x \text{ ressemble à } y]$ est un argument fort pour $[x \text{ recherche la compagnie de } y]$, et $\neg [x \text{ ressemble à } y]$ un

argument cette fois faible pour [x recherche la compagnie de y].

Passons à la seconde loi rhétorique, qui est cette fois une loi d'abduction. Selon cette dernière, si l'on a $p > q$, alors on a aussi $q > p$: mais là encore, la force argumentative intervient. Si p appuie fortement q , alors q appuie faiblement p , et vice-versa. Si l'on estime comme précédemment que « être anglais » est un argument fort pour « bien parler anglais », on jugera en revanche que « bien parler anglais » n'est pas décisif pour « être anglais ». Une fois muni de ces deux lois, passons à l'analyse de (67a). Remarquons que (67a) s'utilisera par exemple dans un contexte où quelqu'un s'étonne que Max et Lia se soient mariés alors qu'ils sont très différents sur de nombreux plans ²². Pour arguer qu'il ne s'agit là que d'une conséquence somme toute « normale », un contradicteur fera valoir que c'est le schéma paradoxal (*Les extrêmes s'attirent*) qui prévaut ici. En effet, dans l'exemple choisi, Max et Lia sont mariés et ont donc recherché la compagnie l'un de l'autre. Par abduction, on en déduit que le fait que Max et Lia sont mariés est un argument pour Max et Lia ne se ressemblent pas. À partir du schéma doxal (*Qui se ressemble s'assemble*) et de la loi d'abduction, on en déduit également que le fait que Max et Lia sont mariés est aussi un argument pour Max et Lia se ressemblent. D'après notre première loi rhétorique, le schéma doxal fournit par application à un cas particulier un argument fort, et par abduction un argument faible. À l'inverse, le schéma paradoxal fournit un argument faible, qui devient fort si l'on raisonne par abduction. On est donc bien dans les conditions d'application de *mais* : la partie droite sert à introduire un argument plus fort pour une conclusion de type *Il n'y a là rien d'étonnant*. Notons que le *mais* n'oppose pas directement les phrases parémiques, mais leur application à un cas particulier, qui satisfait donc les conditions d'application de *mais*.

*

Une première conclusion – et qui s'impose – est qu'il nous faut constater à

quel point nous sommes démunis pour l'instant d'outils nous permettant de traiter correctement les manifestations les plus élémentaires du dire parémique.

Une seconde conclusion – et qui ressort immédiatement de ce qui vient d'être exposé – est que le phénomène de l'antonymie semble se jouer au niveau de l'application syllogistique ou quasi-syllogistique des phrases parémiques. Les conclusions prescriptives générales inférables d'une forme sentencieuse sont apparemment indifférentes au phénomène antonymique.

Troisième et dernière conclusion : dans le cadre de cette application syllogistique, deux phrases parémiques sont antonymiques si elles font jouer des contenus contraires ou contradictoires par rapport au *pivot implicatif* ou garant $p > q$, que ce garant soit attaché en propre aux phrases parémiques considérées, ou qu'il soit automatiquement déclenché par l'un des composants de l'entité parémique.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1984, « Argumentation et topoi », *Actes du 5^e Colloque d'Albi*, Toulouse, Université Toulouse-le-Mirail, p. 46-70.

— 1994, « Proverbes et formes proverbiales : les marques d'une certaine évidentialité », *Langue française*, n° 102, p. 95-107.

— 2000a, « Parole proverbiale et structures métriques », *Langages*, n° 139, p. 6-26.

— 2000b, « Refranes, polilexicalidad y expresiones fijas », *La lingüística francesa en España camino del siglo XXI*, M. L. Casal Silva, G. C. Conde Tarrío, J. L. Garabatos, L. Pino Serrano, N. Rodríguez Pereira éd., Madrid, Arrecife, p. 33-53.

— 2001, « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n° 142, p. 57-76.

— 2003a, « Les proverbes sont-ils des expressions figées ? », *Cahiers de lexicologie*, n° 1, p. 159-173

— 2003b, « Les tautologies en langue : pour une analyse stéréotypique de leur fonctionnement », *Recherches en linguistique et psychologie cognitive*, n° 20, actes des Journées scientifiques 2002 Les

langues romanes d'un point de vue contrastif, Reims, Presses universitaires de Reims, p. 93-122.

— 2005, « Le *ON-locuteur* : une entité aux multiples visages », *Dialogisme, polyphonie. Approches linguistiques*, J. Bres, P. P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke, L. Rosier éd., Bruxelles, de Boeck-Duculot, p. 75-94.

— 2006a, « Stéréotypes, gnomie et polyphonie : la voix de son maître », *Le sens et ses voix. Dialogisme et polyphonie en langue et en discours*, L. Perrin éd., Metz, Université Paul-Verlaine (Recherches linguistiques, n° 28), p. 349-378.

— 2006b, « Polyphonie et classification des énoncés sentencieux », *Le Français moderne*, vol. 74, n° 1, p. 87-99.

— 2007, « Hacia una clasificación lingüística de las formas sentenciosas », *Nuevas aportaciones al estudio de las expresiones fijas*, G. Conde Tarrío éd., Fernelmont, E. M. E. (Proximidades), p. 11-37.

— 2008, « Quelques propriétés linguistiques des formes sentencieuses et leur application à la traduction franco-espagnole », *Estudios y análisis de fraseología contrastiva : lexicografía y traducción*, C. González Royo, P. Mogorrón Huerta éd., Alicante, Faculté de philosophie et lettres de l'Université d'Alicante, p. 11-36.

— DUCROT Oswald, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.

BERRENDONNER Alain, 1981, *Éléments de pragmatique*, Paris, Minuit.

KLEIBER Georges, 1989a, « généricité et typicalité », *Le français moderne*, vol. 67, n° 3-4, p. 127-154.

— 1989b, « Sur la définition du proverbe », *Recherches germaniques*, vol. 2, p. 233-252.

— 1999a, « Les proverbes : des dénominations d'un type "très très spécial" », *Langue française*, n° 123, p. 52-69.

— 1999b, « Les proverbes antinomiques : une grosse pierre logique dans le jardin toujours "universel" des proverbes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, vol. 94, n° 1, p. 185-208.

PALMA Silvia, 2007, *Les éléments figés de la langue. Étude comparative français-espagnol*, Paris, l'Harmattan (langue et Parole).

RIEGEL Martin, 1987, « "Qui dort dîne" ou le pivot implication dans les énoncés parémiologies », *L'implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*, M. Riegel, i. Tamba éd., Paris, Klincksieck, p. 85-99.

RODRÍGUEZ SOMOLINOS Amalia, 2008, « Voir dist li vilains. L'introduction des proverbes en ancien français », *Revue romane*, vol. 43, n° 1, p. 87-107.

TAMBA Irène, 2000a, « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique*, vol. 35, p. 39-57.

— 2000b, « Formules et dire proverbial », *Langages*, n° 139, p. 110-118.

Corpus

BARELLA Ana, CAMPOS Juana, 1993, *Diccionario de refranes*, Madrid, espasa Calpe.

BERGUA José, 1998, *Refranero español + Libro de los proverbios morales de Alonso de Barros*, n° 28 de *Tesoro Literario*.

BUITRAGO Alberto, 2002, *Diccionario de dichos y frases hechas*, Irún, Espasa Calpe.

CANTERA ORTIZ DE URBINA Jesús, SEVILLA MUÑOZ Julia, SEVILLA MUÑOZ Manuel, 2005, *Refranes, otras paremias y fraseologismos en Don Quijote de la Mancha*, W. Mieder éd., Burlington, the University of Vermont.

CARBONELL BASSET Delfín, 2002, *Diccionario panhispánico de refranes*, Barcelone, Herder.

CONDE TARRIO Germán, 2001, *Diccionario de refráns*, Vigo, Editorial Galaxia.

CORREAS Gonzalo [1627], *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*, Madrid, Visor Libros, 1992.

DELACOURT Frédéric, 1996, *Proverbes, dictons, et citations*, Paris, Éditions de Vecchi S. A.

DESRUISSEAU Pierre, 1997, *Le petit proverbier*, Québec, Éd. Pierre DesRuisseaux.

DJAVADI Chafi, 1990, *Rouge du soir. Dictionnaire des dictons météorologiques*, Paris, Éditions Christian.

DOURNON Jean - Yves, 1986, *Le dictionnaire des proverbes et dictons de France*, Paris, Hachette (Le Livre de Poche).

ETXABE DIAZ Regino, 2001, *Gran Diccionario de refranes*, Barcelone, Larousse.

GONZÁLEZ José Luis, 1998, *Dichos y proverbios populares*, Madrid, Edimat.

IRIBARREN José María, 1997, *El porqué de los dichos*, Pampelune, Gobierno de Navarra.

JUNCEDA Luis, 1998, *Diccionario de refranes*, Espasa Calpe S. A.

LE ROUX DE LINCY Antoine [1842], *Le livre des proverbes français*, Paris, Hachette, 1996.

MALOUX Maurice, 1995, *Dictionnaire des proverbes, sentences et maximes*, Paris, Larousse (Références).

MARTÍNEZ KLEISER Luis [1953], *Refranero general ideológico español*, Madrid, editorial Hernando, 1993.

MONTREYNAUD Florence, PIERRON Agnès, SUZONNI François, 1989, *Dictionnaire de proverbes et dictons, Les usuels du Robert*, Paris, Le Robert.

- MORAWSKI Joseph, 1925, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, Champion.
- NÚÑEZ Hernán [1555], *Refranes o proverbios en romance*, 2 volumes, Edición crítica de L. Combet, J. Sevilla Muñoz, G. Conde Germán Tarrío, J. Guía y Marín, Madrid, Éditions D. Guillermo Blázquez, 2001.
- ORBANEJA y MAJADA Eduardo, 2000, *El saber del pueblo*, Madrid, Cie Inversiones editoriales Dossat 2000 S. L.
- PARÉS I PUNTAS Anna, 1999, *Tots als refranys catalans*, Barcelone, Edicions 62.
- PIERRON Agnès, 1997a, *Dictionnaire des dictons*, Allier, Marabout.
- 1997b, *Dictionnaire des proverbes*, Allier, Marabout.
- PINEAUX Jacques, 1967, *Proverbes et dictons français*, Paris, PUF (Que sais-je ?, n° 706).
- QUITARD Pierre-Marie, 1842, *Dictionnaire des proverbes*, Paris, P. Bertrand Éditions.
- RAT Maurice, 1957, *Dictionnaire des locutions françaises*, Paris, Larousse.
- REY Alain, CHANTREAU Sophie, 2003, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert (les Usuels).
- RODRÍGUEZ MARÍN Francisco, 1926, *Más de 21 000 refranes castellanos no contenidos en la copiosa obra del Maestro Gonzalo Correas*, Tip. De la « Revista de archivos, Bibliotecas y Museos ».
- ROMERO Constantino, 2001, *Mil refranes, mil verdades*, Barcelone, Éditions Martínez Roca.
- SBARBI José Maria [1874-1878], *El refranero general español*, Madrid, Éditions Atlas, 1980, 10 volumes.
- SEVILLA MUÑOZ Julia, CANTERA ORTIZ DE URBINA Jesús, 2001, *1001 Refranes españoles, con su correspondencia en alemán, árabe, francés, inglés, italiano, polaco, provenzal y ruso*, Madrid, Ediciones Internacionales Universitarias.
- SIMPSON John, 1982, *The Concise Oxford Dictionary of Proverbs*, Londres, Guild Publishing London.
- SOMMANT Michéline, 2003, *Dictionnaire des locutions et des expressions*, Paris, Éditions Pocket (Les guides).
- SOTO Alberto, 1989, *Refranes de la lengua española*, Barcelone, Vilmar Ediciones S.A.

Notes

1 Nous ne justifions pas ici le statut de *ON-locuteur* attribué aux introducteurs mentionnés dans ces exemples : ils ne sont là que pour illustrer un phénomène. Pour les manifestations du *ON-locuteur* dans

des étapes antérieures du français, voir certaines de nos remarques (Anscombe 2007) et une étude complète dans A. Rodríguez Somolinos (2008).

2 Au travers de leurs deux équivalents espagnols *Las apariencias engañan* et *El hábito no hace al monje*.

3 L'on peut en particulier se poser la question pour le couple *Un sou est un sou / L'avarice est un vilain défaut*.

4 Voir J. -C. Anscombe (2003b).

5 Ces notions sont dues à i. Tamba (2000b).

6 L'on notera cependant la structure 4 + 6 de *Une hirondelle ne fait pas le printemps*, mais la rime – é / – ã est douteuse. À l'origine, la formulation était un distique isorime, à savoir : *Une hirondelle en ce temps / Ne fait pas le printemps*.

7 Ces deux derniers cas sont donc des distiques avec rime, à défaut d'une des structures rythmiques standard.

8 Il s'agit bien sûr d'une approximation, mais le libellé exact n'a que peu d'importance ici.

9I. e. en voyant *apparence* comme un hyperonyme de *habit*.

10 Sauf bien entendu dans un contexte où des non-moines seraient déguisés en moines. Mais alors le stéréotype serait localement inversé, et l'on aurait les acceptations contraires pour (49) et (50).

11 Sans compter des expressions comme *Il en a l'air mais il n'en a pas la chanson*, *Les apparences sont contre lui*.

12 Le terme est de M. Riegel (1987). Celui-ci voit dans les proverbes un *pivot implicatif* : nous ne soutiendrons pas pour notre part qu'il s'agit d'une implication logique *stricto sensu*, mais seulement *lato sensu*. Il s'agit en fait du même type d'implication vague qu'on a dans *Les oiseaux volent*.

13 Il s'agit alors de ce que nous avons appelé une opposition *directe*, voir J. -C. Anscombe et O. Ducrot (1983).

14 Il s'agit là d'un phénomène général que nous avons signalé à plusieurs reprises, à savoir la difficile compatibilité des phrases parémiques avec des indications déictiques : **(Depuis aujourd'hui + Chez nous), il n'y a pas de fumée sans feu*. Notons que les phrases situationnelles permettent de telles combinaisons : *Depuis hier, il est passé de l'eau sous les ponts*.

15 L'analyse qui suit est vraisemblablement valide pour les correspondants espagnols *A los osados favorece la fortuna* et *Quien no se arriesga, no pasa la mar*.

16I. e. « si x prend des risques, alors x réussit ». Les notations pseudo-mathématiques que nous utilisons ne sont là que pour la commodité d'expression.

17 Sur ce type de lois, voir J.-C. Anscombe et O. Ducrot (1983).

18 Nous rappelons que, pour nous, les phrases parémiques sont des énoncés autonomes et minimaux.

19 Cette remarque nous a été faite par P. P. Haillet (communication personnelle).

20 Pour bien comprendre ce qui est en jeu, l'on vérifiera par exemple que, dans le cas de l'opposition *Une hirondelle ne fait pas le printemps / Il n'y a pas de fumée sans feu* que A ne s'applique pas (pas de contenus véritablement opposés), mais que B s'applique très bien : *Je sais qu'une hirondelle ne fait pas le printemps, mais il n'y a pas de fumée sans feu*. Ce phénomène vient de ce que les contenus respectifs

sont de la forme $p > \neg q$ et $p > q$.

21 Nous insistons sur le fait qu'il ne s'agit pas de relations factuelles, mais d'une représentation du monde.

22 Notons que la dissymétrie se manifeste à ce niveau. L'on n'aurait pas quelque chose comme : *Je ne comprends pas que Max et Lia se soient mariés, ils se ressemblent vraiment sur beaucoup de points, car cela reviendrait à s'étonner de ce que le schéma doxal soit valide.*

Sur le chemin des proverbes : questions de classification

Georges Kleiber

Les proverbes servent de parapluie, même lorsqu’il ne pleut pas G. N. Djikey, *No Sense Memories*, Le - puy-en - velay, Éditions C’est-à-dire, 2048. Il est possible de classer les proverbes selon différentes dimensions. En privilégiant l’orientation morphosyntaxique avec la mise au premier plan des principales structures formelles de proverbes. Ou, sur un plan conceptuel, en se fondant onomasiologiquement sur les thèmes, topoï, stéréotypes activés par les proverbes pour pouvoir ainsi les ranger dans différentes rubriques thématiques à ambition anthropologique et ethnoculturelle. L’on peut encore présider à leur regroupement en se servant des mots-vedettes qui en forment les piliers lexicaux ou utiliser comme balises classificatoires les objets métaphoriques qui y sont cristallisés. Tous ces classements contribuent à tracer les grandes lignes intralinguistiques et translinguistiques d’un paysage proverbial qui reste difficile – certains parlent même « de problème insoluble » (Visetti et Cadiot 2006, p. 317) – à cartographier comme en témoignent les critiques qu’ont pu connaître de telles classifications ¹.

Leur utilité pratique et théorique est pourtant certaine et nous ne comptons pas dans ce travail en discuter le bien-fondé. Mais nous ne nous placerons pas sur le niveau classificatoire – celui des proverbes particuliers – auquel opèrent ces différents types de classements. C’est la catégorie générale du proverbe et la possibilité de distinguer de grandes sous-classes de proverbes qui retiendront notre attention ici. Et, il faut bien le constater, les sous-classifications proposées ne sont pas nombreuses, le prurit du classement

n'ayant pas dû, sur ce plan-là du moins, démanger fortement les parémiologues. L'on sait, certes, que l'on peut opposer, pour ceux qui tiennent la distinction pour pertinente ², les proverbes métaphoriques aux proverbes non métaphoriques ou dits *littéraux*. Mais pour le reste, c'est comme si les proverbes faisaient un seul bloc ou alors étaient si hétérogènes que toute tentative d'organisation interne était d'avance vouée à l'échec. À une exception près et qui mérite donc d'être prise en considération, la piste que vient d'ouvrir Silvia Palma (2004, 2007) avec la distinction de deux grands types de proverbes, les proverbes *doxaux* et *paradoxaux*.

C'est cette division tout à fait inédite des proverbes en deux classes, selon qu'ils répondent ou non à la *doxa*, que nous allons examiner ici. Dans une première partie, nous présenterons l'opposition tracée par Silvia Palma, puis nous en discuterons, dans une deuxième partie, le bien-fondé avant de voir, dans la troisième et dernière partie, vers quelles distinctions peut conduire l'examen critique mené précédemment. Chemin faisant, on le verra, nous toucherons à l'importante question, posée par notre définition des proverbes comme des phrases génériques (Kleiber 1989a), encore ouverte aujourd'hui ³, du type de généricité exprimée par les proverbes.

Proverbes *doxaux* et proverbes *paradoxaux*

Proverbes et loi générale

Le point de départ de Silvia Palma est « l'idée que les proverbes font intervenir une règle générale, étroitement liée aux stéréotypes lexicaux en jeu dans l'énoncé » (Palma 2007, p. 134). Deux propriétés caractérisent une telle règle. En premier lieu, elle n'est pas analytique ou nécessaire, mais uniquement « généralement vraie » et peut donc donner lieu à ce titre à des contre-exemples qui ne l'invalident pas : « une vérité générale concerne une majorité de cas, tandis qu'une vérité nécessaire concerne forcément tous les individus » (*ibid.*). Elle correspond ainsi à une phrase générique non nécessaire ou non analytique, mais généralement vraie (Kleiber 1978, 1983a, 1988, 1989b) ou encore appelée *extensive* par Jean-Claude Anscombe (2002). En second lieu, il s'agit d'une règle ou vérité a priori puisqu'elle se trouve liée aux stéréotypes des unités lexicales de l'énoncé proverbial. Elle exprime donc une propriété typique a priori à laquelle correspond une phrase générique *typique* a priori (Kleiber 1989b) ou *typifiant* a priori chez Jean-Claude Anscombe (1994, 1995, 2001, 2002) ⁴, comme l'est l'exemple-vedette de la littérature sur le générique :

Les castors construisent des barrages

le proverbe :

Tel père, tel fils

Permet d'illustrer ce premier stade du raisonnement de Silvia Palma. Les stéréotypes des unités lexicales père et ils conduisent à une phrase générique telle *Les ils ressemblent à leur père* ou *On ressemble à ses géniteurs*, phrase générique vraie a priori, donc typifiant a priori, et qui n'est que généralement

vraie, puisqu'elle admet des exceptions, tout ils n'ayant pas besoin de ressembler à son père.

Deux « stratégies » de validation de la règle générale

Jusque-là, l'analyse de Silvia Palma ne fait que suivre celle de Jean-Claude Anscombe (1994, 1995) qui assimile les proverbes à des phrases génériques typifiantes a priori et non, comme nous l'avons défendu dans notre premier travail sur les proverbes (Kleiber 1989a), à des phrases génériques typiques non a priori ⁵. Silvia Palma apporte du neuf, lorsqu'elle fait de cette règle générale a priori le cadre qui sert à considérer la situation spécifique à propos de laquelle est énoncé le proverbe et qu'elle émet l'hypothèse que les proverbes donnent lieu à deux relations différentes, suivant qu'il y a vérification de la règle générale ou mise en avant de contre-exemples : « en tant que phrases génériques typifiantes a priori [souligne-t-elle en gras], les proverbes s'appuient sur une vérité de type général et nous postulons qu'ils peuvent soit focaliser sur la vérité générale, auquel cas ils font oublier l'existence éventuelle de contre-exemples, ce que nous appellerons le schéma doxal ; soit souligner la présence de cas s'éloignant de la règle, ce que nous appellerons le schéma paradoxal » (Palma 2007, p. 134) ⁶. Autrement dit, les proverbes évoquent, selon elle, toujours une loi générale et l'évoquent toujours pour la valider, mais de deux manières différentes, « à travers deux stratégies possibles-a-la validation *directe*, lorsque le proverbe met en avant les cas dans lesquels la règle se vérifie, en faisant ainsi glisser la vérité générale vers une vérité nécessaire. C'est le cas que nous avons appelé *schéma doxal*. -b-la validation *indirecte*, lorsque le proverbe focalise, au contraire, sur la présence d'un (de) contre-exemple (s) prévu (s) par la règle générale. Ce cas introduit ainsi une règle générale complémentaire à *Les X sont Y*, pouvant prendre la forme *Il y a des X qui sont Y*'ou *Il y a des X qui sont Z*. Nous l'avons appelé *schéma paradoxal*. »

Les doxaux

Les proverbes doxaux indiquent la vérification de la loi générale (*Les X sont/font/ont Y*) liée au proverbe. Ce sont les plus nombreux et les plus fréquemment étudiés et « il semble même, qu'ils soient considérés comme le modèle d'énoncé proverbial, le cas par excellence » (*ibid.*, p. 135). Ils peuvent être à la forme positive :

Tel père, tel fils
Qui a bu boira
Les absents ont toujours tort
Qui vole un œuf vole un bœuf

comme négative :

Les chiens ne font pas de chats
Il n'y a pas de roses sans épines
On ne peut pas être et avoir été
Il n'est pas marchand qui toujours gagne

Le point important est que l'accent est mis à chaque fois sur la vérification de la règle générale, de la *doxa*, « ce qui tend à rapprocher la loi générale évoquée d'une vérité nécessaire » (*ibid.*).

Les paradoxaux

Pour Silvia Palma, les proverbes paradoxaux sont moins nombreux et beaucoup moins étudiés que les doxaux. L'on peut même dire qu'ils n'ont pas été entrevus du tout jusqu'ici et qu'ils représentent donc la véritable innovation apportée par Silvia Palma, puisque la description des doxaux, mise à part sans doute la question de leur statut de générique typifiant a priori, peut être considérée comme une approche classique des proverbes. Les paradoxaux s'opposent aux doxaux en ce qu'ils « insistent sur la présence de contre-exemples, donc sur le caractère seulement général de la loi générale évoquée » (*ibid.*, p. 142). Il n'y a donc pas focalisation sur la validité de la loi générale évoquée par le proverbe comme dans le cas des doxaux, mais l'accent se trouve mis sur les cas qui ne vérifient pas cette loi. si la loi générale sur laquelle s'appuie le proverbe est du type *Les X sont Y*, alors, s'il s'agit d'un proverbe paradoxal, le proverbe attire l'attention sur l'existence de x qui ne sont pas y et non pas sur la validité de la règle générale. Prenons l'exemple du proverbe ⁷ :

L'habit ne fait pas le moine

Il ne met pas en avant la validité de la loi générale *Les gens habillés en moine sont généralement des moines* associée stéréotypiquement aux unités lexicales du proverbe, mais, sans la remettre en cause, met en relief le fait qu'elle n'est pas toujours vraie, c'est-à-dire qu'il souligne le fait que l'on peut être habillé en moine sans l'être ou que, si l'on se met au niveau du sens proverbial, les apparences peuvent être trompeuses.

Soit encore le proverbe ⁸ :

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire

L'unité lexicale *vérité* donne lieu à la phrase générique typifiant a priori :

Les vérités sont bonnes à dire

mais le proverbe est dirigé vers les exceptions à cette loi, c'est-à-dire vers les cas où il n'est pas bon de dire la vérité.

L'existence ou la « présence » de contre-exemples peut se manifester de deux manières. Premièrement, par une négation de la règle générale *Les X sont Y* et donc « à travers un schéma liant x et y du type de : “Dans ce cas particulier, x n'est pas y”, ou “il se peut que x ne soit pas y”, “il ne faut pas croire que tous les x sont y” » (*ibid.*, p. 142), comme dans :

Tout ce qui brille n'est pas or
Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué
Ce n'est pas à un vieux singe que l'on apprend à faire des grimaces
Une fois n'est pas coutume
Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire
L'habit fait le moine

Deuxièmement, par un prédicat différent du y de la loi générale *Les X sont Y*, « à travers un schéma liant x et un autre élément, disons Z. la structure serait alors “x est Z”, “il se peut que x soit Z” » (*ibid.*, p. 143), comme dans :

Qui aime bien châtie bien
Qui paie ses dettes s'enrichit
Après la mort, le médecin

La focalisation sur les exceptions entraîne la mise en avant d'une règle complémentaire de la loi générale qui correspond aux deux manifestations de l'existence des contre-exemples : soit *Il y a des X qui ne sont pas Y* ou encore *Il y a des cas où X est Z*. les proverbes paradoxaux présentent ainsi la particularité de pointer sur une autre loi ou règle générale. En effet, comme le souligne Silvia Palma (*ibid.*, p. 135), « le fait de signaler que l'on s'éloigne de la loi générale (*les X sont Y*) revient à signaler l'existence d'une autre loi générale (*il y a des X qui sont Y'/Z*), non repérée auparavant, ce qui entraîne l'enrichissement de nos connaissances sur la classe des X. Derrière la première règle, souvent proche de l'opinion, apparaît une autre règle, peut-être moins visible au départ, qui délimite plus précisément l'étendue de la première » (cf. *On peut être habillé en moine sans l'être, Une vérité peut dans certaines circonstances être bonne à cacher*).

Quelques remarques en transition

En premier lieu, l'on soulignera qu'il s'agit d'une belle construction théorique, dans la mesure où la répartition des proverbes en deux grandes sous-classes se fait à partir d'une seule règle générale ou phrase typifiant a priori généralement vraie dont le proverbe soit met en avant les cas où les occurrences qui vérifient la règle, soit se focalise sur les contre-exemples prévus par la règle.

En deuxième lieu, l'on notera que la règle complémentaire que font émerger les proverbes paradoxaux a pour correspondant générique une généricité de type partitive et non plus extensive ou généralement vraie. Et elle se manifeste dans des phrases génériques partitives a priori, c'est-à-dire des phrases qui, tout en étant génériques, du point de vue quantificationnel interprétatif ne correspondent plus à une quantification quasi universelle (du type *généralement vrai*), mais basculent du côté de *parfois vrai*. L'existence de telles phrases génériques partitives a été longtemps méconnue, étant donné que la contrainte d'universalité ou de quasi-universalité semblait définitoires même de la généricité. Nous avions en 1987, Hélène Iazzaro et moi-même, explicitement déclaré les déterminants partitifs comme étant, « en règle générale, récalcitrants à une utilisation générique » (Kleiber et Iazzaro 1987, p. 76). C'était aller un peu vite en besogne car la généricité partitive existe bien, même si elle est soumise à des conditions assez fortes touchant les déterminants des syntagmes nominaux concernés, le type de prédicat, la structure de la prédication, etc. il y a bien généricité, comme l'ont mentionné différents travaux (Galmiche 1986, Bosveld-de Smet 1994, 1998, 2000, Peterson 1996, Tasmowski-de Ryck 1998, Kleiber 1986, 2001b, Anscombe 2002, Heyd 2003), dans des énoncés comme :

Des basketteurs sont petits

(Galmiche 1986)

Des maladies sont mortelles
Des enfants naissent aveugles

(Heyd 2003)

Beaucoup d'étudiants ont un ordinateur personnel
Certains chats aiment la musique religieuse

(Kleiber 2001b)

La nuit, certains chats sont gris

(Anscombe 2002)

et également, comme nous l'avons signalé (Kleiber 1986, p. 71), dans des énoncés comportant des adverbes de quantifications existentiels ou le verbe *pouvoir* en emploi « sporadique » ⁹ :

Les alsaciens sont parfois buveurs de bière

Les alsaciens peuvent être obèses

Comment analyser une telle généralité ? L'article de Jean-Claude Anscombe (2002), entièrement consacré à cette généralité *non standard*, apporte d'intéressants éléments de réponse, auxquels fait écho la section consacrée dans sa thèse par Sophie Heyd (2003) à la généralité partitive exprimée par *des*. Mais notre but n'est pas d'élucider le fonctionnement d'une telle généralité, mais simplement de souligner que la règle générale complémentaire mise sur le devant par les proverbes paradoxaux a pour expression générique soit des phrases comportant un déterminant partitif comme *certain* ¹⁰ (*certaines vérités ne sont pas bonnes à dire*) ou *des* (*des vérités ne sont pas bonnes à dire*) ¹¹, soit une universelle niée (*toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire*) ou une existentielle du type *Il y a des vérités qui ne sont pas bonnes à dire*, soit encore une phrase avec un adverbe de quantification existentiel (*Les vérités ne sont parfois pas bonnes à dire*) ou le modal *pouvoir* (*Les vérités peuvent ne pas être bonnes à dire*).

Troisième remarque, il est important de garder à l'esprit que ce n'est pas le proverbe lui-même qui est responsable de la loi générale sur laquelle il s'adosse, puisqu'il s'agit d'une loi générale issue du *du* ou *des* ¹² stéréotypes formant le sens des unités lexicales majeures du proverbe. il faut bien se rendre compte que, même en dehors de la théorie des deux classes de proverbes de Silvia Palma, le seul fait de considérer, comme le fait Jean-

Claude Anscombe, tout proverbe comme exprimant une phrase générique typifiant a priori interdit par avance au proverbe d'être le responsable de la règle. Dans le modèle bipartite de Silvia Palma, doxaux et paradoxaux se voient pourtant assigner un rôle.

Les proverbes doxaux ont pour mission d'aller vers l'exhaustivité : ils effacent les contre-exemples prévus par la règle générale et font donc que « la relation entre x et y est ici présentée comme si elle était nécessaire et non seulement générale » (Palma 2007, p. 141). Ce côté « nécessaire », d'une vérité qui n'est pourtant qu'une vérité générale, est facilité par le fait que très souvent l'on retrouve dans le prédicat y des traits stéréotypiques de x :

Si ces proverbes peuvent mettre en avant si fortement la vérifications de la loi générale, c'est sans doute en raison du fait qu'ils font intervenir dans le prédicat (y) des traits fortement liés au stéréotype du sujet (x), par exemple, un voleur c'est par définition quelqu'un qui vole, on peut donc difficilement se tromper en lui attribuant un prédicat fortement lié à cette notion, en l'occurrence continuer de voler. De la même manière, un feu stéréotypique est un feu avec des lammes, dégageant de la chaleur et de la fumée. il est donc naturel de lui attribuer cette propriété dans le proverbe. C'est probablement cette proximité qui rend les proverbes aussi naturels, aussi évidents. (*Ibid.*)

Les paradoxaux ont pour rôle de transformer en quelque sorte les contre-exemples de la règle générale sur lesquels ils se focalisent en une loi générale qui, comme nous venons de le voir, est complémentaire de la règle générale et qui contribue ainsi à l'enrichissement de nos connaissances.

Notre dernière remarque concerne le statut des propriétés mises en jeu dans les deux types de lois générales postulées pour rendre compte du fonctionnement des deux types de proverbes et leur correspondance avec le type de généralité. Silvia Palma se sert de la classification des propriétés opérées par Anscombe pour déterminer le statut de ces propriétés. Le recours d'une part à l'opposition propriétés *essentiels* et propriétés *accidentelles* ¹³ et d'autre part à celle entre propriétés *intrinsèques* et propriétés *extrinsèques* ¹⁴ lui permet de caractériser la propriété évoquée par le proverbe doxal comme étant une propriété intrinsèque essentielle et celle évoquée par le proverbe paradoxal comme étant une propriété intrinsèque accidentelle ¹⁵

(*ibid.*, p. 150-154).

Pour ce qui est du lien entre propriétés et type de généralité, que n'aborde pas Silvia Palma, l'on peut compléter cette caractérisation en recourant aux deux relations établies par Jean-Claude Anscombe (2002, p. 25) entre types de propriétés et type de phrases génériques :

-1- « P est une propriété essentielle d'une classe C si *Les x sont P* est une phrase générique valide. P est une propriété accidentelle de C si *Certains x sont P* est générique valide, *les x sont P* n'étant évidemment pas valide. »

-2- « P est une propriété intrinsèque d'une classe C si la phrase reliant C à P est typifiant a priori. Si cette phrase est typifiant locale, la propriété est extrinsèque. » ¹⁶

Ces correspondances conduisent à caractériser les proverbes doxaux comme évoquant des propriétés intrinsèques essentielles représentées par des phrases génériques extensives typifiantes a priori comme *Les castors construisent des barrages* et les proverbes paradoxaux comme évoquant des propriétés intrinsèques accidentelles représentées par des phrases génériques partitives typifiantes a priori du type de *Certains Français sont blonds* ¹⁷ .

Examen de la subdivision proverbes doxaux/proverbes paradoxaux

Le moment est venu d'évaluer la division opérée par Silvia Palma : la répartition en deux classes de proverbes, les doxaux et les paradoxaux, est-elle pertinente ? la « nouveauté » que constitue la mise en relief des paradoxaux est-elle justifiée ? L'essentiel de notre examen critique portera sur les tests auxquels Silvia Palma recourt pour légitimer l'existence des deux sous-classes de proverbes. Mais il nous faut auparavant aborder la question du rapport entre le proverbe et la règle générale sur laquelle il s'appuie, parce qu'elle met en lumière un premier facteur contre la répartition en question.

Un point qui reste flou : la relation entre la règle générale et le proverbe

Ce qui est gênant dans l'analyse de Silvia Palma, c'est qu'elle reste loue sur ce qui compte comme règle ou loi générale qui sert de base aussi bien aux doxaux qu'aux paradoxaux et sur le rapport entre cette règle et le proverbe lui-même.

D'un côté, comme elle postule que tout proverbe est une phrase générique typifiante a priori, ainsi que le montre clairement le début de la citation (« En tant que phrases génériques typifiantes a priori, les proverbes s'appuient sur une vérité de type général... ») mentionnée *supra*, elle donne à penser que la règle générale ¹⁸, en même temps qu'elle appartient au stéréotype d'une unité lexicale du proverbe, se trouve exprimée par le proverbe lui-même et que, par conséquent, la focalisation sur la vérification de la règle ou sur les contre-exemples provient de la situation ou des occurrences particulières auxquelles s'applique le proverbe. L'on observe qu'il en va effectivement toujours ainsi avec les doxaux où la règle générale se trouve être directement celle qu'exprime le proverbe lui-même et où la situation d'emploi du proverbe vérifie bien la règle en question. Reprenons le proverbe :

Tel père, tel fils

L'on voit qu'il correspond directement à la loi générale *On ressemble à ses géniteurs* et que les situations pour lesquelles on l'emploie vérifient la loi en question, puisque l'on ne l'utiliserait normalement pas pour un contre-exemple, c'est-à-dire pour une situation où le « ils » serait différent du « père ». Ce n'est pas une affaire de métaphore ni de négation puisqu'un proverbe comme :

Il n'y a pas de roses sans épines

répond à la même analyse : il exprime lui-même la règle générale – que l'on reste au niveau littéral des « roses » et des « épines » ou que l'on monte hyperboliquement au sens proverbial ¹⁹ – et s'applique plutôt aux occurrences qui vérifient la règle qu'à celles qui la contredisent.

Avec les paradoxaux, mais pour certains seulement, l'on constate également que l'affaire suit le cours attendu : le proverbe représente directement la loi, mais apparaît cette fois-ci comme paradoxal, puisqu'il s'applique à des occurrences qui ne vérifient pas cette loi. Prenons le proverbe :

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué

Classé avec les paradoxaux : il exprime directement, abstraction toujours faite de l'aspect métaphorique, la règle générale et il s'applique, non plus aux situations qui vérifient la loi, mais bien à celles qui la contredisent. Il serait pour le moins bizarre d'avoir utilisé le proverbe *On ne vend pas la peau de l'ours avant de l'avoir tué* à propos des cris de victoire de l'équipe de France de football lors de la Coupe du monde de 1998.

D'un autre côté, l'analyse d'autres exemples, uniquement au sein des paradoxaux d'après Silvia Palma, montre clairement que la loi générale invoquée ne peut plus être celle qu'exprime directement le proverbe, mais ne correspond plus qu'à une loi tirée du, ou fournie par, le stéréotype d'une unité lexicale (généralement le sujet), de telle sorte que la phrase générique qui représente cette loi ne peut plus être la phrase du proverbe, cette dernière correspondant précisément aux ou prenant en charge les exceptions de la loi en question, le proverbe s'appliquant, dans ce cas, à des situations qui vérifient le proverbe, mais contredisent la loi générale sur laquelle il s'appuie. La règle générale *L'homme habillé en moine est un moine* que l'approche de Silvia Palma conduit à mettre à la base du proverbe

L'habit ne fait pas le moine

n'est plus exprimée directement par le proverbe, puisque celui-ci exprime la négation de cette règle. Le proverbe ne s'applique pas aux situations qui vérifient cette loi, à savoir celles où les apparences ne sont pas trompeuses,

mais bien à des contre exemples de cette loi, c'est-à-dire aux « faux moines ».
Prenons encore le proverbe paradoxal :

Qui aime bien châtie bien

où la divergence entre loi générale et expression du proverbe est encore plus nette, puisque la loi générale stéréotypique liée à bien aimer quelqu'un correspond à une phrase telle que :

Si on aime bien quelqu'un, on est indulgent avec lui

là encore le proverbe ne s'applique évidemment pas aux occurrences vérifiant cette loi, mais bien à des occurrences qui la contredisent.

L'on voit que la situation n'est pas claire, puisque les paradoxaux n'ont pas un comportement homogène vis-à-vis de la règle générale invoquée, contrairement aux doxaux. Cette dissymétrie, que le lou de la présentation contribue à masquer, est un premier indice de ce que la répartition entre doxaux et paradoxaux n'est pas aussi bien fondée que le pense Silvia Palma. L'examen des tests fournis par cette dernière fera apparaître d'une autre manière les limites de la distinction.

Examen des preuves

Silvia Palma se sert de différents tests qui ont cours dans la littérature sur la généricité, dont certains ont été utilisés par nous-mêmes (1983a, 1988, 1989b et 2001b) et Jean-Claude Anscombe (1995 et 2002), pour apporter une preuve tangible à la pertinence de sa subdivision des proverbes en deux catégories. L'utilisation qu'en fait Silvia Palma se révèle toutefois défailante sur plusieurs points que nous exposerons après avoir présenté au préalable l'argumentation qu'elle en a faite.

Les tests utilisés

Pour prouver le bien-fondé de la division des proverbes en doxaux et paradoxaux, Silvia Palma (2007, p. 138-140 et p. 144-147) recourt à trois tests :

- i- l'insertion d'un quantificateur universel ou d'adverbes de haute fréquence
- ii- l'emploi d'opérateurs de co-orientation et d'anti-orientation
- iii- la représentation par un schéma implicatif

Pour -i- les doxaux, comme le montre-a-, mais non les paradoxaux, comme le montre-b-, vérifieraient-i- :

- a- Tout fils ressemble à son père (*Todo hijo se parece a su padre*) ²⁰
Un fils ressemble toujours à son père (*Un hijo siempre se parece a su padre*)

- * Toutes les vérités sont bonnes à dire (* *Todas las verdades son para ser dichas*)
- b- * Les vérités sont toujours bonnes à dire (* *Las verdades siempre son para ser dichas*)
* Les vérités ne sont jamais bonnes à dire (* *Las verdades nunca son para ser dichas*)

Pour -ii- : les doxaux sont compatibles avec *et*, mais non avec *mais* introduisant le prédicat à la forme positive et, lorsque le prédicat est nié, avec *mais*, mais non avec *et*, alors qu'avec les paradoxaux ce serait plus ou moins l'inverse :

- a- C'est son fils *et*/* mais il ressemble à son père (*Es su hijo y/* pero se le parece*)
C'est son fils * *et*/mais il ne ressemble pas à son père (*Es su hijo * y/pero no se le parece*)

Il porte l'habit *et*/* mais il est moine (*Lleva hábito y/* pero es monje*)
Il porte l'habit *et*/mais il n'est pas moine (*Lleva hábito y/pero no es monje*)
- b- C'est une vérité *et*/* mais elle est bonne à dire (*Es una verdad y/* pero es para ser dicha*)
C'est une vérité ? *et*/ mais elle n'est pas bonne à dire (*Es una verdad ? y/pero no es para ser dicha*)

-iii- Seuls les doxaux donnent lieu à une explicitation du schéma implicatif « qui montre également le glissement du caractère général de la vérité à un caractère nécessaire et le caractère stéréotypique du lien » (Palma 2007, p. 140) :

- a- Si c'est son ils, alors il lui ressemble (*Si es su hijo, entonces se le parece*)
S'il a volé, alors il volera encore une fois (*pour le proverbe : Qui vole un œuf, vole un bœuf*)
Voler une fois impliquera qu'il volera encore une fois

Les paradoxaux ne donnent pas lieu à semblable schéma que ce soit en phrase positive ou négative :

-
- b- * S'il porte l'habit, alors il est moine (* *Si lleva hábito, entonces es monje*)
* S'il porte l'habit, alors il n'est pas moine (* *Si lleva hábito, entonces no es monje*)
* Si c'est une vérité, alors elle est bonne à dire (* *Si es una verdad, entonces es para ser dicha*)
* Si c'est une vérité, alors elle n'est pas bonne à dire (* *Si es una verdad, entonces no es para ser dicha*)

Silvia Palma apporte quatre propriétés supplémentaires pour caractériser les paradoxaux :

-1- la possibilité de se combiner avec des expressions indiquant la non-exhaustivité :

Ceux qui portent l'habit ne sont pas tous des moines (*No todos los que llevan hábito son monjes*)

Ceux qui portent l'habit ne sont pas toujours des moines (*Los que llevan hábito no siempre son monjes*)

Les vérités ne sont pas toutes bonnes à dire (*No todas las verdades son para ser dichas*)

Les vérités ne sont pas toujours bonnes à dire (*Los verdades no siempre son para ser dichas*)

-2- La combinaison avec un SN spécifique : elle n'est possible « que s'il s'agit d'indiquer une certaine anormalité par rapport à la phrase générique correspondante » (*ibid.*, p. 146). L'on n'aura donc pas :

? ? Cet homme porte l'habit et c'est un moine (? ? *Este hombre lleva hábito y es un monje*)

? ? Cette vérité est bonne à dire (? ? *Esta verdad es para se dicha*)

mais :

Cet homme porte l'habit n'étant pas un moine (*Este hombre lleva hábito sin ser monje*)

Cette vérité n'est pas bonne à dire (*Esta verdad no es para ser dicha*)

-3- La possibilité de se combiner avec des expressions indiquant la concession en cas de négation :

Bien qu'il porte l'habit, il n'est pas moine (*Aunque lleve hábito, no es monje*)

* Bien qu'il porte l'habit, il est moine (* *Aunque lleve hábito, es monje*)

Bien que ce soit une vérité, elle n'est pas bonne à dire (*Aunque sea una verdad, no es para ser dicha*)

* Bien que ce soit une vérité, elle est bonne à dire (* *Aunque sea una verdad, es para ser dicha*)

-4- La « possibilité de combinaison avec une expression indiquant l'élargissement ou le passage à une autre notion (Z), ce qui revient à postuler une deuxième règle générale, moins connue ou moins évidente que la première » (*ibid.*, p. 147) :

Quelqu'un qui n'est pas moine, peut aussi porter l'habit (*Alguien que no es monje también puede llevar hábito*)

Ne pas dire une vérité peut être une bonne chose aussi (*Callar una verdad también puede ser bueno*)

Défauts

Plusieurs défauts viennent affaiblir la validité de ces différents tests. En premier lieu, il y a le fait de travailler, quand il s'agit de proverbes métaphoriques, essentiellement sur le sens littéral ou compositionnel du proverbe ²¹, alors qu'il conviendrait plutôt d'exercer les « manipulations » linguistiques au niveau du sens proverbial. Pour plusieurs raisons. La première est qu'avec les proverbes dits *littéraux*, c'est bien le sens proverbial qui se trouve testé directement. À moins de nier la dimension métaphorique, ce qui est toujours possible, comme nous l'avons signalé ci-dessus, opérer sur la phrase littérale des proverbes métaphoriques entraîne une dissymétrie avec le traitement des proverbes non métaphoriques, puisque là c'est bien le sens proverbial qui se trouve testé. La deuxième raison est que les réactions aux tests obtenues au niveau du sens littéral ne sont pas automatiquement répercutables sur le plan du sens proverbial. La meilleure preuve en est que l'on peut avoir des proverbes, tel :

Il n'y a pas de fumée sans feu

dont la phrase littérale ne connaît pas d'exceptions, alors qu'il peut y en avoir au niveau du sens proverbial. Troisième raison enfin, certains proverbes métaphoriques ne se laissent pas directement « triturer » aussi facilement et du coup appellent le passage à un sens-amont différent. C'est ce que constate Silvia Palma elle-même face au proverbe :

Qui vole un œuf, vole un bœuf

qui, tel quel, ne se laisse pas, selon elle, appliquer le test de l'insertion d'un quantificateur universel

? ? Qui vole un œuf vole toujours un bœuf

? ? Toute personne volant un œuf vole (ra) un bœuf

et pour lequel elle propose alors de « considérer d'autres possibilités de formulation » (*ibid.*, p. 139), du type de :

Un voleur continuera de voler

Un voleur volera toujours

Tout voleur continue de voler

Ce passage possible, à géométrie variable, du littéral vers du non ou du moins littéral, amoindrit considérablement la pertinence de l'argumentation par le

flou qu'entraîne cette possibilité de passer d'un plan à l'autre. Une telle équivoque est, empressons-nous de le souligner, fréquente dans les travaux sur le sens des proverbes, où l'on passe bien souvent allègrement du littéral au proverbial et *vice versa* sans précaution aucune.

Si les tests s'appliquent le plus souvent directement à la phrase littérale des proverbes métaphoriques, c'est parce que l'hypothèse de base, à savoir que les proverbes sont des phrases typifiantes a priori, y conduit. En tant que phrases typifiantes a priori, ce ne sont pas eux qui sont directement responsables de la vérité générale exprimée, sinon ce ne serait plus une vérité a priori, mais c'est, comme souligné à plusieurs reprises ci-dessus, une ou des unités lexicales qui comportent dans leur stéréotype la phrase générique typifiante a priori en question. Du coup, l'on comprend pourquoi le plan littéral des proverbes métaphoriques est choisi comme exercice de manœuvres pour l'argumentation : ce sont les seules unités lexicales disponibles, le niveau proverbial en restant au niveau du sens et non de l'expression.

Cela nous mène directement à notre seconde critique qui vaut aussi bien pour les proverbes dits *littéraux* que pour les proverbes métaphoriques. Comme les tests ont pour but de prouver le caractère de typification a priori, ce qui se trouve testé n'est finalement pas le proverbe lui-même, mais une unité lexicale qui est en gros celle du sujet du proverbe. Le problème est de savoir si un tel déplacement de l'objet d'enquête est justifié : autrement dit, est-ce que les résultats obtenus pour l'unité lexicale peuvent être portés sans plus au crédit du proverbe tout entier ? Nous ne le pensons pas. Nous le pensons d'autant moins que l'hypothèse qui est à la base des tests reste elle-même controversée : il n'est pas du tout acquis que les proverbes constituent réellement des phrases génériques typifiantes a priori (Kleiber 1989a, Perrin 2000) et, partant, la pertinence des tests n'est pas acquise non plus.

La meilleure preuve en est que les résultats obtenus ne sont pas valides. Ce sera notre troisième et dernière critique. Une grande partie des résultats

aichés par Silvia Palma peut en effet être remise en cause. Les quatre premiers tests utilisés pour séparer les doxaux des paradoxaux ne sont pas décisifs du tout. D'une part, parce que l'on peut mettre en doute certains jugements de grammaticalité. Il nous semble ainsi que l'on peut fort bien avoir les énoncés suivants exclus par Silvia Palma :

Toutes les vérités sont bonnes à dire
Les vérités sont toujours bonnes à dire
Les vérités ne sont jamais bonnes à dire
S'il porte l'habit, alors il est moine
Si c'est une vérité, alors elle est bonne à dire
Si c'est une vérité, alors elle n'est pas bonne à dire ²²

D'autre part, l'on peut fort bien appliquer à certains paradoxaux les tests censés révéler le caractère doxal du proverbe ²³ .

Test -i- : l'on peut avoir avec certains paradoxaux les expressions de quantification universelle :

L'habit ne fait jamais le moine ²⁴ Il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué
Qui aime bien toujours châtie bien

Test-ii- : avec les marqueurs de co-et d'anti-orientation, certains paradoxaux peuvent répondre au même balancement que les doxaux :

C'est un vieux singe et/* mais il ne faut pas lui apprendre à faire des grimaces
C'est un vieux singe * et/mais il faut lui apprendre à faire des grimace

Test-iii- : le schéma implicatif n'est pas interdit aux paradoxaux :

Si quelqu'un aime, il châtie bien
Si quelqu'un veut vendre la peau de l'ours, il faut l'avoir tué

L'on signalera enfin que, exception faite de l'élargissement, les tests donnés comme spécifiques des paradoxaux s'appliquent aussi aux doxaux, tout simplement parce que les trois tests en question (non-exhaustivité, spécificité et concession) sont des tests qui conviennent pour les propriétés seulement stéréotypiques, donc pour les « non nécessaires » :

Les fils ne ressemblent pas tous à leur père ?
Ce fils ressemble à son père
Ce fils ne ressemble pas à son père ?
Bien que ce soit son fils, il ressemble à son père
Bien qu'il soit son fils, il ne ressemble pourtant pas à son père

Voilà qui compromet plus que sérieusement la pertinence de la division des proverbes en doxaux et paradoxaux. Est-ce à dire pour autant que l'entreprise de Silvia Palma a été inutile ? il nous semble que non et nous allons voir pourquoi dans notre troisième et dernière partie.

Vers d'autres subdivisions

La tentative d'établir une subdivision des proverbes en doxaux et paradoxaux a permis de mettre en avant deux principes de classification différents, qui se trouvent entremêlés dans l'analyse de Silvia Palma, mais qui, si on les considère chacun de son côté, peuvent se révéler fructueux pour une approche typologique générale des proverbes. Un critère de répartition est fondé sur la quantité, l'autre sur le type d'occurrences pour lequel s'emploie le proverbe.

Proverbes « partitifs »

La première opposition que l'on peut dégager clairement de la description de Silvia Palma est celle qui oppose, sur le plan des phrases génériques, celles donnant lieu à une interprétation de quantification universelle ou quasi universelle à celles qui ne donnent lieu qu'à une quantification « partitive ». De même que l'on a, ainsi qu'on l'a rappelé ci-dessus, du côté des phrases génériques, des phrases génériques vraies pour toute occurrence ou pour quasiment toute occurrence (les généralement vraies ou les extensives de Jean-Claude Anscombe) comme :

Les castors sont des animaux
Les castors construisent des barrages

et des phrases génériques qui ne valent que pour une partie restreinte de la classe des occurrences dénotée :

Certains chats aiment la musique religieuse
Tous les alsaciens ne boivent pas de la bière

de même l'on dispose, du côté des proverbes, de proverbes à validité universelle ou quasi universelle comme :

Il n'y a pas de roses sans épines

et des proverbes à généralité partitive comme :

Tout ce qui brille n'est pas de l'or
Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire
Un train peut en cacher un autre

Notre distinction appelle plusieurs précisions. En premier lieu, elle ne correspond pas exactement à l'opposition proverbes doxaux/proverbes paradoxaux de Silvia Palma, même si tous nos proverbes « partitifs » seraient classés chez cette dernière comme paradoxaux. Tous les proverbes rangés sous la bannière de paradoxaux tels :

L'habit ne fait pas le moine
Il ne faut pas apprendre à un vieux singe à grimacer
Qui aime bien châtie bien

figureront avec les proverbes généralement vrais et non avec les « partitifs », parce que nous nous fondons exclusivement sur le critère de l'expression quantitative : la partitivité doit être, comme c'est le cas pour les phrases génériques non proverbiales, exprimée explicitement et ne pas résulter d'autres considérations. Si les trois proverbes sont rangés ci-dessus comme proverbes à généricité partitive, c'est parce qu'ils comportent ou bien une négation du quantificateur universel *tout* qui, comme on sait, fait émerger préférentiellement une interprétation de quantification partitive – s'il est vrai que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, c'est qu'il y en a certaines qui le sont – ou bien le modal *pouvoir* en emploi « sporadique »

Ceci conduit à une deuxième précision : il semble ne pas y avoir de proverbes de type « partitif » qui exprimeraient directement par un déterminant existentiel la généricité partitive en question ²⁵ . Les phrases :

Certaines vérités ne sont pas bonnes à dire
Des vérités ne sont pas bonnes à dire

ne sont pas de bonnes candidates à une expression proverbiale. La raison ? L'on peut penser, mais il faudrait le vérifier de plus près, que seule une phrase universelle niée ou une phrase générique comportant le modal *pouvoir* en emploi sporadique conserve le moule proverbial implicatif, si souvent mis en avant dans la description de la structure sémantique du proverbe (Kanyo 1981, Buridant 1984, Bloc-Durafour 1984, Riegel 1987, Kleiber 1989a, 2000a, etc.). À quoi revient en effet une générique partitive avec un déterminant « indéfini » comme *certaines*, *des*, etc. sinon à l'assertion de l'existence d'une sous-classe de *x*, à savoir les *x* qui vérifient le prédicat en question. Ainsi :

Certaines maisons sont octogonales
(Kleiber 2001b)

correspond à l'existentielle :

Il y a des maisons qui sont octogonales

Ce rôle de « poseur existentiel » ne semble pas être dans les cordes du proverbe. Mais ne nous avançons pas trop vite... ! Soulignons simplement le

lien très fort entre syntaxe (universelle niée ou comportant le modal *pouvoir*) et sens proverbial, qui, d'une part, montre que cette sous-classe de proverbes partitifs est sans doute plutôt à considérer comme un cas spécial des proverbes universels ou quasi universels que comme une sous-classe de même niveau et qui, d'autre part, constitue un élément de réponse aux interrogations légitimes d'Irène tamba (2000, p. 115-116) sur la nécessité d'articuler la généricité de la formule proverbiale à celle du sens proverbial.

Troisièmement, l'on peut préciser leur statut de phrase générique « spéciale » ou « marginale » que leur confère leur généricité partitive. Les proverbes partitifs présentent en effet les propriétés des phrases génériques de ce type et ont donc des propriétés qui ne sont plus toutes les mêmes que celles des proverbes universels ou quasi universels. Sans entrer dans des détails qui nous entraîneraient trop loin, nous signalerons simplement deux aspects.

Le premier concerne les exceptions ou contre-exemples. Les phrases génériques du type :

Les castors construisent des barrages

sont généralement caractérisées par le fait d'admettre des exceptions qui ne remettent pas en cause leur validité. Cette propriété se retrouve chez les proverbes quasi universels du type de :

Tel père, tel fils

Il n'y a pas de roses sans épines

et a souvent servi de propriété essentielle à la description des proverbes en général (Kleiber 1989a, Anscombe 1994, 1995, 2002). L'on voit toutefois immédiatement que cette propriété d'admettre des contre-exemples qui n'invalident pas la vérité du proverbe ne tient plus avec les proverbes partitifs, de même qu'elle ne tient plus avec les phrases génériques partitives. Tout simplement parce que la partitivité implique par avance qu'il y ait des occurrences qui ne vérifient pas le prédicat et ces occurrences ne peuvent nullement prétendre au statut de contre-exemples. L'on ne saurait après un proverbe tel que :

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire

poursuivre par une phrase telle que :

Tout à fait d'accord, mais celle-ci est bonne à dire

comme on peut le faire dans le cas d'un proverbe universel :

Tel père, tel fils. Tout à fait d'accord, mais Paul ne ressemble pas à son père parce que d'emblée le proverbe partitif prévoit qu'il y a des vérités bonnes à dire et que ces cas ne sont nullement perçus comme étant des exceptions et encore moins comme étant des contre-exemples.

Le second aspect a trait à un affaiblissement du pouvoir inférentiel. Les phrases génériques quasi universelles et donc les proverbes quasi universels permettent de faire des inférences par défaut sur les occurrences actuelles, potentielles et contrefactuelles (Kleiber 1989b, 2009). Ces déductions du type « probable » sont directement liées au caractère de quasi-universalité et ne persistent donc pas, telles quelles, du côté des phrases génériques partitives et, partant, du côté des proverbes partitifs. Avec les « partitifs », l'inférence par défaut n'est plus que de l'ordre du possible et non plus du probable. À partir du proverbe :

Tout ce qui brille n'est pas de l'or

l'on ne peut plus inférer que si quelque chose brille, ce n'est probablement pas de l'or, mais uniquement que si quelque chose brille, ce n'est peut-être pas de l'or.

D'autres caractéristiques de ces proverbes partitifs mériteraient d'être prises en compte, comme leur émergence en relation avec le quasi universel, leur utilité parémique, l'absence de proverbes antonymes semblables à ceux que peuvent connaître les proverbes quasi universels (Kleiber 1999c), etc., tous points susceptibles de mieux éclairer leur constitution, leur fonctionnement et leur comportement.

Proverbes : prise en compte du type de situation

Quittons le terrain de la quantité et passons à celui de l'application des proverbes sur lequel se place à plusieurs reprises Silvia Palma dans sa distinction doxaux/paradoxaux. L'une des raisons pour lesquelles, nous semble-t-il, elle place certains proverbes comme :

Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué Ce n'est pas à un vieux singe qu'il faut apprendre à faire des grimaces

dans la classe des paradoxaux est qu'ils sont utilisés préférentiellement pour des situations qui ne vérifient pas le proverbe ou, inversement, qui ne s'utiliseraient pas pour des situations qui répondent directement au proverbe. L'on emploie ainsi le proverbe *Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant l'avoir tué* plutôt pour une situation où quelqu'un « vend la peau de l'ours avant de l'avoir tué », comme par exemple celle où un cycliste, seul en tête de la course à quelques mètres de l'arrivée, se relève et lève les bras en l'air en signe de victoire avant d'avoir franchi la ligne et se fait finalement dépasser par un poursuivant. On l'utiliserait beaucoup moins pour la situation inverse, celle où le même coureur continuerait de rouler à toute allure jusqu'au franchissement de la ligne ²⁶. Il suffirait toutefois pour ce dernier cas que l'on s'interroge sur les raisons de ce comportement (cf. *Pourquoi continue-t-il à rouler ainsi, alors qu'il a gagné la course ?*) et que l'on active par là même l'idée qu'il pourrait faire comme s'il avait déjà gagné, c'est-à-dire rouler plus doucement, pour que le proverbe retrouve pleinement droit de cité.

Si l'on prend le proverbe :

Il n'y a pas de roses sans épines

l'on constate le contraire : il s'applique préférentiellement à des situations où effectivement quelque chose d'agréable a des contreparties qui le sont moins et non à des situations qui contredisent le proverbe, comme celles où quelque chose d'agréable n'aurait pas de contre-partie désagréable. L'on ne dirait pas pour une soirée réussie à tout point de vue *Il n'y a pas de roses sans épines* sans susciter une interrogation sur ce qui pourrait encore advenir d'épineux pour légitimer l'énonciation du proverbe.

S'ouvre ainsi une autre répartition possible des proverbes, tout à fait différente de la précédente appuyée sur la seule quantité, qui repose sur la prise en compte du type de situation auquel s'applique le proverbe : l'on peut répartir les proverbes en deux catégories, selon qu'ils sont prédestinés à s'employer pour une situation qui répond directement à ce qu'ils expriment ou pour une situation qui représente ou active une occurrence contraire. Cette subdivision ne correspond pas non plus à celle en doxaux/paradoxaux de Silvia Palma, puisque des paradoxaux comme :

L'habit ne fait pas le moine

Qui aime bien châtie bien

et les proverbes partitifs de la section précédente comme :

Toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire

font partie des proverbes destinés à s'appliquer à des situations vérifiant le proverbe.

Mais là encore, l'on voit que la sous-classe des proverbes qui portent sur des contre-exemples n'est sans doute qu'un cas spécial de la classe des proverbes, dans la mesure où il y a un lien très fort entre la structure phrastique et le fait de s'employer pour une situation contraire : modalité déontique et négation semblent ²⁷ en effet indispensables et conduisent à réanalyser sans doute autrement la notion de contre-exemple. Nous ne poursuivons pas plus loin cette piste, les travaux sur les proverbes négatifs (Hamm 1988, 1989, Palma 2000) ayant amplement déjà labouré ce terrain-là. Il nous suit d'avoir montré qu'il fallait l'emprunter pour évaluer plus justement la pertinence de la sous-classe des proverbes fonctionnant sur des

contre-exemples.

*

Nous pouvons donc conclure, même si nous ne sommes pas arrivés au bout du chemin. les objectifs que nous nous sommes fixés ont, en effet, nous semble-t-il, été atteints. Nous avons présenté en détail les tenants et les aboutissants de l'opposition faite par Silvia Palma entre proverbes doxaux et proverbes paradoxaux en essayant de faire ressortir les limites de la distinction, mais aussi les aspects intéressants, utiles et novateurs pour l'organisation de la diversité « sémantique » des proverbes. Nous avons ainsi débouché sur la mise en avant de deux types de répartition, l'une reposant sur la quantité, l'autre sur l'application à des occurrences-exemples ou des occurrences contre-exemples. Notre parcours nous a permis, par ailleurs, d'une part de poursuivre le débat sur le type de généralité exprimée par les proverbes et d'autre part d'apporter des éléments de réflexion nouveaux au problème central de l'articulation de la forme proverbiale et du sens proverbial.

Bibliographie

- ANSCOMBRE Jean-Claude, 1989, « Théorie de l'argumentation, topoï et *structuration* discursive », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 18, n^o 1, p. 13-56.
- 1994, « Proverbes et formes proverbiales : valeur *évidentielle* et argumentative », *Langue française*, n^o 102, p. 95-107.
- 1995, « la nature des topoï », *La théorie des topoï*, J. -C. Anscombe éd., Paris, Kimé, p. 49-84.
- éd., 2000, *La parole proverbiale*, n^o 139 de *Langages*.
- 2001, « le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n^o 142, p. 57-76.
- 2002, « La nuit, certains chats sont gris, ou la généralité sans syntagme *générique* », *Linx*, n^o 47, p.

13-30.

BLOC-DURAFFOUR Catherine, 1984, « Traitement de la logique des rôles narratifs dans les proverbes italiens », *Richesse du proverbe*, t. 2, F. Suard, C. Buridant éd., Lille, Presses universitaires de Lille, p. 37-49.

BOSVELD-DE SMET Leonie, 1994, « indéfinis, quantiificateurs généralisés, lecture existentielle et lecture non existentielle », *Faits de langue*, n^o 4, p. 129-137.

— 1998, *On Mass and Plural Quantiication. The Case of French des/du-NPs*, Groningen, grodil, University Press Groningen.

— 2000, « les syntagmes nominaux en *des* et *du* : un couple curieux parmi les indéfinis », *De l'indétermination à la qualification. Les Indéfinis*, l. Bosveld, M. Van Peteghem, D. Van de Velde éd., Arras, Artois Presses Université, p. 17-116.

BURIDANT Claude, 1976, « nature et fonction des proverbes dans les *Jeux-Partis* », *Revue des sciences humaines*, vol. 41, n^o 163, p. 377-418. — 1984, « Avant-propos », *Richesse du proverbe*, F. Suard, C. Buridant éd., Lille, Presses universitaires de Lille, p. 1-5.

CAREL Marion, SCHULTZ Patricia, 2002, « De la généricité des proverbes : une étude de *l'argent ne fait pas le bonheur* et *il n'y pas de roses sans épines* », *Langage et société*, n^o 102, p. 33-70.

CONENNA Mirella éd., 1990, *Les proverbes divertissants, recueil bilingue publié en 1659 par Juliani, Schena - nizat*.

— KLEIBER Georges, 2002, « De la métaphore dans les proverbes », *Langue française*, n^o 124, p. 58-77.

GALMICHE Michel, 1986, « Référence indéfinie, événements, propriétés et pertinence », *Déterminants : syntaxe et sémantique*, J. David, G. Kleiber éd., Paris, Klincksieck, p. 41-71.

HAMM Albert, 1988, *Statut et fonctionnement de la négation en anglais contemporain. Application à l'étude des proverbes et des slogans publicitaires*, Paris, thèse de doctorat d'État.

— 1989, « Remarques sur le fonctionnement de la négation dans les proverbes. L'exemple de l'anglais », *Recherches germaniques*, n^o 2, p. 177-193.

HEYD Sophie, 2003, *L'interprétation des syntagmes nominaux en des et de en position sujet et objet. Généricité, habitualité et incorporation sémantique*, strasbourg, thèse de doctorat de l'Université Marc-Bloch.

KANYO Zoltan, 1981, *Sprichwörter. Analyse einer einfachen Form*, la Haye, Mouton.

KLEIBER Georges, 1978, « Phrases et valeurs de vérité », *La notion de recevabilité en linguistique*, R. Martin éd., Paris, Klincksieck, p. 21-66.

- 1983a, « Remarques sur la spécificité et la généricité », *Le Français moderne*, vol. 51, n^o 1, p. 36-49.
- 1983b, « L’emploi “sporadique” du verbe *pouvoir* en français », *La notion sémantico-logique de modalité*, J. David, g. Kleiber éd., Paris, Klincksieck, p. 183-203.
- 1986, « Généricité et implication ou l’histoire d’un couple », *L’implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*, M. Riegel, I. Tamba éd., Paris, Klincksieck, p. 67-83.
- 1988, « Phrases génériques et raisonnement par défaut », *Le Français moderne*, vol. 66, n^o 1-2, p. 1-16.
- 1989a, « sur la définition du proverbe », *Recherches germaniques*, n^o 2, p. 233-252 (repris dans g. Kleiber, *Nominales. Essai de sémantiques référentielle*, Paris, armand Colin, 1994, chap. 11).
- 1989b, « généricité et typicalité », *Le Français moderne*, vol. 67, n^o 3-4, p. 127-154.
- 1999a, « les proverbes ; des dénominations d’un type “très très spécial” », *Langue française*, n^o 123, p. 52-69.
- 1999b, « Proverbe : sens et dénomination », *Nouveaux Cahiers d’allemand*, vol. 17, n^o 3, p. 515-531.
- 1999c, « les proverbes antinomiques : une grosse pierre “logique” dans le jardin toujours “universel” des proverbes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, vol. 94, n^o 1, p. 185-208.
- 2000a, « sur le sens des proverbes », *Langages*, n^o 139, p. 39-58.
- 2000b, « Proverbes, vérité générale et dénomination », *Traiani Augusti Vestigia Pressa Sequamur. Studia Linguistica In Honorem Lilianae Tasmowski*, M. Coene, W. de Mulder, P. Dendale, y. D’Hulst éd., Padova, Unipress, p. 705-717.
- 2001a, *L’anaphore associative*, Paris, PUF.
- 2001b, « Indéfinis : lecture existentielle et lecture partitive », *Typologie des groupes nominaux*, g. Kleiber, B. Iac, I. Tasmowski éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 47-97.
- 2002, « Lexique et cognition : de la dénomination en général au proverbe en particulier », *Cognitio*, n^o 11, p. 9-37.
- 2007, « Proverbes et métaphores », *Scolia*, n^o 21, p. 12-28.
- 2009, « Généricité standard », *Des topoï à la théorie des stéréotypes en passant par la polyphonie et l’argumentation dans la langue. Hommages à Jean-Claude Anscombe*, D. Leeman éd., Chambéry, Université de Savoie, p. 59-81.
- 2010, « Sémantique proverbiale : proverbe, dénomination et métaphore », *Actes du XXV^e Congrès*

international de linguistique et de philologie romanes, Berlin, M. Iliescu et al. éd., De Gruyter, tome 1, p. 19-46.

— LAZZARO Hélène, 1987, « Qu'est-ce qu'un syntagme nominal générique ? ou *Les carottes qui poussent ici sont plus grosses que les autres* », *Rencontre (s) avec la généricité*, g. Kleiber éd., Paris, Klincksieck, p. 73-111.

PALMA Silvia, 2000, « La négation dans les proverbes », *Langages*, n^o 139, p. 59-68. — 2004, *Pour une théorie de la polarité : locutions à polarité et proverbes. Étude comparative françaisespagnol*, Habilitation à diriger des recherches, Reims, Université de Reims-ChampagneArdennes.

— 2007, *Les éléments figés. Étude comparative français-espagnol*, Paris, l'Harmattan.

PERRIN Laurent, 2000, « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénominatives des proverbes », *Langages*, n^o 139, p. 69-80.

PETERSON Kerstin, 1996, *Beaucoup de dans la théorie des quantiificateurs généralisés*, mémoire de Dea, strasbourg, Université de strasbourg (94 p. dact.).

RIEGEL Martin, 1987, « “Qui dort dîne” ou le pivot implication dans les énoncés parémiologies », *L'implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*, M. Riegel, I. Tamba éd., Paris, Klincksieck, p. 85-99.

TAMBA Irène, 2000, « Formules et dire proverbial », *Langages*, n^o 139, p. 110-118.

TASMOWSKI-DE RYCK Liliane, 1998, « l'introduction des référents dans le discours », *Prédication, assertion, information*, M. Forsgren, K. Jonasson, H. Kronning éd., Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, p. 551-559.

VISETTI Jean - Yves-marie, CADIOT Pierre, 2006, *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF.

Notes

1 M. Conenna (1990, p. 13) critique fort justement les défauts des classifications thématiques : « la production parémiologique a été normalement classée d'une façon surtout thématique, et toute comparaison a été établie dans le domaine ethnologique plutôt que linguistique. Or, plusieurs objections peuvent être soulevées contre ces recueils thématiques. Tout d'abord, la classification des proverbes n'a souvent aucune valeur générale : l'on ne se conforme qu'aux goûts de l'auteur, ce qui rend difficile le repérage rapide des proverbes ; en outre, une classification sémantique de ce type n'est pas rigoureuse, car le même proverbe se retrouve plusieurs fois, sous les différentes rubriques de ses mots clés, au lieu d'avoir comme entrée lexicale, le caractère distinctif de l'unicité. »

2 Pour M. Carel et P. Schultz (2002), la distinction ne tient pas. D'autres, comme C. Buridant (1976,

1984), pensent tout simplement qu'un proverbe non métaphorique n'est pas un vrai proverbe, mais un dicton. La distinction nous semble toutefois essentielle pour comprendre la sémantique du proverbe (Kleiber 2000a, 2007, 2010).

3 Souvent reprise, mais aussi débattue (Tamba 2000).

4 Ces phrases génériques s'opposent aux phrases génériques telles que *Les castors sont amusants* qui ne sont pas vraies a priori, mais « qui confèrent à la propriété présentée le caractère typique » (Kleiber 1989b, p. 129). Pour les caractériser, nous avons utilisé (Kleiber 1983a) l'opposition entre phrases génériques *vraies pour tout locuteur* et phrases génériques *vraies pour au moins un locuteur*. Jean-Claude Anscombe (1994, 1995, 2001 et 2002) se sert de la distinction *phrases typifiantes a priori vs phrases typifiantes locales*.

5 C'est la dimension dénominative du proverbe que nous rendions responsable du caractère de vérité a priori du proverbe et non la dimension générique. Nous avons à plusieurs reprises abordé et défendu cette dimension (Kleiber 1999a, 1999b, 2000b, 2002), mais le statut de dénomination des proverbes reste, tout comme celui de phrase générique, un sujet de discussion possible (Tamba 2000), même si les deux caractérisations ont été reprises par beaucoup de parémiologues.

6 En note, elle précise que, dans la première version de son texte, elle parlait de *schéma d'exhaustivité* et de *schéma d'exceptivité*, mais qu'elle y a renoncé pour éviter les interférences que cela pouvait produire avec la logique.

7 C'est nous qui explicitons l'analyse de cet exemple à partir de la théorie de Silvia Palma, étant donné que l'auteur reste bien souvent trop elliptique.

8 Même remarque que dans la note précédente.

9 L'emploi *sporadique* de *pouvoir* équivaut en effet à une généralité partitive, comme nous l'avons montré (Kleiber 1983b).

10 Comme souligné par s. Palma, deux schémas sont possibles, soit un schéma niant le prédicat de la loi générale *Les X sont Y* associée au proverbe (*certaines X ne sont pas Y*), soit un schéma postulant un prédicat Z différent de y (*certaines X sont Z*).

11 Le déterminant *beaucoup* est évidemment exclu, étant donné qu'il s'agit d'une règle a priori concernant les exceptions.

12 Ce problème est laissé sous silence.

13 Rappelons que, pour J. -C. Anscombe, une propriété est essentielle pour une classe C si elle est « commune aux éléments de C, et qu'elle est accidentelle si elle n'est partagée que par les éléments d'une sous-classe de C » (anscombe 2002, p. 24).

14 « est propriété intrinsèque d'une entité toute propriété qui en est constitutive. Une propriété qui n'est intrinsèque sera extrinsèque. C'est par exemple une propriété intrinsèque d'un livre qu'il ait des pages, mais c'est en revanche une propriété extrinsèque qu'un livre soit relié plein cuir ou ait une reliure en carton » (Anscombe 2002, p. 25).

15 elle ajoute à la caractérisation de la propriété des paradoxaux un « voire extrinsèque » dont la raison nous échappe : « Pour ce qui est des cas que nous avons appelés à *schéma paradoxal*, au contraire, la propriété évoquée apparaît comme étant intrinsèque accidentelle, voire extrinsèque » (Palma 2007, p.

153).

16 Il s'ensuit qu'aux propriétés intrinsèques essentielles correspondent des phrases génériques extensives typifiantes a priori (*Les castors construisent des barrages*), aux propriétés intrinsèques accidentelles des phrases génériques partitives typifiantes a priori (*Certains Français sont blonds*), aux propriétés extrinsèques essentielles des phrases génériques extensives typifiantes locales (*Les castors sont amusants*) et aux propriétés extrinsèques accidentelles des phrases génériques partitives typifiantes locales (*Certaines voitures ont quatre roues*).

17 Exemple de J. -C. Anscombe (2002, p. 25).

18 Ceci est rendu nécessaire si l'on assimile les proverbes à des typifiantes a priori.

19 Pour la *montée* hyperonymique des proverbes métaphoriques, voir g. Kleiber (2000a, 2007 et 2010), M. Conenna et g. Kleiber (2002).

20 L'auteur se sert des proverbes en espagnol en donnant leur traduction en français. Nous procédons ici à la présentation inverse.

21 Voir à ce sujet l'éclairante mise au point de i. tamba (2000, p. 115).

22 La première peut s'appuyer sur *Les vérités sont bonnes à dire*, la seconde sur *Les vérités ne sont pas bonnes à dire*.

23 Nous appliquons les tests à la phrase compositionnelle du proverbe pour bien rester au niveau de la démonstration de S. Palma.

24 Au niveau du sens proverbial, l'on aurait aussi cette possibilité : *Les apparences sont toujours trompeuses*.

25 Cela n'est par contre pas limité aux proverbes littéraux (cf. *Tout ce qui brille n'est pas de l'or* ou encore le proverbe-parapluie *Tout nuage ne donne pas de la pluie*).

26 Ci-dessus nous avons évoqué la situation des Français vainqueurs de la Coupe du monde de football.

27 Une vérification, bien entendu, s'impose.

Idiotismes, proverbes et stéréotypes

Laurent Perrin

Les proverbes semblent à la fois familiers et insaisissables. D'une part, ils donnent l'impression de correspondre à un fonctionnement élémentaire immédiatement identifiable. Mais d'autre part ils s'ingénient à faire échec aux définitions simples et unitaires. Georges Kleiber insiste notamment à plusieurs reprises sur cette difficulté, rappelant que certains parémiologues comme Archer Taylor (1931) en sont même arrivés à la conclusion « qu'une qualité incommunicable nous révèle que, de deux phrases, l'une est un proverbe et l'autre pas » (cité par Georges Kleiber 2002, p. 9, et par Charlotte Schapira 1987, p. 35) ¹. L'on comprend dans ces conditions que si l'on ne renonce pas, de guerre lasse, à définir sémantiquement les proverbes, l'on puisse en venir à les concevoir sous différents angles, comme le produit d'un faisceau de propriétés distinctes dont aucune ne suit, à elle seule, à faire d'une phrase un proverbe, mais dont le cumul aboutit à une impression, si ce n'est à une forme proverbiale. Pour correspondre à la notion de proverbe – être perçues comme telles –, les phrases sont ainsi réputées devoir être à la fois idiomatiques, génériques, doxiques, implicatives, allégoriques, etc.

Quels que soient ses avantages (souplesse, qualification graduelle des proverbes), ce genre d'approche a deux inconvénients majeurs à notre avis. D'une part, il a pour effet de présenter les proverbes comme un phénomène par essence hétérogène, pourvu de diverses composantes distinctes et indépendantes, si ce n'est comme un ensemble de phénomènes aux effets partiellement identiques, ce que contredit l'intuition d'unité qui leur est associée. D'autre part ce genre d'approche entraîne certaines redondances

définitionnelles aboutissant à une indétermination de ce qui fondamentalement permet de rendre compte des proverbes.

Afin de tenter de remédier à ces inconvénients, cette étude cherchera à déterminer, en prenant appui sur certaines observations de Georges Kleiber (1988 à 2002) et de Jean-Claude Anscombre (1994 à 2000), ce qui se joue au carrefour de ces propriétés, en vue de produire une définition homogène ou du moins unitaire des proverbes. Partant de leur nature idiomatique et polyphonique, nous aborderons ensuite leurs propriétés génériques à travers une discussion de ce qui les rapproche et à la fois les oppose aux phrases exprimant un stéréotype. Ce parcours nous conduira finalement à une conception selon laquelle les proverbes, loin d'exprimer un stéréotype ou même une simple idée reçue comme certains le soutiennent, consistent au contraire à contrer un stéréotype à l'aide d'un idiotisme.

Les proverbes comme phrases idiomatiques

Les expressions idiomatiques – également appelées parfois expressions *toutes faites*, ou *figées* – correspondent à des séquences discursives souvent complexes, polylexicales, et néanmoins globalement figées, c'est-à-dire fixées à la fois dans leur forme et dans leur signification ². Quelle que soit leur complexité, les expressions idiomatiques manifestent une certaine rigidité syntaxique interne, une certaine résistance aux variations ou recompositions diverses ; leur forme est reconnue comme un tout plus ou moins indécomposable, une unité formelle, si ce n'est invariante, du moins dont la variabilité est limitée. Et de même, leur signification est globalement codée, partiellement indécomposable et inanalysable. Elle relève d'une forme de dénomination selon Georges Kleiber (2001), c'est-à-dire d'une représentation préalablement codée et mémorisée, plutôt que d'une représentation intégralement construite, élaborée par composition syntaxico-sémantique et pragmatique.

Les expressions idiomatiques sont des sortes de lexies, des unités lexicales inabouties, ou émergentes, qui se situent quelque part à mi-chemin, ou à cheval, entre ce qui est construit, c'est-à-dire calculé et interprété, et ce qui est reconnu sur la base d'une mémorisation préalable. Les mots composés, tout comme le sens métaphorique des termes simples, plus généralement leurs sens dérivés, l'ensemble des faits polysémiques émanent à l'origine, au plan diachronique, d'expressions idiomatiques et autres créations lexicales. Qu'elles soient simples ou complexes, polylexicales, les expressions idiomatiques sont en voie de lexicalisation inachevée. Au plan synchronique, cela signifie qu'elles possèdent une double signification. Outre leur sens compositionnel ordinaire, que nous dirons *ascendant*, elles possèdent un sens

codé embryonnaire, un sens lexical émergent, que nous dirons *descendant* (Perrin 2007 et 2011). Leur sens compositionnel ascendant se trouvant alors relayé, parfois même supplanté, par ce sens lexical descendant plus ou moins marqué. Contrairement aux unités lexicales simples et aux noms composés, la plupart des locutions verbales en particulier restent lexicalement inachevées du seul fait qu'elles conservent un sens ascendant activé derrière leur sens lexical descendant. Ainsi les exemples suivants restent perçus comme idiomatiques, car leur sens lexical n'est pas totalement détaché de la métaphore dont il émane :

Prendre la balle au bond
Mettre la charrue avant les bœufs
Remettre l'église au milieu du village

Prendre la balle au bond signifie réagir *au pied levé* ou *à la volée* (autres expressions igées analogues), *réagir par surprise et opportunément à une situation*, plutôt que *réagir avec dextérité*, par exemple, comme l'aurait autorisé la métaphore vive à l'origine. Mais pour autant cette dernière n'est pas morte ; l'image métaphorique ascendante est encore – ou peut encore être – activée derrière le sens codé descendant qui désormais la gouverne. Ainsi l'expression *Prendre la balle au bond* repose toujours sur l'image sportive d'une prise de balle, dont elle exploite et à la fois contraint, contrôle les effets dans le sens du code. Tout se passe comme si la dimension syntagmatique du figement était alors trop complexe pour achever de se lexicaliser comme dans le cas des termes simples ou des noms composés. Ces exemples sont intéressants dans la mesure où ils se rencontrent non seulement sous la forme de locutions verbales lorsque l'on dit, par exemple :

Il a pris la balle au bond
Il a mis la charrue avant les bœufs
Il a vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué

mais aussi sous la forme de phrases idiomatiques ou proverbiales du type :

Il faut prendre la balle au bond
Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs
Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué

La frontière entre locutions verbales syntagmatiques et phrases figées,

notamment proverbiales, est souvent loue. Dans certains cas, le figement phrastique semble dominer jusqu'aux emplois syntagmatiques de l'expression – si l'on dit *Il a mis la charrue avant les bœufs*, c'est généralement pour formuler un reproche au nom du proverbe. De fait, les locutions de rang syntagmatique ne sont bien souvent que le reste en quelque sorte cristallisée d'idiotismes phrastiques et notamment de proverbes.

L'analyse de Georges Kleiber (1989, 1999a, 2000) selon laquelle les proverbes sont des dénominations se fonde sur leur caractère idiomatique. n'importe quelle séquence discursive, du niveau lexical simple au niveau phrastique ou même transphrastique, peut-être plus ou moins idiomatique, codée lexicalement en tant que dénomination. Ainsi un proverbe comme :

Il n'y a pas de roses sans épines

Dénomme un état de choses selon lequel la perfection est un leurre. La phrase est alors dénomination selon Georges Kleiber, plutôt que simple description propositionnelle d'un état de choses, dans la mesure où sa signification est globalement codée en ce sens. La phrase ne se contente pas de décrire la rose et la beauté, en vertu de son sens compositionnel ascendant ; sa forme prise comme un tout encode alors globalement que la perfection est un leurre.

Certes la phrase possède un sens ascendant calculable et intelligible, mais ce sens n'est pas libre. *Il n'y a pas de roses sans épines* ne peut servir à communiquer que *la beauté, la perfection, est intraitable ou intouchable*, par exemple, compatible avec ce que la phrase décrit mais non ce qu'elle dénomme. Cela ne serait pas sous le contrôle de la dénomination. Ce qui est exprimé ne peut alors être analysé et interprété que selon le code de la dénomination. La phrase ne dit, ne décrit, que ce qu'elle montre en vertu de sa forme idiomatique.

L'on comprend ainsi que les proverbes, en tant que phrases idiomaticques, résistent aux recompositions et reformulations diverses. Le fait qu'il existe parfois plusieurs versions d'un même proverbe ou plusieurs formes proverbiales apparentées ne change rien à l'affaire. Un même proverbe peut

apparaître sous diverses formes plus ou moins familières, qui sont toutes recensées et codées comme plus ou moins équivalentes (à des époques différentes, selon différents registres ou des variantes géographiques régionales) :

Il n'y a pas de roses sans épines
Nulle rose sans épines
La rose a l'épine pour amie

Et de même, inversement, certaines formes proverbiales complètement différentes peuvent être codées dans le même sens, ou du moins se recouper sémantiquement. Les proverbes ci-dessous signifient tous qu'*il ne faut pas se fier aux apparences* – à des nuances près relatives à leurs différences de sens ascendant :

L'habit ne fait pas le moine
Tout ce qui brille n'est pas d'or
Une hirondelle ne fait pas le printemps

Loin de mettre en cause une hypothèse selon laquelle les proverbes sont des phrases idiomatiques, ces observations la renforcent au contraire, car les formes concernées ne se paraphrasent pas mutuellement. Si ces phrases se recourent sémantiquement, c'est en raison des conventions associées à leur sens lexical descendant.

En tant que phrases idiomatiques, les proverbes reposent sur la reprise manifeste, la répétition ostentatoire d'une séquence, c'est-à-dire sur une forme de citation impliquant un *ON-locuteur* (Anscombe 2005, 2006). Le test même susceptible de vérifier si telle ou telle expression est ou non idiomatique consiste à pouvoir y insérer *comme on dit* sans perturber ni modifier le sens de l'expression. Que le figement soit centré sur une unité lexicale simple, par exemple métaphorique, sur une locution ou encore sur une phrase idiomatique, l'expression semble toujours véhiculer une sorte de *comme on dit* implicite. L'expression comprend alors, dans son sens même, de par son caractère idiomatique, une allusion aux usages dont elle procède, à savoir une information du type : *ce qu'on a pris l'habitude de dire, d'appeler, de désigner, de telle ou telle façon, ou en ce sens*. Ce faisant, l'expression ne

dénomme pas directement une situation. Si elle représente quelque chose lexicalement, si elle dénomme une situation, comme dit Georges Kleiber (1989), ce ne peut être que la situation que représentent ses énonciations antérieures auxquelles elle fait écho. C'est ce qui explique selon moi que les expressions idiomatiques sont des dénominations lexicales inachevées, non détachées de la métaphore originelle ou plus généralement de toute interprétation contextuelle, calcul interprétatif qu'elles ont sous contrôle et dont elles procèdent. Cela tient au fait que les expressions idiomatiques ne dénomment pas, comme les mots ordinaires, une simple situation (un concept ou une notion), mais la situation dont relèvent et à laquelle réfèrent les usages antérieurs, souvent métaphoriques, auxquels elles font écho. Une telle valeur dénominative n'est en fait qu'une instruction donnée à l'interprète de se référer à son expérience des énonciations passées de l'expression, pour identifier ce qu'elle dénomme. L'on comprend ainsi que le sens ascendant des proverbes et autres expressions idiomatiques ne soit pas libre, mais sous le contrôle de la dénomination qui en découle, puisque cette dernière consiste précisément à reconduire citativement les usages métaphoriques et plus généralement compositionnels dont elle procède.

Au plan diachronique, ce type de dénomination citative ou délocutive est un passage obligé de toute création lexicale. Transitoire pour les mots simples et certains noms composés, cette transition s'allonge parfois dans le cas de certaines locutions verbales. Lorsqu'il s'agit de phrases, la transition s'éternise, et semble se fixer définitivement dans le cas des proverbes. Ces différences sont dues à ce qui oppose structurellement le rang lexical aux rangs syntagmatique et phrastique. Les phrases n'étant pas lexicalisables (en tant que phrases), il n'est pas étonnant que les proverbes restent définitivement cantonnés à ce stade intermédiaire, pré-lexical en quelque sorte, que nous avons appelé citatif ou auto-délocutif (Perrin 2000, 2007, 2011). La dimension polyphonique souvent attribuée aux proverbes tient à notre avis essentiellement à la force citative (ou délocutive) de la

dénomination associée à leur nature idiomatique.

Les proverbes comme phrases génériques

Il est bien connu cependant que toutes les phrases idiomatiques ne sont pas pour autant des proverbes. Ainsi les phrases dont le sens descriptif fait allusion à tel ou tel aspect de leur situation d'énonciation, notamment au locuteur ou à l'interlocuteur, peuvent être idiomatiques, mais ne sont en rien proverbiales. C'est le cas des exemples ci-dessous qui font allusion soit à l'interlocuteur, soit au locuteur, soit encore aux deux à la fois, ou à n'importe quel élément de leur situation d'énonciation :

Vous ne perdez rien pour attendre
on n'a pas gardé les vaches ensemble
Qui m'aime me suive
À bon entendeur, salut

En raison de la force citative associée à sa nature idiomatique, la phrase encode alors une valeur de menace, de mise en garde, d'invitation ou d'avertissement. Un grand nombre de phrases énonciatives de ce genre, notamment centrées sur le verbe *dire*, peuvent encoder lexicalement diverses significations incompatibles avec les propriétés des proverbes :

C'est vous qui le dites
Je ne vous le fais pas dire
C'est mon petit doigt qui me l'a dit, C'est moi qui vous le dis
C'est bien le cas de le dire, Ce n'est pas peu dire, Cela va sans dire, C'est facile à dire

En raison de leurs propriétés énonciatives ces derniers exemples relèvent d'un ensemble de phrases que nous appellerons *événementielles* (à la suite de Kleiber 1989), qui décrivent une situation occasionnelle, un événement particulier auquel elles réfèrent. Tout comme les précédents, les exemples ci-dessous ne sont pas des proverbes :

C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase
Les carottes sont cuites
Un ange passe

Comme le soutiennent la plupart des parémiologues, les phrases proverbiales ne sont pas seulement idiomatiques, mais elles sont aussi génériques ³. Elles ne décrivent pas un événement ou une situation occasionnelle, ce qui se passe (ou s'est passé) dans un contexte auquel elles réfèrent, mais une situation générique définitoire d'une règle de comportement humain ; les proverbes décrivent ce qui se passe en général si l'on se met dans telle ou telle situation. Outre leur sens descendant idiomatique, ils sont pourvus d'un sens ascendant générique, c'est-à-dire généralisant, universalisant, typifiant, relatif à une loi, à une règle de comportement ou de raisonnement (*versus* singularisant, relatif à un fait). Comme l'écrit Georges Kleiber, les phrases génériques et les proverbes « constituent des régularités structurantes et non des assertions particulières » (1989, p. 242). Ces phrases représentent une réalité virtuelle, de nature gnomique, c'est-à-dire prédictive et normative, plutôt qu'accidentelle ou contingente. Il faut opposer scrupuleusement, parfois sous une même forme superficielle, les phrases idiomatiques événementielles, qui décrivent une situation occasionnelle et ne sont donc pas proverbiales :

Il n'y a pas péril en la demeure
Il n'y a pas le feu (au lac)
Il y a à boire et à manger

aux phrases idiomatiques génériques et donc proverbiales de forme analogue :

Il n'y a pas de roses sans épines
Il n'y a pas de fumée sans feu
Il y a un temps pour tout

ou encore les phrases événementielles du type :

Il ne faut pas tourner autour du pot
Il faut prendre la balle au bond

aux phrases proverbiales analogues :

Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs
Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué
Il faut laver son linge sale en famille

Le meilleur test permettant d'opposer les proverbes aux phrases idiomatiques événementielles consiste à tenter d'y insérer *cette fois, pour une fois*, ou toute

autre marque incompatible avec la généralité des proverbes. Seules les phrases idiomatiques événementielles tolèrent ce genre de manipulations :

Cette fois, ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd
Pour une fois, ce n'est pas la mer à boire
Cette fois c'est la goutte qui fait déborder le vase

La même manipulation n'est pas aussi aisée en ce qui concerne les proverbes. elle ne semble admissible qu'au prix d'une forme de déproverbialisation, qui de surcroît semble alors avoir pour effet de réfuter le proverbe correspondant :

Cette fois, il n'y a pas de roses sans épines
Pour une fois, il n'y a pas de fumée sans feu
Cette fois au moins, c'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes

En tant que phrases génériques, les proverbes se combinent en revanche avec *toujours, généralement, souvent* – ou avec *jamais, rarement*, lorsqu'ils sont à la forme négative (Anscombe 1994, p. 104). La seule résistance éventuelle tient alors au caractère idiomatique de la phrase, nullement à sa portée générique :

Il n'y a jamais de roses sans épines
Ce n'est généralement pas à un vieux singe qu'on apprend à faire des grimaces
C'est dans les vieux pots qu'on fait souvent les meilleures soupes
L'habit fait rarement le moine

Si l'on tente en revanche de faire subir cette dernière manipulation à une phrase idiomatique événementielle, l'effet semble être alors de la proverbialiser, d'en faire une sorte de pseudo-proverbe, au moins sous l'angle générique :

Rien n'est jamais la mer à boire
C'est toujours la dernière goutte qui fait déborder le vase
Rira bien qui rira souvent le dernier

Malgré la netteté de ce qui oppose les phrases proverbiales aux phrases idiomatiques événementielles, certaines phrases idiomatiques semblent néanmoins ambivalentes, susceptibles d'être employées soit comme des phrases singularisantes relatives à une situation ponctuelle, soit comme des proverbes relatifs à une situation générique :

Il y a loin de la coupe aux lèvres
Il ne faut pas jeter de l'huile sur le feu

Si on leur ajoute *cette fois, pour une fois*, ces phrases ne sont pas senties comme des proverbes ; mais il suit d'y insérer *souvent, toujours* ou *jamais*, pour qu'elles soient à nouveau perçues comme telles. Les manipulations dont il vient d'être question semblent alors s'appliquer indifféremment, imposant respectivement l'une ou l'autre interprétation. Les devises entrent notamment dans cette catégorie de phrases idiomatiques ambivalentes, susceptibles d'être interprétées soit comme événementielles lorsqu'elles servent à qualifier une situation ponctuelle, soit comme génériques et proverbiales lorsqu'elles expriment une vérité générale :

Chacun pour soi et Dieu pour tous

Œil pour œil, dent pour dent

Liberté, égalité, fraternité

Ce genre d'ambiguïté n'est pas surprenant. Il touche aussi un grand nombre de phrases non idiomatiques, notamment parmi les exemples emblématiques de la généricité, comme :

La terre tourne autour du soleil

Les castors construisent des barrages

Les singes mangent des bananes

La généricité n'est qu'une propriété par défaut, relative à un contexte où la phrase ne réfère pas à un événement particulier. Celle-ci est alors interprétée comme définitoire du mouvement perpétuel de la terre, du comportement des castors ou des singes en général. Elle ne s'applique alors qu'indirectement, par le moyen d'une forme de syllogisme, au fait que la terre est en train de tourner au moment où l'on parle, ou le cas échéant que certains castors ou singes particuliers sont en train d'agir de telle façon (Kleiber 1988). Il suffit cependant d'un contexte adéquat (ou d'une incise comme *en ce moment*, par exemple) pour que les phrases en question servent à qualifier simplement le fait que la terre est en train de tourner, que certains castors sont occupés à construire des barrages ou certains singes à manger des bananes au moment où l'on parle. Il en va exactement de même des phrases idiomatiques ambivalentes dont il vient d'être question, qui simplement perdent leur dimension proverbiale lorsqu'elles sont interprétées comme événementielles.

Ou qui, inversement, prennent un tour proverbial lorsqu'elles sont vues comme génériques.

Ce qui est plus étonnant en revanche, c'est que toutes les phrases proverbiales ne soient pas ambivalentes comme dans ces derniers exemples ; que la plupart d'entre elles au contraire aient un tour proverbial bien marqué. C'est ce que nous allons tenter d'éclaircir dans la suite de cette étude.

Phrases stéréotypiques ou phrases d'opinions ?

Les phrases génériques que Jean-Claude Anscombe (1994) ou Jean-Michel Gouvard (1996) appellent *typifiantes* définissent un *type*, présentent une propriété comme typique d'une classe ou d'un spécimen (la terre, les castors ou les singes dans nos derniers exemples). Parmi les phrases typifiantes, celles qui sont vraies *a priori* portent sur une propriété établie, consensuelle, un savoir associé à un stéréotype préexistant à l'énonciation – comme le fait que la terre tourne ou que les castors construisent des barrages, que les singes mangent des bananes. Les phrases typifiantes *a priori* s'opposent aux phrases typifiantes dites *locales*, qui prennent pour objet une propriété que seule l'énonciation effective établit comme typique. Ces dernières n'expriment pas un savoir stéréotypé, mais une opinion présentée comme discutable et contestable :

La terre est la seule planète habitée dans l'univers
Les castors sont plus obstinés et têtus que les loutres
Les singes aiment les tartines

Reste à savoir si les proverbes sont des phrases typifiantes *locales* ou *a priori*, s'ils expriment une opinion ou un stéréotype pour le dire moins techniquement. La question est plus délicate qu'il y paraît ; en témoigne le désaccord entre Jean-Claude Anscombe et Georges Kleiber (Anscombe 1995, p. 80), tout comme le revirement ultérieur de Kleiber (2002, p. 28) sur ce point. Étant unanimement perçus comme établissant une croyance consensuelle, partagée par toute une communauté linguistique, les proverbes semblent à première vue devoir être rangés, comme cherchent à le faire Jean-Claude Anscombe (1994, p. 100, 1995, p. 79), et Georges Kleiber dans la foulée, du côté des phrases exprimant un stéréotype. Jean-Claude Anscombe relève à ce sujet que les proverbes se comportent à différents niveaux comme

des phrases exprimant un stéréotype, plutôt que comme des phrases d'opinion. Les phrases proverbiales ne peuvent notamment être conclusives – elles se laissent difficilement introduire par *alors* – et ne peuvent par ailleurs être préfacées par *je pense que*, *à mon avis*, ou par certains adverbess d'énonciation comme *sincèrement*, *visiblement*. Les phrases comme :

À mon avis, la terre tourne autour du soleil
Alors, les castors construisent des barrages

sont tout aussi bizarres que les constructions du type :

À mon avis, l'habit ne fait pas le moine
Alors, il n'y a pas de rose sans épines

Ce genre de manipulation ne pose en revanche aucun problème aux phrases d'opinion :

À mon avis, la terre est la seule planète habitée dans l'univers
Alors, les castors sont plus obstinés, plus têtus que les loutres

L'on peut remarquer en outre que les proverbes réagissent à la négation comme des stéréotypes, plutôt que comme des phrases d'opinion ; ils ne tolèrent que la négation polémique. Pour Jean-Claude Anscombe (1994, p. 101), « les proverbes ne supportent pas la négation descriptive ». L'on ne peut le tester bien sûr que sur ceux qui ne sont pas déjà assortis, en tant que proverbes, d'une négation polémique – les moins nombreux, nous y reviendrons. Ainsi les phrases proverbiales positives, lorsqu'on les met à la forme négative, non seulement ne sont plus proverbiales, mais consistent alors forcément à réfuter la validité du proverbe associé à leurs versions positives correspondantes :

Qui va à la chasse ne perd pas sa place
La fortune ne sourit pas aux audacieux
L'enfer n'est nullement pavé de bonnes intentions

Exactement semble-t-il comme si l'on dit, fain de réfuter le stéréotype correspondant :

La terre ne tourne pas autour du soleil
Les castors ne construisent pas de barrages
Les singes ne mangent pas de bananes

Les phrases ci-dessous, en revanche, ne sont pas forcément polémiques.

Assorties d'une négation descriptive, les phrases d'opinion ne font qu'exprimer une nouvelle opinion, sans pour autant réfuter l'opinion contraire associée à leur version positive correspondante. Comme le relève toujours Jean-Claude Anscombe (1995, p. 79), la négation d'une phrase typifiante locale redonne en effet la plupart du temps, une phrase typifiante locale :

La terre n'est pas la seule planète habitée dans l'univers
Les castors ne sont pas plus obstinés, plus têtus que les loutres
Les singes n'aiment pas les tartines

Ces différentes observations ont amené Jean-Claude Anscombe à considérer, avec prudence néanmoins, que « *d'une certaine façon, le proverbe joue le rôle d'un stéréotype* » (1994, p. 105). « Il nous semble que *l'utilisation des proverbes – et non le proverbe lui-même – relève d'une certaine stéréotypicité* », ajoute-t-il (*ibid.*) ⁴. La prudence de ces considérations tient au fait que les observations qui précèdent n'impliquent nullement que les phrases proverbiales, en tant que phrases génériques, expriment forcément un stéréotype ; elles impliquent seulement que les proverbes se comportent, dans certaines circonstances, comme des phrases exprimant un stéréotype, ce qui est tout à fait différent. Or il apparaît qu'un grand nombre de proverbes n'expriment en rien une vérité avérée a priori, un savoir stéréotypé, indépendant de leur énonciation. Certains constituent même de véritables contre-exemples à l'hypothèse selon laquelle les proverbes consisteraient à exprimer un stéréotype :

Qui aime bien châtie bien
Qui fait l'ange fait la bête
L'enfer est pavé de bonnes intentions
À quelque chose malheur est bon
L'argent ne fait pas le bonheur

Comme l'a relevé Georges Kleiber (1989) à propos de *Qui aime bien châtie bien*, le châtiment ne fait évidemment pas partie du stéréotype associé au verbe *aimer*. Pas davantage que la bête n'est dans le stéréotype de l'ange, que les bonnes intentions ne conduisent communément à l'enfer, que le malheur

est réputé bon à quelque chose ou que l'argent ne rend malheureux. Quelles que soient les similitudes entre proverbes et stéréotypes, il n'en demeure pas moins que la vérité exprimée par beaucoup de proverbes n'est nullement avérée a priori ; les proverbes ne la posent pas comme telle – nous y reviendrons.

Parmi les arguments susceptibles d'être évoqués à l'appui de cette thèse, le plus décisif tient au fait que les proverbes peuvent être contrés, réfutés, et surtout qu'ils peuvent se contrer, se contredire mutuellement. L'on peut relever à ce sujet que les phrases du type *Qui va à la chasse ne perd pas sa place* se rencontrent fréquemment en corpus pour réfuter un proverbe. Tandis que les phrases du type *La terre ne tourne pas autour du soleil* sont des contrevérités pratiquement exclues (sauf ironiquement). Cette différence tient au fait que les stéréotypes ne sauraient se contredire ; ils ne s'opposent à rien – si ce n'est à l'ignorance – et surtout pas à d'autres stéréotypes antagonistes. Les proverbes en revanche peuvent se contredire mutuellement, si ce n'est littéralement :

Tel père, tel fils *versus* À père avare, fils prodigue
Qui ne risque rien n'a rien *versus* la prudence est mère de sûreté
L'argent ne fait pas le bonheur *versus* abondance de bien ne nuit pas

Au moins argumentativement, de par leurs implications plus ou moins directes :

Chaque chose en son temps *versus* il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on pourrait faire le jour même
Mieux vaut être seul que mal accompagné *versus* Mieux vaut être fou avec tous que sage tout seul
La colère est mauvaise conseillère *versus* la colère est une courte folie

Voire encore figurément :

Il n'y a pas de fumée sans feu *versus* l'habit ne fait pas le moine
Il faut battre le fer tant qu'il est chaud *versus* Petit à petit l'oiseau fait son nid, Rome ne s'est pas faite en un jour

Même à l'intérieur d'un univers de croyance associé au discours d'un même locuteur (Martin 1987), ces paires de proverbes antagonistes sont susceptibles de cohabiter, notamment dans le cadre d'un enchaînement concessif :

Tel père, tel fils, certes, mais à père avare, fils prodigue
Chaque chose en son temps, c'est vrai, pourtant, il ne faut pas remettre au lendemain...
L'habit ne fait pas le moine, vous avez raison, néanmoins il n'y a pas de fumée sans feu

Selon Georges Kleiber (1999b), s'ils se contredisent mutuellement, s'il existe des paires proverbiales antagonistes dans le langage et jusque dans le discours d'un même locuteur, c'est que les proverbes sont des phrases génériques affaiblies, moins fortes que les phrases à quantificateur quasi universel (comme *généralement*, *normalement*, *la plupart*), mais « néanmoins assez fortes pour assurer un pouvoir inférentiel aux propositions et rendre ainsi compte des vertus inférentielles reconnues aux proverbes. En l'absence d'un tel pouvoir inférentiel par défaut, l'on ne saurait en effet plus parler de vérité générale pour les proverbes » (*ibid.*, p. 202). L'existence de paires antagonistes s'expliquerait ainsi logiquement par la faiblesse relative de la généricité associée à la vérité exprimée dans les proverbes – comparable, selon Georges Kleiber, à celle de phrases dont la quantification est marquée par *souvent*, *beaucoup*, plutôt que par *généralement*.

Pour diverses raisons, la solution de Georges Kleiber ne nous semble pas vraiment satisfaisante. D'abord au plan empirique, dans la mesure où les proverbes ne sont pas perçus comme plus faibles que les phrases à quantificateur quasi universel ; ainsi l'insertion de *généralement* ou de *normalement* dans un proverbe n'a pas pour effet de le renforcer, mais au contraire de l'affaiblir. ensuite, au plan théorique, il nous semble qu'une solution qui ne touche pas à la quantification associée aux proverbes, qui n'alourdit pas inutilement la tâche dévolue à la quantification et à la généricité, plus fondamentalement à la vérité exprimée dans les proverbes, serait avantageuse. Les proverbes ne sont pas tant affaire de logique et de vérité que d'opinion et de persuasion. Les stéréotypes ont trait à la vérité et au savoir ; ils ne s'organisent donc pas cognitivement en oppositions, mais plutôt en réseaux encyclopédiques structurés. Les proverbes en revanche ont trait au langage et à l'argumentation ; ils ne sont pas détenteurs d'un savoir, d'une vérité même, mais d'un point de vue, d'une opinion associée à une

formule (tamba 2000), et ils s'inscrivent de ce fait dans des relations d'opposition argumentative. Vus sous cet angle, les pro- verbes se rapprochent davantage, en tant que phrases génériques, des phrases d'opinion que de celles exprimant un stéréotype. Mais alors la question reste entière. Comment expliquer que les proverbes se comportent pragmatiquement (si ce n'est sémantiquement) comme des phrases génériques vraies a priori, notamment face aux différents tests discutés par Jean-Claude Anscombe (1994), s'il ne s'agit que de phrases d'opinion ?

Les proverbes comme idiotismes doxiques

Plutôt que de chercher une explication, à la suite de Georges Kleiber (1999b), du côté de la quantification et du degré de généralité des proverbes, nous serons tentés d'y voir une manifestation de leur nature idiomatique, plus précisément de la dimension citative associée à ce que dénomment les phrases idiomatiques génériques. La question essentielle, en ce qui concerne les proverbes, ne tient pas tant à ce qui oppose les stéréotypes aux phrases d'opinion parmi les phrases génériques, débattue ci-dessus dans notre troisième section. La question essentielle, un peu laissée en suspens à la deuxième section, tient plutôt à notre avis à ce qui oppose, en tant que phrases idiomatiques, les phrases génériques aux phrases événementielles. si les proverbes donnent l'impression de se comporter comme des phrases génériques vraies a priori, c'est-à-dire exprimant un stéréotype, une idée reçue – comme *Les castors construisent des barrages*, *Les singes mangent des bananes* –, alors qu'il s'agit en fait généralement de phrases d'opinion comme *Les castors sont (ne sont pas) plus têtus que les loutres*, c'est essentiellement en raison de leur nature idiomatique. Tout ce qui empêche en effets une phrase d'opinion comme cette dernière de passer pour un proverbe (amérindien), c'est essentiellement de ne pas faire écho à un usage amérindien relatif à une conduite humaine inspirée des castors et des loutres. Si tel était le cas la phrase serait un proverbe amérindien ; toutes les conditions linguistiques seraient réunies, comme c'est le cas des phrases

suivantes, qui lui ressemblent à certains égards, à ceci près qu'il s'agit là de véritables proverbes :

Chat échaudé craint l'eau froide
Les plus beaux oiseaux sont les pires chanteurs
Le loup apprivoisé rêve toujours de la forêt

La nature idiomatique d'une phrase générique, fût-elle d'opinion comme dans ces derniers exemples, suit à expliquer que, comme le relève Jean-Claude Anscombe (1994, p. 105) « *d'une certaine façon*, le proverbe joue le rôle d'un stéréotype ». Ce pouvoir est en quelque sorte transmis à l'opinion exprimée, transféré à ce qui est dit, par la nature idiomatique de la phrase. Sous l'effet idiomatique associé à la phrase, l'opinion se transforme en stéréotype, pourrait-on dire, à ceci près qu'il ne s'agit pas alors d'un véritable stéréotype (au sens de Georges Kleiber et de Jean-Claude Anscombe), mais d'une forme d'idiotisme particulier qui fait les proverbes. Seules idiotismes, ProVerbes et stéréotypes 177 les phrases génériques (ou typifiantes) autorisent ce transfert, qui est au cœur de la formation des proverbes, qu'elles soient ou non initialement des stéréotypes. Ce transfert est tout à fait étranger aux phrases idiomatiques événementielles. L'on observe notamment à ce sujet que la dimension citative de la dénomination associée aux proverbes n'a pas du tout la même valeur que celle des locutions figées, ou des phrases idiomatiques singularisantes. Si l'on dit par exemple :

Il a pris la balle au bond, comme on dit
Ce n'est pas la mer à boire, comme on dit
C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase, comme on dit

Le *ON-locuteur* associé à *comme on dit* ne prend en charge que la force locutoire de l'énonciation, l'acte consistant à avoir recours à l'expression figée. Le *ON-locuteur* n'assume alors nullement ce qui est dit, en l'occurrence que quelqu'un a pris la balle au bond, que ce n'est pas la mer à boire, ou que c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. L'acte d'affirmation, le contenu associé à ce qui est dit, la vérité qui s'y rapporte, tout cela reste alors le fait du seul sujet parlant. Le *ON-locuteur* n'assume que l'expression, non l'acte d'affirmation ni la vérité qui s'y rapporte. Aucune

forme de ON-vérité (à la Alain Berrendonner 1981) n'est alors associée au *comme on dit* dans le cas des expressions et phrases idiomatiques événementielles. Nous parlerons à ce sujet d'idiotisme locutoire (ou linguistique), que nous assimilerons à une simple forme de modalisation autonymique (au sens de Jacqueline Authier - revuz 1995). Rien de tel en revanche en ce qui concerne les proverbes :

il n'y a pas de roses sans épines, comme on dit
l'habit ne fait pas le moine, comme on dit

Le *ON-locuteur* associé au *comme on dit* prend alors en charge non seulement la force locutoire, mais la force illocutoire de l'acte ainsi que le contenu de l'énoncé, l'information, la vérité qui s'y rapporte. Dans le cas des proverbes, la dénomination citative donne lieu à une forme de modalisation en discours second (Authier-Revuz 1995), plutôt que de simple modalisation autonymique ⁵. L'on peut sentir la différence en substituant le verbe *savoir* au verbe *dire*, dans nos derniers exemples, en remplaçant *comme on dit* par *comme on sait* ou *comme chacun sait*. En cas de locutions figées ou de phrases idiomatiques événementielles, ce genre de manipulation abolit toute allusion à l'énonciation ; *comme on sait* ou *comme chacun sait* ne porte pas dans ces conditions sur l'énonciation de l'expression, mais sur l'événement qu'elle relate :

Il a pris la balle au bond, comme on sait
Ce n'est pas la mer à boire, comme chacun sait

La même manipulation n'a pas du tout le même effet dans le cas des proverbes, où *comme on sait*, *comme chacun sait* et *comme on dit* sont à peu près équivalents. La substitution ne change rien au fait que la prédication concerne alors l'énonciation de la phrase non seulement comme acte locutoire, mais comme affirmation, comme acte illocutoire portant sur un contenu propositionnel ⁶ :

Il n'y a pas de roses sans épines, comme on sait
L'habit ne fait pas le moine, comme chacun sait

Nous parlerons à ce sujet d'idiotismes illocutoires (ou doxiques), plutôt que

locutoires, dans la mesure où le *ON-locuteur* assume l'acte d'affirmation dans toute sa complexité, qui comprend à la fois une forme phrastique et un contenu doxique. Cette précision me semble tout à fait centrale, en ce qui concerne les proverbes, dans la mesure où elle permet d'expliquer que si ces derniers se comportent en apparence comme des phrases génériques vraies a priori, cela ne tient pas en soi à la vérité qu'ils expriment, qui n'est généralement en rien stéréotypique et reste en ce sens indissociable de l'énonciation de la phrase. En tant que phrase d'opinion, cette dernière n'exprime pas un savoir préexistant ou du moins indépendant de son énonciation. Si les proverbes semblent transformer, en quelque sorte, une simple opinion en stéréotype préexistant à l'énonciation, cela tient simplement au fait qu'ils reposent sur une forme d'idiotisme doxique selon lequel, non seulement la forme linguistique, mais la force illocutoire et le contenu de l'énoncé, la vérité qui s'y rapporte, sont présentés comme collectifs, comme le fait d'un *ON-locuteur*. La force illocutoire ou doxique associée à la nature idiomatique des proverbes les oppose non seulement aux phrases idiomatiques événementielles qui ne sont en rien doxiques, mais aussi aux simples stéréotypes qui ne sont en rien idiomatiques. Ce n'est pas alors la croyance exprimée par les proverbes qui précède – et transcende – leur énonciation comme dans le cas des phrases exprimant une vérité préétablie. C'est alors au contraire la force de conviction associée à la voix collective dont relève l'énonciation des proverbes qui transcende et précède la vérité qu'ils expriment.

Idiotismes réfutatifs et polémiques

Les proverbes sont des idiotismes doxiques exprimant une opinion qui peut ou non être assimilée à un stéréotype. Rien n'interdit en effets de considérer que certains proverbes expriment accessoirement une idée reçue, plutôt qu'une simple opinion discutable. Les proverbes suivants, par exemple, ont ceci de particulier qu'ils consistent à confirmer idiomatiquement une idée reçue :

Tel père, tel fils
L'union fait la force
La curiosité est un vilain défaut

Ce qui n'est pas forcément le cas des suivants :

Souvent femme varie, bien fol est qui s'y fie
Chat échaudé craint l'eau froide L'habit ne fait pas le moine

et moins encore des suivants qui semblent plutôt, à l'inverse, contrer, réfuter un stéréotype :

Qui aime bien châtie bien
Qui fait l'ange fait la bête
L'enfer est pavé de bonnes intentions
À quelque chose malheur est bon
L'argent ne fait pas le bonheur

Loin d'exprimer un stéréotype à travers un idiotisme, les proverbes de ce genre consistent au contraire à réfuter un stéréotype à l'aide d'un idiotisme. *Qui aime bien châtie bien* réfute un stéréotype associant amour et tendresse, *Qui fait l'ange fait la bête*, *L'enfer est pavé de bonnes intentions* récusent rien de moins que l'opposition entre le bien et le mal, *À quelque chose malheur est bon* s'en prend au caractère irrémédiable du malheur, *L'argent ne fait pas le bonheur* s'attaque aux rêves de richesse. Le réservoir de proverbes anti-stéréotypiques semble inépuisable. Même les proverbes qui paraissent exprimer littéralement un stéréotype encodent généralement un

sens dérivé ou figuré réfutatif, opposé à une idée reçue plus abstraite et générale :

On ne meurt qu'une fois
Il n'y a pas de roses sans épines
Pierre qui roule n'amasse pas mousse

On ne meurt qu'une fois réfute la gravité de la mort en rappelant l'une de ses qualités essentielles, *Il n'y a pas de rose sans épines* met en cause une idée de perfection associée à la beauté à travers la représentation élémentaire d'une rose, *Pierre qui roule n'amasse pas mousse* s'en prend au dynamisme et à l'action par le biais d'une image de pierres vives et de mousse – la notion de mousse est alors associée à l'opulence et le proverbe encode que l'agitation désordonnée, le remue-ménage n'est en rien profitable ; comme dans *Qui va lentement va sûrement, Rome ne s'est pas faite en un jour* ⁷. Nombre de proverbes semblent ainsi exprimer une sorte de truisme, mais ceci afin de contester un stéréotype plus abstrait associé à leur sens codé idiomatique. À y regarder de près, la plupart des proverbes ont une dimension réfutative ou polémique. Cela explique notamment qu'ils soient si souvent assortis d'une négation polémique – comme dans *Il n'y a pas de roses sans épines, Pierre qui roule n'amasse pas mousse* –, ou assortis d'un opérateur d'inversion argumentative – comme *ne que* dans *On ne meurt qu'une fois*.

Cette force réfutative ou contre-argumentative associée aux proverbes n'est pas accessoire ou accidentelle. Les proverbes limités à l'expression d'un stéréotype, qui se contentent de confirmer idiomatiquement une idée reçue, sont un cas à part assez atypique en fait. non que les proverbes imposent de réfuter une idée reçue ; rien n'interdit à une phrase stéréotypique de s'idiotiser (ou idiomatiser), c'est-à-dire de se proverbialiser. Simplement cela n'est pas dans la nature des proverbes, qui est de rappeler à l'ordre, de corriger, de donner une leçon par le langage, plutôt que de confirmer ce que l'on sait déjà, un savoir établi.

Il a été souligné à diverses reprises (Buridant 1984, Kleiber 2002) que les proverbes mettent en jeu, parfois à un niveau sémantique abstrait, davantage

qu'une simple prédication générique, plutôt une forme implicative du type : *Si on se trouve engagé dans telle ou telle situation, alors il s'ensuit telle ou telle situation*. Il n'apparaît pas alors que l'on puisse aisément assimiler cette implication – comme le fait Georges Kleiber 2002, p. 28 – à un stéréotype implicatif. Ainsi les proverbes à structure métrique binaire (Anscombe, 2000), qui manifestent formellement une telle implication, n'expriment pas un topos du type *On aime bien donc on châtie bien, On fait l'ange alors on fait la bête*. La relation entre les termes entraîne une inversion d'orientation dans les proverbes, une forme d'oxymoron argumentatif, incompatible avec un connecteur consécutif comme *donc* ou *alors*. Ces connecteurs ne sauraient être insérés dans les proverbes ci-dessous :

Qui aime bien châtie bien
Qui fait l'ange fait la bête
Pas de nouvelles, bonnes nouvelles
Pas de chance aux cartes, chance en amour
Après la pluie, le beau temps

Parmi les connecteurs susceptibles d'articuler l'enchaînement des proverbes à structure implicative, *néanmoins*, *pourtant*, *cependant* feraient l'affaire (contrairement à *donc* ou *alors*), mais c'est *eh bien* qui semble le meilleur candidat, car ce connecteur sert à qualifier, précisément, une conséquence comme inattendue, contraire aux prévisions stéréotypiques (Ducrot *et al.* 1980). il est frappant de constater à quel point ce connecteur accompagne adéquatement la relation implicative associée aux proverbes :

Qui aime bien, eh bien châtie bien
Qui fait l'ange, eh bien fait la bête
Pas de nouvelles, eh bien bonnes nouvelles

Même les proverbes dont la structure métrique ne marque pas à première vue d'implication peuvent aisément être reformulés dans les termes de *eh bien* :

Les roses, eh bien elles ne sont pas sans épines
La mort, eh bien elle ne survient qu'une fois
Le malheur, eh bien il est quand même bon à quelque chose
Les bonnes intentions, eh bien elles conduisent en enfer

Les proverbes semblent donc être bel et bien, à notre avis, des idiotismes

réfutatifs (plutôt que confirmatifs) d'un stéréotype ; ils consistent à réfuter un stéréotype implicatif. L'on a souvent soutenu que les proverbes véhiculaient une pensée commune, une sagesse des anciens. Certes ! Mais il faut préciser qu'il s'agit d'une sagesse avant tout verbale, sous le contrôle d'une forme d'idiotisme à la fois doxique et polémique, plutôt que d'une simple vérité partagée. Ce qui fait la force des proverbes, leur pérennité, leur vivacité, c'est qu'ils mettent en jeu une opinion subversive associée à une forme idiomatique polémique. Une sagesse si l'on veut, mais qui puise sa force dans les usages associés au langage, les conventions associées à la langue même, pour s'en prendre aux idées reçues.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1990, « Le syllogisme en langue naturelle ? Dédution logique ou inférence discursive ? », *Cahiers de linguistique française*, n^o 11, p. 215-240.

— 1994, « Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative », *Langue française*, n^o 102, p. 95-107.

— éd., 1995, *Théorie des topoï*, Paris, Kimé.

— 2000, « Parole proverbiale et structure métrique », *Langages*, n^o 139, p. 6-26.

— 2001, « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n^o 142, p. 57-76.

— 2005, « Le *ON-locuteur* : une entité aux multiples visages », *Dialogisme et polyphonie*.

Approches linguistiques, J. Bres, P. P. Haillet, s. Mellet, H. Nølke, I. Rosier éd., Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 75-94.

— 2006, « Stéréotypes, gnomicité et polyphonie : La voix de son maître », *Le sens et ses voix*.

Dialogisme et polyphonie en langue et en discours, I. Perrin éd., Metz, Université Paul Verlaine (Recherches linguistiques, n^o 28), p. 349-378.

ARNAUD Pierre, 1991, « Réflexions sur le proverbe », *Cahiers de lexicologie*, vol. 59, n^o 2, p. 6-27.

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.

- BERRENDONNER Alain, 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.
- BURIDANT Claude, 1984, « Avant-propos » *Richesse du proverbe*, F. suard, C. Buridant éd., Lille, Presses universitaires de Lille, p. 1-5.
- DUCROT Oswald *et al.*, 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- GOUVARD Jean-Michel, 1996, « les formes proverbiales », *Langue française*, n^o 110, p. 49-63.
- GROSS Gaston, 1996, *Les expressions figées*, Paris, Ophrys.
- KLEIBER Georges, 1988, « Phrases génériques et raisonnement par défaut », *Le Français moderne*, n^o 56, p. 127-154.
- 1989, « Sur la définition du proverbe », *Actes du colloque Europhras 88 : Phraséologie contrastive*, Université de Strasbourg, *Recherches germaniques*, n^o 2, p. 233-252.
- 1999a, « Les proverbes : des dénominations d'un type "très spécial" », *Langue française*, n^o 123, p. 52-69.
- 1999b, « Les proverbes antinomiques : une grosse pierre *logique* dans le jardin toujours *universel* des proverbes », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, n^o 94, p. 185-208.
- 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, n^o 123, p. 39-58.
- 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, n^o 36, p. 21-41.
- 2002, « Lexique et cognition : de la dénomination en général au proverbe en particulier », *Cognition*, n^o 11, p. 9-37.
- MARTIN Robert, 1987, *Langage et croyance. Les « univers de croyance » dans la théorie sémantique*, Liège, Mardaga.
- MEJRI salah, 1999, « Unité polylexicale et polylexicalité », *Linx*, n^o 40, p. 79-93.
- MELEUC Serge, 1969, « Structure de la maxime », *Langage*, n^o 13, p. 69-95.
- MILNER George B., 1969, « De l'armature des locutions proverbiales, essais de taxonomie sémantique », *L'Homme*, vol. 9, n^o 3, p. 49-70.
- NORRICK Neal, 1985, *How Proverbs Mean. Semantic Studies in English Proverbs*, Berlin, Mouton.
- OLLIER Maire - louise, 1976, « Proverbe et sentence. Le discours d'autorité chez Chrétien de troyes », *Revue des sciences humaines* vol. 16, n^o 163, p. 329-357.
- PERRIN Laurent, 2000, « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes », *Langages*, n^o 139, p. 69-80. — 2007, « Énonciation, grammaticalisation et

lexicalisation », *Cahiers de praxématique*, n^o 46, p. 81-101. — 2011, « Figement, énonciation et lexicalisation citative », *Études sur le figement : la parole entravée*, J. -C. Anscombe et S. Mejri éd., Paris, Champion, p. 80-94.

REY Alain, CHANTREAU Sophie, 1993, *Dictionnaire des expressions et locutions*, Paris, Le Robert.

SCHAPIRA Charlotte, 1987, *La maxime et le discours d'autorité*, Paris, Sedes.

TAMBA Irène, 2000, « Formule et dire proverbial », *Langage*, n^o 139, p. 110-118.

TAYLOR Archer, 1931, *The Proverb*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press.

ZUMTHOR Paul, 1967, « L'épiphénomène proverbial », *Revue des sciences humaines*, n^o 41, p. 313-328.

Notes

1 G. Kleiber reprend à ce sujet également cette affirmation de G. Milner (1969, p. 50) : « On dirait que chaque parémiographe sait intuitivement ce que c'est qu'un proverbe, et qu'il a pourtant une difficulté à donner de bonnes raisons pour admettre les uns et écarter les autres. »

2 Pour une vision d'ensemble se référer à G. Gross (1996) ainsi qu'à S. Mejri (1999).

3 Voir à ce sujet notamment S. Meleuc (1969, p. 69), P. Zumthor (1976, p. 316), M. -l. Ollier (1976, p. 330), N. Norrick (1985, p. 75), G. Kleiber (1989), P. Arnaud (1991, p. 10), J. -C. Anscombe (1994, p. 98), J. M. Gouvard (1996, p. 53).

4 Nous soulignons.

5 Ce qui explique que les proverbes puissent être assimilés à des formes d'argument d'autorité (M. -l. Ollier 1976, C. Schapira 1987) ou recevoir une valeur évidentielle d'ouï-dire (J. -C. Anscombe 1994).

6 D'autres tests, fondés par exemple sur une substitution du verbe *affirmer* au verbe *dire*, possibles exclusivement dans le cas des proverbes, permettraient de faire ressortir cette opposition.

7 Pour certains sujets anglophones, ou influencés par la version anglophone du même proverbe (*Rolling stones gather no moss*), ce proverbe s'en prend au contraire à la paresse. La notion de mousse est alors associée à la décrépitude et le proverbe encode qu'il faut s'activer – comme dans *L'avenir appartient à celui qui se lève tôt*, *Les voyages forment la jeunesse*.

Vérité générique et vérité proverbiale : *on dit* face à *on dit proverbialement*, le *proverbe dit*

Irène Tamba

On trouve toujours ce qu'on ne cherche pas. Cette phrase est trop souvent vraie pour ne pas se changer un jour en proverbe.

Balzac, *Étude de femme*, 1830

L'on définit ordinairement un proverbe comme une formule conventionnelle dénotant une vérité générale, tirée de l'expérience et de la sagesse collectives, ainsi que l'illustre l'exergue ci-dessus emprunté à Balzac. Mais qu'entend-on au juste par *vérité générale* dans le cas des proverbes ? Ou de manière plus concrète : quelle différence y a-t-il entre les deux sortes de vérité générale, celle en *on dit* et celle en *on dit proverbialement*, que signalent les gloses discursives accompagnant souvent l'usage d'un proverbe ?

Pour répondre à cette question, nous partirons d'un bref rappel de l'opinion courante, selon laquelle les proverbes enregistrent et transmettent des vérités permanentes et des principes généraux de conduite pour les humains. Puis, nous examinerons le nouvel éclairage que jettent sur la vérité et la généralité proverbiales les approches linguistiques qui se sont multipliées au cours des trente dernières années, en nous focalisant plus spécialement sur ce que nous appellerons, par commodité, la *thèse dénominative* de Georges Kleiber et la *thèse polyphonique* principalement développée par Jean-Claude Anscombe ¹.

Enfin, nous examinerons les formules qui accompagnent souvent les

proverbes dans le discours, comme *il est bien connu que, on dit, comme dit un proverbe africain*, pour tenter de mieux cerner l'opposition entre, d'un côté, le dire ou l'opinion collective que marquent *on dit* et *on sait* et, de l'autre, le dire générique propre au proverbe *on dit proverbiallement* et ce que *dit un proverbe* particulier.

Vérité et généricité des proverbes

Vérité et généricité selon la vulgate proverbiale

Il n'existe à l'heure actuelle aucune définition canonique permettant de dresser un inventaire des formules proverbiales d'une langue, si bien que les recueils et dictionnaires de proverbes enregistrent des énoncés hétéroclites. Mais, en dépit de ce flou catégoriel, les linguistes s'accordent sur un petit nombre de propriétés formant ce que Jean-Claude Anscombre (2000) appelle la *vulgate proverbiale*. Il la présente sous la forme d'une liste en six points :

Le proverbe est :

- (i) Une entité phrastique autonome.
- (ii) Doué d'un contenu sentencieux (la valeur « prescriptive » du proverbe).
- (iii) L'expression d'une vérité générale.
- (iv) Il est bref, populaire [...] et généralement métaphorique
- (v) Il est bimembre, souvent pourvu de rimes et d'éléments répétitifs, [...] chargés de faciliter sa mémorisation
- (vi) Il est ancien et se transmet fidèlement de génération en génération. il s'agit d'un genre essentiellement oral, et de cette fidèle transmission découle son statut de tournure figée ainsi que l'abondante présence de structures archaïsantes.

(Anscombre 2000, p. 7)

L'on remarque d'emblée qu'il suit de coupler les traits (i) et (iii) pour

assigner au proverbe une forme et une signification fixes et par là même en donner une définition minimale : le proverbe est une *unité phrastique autonome* exprimant une *vérité générale* concernant les activités humaines ² . Aussi retrouve-t-on ces caractéristiques basiques dans la plupart des définitions des proverbes. En revanche, leur articulation aux quatre autres propriétés définitoires du proverbe est plus problématique et diversement prise en compte dans les dictionnaires et dans les études spécialisées. Au niveau de la forme proverbiale, l'on insiste sur son *aspect formulaire* de structure phrastique souvent *bimembre*, associant d'un côté sa fixité à son figement et, de l'autre, sa brièveté à la facilité de sa mémorisation. Au niveau sémantique, l'on énumère trois caractéristiques des proverbes sans les relier entre elles : un proverbe exprime une *vérité de portée générale, universelle*, il a une *valeur prescriptive* et il est généralement *métaphorique* (Anscombe 1995, p. 66).

Voyons à présent comment les thèses dénomminative et polyphonique qui se sont imposées aujourd'hui dans le champ proverbial réaménagent ou infléchissent cette définition canonique pour rendre compte de la vérité et de la généralité propres aux proverbes.

Vérité et généricité proverbiales revisitées dans le cadre de la thèse dénominative

La thèse dénominative du proverbe a été proposée par Georges Kleiber en 1989, dans son article inaugural intitulé « sur la définition du proverbe » (Kleiber 1989b). Bien qu'ayant connu diverses retouches ³, le postulat de base en est resté invariant. Il repose sur ce que Georges Kleiber a plaisamment appelé « la trinité dénomination-phrase-généricité » (2000, p. 42), qui le conduit à définir les proverbes comme des *dénominations phrastiques de niveau générique*. Il s'agit de la « combinaison tout à fait hybride d'un statut d'unité polylexicale codée et d'un statut de phrase générique » (*ibid.*). En intitulant malicieusement l'un de ses articles : « les proverbes : des dénominations d'un type “très très spécial” » (1999a), Georges Kleiber insiste sur ce qu'a de paradoxal le fait d'assimiler une phrase, c'est-à-dire une unité linguistique d'ordre syntaxique, à une dénomination qui relève des unités lexicales. Mais cet alliage insolite a le mérite d'expliquer la plupart des propriétés sémantiques et formelles des proverbes. Sans reprendre l'ensemble de celles-ci, nous nous bornerons au statut de vérité générale des proverbes, et nous examinerons quelle explication en est proposée dans le cadre de cette nouvelle définition *trinitaire*.

Le proverbe, un double couplage : dénomination phrastique et phrase générique

Une remarque préalable. Bien que Georges Kleiber ramène le proverbe à un triplet de traits définitoires, *dénomination, phrase et généricité*, il procède en

fait à un double couplage. D'un côté, il associe *dénomination* et *phrase* :

La particularité fondamentale d'un proverbe [...] est d'être, à la fois, une dénomination [...] et une phrase. Ce double aspect, antinomique, fonde son originalité sémiotique. (Kleiber 1999a, p. 64)

Association qui se cristallise dans les appellations composées de dénominationphrase ou signe phrase :

Ce sont des expressions ayant le statut hybride de dénominations-phrases [...]. Ce sont des signes phrases, qui possèdent les vertus des dénominations sans perdre pour autant leur caractère de phrase, de même que substantifs, verbes, adjectifs, etc. sont des dénominations qui conservent les attributs spécifiques des catégories grammaticales qu'ils représentent. (Kleiber 2000, p. 41)

Et, d'un autre côté, *généricité* et *phrase* se couplent tout naturellement en une *phrase générique* :

la phrase que constitue le proverbe est une phrase générique.
(*Ibid.*)

Le proverbe est ainsi défini comme une unité lexicale codée. Or, « le fait qu'une unité lexicale soit codée sémantiquement oblige tout locuteur à admettre a priori qu'il y a quelque chose qui répond à ce sens » (Kleiber 1981, p. 21). D'où la thèse soutenant que le proverbe est une dénomination lexicale phrastique qui « conduit à concevoir le référent dénommé comme étant une situation ou un état de choses générique » (Kleiber 2000, p. 41). Autrement dit, la vérité générale communément admise des proverbes est inscrite dans leur forme linguistique : le proverbe se présente comme une assertion phrastique préconstruite, enregistrée dans le lexique. la structure sémantique propre à la catégorie du proverbe est donc de présupposer la validité de ce qu'asserte la phrase générique proverbiale. tel est le sens lexical de la catégorie proverbiale que stipule Georges Kleiber, en allant à contre-courant de l'opinion courante qui attribue la *vérité proverbiale* à l'expérience emmagasinée par la *sagesse des nations*.

Ainsi la thèse dénominative de Georges Kleiber propose-t-elle une explication neuve, simple et unitaire de la *vérité proverbiale*, d'autant plus séduisante qu'elle est d'ordre strictement linguistique. Il suit en effet de considérer le proverbe comme une unité lexicale phrastique et d'admettre que

« les items lexicaux indépendamment de leur catégorie grammaticale présupposent et non posent le renvoi à un référent parce qu'ils ont tous obligatoirement un contenu sémantique codé » (Kleiber 1981, p. 22).

La question semble donc réglée. Et, de fait, cette théorie dénomminative du proverbe est aujourd'hui bien implantée dans les études linguistiques sur les proverbes. Pourtant certaines difficultés ne manquent pas de surgir dès que l'on examine de plus près le statut de dénomination et de phrase générique des proverbes.

Proverbe : dénomination ou unité lexicale ?

Si le statut d'unité lexicale du proverbe s'impose comme une évidence, en revanche son statut dénominatif ne va pas de soi. L'on peut même se demander si l'on peut garder les apports de cette thèse tout en renonçant à sa principale prémisse, la dimension dénomminative des proverbes. La réponse dépend bien évidemment de la définition technique que l'on donne de la dénomination proverbiale. Or, celle-ci a varié chez Georges Kleiber lui-même, de son propre aveu. Il a d'abord postulé que *c'était parce que les items lexicaux avaient un sens lexical qu'ils étaient des dénominations*. Ou dit encore autrement, « s'il y a sens codé, il y a dénomination » (Kleiber 2001, p. 33). Nous avons déjà objecté que « le fait que toute dénomination lexicale suppose un codage ne permet pas de conclure réciproquement que toute unité codée est une dénomination » (Tamba 2000a, p. 116-117). Puis il a renoncé à ce postulat, en déclarant : « l'hétérogénéité du sens codé nous semble aujourd'hui un facteur constitutif même de la sémantique d'une langue qui rend donc caduque une telle conclusion. » Par contre, il maintient que « si une unité lexicale est une dénomination, elle a nécessairement un sens préconstruit ou codé » (Kleiber 2001, p. 33). Ce qui le conduit à formuler une nouvelle hypothèse selon laquelle la dénomination participe à *un processus de catégorisation*, en permettant de présupposer l'existence de *catégories de choses stables et intersubjectivement partagées*. C'est toute la

différence qui sépare le sens préconstruit d'un item simple comme *moucheron* du sens compositionnel du syntagme discursif *petite mouche*. Et, du même coup, l'on comprend que la dénomination ne soit pas l'apanage des noms-substantifs, mais concerne *les catégories majeures comme verbes, adjectifs et adverbes*. Celles-ci comportent les deux parties constitutives d'une dénomination : « a) l'indication qu'il s'agit d'une (catégorie de) chose (s), en somme d'un tout avec ses limites ; b) la description ou représentation du type de choses dont il s'agit » (*ibid.*, p. 37). Ainsi Georges Kleiber fournit-il un double critère sémantique d'unité catégorielle et de description notionnelle pour identifier une dénomination lexicale. Mais est-il possible, comme il y invite, de l'appliquer aux dénominations complexes, expressions figées ou proverbes (*ibid.*, p. 38) ?

Sans revenir sur les interférences souvent relevées entre expressions idiomatiques et proverbes, dont traite ici même Laurent Perrin, nous nous intéresserons uniquement à leur statut d'unité catégorielle. Il apparaît d'emblée que les expressions idiomatiques se rangent dans la même catégorie grammaticale que la dénomination considérée comme son synonyme homologué. Ainsi, *jeter l'éponge* et son pendant synonymique *renoncer* sont tous deux des verbes ; *un château de cartes* et une *construction fragile* sont tous deux des groupes nominaux. L'on objectera avec raison que le figement des expressions idiomatiques bloque la conversion d'une catégorie à l'autre au moyen de règles de dérivation permettant, par exemple, de passer de *profond* à *profondeur* ou *approfondir*. Mais il n'en demeure pas moins une différence essentielle : le proverbe ne peut être ramené à aucune des catégories grammaticales que doit recevoir une dénomination lexicale, si on lui reconnaît un statut d'unité *phrase* c'est-à-dire d'une structure de sens compositionnel, définie par des règles syntaxiques. Faut-il donc renoncer à analyser les proverbes comme des dénominations, en distinguant une composante descriptive variable et une composante catégorielle unitaire ? Ou doit-on chercher leur mode spécifique de catégorisation dans la structure

phrastique censée assurer leur unité formelle et sémantique ?

Cette voie reste à explorer. Il faudrait notamment examiner comment le processus de transformation en une phrase préconstruite aboutit à détacher celle-ci de tout ancrage énonciatif. Il faudrait encore dégager le mode de référenciation particulier qu'entraîne un proverbe. Ses conditions de vérité, fixées en amont de tout énoncé par codification lexicale, sont présupposées connues et partagées par tous les usagers d'une même communauté linguistique. Ce qui expliquerait qu'elles ne dépendent ni d'un énonciateur particulier ni d'une situation contingente.

Mais, dans la mesure où la dimension catégorielle du proverbe dépend cruciallement de son statut d'unité phrastique, il convient, au préalable, de déterminer quel type de phrase générique les proverbes mettent en jeu.

Phrases génériques et phrases proverbiales

Partons de la conception classique de la généricité ⁴ que Michel Galmiche (1985, p. 14) condense en une brève formule : « Faire une phrase générique c'est énoncer une propriété qui appartient à un genre donné. » ⁵ Selon cette définition, la structure canonique de la phrase générique correspond à une phrase assertive à deux termes, de forme SN SV. Cette phrase asserte qu'un prédicat générique (détaché de tout ancrage référentiel spatio-temporel et énonciatif) s'applique à un syntagme nominal générique sujet dont la forme de base *les N*, peut alterner avec *un N* ou encore *le N*. Par exemple :

- (1) Les (+ la, une) carpes sont des poissons d'eau douce
- (2) Les carpes vivent longtemps

Or, première surprise : rares sont les proverbes, qui se conforment à ces deux schémas :

(3) les petits ruisseaux font les grandes rivières

(4) la caque sent toujours le hareng

Il existe certes des structures phrastiques récurrentes pour les énoncés proverbiaux. Mais les études sur les proverbes dans diverses langues répertorient non pas une forme prototypique, mais entre sept et neuf structures phrastiques assertives de productivité inégale. Et il est aisé de constater que toutes s'écartent d'une manière ou d'une autre du patron de la phrase générique type, < les N SV >.

Ainsi, l'une des structures proverbiales les plus productives en français (et en italien, d'après Mirella Connena 2000) est de la forme < qui V 1 V 2 > ; Martin Riegel (1987, p. 88) y voit même « un moule à proverbes ». Or, cette structure s'éloigne de la phrase générique standard. En premier lieu, parce qu'elle met en jeu non pas une phrase à un prédicat, mais « un couple propositionnel en rapport implicatif » (*ibid.*) :

(5) Qui dort dîne

En second lieu, parce que l'assertion porte sur l'implication entre les deux prédicats. Ce qui permet son échange paraphrastique avec d'autres structures sémantiquement équivalentes, notamment celles qui commencent par *quand on/il faut* – comme dans les exemples (6a), (7a) – ; ou les assertives génériques qui expriment un jugement normatif, prédictif ou prescriptif ; ou encore deux groupes nominaux en construction paratactique (Connena 2000). Ainsi (6a), (7a), (8a) :

(6a) Quand on parle du loup, on en voit la queue

(7a) Il faut hurler avec les loups

(8a) Jeux de main, jeux de vilain

sont approximativement synonymes de (6b), (7b), (8b)

(6b) Qui parle du loup, en voit la queue

(7b) Qui est avec les loups doit hurler

(8b) Qui joue avec les mains est un vilain

Et de telles variations peuvent même se rencontrer au cours du temps ou selon les régions et les langues :

(9a) Qui veut la fin veut les moyens

(9b) La fin justifie les moyens

En troisième lieu, parce que l'un des deux prédicats génériques est une assertion négative, alors que les phrases génériques sont régulièrement des assertions positives, puisqu'elles sont censées valider l'appartenance d'une propriété à une classe :

(10) Qui ne risque rien n'a rien

Pour lexicaliser de telles phrases, il s'agit d'en figer la structure syntaxique et les unités lexicales, en interdisant ou limitant la variabilité ouverte par les constructions discursives. Mais, comment transformer en *dénomination*, une phrase proverbiale qui affirme la vérité d'une implication entre deux propositions ?

Les mêmes remarques valent pour les autres matrices phrastiques des

proverbes français. Qu'elles reposent sur un ou deux prédicats, toutes ces phrases s'écartent des phrases génériques standard. Elles présentent, en particulier, des marques de modalité (déontique, normative, axiologique), de comparaison ou gradation, de négation, de renforcement (*c'est*), de restriction (*il n'y a que*) :

(11) Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs

(12) Mieux vaut faire envie que pitié

(13) Il n'est pire eau que l'eau qui dort

(14) C'est en forgeant qu'on devient forgeron

(15) Il n'y a que la vérité qui blesse

Mais alors, pourquoi parler de phrase générique pour les proverbes ? Nous y voyons deux raisons principales. La première tient aux interférences entre les phénomènes décrits et les métalangues naturelle et logique qui servent à les interpréter. Comme il est rappelé, entre autres, par Georges Kleiber (1987, p. 67), « le couple formé par le quantificateur universel (\forall) et l'opérateur d'implication logique (\rightarrow) » sert à « la représentation classique d'un énoncé générique comme (i) :

(i) les chats sont intelligents

qui correspond à une proposition universelle telle que (ii) :

(ii) “ $\forall x (x \text{ est un chat} \rightarrow x \text{ est intelligent})$ ” »

Et, poursuit Georges Kleiber, « il faut continuer de tirer, quoiqu'à un niveau différent, sur le rouge quantificationnel et implicatif » pour rendre compte

des phrases génériques en dépit de l'inadéquation partielle avérée de cette représentation logique.

Effectivement, il s'agit de parcourir les études traitant de la vérité générale que véhiculent les phrases génériques et les proverbes, pour voir que toutes sont fondées sur le couple quantification/implication, qu'elles le critiquent, le rejettent ou le réaménagent. Ainsi le rapprochement entre les proverbes et les phrases génériques ne se fait-il pas au niveau de leurs configurations syntaxico-lexicales, mais à celui, métalinguistique, de la traduction dans un langage logique des paraphrases qui en explicitent le sens dans une métalangue naturelle. C'est là que se produit un court-circuit entre la dimension implicative et quantificative des proverbes et des phrases génériques, car, dans les deux cas, l'on justifie leur valeur respective de généralité et de vérité, en associant quantification universelle ou quasi universelle et implication, que celle-ci soit nécessaire ou limitée à une inférence par défaut ⁶.

Mais la dimension générique des proverbes n'est pas élucidée pour autant. Il reste un dernier obstacle, et non des moindres, la structure sémantique du proverbe.

Généricité et structure sémantique à trois volets du proverbe

Comme nous l'avons montré (tamba 2000b), le sens des proverbes résulte de l'imbrication d'un *sens phrastique compositionnel* et d'un *sens formulaire conventionnel* puisque *lexicalisé*. Si bien qu'on ne saurait rendre compte de la généralité des proverbes à partir du seul sens phrastique compositionnel des proverbes. Il faut aussi la rattacher au sens formulaire et à l'articulation entre sens compositionnel et sens formulaire qui caractérise le proverbe. Or, une telle articulation ne peut être mise au jour par la simple alliance du sens phrastique compositionnel et du sens proverbial conventionnel. C'est pourtant là une pratique lexicographique courante, comme l'atteste, par exemple, le *Dictionnaire de L'Académie française* de 1762. La formule, *On*

dit proverbiallement x pour dire y... sert systématiquement à associer les deux sens d'un proverbe :

On dit proverbiallement, que la faim chasse le loup hors du bois, pour dire que La nécessité oblige à chercher de quoi vivre. (article Loup)

Essayons donc d'explicitier le mécanisme sémantique complexe d'une expression proverbiale en partant de l'exemple suivant :

(15) Chien qui aboie ne mord pas

Cet énoncé appartient à la classe des proverbes métaphoriques que Neal norrick (1985) considère comme *l'archétype proverbial*. Car, statistiquement, c'est celle qui a la plus haute fréquence et, pragmatiquement, la plus propice à toutes sortes de généralisations. Le sens phrastique fournit une généralisation à *pivot implicatif* (Riegel 1987) : *si un chien aboie, il ne mord pas*. Le sens formulaire repose sur un transfert métaphorique aux hommes, étant entendu que « tous les proverbes mènent à l'homme », selon l'heureuse formule de Georges Kleiber (2000). Ainsi construit-on le rapprochement analogique : *de même qu'un chien qui aboie ne mord pas, de même un homme qui menace n'est pas dangereux*. Et, de là l'on fait surgir non un *genre commun* à ces deux espèces, comme le veut le processus métaphorique aristotélien, mais un principe prédictif ou prescriptif qui explique les deux cas : *il ne faut pas avoir peur d'un chien qui aboie ou d'un homme qui crie des menaces* ⁷. Ainsi le particulier trouve-t-il une explication générale, *via* une analogie avec la situation que le proverbe a érigé en emblème concret d'une règle, tout comme la balance est le symbole conventionnel de la justice ⁸. Ce que confirme la variation dans le choix de la situation emblématique soit à l'intérieur d'une même langue, soit d'une langue à l'autre, comme on peut le lire dans Pierre - Augustin Guyon ([1771] 1783) :

Quoique tous les peuples polis aient, sur certaines choses, les mêmes principes fixés par des proverbes qu'on répète dans l'occasion, ils ont tous une manière différente de les exprimer.

Une fois l'association acquise, le proverbe tend à être abrégé, par troncation

d'une de ses composantes sémantiques. L'on peut alors garder seulement l'énoncé de l'emblème, comme on tend à le faire en ne préférant que la première partie d'un proverbe : *quand le chat n'est pas là...* La suite est automatique, car, comme toute unité lexicale, elle est apprise et mémorisée par les locuteurs francophones. C'est le cas de la plupart des proverbes métaphoriques. Il est possible de réduire la phrase proverbiale à sa composante analogique, relative aux conduites humaines ou encore au principe général commun à la situation-étalon et à son extension analogique. Parfois les trois solutions coexistent, créant des rapports sémantiques entre plusieurs proverbes ⁹. Par exemple, *tout ce qui brille n'est pas or, l'habit ne fait pas le moine* sont deux scénarios-étalons – *de même que tout ce qui brille n'est pas or, de même que l'habit ne fait pas le moine* – qui renvoient à la même transposition analogique dans le champ des conduites humaines, analogie, seule retenue par le proverbe : *les apparences sont trompeuses*. Enfin la règle explicative fait l'objet du proverbe à modalité déontique : *il ne faut pas se fier aux apparences*. Chaque partie requiert donc une généralisation différente, fondée sur un régime d'inférence spécifique : généralisation inductive pour la situation étalon, généralisation analogique par extension métaphorique à une activité humaine, généralisation de principe pour la règle prédictive ou prescriptive que fixe le proverbe ¹⁰.

Pour interpréter la généricité d'un proverbe, il ne suit donc pas de recourir à « un moule sémantique implicatif » en disant que le proverbe « dénomme un effet de sens implicatif » (Kleiber 2000, p. 52). Encore faut-il savoir quelle partie de son sémantisme à trois volets conserve la phrase proverbiale ¹¹ et quelles parties sa lexicalisation fixe pour calculer sa généricité empirique, métaphorique et de principe, triple vecteur potentiel de la vérité *proverbiale*. Elle ouvre donc la voie à une classification sémantique des proverbes, en fonction de celles de ces trois composantes qu'exprime le sens phrastique compositionnel du proverbe et des règles qu'offre la lexicalisation pour reconstruire régulièrement les maillons sémantiques implicites.

Si cette analyse se révélait fondée empiriquement, elle permettrait de substituer à la thèse dénomminative une thèse lexicale, qui préserverait les principaux acquis de cette dernière sans en présenter les difficultés.

Vérité et généricité proverbiales revisitées dans un cadre polyphonique

La thèse dénomminative, en mettant l'accent sur le statut lexical du proverbe, présente la vérité qui lui est attachée comme une vérité d'ordre linguistique, donc valable pour tout locuteur. Ce faisant, elle évacue la question de savoir ce qui permet au proverbe d'exprimer des vérités générales en accord avec les conduites humaines et la connaissance que nous avons du monde. C'est, au contraire, au fondement des vérités proverbiales que s'intéresse en priorité la thèse polyphonique. Cette approche s'appuie principalement sur les multiples usages de *on*, le pronom camélé-ON.

Le point de départ : ON-vérité (Berrendonner, 1981)

C'est à Alain Berrendonner (1981) ¹² que revient la paternité de la notion de ON-vérité, mais non de celle de *ON-locuteur* qui lui est attribuée à tort par Jean-Claude Anscombre (2000, 2005, 2006). Reprenant l'analyse de verbes d'opinion comme *prétendre* d'Oswald Ducrot (1972, p. 266-277), Alain Berrendonner estime *beaucoup trop stricte* l'évaluation vériconditionnelle utilisée pour décrire le sémantisme du verbe *prétendre* :

- Posé : x dit p
- Présupposé : p est faux.

Il juge en effet préférable de s'en tenir à *un jugement plus flou*, du type : *p est généralement considéré comme faux*, ou encore *l'opinion générale est que p est faux, on croit p faux*, qu'il note *ON-V* (rai) et *ON-F* (aux). Il figure « parce "ON" majuscule un "agent vérificateur dans la formulation d'un présupposé", [...] susceptible de renvoyer déictiquement à *n'importe quel*

ensemble d'individus parlants, de manière parfaitement indéterminée » (Berrendonner 1981, p. 45). Cette notation exploite *les propriétés référentielles* de ON en français :

Dépourvu de toute marque de nombre (a fortiori d'unicité) et de toute marque de personne, ce pronom se trouve apte à désigner déictiquement n'importe quel ensemble d'êtres animés qu'il ne situe pas par rapport à la situation d'interlocution et les rôles qui y sont distribués. (*Ibid.*, p. 44-45)

Ainsi, en donnant à X la valeur/*je*/, peut-on réanalyser *prétendre* comme suit :

– posé : je dis *p*, d'où : *p* est L-vrai

– présupposé : *p* est ON-faux

pest L-vrai indiquant *je crois que p et vrai*.

Cette analyse décrit ainsi très adéquatement la nuance de sens exprimée par de telles phrases : celles-ci sont à la fois affirmation de *p* et contestation d'une *doxa*, qui est présupposée. (*Ibid.*, p. 41)

Mais de quel système logico-sémantique relèvent ces *nouvelles valeurs de vérité* ? D'aucun, en fait, si l'on admet avec Alain Berrendonner qu'il ne s'agit plus de *vérité* mais de *vérification*, car :

Dans cette perspective, une proposition ne se définit plus comme « ce qui est susceptible d'être vrai ou faux », mais comme « ce qui peut être validé par tel ou tel », ce qui peut être vrai ou faux *pour quelqu'un*.

« Ce quelqu'un » peut être :

L, le locuteur, ON, que j'appelle faute de mieux, « l'opinion publique », parce que son rôle est le plus souvent de dénoter une *doxa* anonyme. il faut y ajouter \emptyset , le fantôme, celui qui n'a pas de nom, mais qui vérifie tout de même, [...] l'ordre des choses.

(Berrendonner 1981, p. 59-60)

Bref, Alain Berrendonner reconnaît l'existence dans les langues naturelles de trois types *d'agents vérificateurs* : les interlocuteurs, l'opinion publique et l'univers référentiel, correspondant à trois sortes de vérités : « individuelles, commune et universelle » (*ibid.*, p. 61). Ainsi met-il au jour

un parallélisme général entre deux paradigmes jusqu'ici non reliés : celui des pronoms personnels déictiques {je, tu, il (s)/on/ø/(il)}, d'une part, et des jugements assignant des valeurs de vérité aux propositions, d'autre part. (*ibid.*, p. 60-61)

Examinant les proverbes dans une telle optique, Alain Berrendonner y voit

des énoncés « dont la fonction est de célébrer une “vérité” culturelle solidement établie dans l’idéologie dominante ». Ces énoncés se caractérisent par leur « structure stéréotypée d’expression toute faite » qui véhicule « une présupposition de *ON-vérité* » (*ibid.*, p. 52-53). Aussi ne peuvent-ils faire l’objet d’un acte illocutoire assertif autre que le complexe d’allégeance idéologique *je conviens que*, à moins d’être explicitement contestés. Dans cette optique, la vérité d’un proverbe tient donc à la présupposition de *ON-vérité* encapsulé dans son sémantisme lexical.

Cette analyse va ouvrir la voie à une approche polyphonique des proverbes, en provoquant d’une part le rapprochement de *ON-vérité* et de *ON-opinion commune*, et, d’autre part, en incitant à rechercher l’énonciateur générique, *ON-locuteur* ou *ON-énonciateur* qui valide ces nouvelles *valeurs de vérité*.

Premier pas vers une approche polyphonique des proverbes : de *ON-vérité* à *ON-doxa*

Dominique Maingueneau et Almuth Grésillon (1984) sont, à notre connaissance, les premiers à rapprocher *énonciation proverbiale et polyphonie*. Dissociant les deux composantes de la *ON-vérité* d’Alain Berrendonner (1981), ils se focalisent sur les rôles énonciatifs que met en jeu un proverbe :

Dans un cadre polyphonique, on remarquera que le *locuteur* du proverbe en est aussi l’*énonciateur*, c’est-à-dire l’assume personnellement, mais il ne le fait qu’en s’effaçant derrière un autre énonciateur, « ON », qui est le véritable garant de la vérité du proverbe. (Maingueneau et Grésillon, 1984, p. 113)

Ce ON qui représente l’opinion commune, la *sagesse des nations* en l’occurrence, est un *agent vérificateur*, une instance susceptible de valider une proposition ; il constitue le support de la *ON-vérité du proverbe*.

D’où il résulte que :

le ON du prédicat « ON-vrai » qui le fonde, au lieu de varier numériquement et qualitativement à l’infini, au gré des contextes énonciatifs, tend à coïncider avec l’ensemble des locuteurs de la langue, dont la compétence inclut un stock de proverbes. (*Ibid.*, p. 114)

L'on observe ici que l'approche polyphonique attribue, comme la thèse dénomminative, un statut d'expression lexicale codée, générique au proverbe. Mais, à la différence de cette dernière, elle s'intéresse à la source de la *ON-vérité* proverbiale qu'elle identifie à un ON, garant générique anonyme, non contingent. Aussi tout locuteur/énonciateur d'un proverbe procède-t-il à une sorte d'« énonciation-écho » (*ibid.*, p. 113 ¹³).

Sans doute, cette *vox publica* anonyme ou *doxa* commune, symbolisée par *ON-vrai*, rappelle-t-elle les opinions (*endoxa*) qui fournissent les prémisses *endoxiques* des *enthymèmes*, ces syllogismes abrégés de la rhétorique, auxquels Aristote rattache les *gnômai*, ou proverbes-sentences (*Rhétorique*, II, 21, 1396a-b) ¹⁴. Mais, à la différence d'Aristote, les polyphonistes ne cherchent pas à différencier des régimes de vérité pour contrôler le discours argumentatif, mais à mettre au jour leur provenance, à travers un réseau de marques énonciatives. C'est ainsi que l'énonciation proverbiale fait entendre une double voix : celle d'un on anonyme, ou *sagesse des nations*, qui cautionne le principe atemporel véhiculé par le proverbe et celle d'un locuteur particulier L, qui le reprend pour commenter une situation contingente.

Polyphonie et phrases génériques proverbiales : un second pas de *ON-vrai* à *ON-locuteur* (s)

Jean-Claude Anscombe va pousser plus avant l'analyse polyphonique des proverbes. Considérant que « la somme des proverbes est comparable au corps des lois », il compare « le locuteur d'un proverbe à un avocat », qui « utilise une loi » dont « il n'est pas et ne se présente pas comme l'auteur ». Cette analogie vise à montrer que « celui qui énonce un proverbe est le locuteur mais non l'énonciateur du principe (*i. e.* du *topos*) qui lui est attaché » (Anscombe 1995, p. 70). Par ailleurs, il décrit les proverbes comme « une sous-classe des énoncés complets et autonomes » et les range

dans la catégorie « des phrases génériques typifiantes a priori » ¹⁵
(Anscombe 2006, p. 88).

Et, selon lui, ce type de phrases génériques, tout comme la catégorie des phrases génériques analytiques, est garanti par une communauté linguistique, désignée par *ON-locuteur*. Ainsi introduit-il « un nouveau personnage » ¹⁶ qui joue à la fois sur le tableau de la langue et du discours, puisque cet *ON-locuteur* est le garant des stéréotypes constituant le savoir lexical partagé par tous les membres d'une même communauté linguistique ¹⁷ .

Cette présentation rapide suit à montrer que la classification des proverbes dans la catégorie des phrases génériques typifiantes a priori proposée par Jean-Claude Anscombe, et reprise par de nombreux linguistes dans son sillage, rencontre les mêmes limites que l'analyse de la vérité générique des proverbes dans le cadre de la thèse dénomminative, faute de distinguer les différentes strates sémantiques d'un proverbe et de les mettre en rapport avec leurs propriétés formelles. Les tests de généricité amalgament, nous l'avons vu, des caractéristiques de forme et de sens relevant de divers niveaux : signification compositionnelle, formulaire, inférence déontique prescriptive ou généralisation inductive, analogique.

Difficile dans ces conditions de savoir quelle composante sémantique du proverbe relève d'un *ON-locuteur* et quelle voix ou quel point de vue est convoqué pour le valider ! n'est-ce pas son statut d'unité codée qui l'impose d'office comme une vérité sémantique relevant du système lexical d'une langue, indépendamment de tout garant collectif ? le processus sémiotique qui aboutit à la formation d'un proverbe, c'est-à-dire d'une phrase toute faite, dont la valeur assertorique est prératifiée dès le lexique, n'est-il pas réfractaire à tout rattachement à un *ON-auteur* aussi indéfini et général soit-il ? Bref, si la validité d'une formule proverbiale est acquise par codage lexical, n'est-ce pas introduire une complication inutile que de recourir à la *voix* ou au *point de vue* d'un *ON-locuteur* pour rendre compte de la généricité et la vérité d'un proverbe ?

Au niveau discursif, par contre, l'approche polyphonique va se révéler plus pertinente. elle permet en effet d'analyser la source générique et anonyme à laquelle renvoient des expressions telles que *comme on dit*, *comme on sait*, *comme dit le proverbe*, qui signalent souvent l'emploi d'un proverbe...

ON-loc et le signalement discursif des proverbes

Un troisième pas : de *ON-loc* à la sagesse des nations

Un dernier avatar de *ON-loc* est la valeur de *sagesse des nations* qui lui est attribuée pour rendre compte de la source du *on*, dans *comme on dit* et autres tournures métaénonciatives (Authier-Revuz 1995, p. 21-24) qui précèdent ou suivent une formule proverbiale. Par exemple :

(16) [comme on dit] ventre affamé n'a pas d'oreille [*comme on dit* (+ dit-on)]

Selon Jean-Michel Gouvard (1996, p. 51), « la plupart des commentateurs s'accordent pour reconnaître que le locuteur distinct de l'énonciateur est en fait une sorte de voix anonyme, ce qu'illustrent les expressions “sagesse des nations” ou “vox populi” ». Rien d'étonnant, dès lors, à ce que dans un cadre polyphoniste cette voix anonyme de la sagesse des nations soit identifiée à celle d'un *ON-loc*. ainsi Jean-Claude Anscombre (2006, p. 89-90) définit-il une classe d'*énoncés sentencieux* en prenant pour critère la possibilité de leur adjoindre *comme on dit* :

Définition 3 : un énoncé sentencieux est un *ON-énoncé* sentencieux s'il est combinable avec *comme on dit* (on a alors $x = on$). il a un auteur anonyme (la « sagesse populaire »).

Puis, à l'intérieur de cette classe générale, il distingue la sous-classe des proverbes d'après leur genericité :

Définition 4 : un énoncé proverbial sera un *ON-énoncé* sentencieux générique.

Par ailleurs, Jean-Claude Anscombre rapproche le *ON-loc* de *comme on dit* de la catégorie des *modalisateurs de discours seconds* étudiés dans

Jacqueline Authier - revuz (1995) et des indices de décrochage énonciatif, appelés *marqueurs évidentiels* dans la littérature linguistique anglo-saxonne. Ce qui le conduit, dans un premier temps (anscombe 1994, p. 105), à rattacher les proverbes à la catégorie évidentielle de *l'emprunt à une source inconnue*. Puis, dans un second temps, il élargit son champ d'investigation à d'autres expressions introductrices de proverbes, qu'il regroupe sous l'appellation de *marqueurs médiatifs génériques* (Anscombe 2006, p. 90), en préférant le terme *demédiatif* employé par les linguistes européens à l'anglicisme d'*évidentialité* dont le sens est équivoque en français.

L'on peut certes regretter que cette approche polyphonique tende à privilégier la recherche d'un *auteur* ou premier énonciateur d'un proverbe et à assimiler *ON-loc* à la *sagesse populaire* en raison de leur interchangeabilité dans des emplois tels que (17) :

(17) comme on dit (+ comme dit la sagesse populaire), qui vivra verra

Car c'est minimiser d'autant le rôle pourtant capital qui revient « à l'autorité de l'usage, aux multiples énonciations antérieures du même proverbe », (Rodríguez Somolinos 2008, p. 92). Il n'en demeure pas moins que la perspective polyphonique ouvre de nouveaux horizons. Elle incite, en particulier, à s'interroger, d'une part, sur l'origine énonciative que chacun de ces introducteurs de proverbes sert à spécifier, et, d'autre part, sur le type de légitimation que ces différentes sources apportent à un énoncé proverbial. C'est ce que nous allons voir, à présent, en examinant plus en détail, les sources énonciatives qu'assignent aux proverbes trois de leurs introducteurs courants : *comme on dit*, *comme on dit proverbiallement* et *comme le dit un proverbe*.

Sources proverbiales marquées par *on dit*, *on dit proverbiallement*, *un proverbe dit*

Le rôle énonciatif de *comme on dit* ressort d'une brève remarque de Georges Kleiber (1999b, p. 58) : « Le critère classique qu'on associe à la propriété de jugement collectif est l'expression métalinguistique à dire indéfini *comme on dit*, avec un *on* révélateur. » Jean-Claude Anscombre (2005, p. 93) la complète en observant : « L'ajout de *comme on dit* ne change rien et ne fait qu'explicitier l'origine communautaire d'une phrase sentencieuse. » Et, il remarque que *comme on dit* alterne avec *comme on sait* (anscombre 2006, p. 90-92), devant un proverbe :

(18a) *comme on dit*, chose promise chose due

(18b) *comme on (le) sait*, chose promise chose due

Il en conclut que les proverbes relèvent d'un *ON-loc*, source aussi bien d'un *dire générique* que d'un *savoir générique*. Ce qui conforte l'idée commune que les proverbes thésaurisent des connaissances et des enseignements accumulés par ce qu'on appelle la *sagesse des nations*. Ainsi, ces formules introductrices montrent que les proverbes peuvent cumuler trois fonctions à *savoir dire, savoir, enseigner* :

(18c) *comme l'enseigne la sagesse des nations*

C'est là une caractéristique des proverbes, que l'on ne retrouve pas dans d'autres phrases génériques, où s'opposent le *dire générique* et le *savoir*

générique. Ainsi, dans l'exemple suivant :

(19) (* on sait + on dit) qu'il y a un réchauffement général de la planète, mais je n'en crois rien

montre-t-il que :

On sait que renvoie à un savoir présenté comme d'origine expérimentale, et ne pouvant être remis en cause par personne, au contraire de *on dit que*, qui présente un savoir cette fois comme d'origine indirecte et/ou conclusive, et que l [locuteur] peut alors parfaitement refuser de partager. (*Ibid.*, p. 90)

Il importe donc de poursuivre la description des introducteurs de proverbe dans cette perspective polyphonique pour dégager la source énonciative à laquelle chacun renvoie. Nous nous limiterons ici à *comme on dit proverbiallement* et *comme le dit le proverbe*.

Nous avons retenu *comme on dit proverbiallement* en raison de sa proximité formelle avec *comme on dit* dont il ne se distingue que par la présence de *proverbiallement*. Cet adverbe a pour seul effet de restreindre le *dire générique* aux proverbes. Restriction qui s'applique également au niveau épistémique et normatif, puisque *comme on dit proverbiallement* autorise les mêmes commutations que *on dit*, comme l'atteste le parallélisme entre la série (18a, b, c) et la série (20a, b, c) :

(20a) *comme on dit proverbiallement*, chose promise chose due

(20b) *comme on (le) sait proverbiallement*, chose promise chose due

(20c) **Comme l'enseigne proverbiallement la sagesse des nations*, chose promise chose due

Il apparaît ainsi que *comme on dit* et *comme on dit proverbiallement* renvoient à la même source énonciative communautaire, associant étroitement dire et savoir collectifs. Mais, *comme on dit* est compatible avec les énoncés sentencieux et les expressions lexicalisées, alors que *comme on dit proverbiallement* ne concerne que la catégorie des proverbes.

Examinons à présent l'introducteur : *comme dit le/un proverbe*. Cette formule présente explicitement le proverbe comme sa propre source énonciative, liant indissolublement dire et dit proverbial, Ainsi que nous l'avons signalé dans un article antérieur (Tamba 2000a). Mais il nous semble avoir affirmé trop hâtivement que *comme dit le proverbe* renvoie à *l'opinion commune* en considérant que « la commutation fréquente de *comme le proverbe dit* avec *comme on dit* assimile expressément le dire proverbial à un dire-dit collectif et anonyme » (Tamba 2000a, p. 114). À y regarder de plus près, l'eron s'aperçoit en effet que *comme le dit le proverbe* alterne bien avec *comme on dit (proverbialement)* :

(21a) *comme dit le proverbe, chose promise chose due*

(21b) *comme on dit proverbialement, chose promise chose due*

mais non avec un introducteur correspondant à *comme on sait* :

(21c) * *comme le sait le proverbe, chose promise chose due*

Or, n'est-ce pas la possibilité d'échanger *on sait* et *on dit* qui atteste, au niveau du discours, l'association d'un dire-dit proverbial à une opinion commune, un savoir collectif ?

L'on peut donc intégrer au proverbe lui-même la source d'un énoncé proverbial ou de l'enseignement qu'il véhicule par un glissement métonymique, en substituant *le proverbe dit* à *on dit* ou *le proverbe enseigne* à *la sagesse des nations enseigne*. En revanche, il est impossible de transférer sur le proverbe le *savoir* dont reste seule détentrice la communauté linguistique donnée pour source et instance validatrice. Si donc seul le verbe *dire* relie métonymiquement *comme le proverbe dit* à *comme on dit*, nous avons eu tort en attribuant à ces deux formules la capacité de rattacher le

proverbe à une même source énonciative collective et anonyme (Tamba 2000a). Il est plus juste de considérer que l'introducteur *comme le dit le proverbe* détache le proverbe de toute instance collective externe de légitimation. Et, en proclamant son autarcie énonciative, il ramène le proverbe à une assertion dont la véracité est garantie a priori comme partie intégrante de sa signification lexicale conventionnelle.

Or, ces deux modes de validation d'un proverbe attestent la coexistence dans la langue actuelle de deux attitudes à l'égard de la vérité dont les proverbes sont censés être les dépositaires. C'est ce que nous voudrions montrer, pour terminer, en comparant succinctement les introducteurs de proverbes dans les textes médiévaux avec ceux en usage aujourd'hui.

Vicissitudes de la parole proverbiale : de l'autorité du sage ou du vilain aux clichés imagés

Les formules servant à introduire les proverbes ont changé au fil du temps, comme l'indique Pierre-Augustin Guyon dans son *Voyage littéraire de la Grèce* ([1771] 1783) :

On a observé que les anciens Grecs ne citoient pas un proverbe, sans ajouter : *le sage a dit cela*. [...] On mettoit tous les proverbes sur le compte de la philosophie. Cette remarque est juste : les philosophes étoient des sages qui faisaient de la morale pratique leur principale étude, qui donnaient des leçons comme Epictète, et la sagesse dictoit les maximes qui servoient de règles pour la conduite.

Ce fait est confirmé empiriquement par l'étude qu'Amalia RodríguezSomolinos (2008) a consacrée aux formules qui servent à signaler l'emploi d'un proverbe en ancien français. S'appuyant sur un corpus de 108 proverbes, cette linguiste relève 99 expressions introductrices comportant le verbe *dire*, dont « 64 occurrences de trois formules : *l'en dit que, li vilains dist, li saiges dist*, soit 59,25 % du total » (*ibid.*, p. 90-104). Comme l'emploi de ces marqueurs n'est pas obligatoire, les proverbes étant souvent insérés dans un texte sans leur médiation, Amalia RodríguezSomolinos voit dans ces marques une stratégie discursive qui vise à renforcer la fiabilité des proverbes. Selon ce point de vue, « le locuteur, s'appuie au départ sur l'attribution du proverbe à une instance énonciative qui fait figure d'autorité et qui en cautionne la vérité » (*ibid.*, p. 97). et la fréquence même de ces trois marques atteste le crédit accordé aux trois instances tenues alors, sinon pour infaillibles, du moins comme les plus crédibles : 1) *la sagesse populaire*, qui renvoie au savoir partagé par tous les gens d'une même communauté que désigne l'énonciateur on ; 2) *la sagesse paysanne* qu'incarne le *vilain* (cf. *Proverbes au vilain*), dans le cas des proverbes vernaculaires de tradition

orale ; 3) *la tradition savante* ou *l'autorité de l'écrit* qu'incarne *le sage*, dans le cas des proverbes venant des livres profanes ou de la Bible.

Non moins remarquable, à nos yeux, est la faible importance des introducteurs du type *le proverbe dit*. Amalia RodríguezSomolinos ne mentionne qu'incidemment certaines formules pouvant « inclure une allusion explicite à la forme proverbiale ». ainsi relève-t-elle, sans en préciser la fréquence : *disant avec le proverbe que ; dont li proverbe dist* (*ibid.*, p. 93) ; ou encore des formules comme : *li vilains dit an son respit que ; li vileins dit par reprovier* où les mots de *proverbe, reprov (i) er et respit* semblent s'employer concurremment ¹⁸ .

Il suffit de comparer les introducteurs de proverbes les plus fréquents dans les textes médiévaux à ceux auxquels on recourt ordinairement aujourd'hui ¹⁹ , à savoir *comme on dit* et *comme dit le proverbe*, pour mesurer le changement survenu dans les sources censées cautionner la vérité proverbiale. Signe symptomatique d'un tel changement : là où Chrétien de Troyes a écrit :

et *li saiges dit* et retret :
Qui trop parole pechiéfet
(Chrétien de troyes, Conte du Graal, v. 1654)

Charles Méla traduit spontanément en français moderne :

Comme le dit si bien le proverbe : trop parler c'est pécher
(cité par Amalia RodríguezSomolinos 2008, p. 96)

La suprématie actuelle des formules qui rabattent la vérité proverbiale sur le proverbe lui-même et de celles qui l'attribuent à un *ON-dit*, dissocié de tout *ON-sait* ²⁰ , atteste, nous semble-t-il, le discrédit dans lequel sont tombées aujourd'hui les sources qui en garantissaient autrefois la valeur descriptive, normative ou morale. Ainsi débouche-t-on sur une conclusion inattendue : les qualificatifs d'*ancien, antique* ou *vieux* souvent accolés à *proverbe* dans ces formules seraient passibles d'une double interprétation. Autrefois, de l'antiquité aux temps modernes ²¹ , ces adjectifs exprimaient sans doute le respect accordé à la *sagesse populaire, à l'autorité des savants ou des religieux*. Mais, aujourd'hui, la référence à l'Antiquité, à la sagesse populaire

ou des nations aurait plutôt une valeur péjorative, impliquant une distanciation plus ou moins ironique à l'égard de *vérités* proverbiales ravalées au rang de *clichés imagés*, de croyances archaïques ou de connaissances périmées. Et, coquilles vides, les formes des proverbes hébergent aujourd'hui des slogans publicitaires.

Les études linguistiques contemporaines considèrent les proverbes comme des énoncés autonomes, génériques et dotés d'une vérité intrinsèque, prévalidée comme telle parce que codée dans leur sémantisme lexical. Les marques énonciatives qui servent préférentiellement à les insérer dans un discours, telles *comme on dit*, *comme dit le proverbe*, confirment cette analyse, dans la mesure où, soit elles font du proverbe sa propre source énonciative, soit elles en signalent le caractère conventionnel de *phrases toutes faites*. Sagesse populaire, écrits profanes et livres saints, étaient reconnues autrefois comme des autorités garantes de la véracité des proverbes. Mais, aujourd'hui, elles ne constituent plus que des références à des savoirs dépassés, des croyances dérisoires. Triste lot pour ces formules jadis considérées comme de solides vérités. « Mais, comme le dit le proverbe équestre, mieux vaut ferrer que s'enferrer » (*Le Nouvel Observateur* juin 2008).

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1994, « Proverbes et formes proverbiales : valeur évidentielle et argumentative », *Langue française*, n^o 102, p. 95-107.

— éd., 1995, *Théorie des topoï*, Paris, Kimé.

— 2000, « Parole proverbiale et structure métrique », *Langages*, n^o 139, p. 6-26.

- 2001, « Dénomination, sens et référence dans une théorie des stéréotypes nominaux », *Cahiers de praxématique*, n^o 36, p. 43-72.
- 2005, « le ON-locuteur : une entité aux multiples visages », *Dialogisme et polyphonie. Approches linguistiques*, J. Bres, P. P. Haillet, S. Mellet, H. Nølke, I. Rosier éd., Bruxelles, De Boeck-Duculot, p. 75-94,
- 2006 « Polyphonie et classification des énoncés sentencieux. Les marqueurs médiatifs génériques », *Le Français moderne*, vol. 74, n^o 1, p. 87-99.
- AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles rélexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse, 2 tomes.
- BERRENDONNER Alain, 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minit. *Cahiers de praxématique*, 2001, *Linguistique de la dénomination*, n^o 36.
- CONENNA Mirella, 2000, « structure syntaxique des proverbes français et italiens », *Langages*, n^o 139, p. 27-38.
- DELARUE Fernand, 1980, « la sententia chez Quintilien », *Formes brèves. Métamorphoses de la sententia*, n^o 3 de *La licorne*, p. 197-224.
- DUCROT Oswald, 1972, *Dire et ne pas dire*, Paris, Hermann.
- GALMICHE Michel, 1985, « Phrases, syntagmes et articles génériques », *Langages*, n^o 79, p. 2-39.
- GOUVARD Jean-Michel, 1996, « Les formes proverbiales », *Langue française*, n^o 110, p. 48-63.
- PALMA Silvia, 2000, « La négation dans les proverbes », *Langages*, n^o 139, p. 59-68.
- RIEGEL Martin, 1987, « “Qui dort dîne” ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques », *L’implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*, M. Riegel, I. Tamba éd., Paris, Klincksieck, p. 85-99.
- TAMBA Irène éd., 1987, *L’implication dans les langues naturelles*, Paris, Klincksieck.
- RODRÍGUEZ SOMOLINOS Amalia, 2008, « Voir dist li vilains : l’introduction des proverbes en ancien français », *Revue romane*, vol. 43, n^o 1, p. 87-107.
- TAMBA Irène, 2000a, « Formules et dire proverbial », *Langages*, n^o 139, p. 110-118.
- 2000b, « Le sens métaphorique et argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique*, n^o 35, p. 39-57.

Notes

1 Nous ne saurions assez remercier J. -C. Anscombe et G. Kleiber pour leur inlassable gentillesse. Non seulement ils ont alimenté notre documentation en nous communiquant leurs riches et stimulants travaux sur les proverbes, mais ils nous ont aussi apporté bien des éclaircissements sur le sujet, tant à l'occasion du colloque *polyphonique* de Madrid qu'au cours des multiples discussions que nous avons pu avoir.

2 L'on est frappé par la similitude des propriétés qu'Aristote attribue aux *gnômai* : « *lagnômê* est une formule exprimant non point les particuliers mais le général (*katholou*) ; et non point toute espèce de généralité, par ex. que la ligne droite est le contraire de la ligne courbe, mais seulement celles qui ont pour objets des actions, et qui peuvent être choisies ou évitées en ce qui concerne l'action. » (*Rhétorique*, ii, 21, 1394 a).

3 Kleiber 1999a, 1999b, 1999c, 2000, et ici même.

4 Pour une synthèse sur la généricité, l'on se reportera aux articles de J. -C. Anscombe (2002), M. Galmiche (1985) et G. Kleiber (1978, 1985, 2008) et à leur bibliographie.

5 Comme l'indique G. Kleiber (1978, p. 24, n. 7), la généricité rejoint le concept d'*analycité* formulé par Kant : « une vérité analytique est une vérité dont le prédicat est déjà contenu dans le sujet. »

6 G. Kleiber (1978, p. 27) part de la notion logique de *règles de prédication* ou règles fixant la valeur des termes d'un système pour construire ce qu'il appelle des *règles sémantiques*. Celles-ci doivent « être communément admises » (cf. le paramètre pour tout locuteur, \forall LOC [Martin 1976, p. 139]) et « impératives » pour garantir une vérité d'ordre linguistique. Une vérité linguistique est « nécessaire pour trois raisons : (i) elle est indépendante des fait empiriques (ii) elle n'est pas purement *logique* (iii) elle fait entrer en ligne de compte des règles sémantiques. »

Et, précise-t-il, « une règle analytique nécessairement vraie s'exprime en langage naturel par une phrase acceptée a priori comme vraie par tout locuteur ».

7 J. -C. Anscombe (2005, 2006) signale ce caractère analogique, en étudiant « comme on dit », formule qui, selon lui, ne fait qu'explicitier l'origine communautaire d'une phrase sentencieuse, car elle « invoque une communauté linguistique détentrice d'évaluations formulées au travers de filtres analogiques » (Anscombe 2006, p. 91).

8 C'est ce sens de parangon exemplaire que retient l'adjectif dans des expressions comme une *sagesse proverbiale*.

9 Merci à G. Kleiber de nous avoir signalé que l'on pourrait ainsi traiter d'une manière neuve la synonymie des proverbes.

10 J. -C. Anscombe (2006, p. 95) a bien vu que « le problème est donc de dissocier les *ON-énoncés* sentencieux à sens prescriptif et ceux dont le sens peut éventuellement induire une conclusion prescriptive ».

11 Peut-être la partie conservée influe-t-elle sur l'utilisation argumentative du proverbe en discours. il serait intéressant de voir si elle peut expliquer l'interprétation doxale ou paradoxale des proverbes (Palma 2000, Kleiber dans le présent ouvrage).

12 Ce chapitre, intitulé « le fantôme de la vérité », reprend en le remaniant un article du même nom

publié en 1976, dans *L'illocutoire, Linguistique et sémiologie*, n^o 4.

13 J. -M. Gouvard (1996, p. 56-58) reprend à Dan Sperber et Deirdre Wilson (*La pertinence*, 1989 [1986]) l'idée de traiter les proverbes comme des *énoncés échoïques*, en invoquant le fait que *l'écho n'a pas de source identifiable*. Et il propose la définition suivante : « *un énoncé proverbial est un énoncé dont l'interprétation échoïque implique nécessairement que l'énoncé dont le locuteur se fait l'écho n'est lui-même interprétable que sous une forme échoïque* ». L'origine d'un proverbe n'est pas plus utile que l'étymologie d'un mot pour en maîtriser l'usage.

14 Aristote distingue « deux espèces d'enthymèmes : le démonstratif qui sert à démontrer qu'une chose est ou n'est pas ; il conclut de prémisses sur lesquelles on s'accorde ; le réfutatif, qui tire des conclusions en désaccord avec celles de l'adversaire » (*Rhétorique*, II , 21, 1396 b). Et, comme l'indique F. Delarue (1980, p. 101), « le classement des gnômai se fait en fonction des quatre catégories d'enthymèmes : a) Formule générale déjà admise (et qui n'a donc pas besoin de démonstration) = gnômê-maxime ; b) Formule évidente, sans épilogue : “c'est une excellente chose que la santé” ; c) La gnômê peut comporter elle-même sa démonstration : ce sont les plus réputées : “ne garde pas une rancune immortelle quand tu es mortel”. Dire qu'il ne faut pas toujours garder rancune est une gnômê ; ce qui est ajouté, “quand on est mortel” en est le pourquoi (1394b) ; d) la gnômê comporte quelque chose de paradoxal, de contesté ou d'obscur. Mais il faut, dans ce cas, ajouter la cause, en guise d'épilogue (epilogos). » « Par exemple, “on ne doit pas être insolent, si l'on veut que les cigales chantent à terre” ne peut se comprendre sans l'explication (les oliviers seront coupés). » L'on peut utiliser des gnômai « qui sont dans toutes les bouches » ou en forger « en généralisant ce qui n'est pas général » (1395a), ou même « en contredisant une gnômê connue ».

15 Leurs principales caractéristiques sont : 1) de dénoter une situation ou un état de choses général, atemporel, non-événementiel ; 2) d'accepter des exceptions ; 3) d'autoriser des inférences probables par défaut ; 4) de pouvoir s'appliquer à des cas particuliers (Anscombe 1995, p. 74-79, 2005, p. 77-78). Cette description reprend grosso modo la classification tripartite des phrases génériques de G. Kleiber (1978), les phrases génériques typifiantes a priori de J.-C. Anscombe correspondant aux phrases analytiques généralement vraies de G. Kleiber. Mais pour ce dernier, l'appartenance des proverbes à la catégorie des phrases génériques typifiantes a priori reste problématique (1989b ainsi que la contribution qu'il signe dans le présent ouvrage).

16 J. -C. Anscombe (2005, n. 9) signale « l'incohérence de la terminologie sur ce point. il eût été préférable de parler d'*énonciateur* pour l'être désigné comme le responsable de l'énonciation. » Reproche d'autant plus piquant que le fautif n'est autre que... J. -C. Anscombe. Il a si bien oublié avoir créé le nouveau personnage du *ON-locuteur* qu'il va jusqu'à avouer dans la note 18 : « je n'ai pas réussi à identifier l'auteur premier de cette dénomination. » Ou qu'ailleurs il le confond avec le *ON-*

vérité de a. Berrendonner (voir *supra*).

17 Bien que ces stéréotypes, ou suite ouverte de phrases attachées à une unité lexicale, ne visent pas à décrire exhaustivement le sens d'une unité lexicale (Anscombe 1995, p. 82), ils partagent avec les phrases définitives de R. Martin (1976, p. 137-140) et les règles sémantiques de G. Kleiber (1978, p. 34-44) la propriété d'être des phrases (généralement ou nécessairement) valides pour tout locuteur (\forall loc).

18 Merci à J. -C. Anscombe et J. -C. Schmitt pour ces informations qu'il serait bon de compléter, en étudiant ces trois mots *reprover*, *respit* et *proverbe*, pour savoir quand ce dernier terme a définitivement supplanté ses apparents synonymes. Une étude en cours d'A. RodríguezSomolinos devrait bientôt apporter des réponses intéressantes sur le sujet, à en juger par les indications qu'elle nous a communiquées à titre personnel. Selon ses recherches, *respit* et *reprover* disparaissent pratiquement de l'usage à partir du XIV^e siècle supplanté par *proverbe* qui devient très fréquent dans les formules d'introduction de proverbe. Par ailleurs, « aucun de ces termes n'est employé univoquement pour désigner les proverbes proprement dits. le terme *derespit*, comme celui de *proverbe* d'ailleurs, ne désigne pas uniquement un proverbe, mais aussi tout énoncé générique sentencieux. Un *respit* peut être également un *exemple*, une histoire exemplaire qui fait preuve de sagesse. »

19 Nous manquons encore de bonnes descriptions des introducteurs de proverbes en français contemporain.

20 Selon J. -C. Anscombe (2006, p. 90), « si un dire générique peut être érigé en savoir générique, un savoir générique n'est pas un simple dire générique. Il s'agit certes dans les deux cas d'un dire qu'une communauté linguistique ratifie *pro facto* comme un savoir. Mais dans le cas de *on dit que*, au contraire de *on sait que*, cette ratification se fait sans opération intermédiaire de validation ou d'objectivation. »

21 Selon R. Koselleck ([1979] 1990, p. 81), « jusqu'à la fin du XVIII^e siècle a été propagée, et pratiquement jamais contestée, la conviction qu'il était possible de tirer les leçons du passé ».

Partie IV. Voix du récit et autorité discursive

Les voix du récit : fonctions textuelles et énonciatives des localisations spatio-temporelles dans le récit ¹

Amalia Rodríguez Somolinos

Le fonctionnement textuel des localisations spatio-temporelles dans le récit ne correspond pas toujours à la norme du français standard, oral ou écrit. Marie-José Béguelin (2002, p. 31) signale « l'existence d'une tension entre norme et usages en matière de référence spatio-temporelle. L'on peut penser que l'opposition, devenue banale, entre référence au temps/lieu du locuteur et référence à un temps/lieu fixé par le contexte, se révèle insuffisante pour justifier, avec l'exhaustivité souhaitable, la distribution des déictiques spatio-temporels en français contemporain. » Le cas le plus évident est celui du passé simple, qui est considéré généralement comme étant incompatible avec les déictiques. Cela ne s'avère cependant pas vrai dans le cas du récit de fiction, qui peut combiner passé simple et déictiques. Il en est de même du discours indirect qui, en français standard, ne peut pas comporter en principe de déictiques. Cette combinaison est cependant possible dans le récit de fiction depuis le XIX^e siècle.

Le récit, tant fictionnel que non fictionnel, présente des structures qui lui sont propres et pose donc des problèmes particuliers. Nous aborderons ici l'étude des emplois spécifiques des repérages spatio-temporels dans le récit, et plus concrètement les problèmes de divergence énonciative et de double repérage. Nous entreprendrons de classer et d'analyser les différents emplois des localisations spatiotemporelles, et notamment des déictiques, dans les

différents types de textes. Le fonctionnement textuel des localisations spatio-temporelles ne peut être étudié isolément. L'emploi de ces expressions dépend étroitement de l'ancrage énonciatif de chaque récit : c'est-à-dire du fait que le narrateur utilise la première ou la troisième personne, le passé simple ou le présent de narration. Il faut tenir compte également des phénomènes liés au discours rapporté et à la notion de point de vue.

L'étude de ce phénomène n'a pas été abordée jusqu'ici en profondeur dans son ensemble. S'il est vrai que les temps verbaux ont fait l'objet d'une réflexion théorique approfondie, les linguistes se sont moins intéressés aux localisations spatiales et temporelles de type nominal ou adverbial dans une perspective textuelle. Il y a bien des études ponctuelles portant sur des emplois particuliers, mais il n'y a pas à notre connaissance d'étude d'ensemble du phénomène. Il manque également des études sur les déictiques de discours indirect libre (DIL) et les déictiques de point de vue. Marie-José Béguelin (1988, 2002) s'attache à décrire les emplois « hors norme » des déictiques qui contreviennent aux règles énoncées par les grammaires. Elle s'intéresse spécialement aux déictiques de DIL ou relevant du phénomène de la pensée représentée. Son étude, particulièrement éclairante, pose le problème et signale un certain nombre d'emplois qui seraient considérés comme déviants d'un point de vue normatif. Elle ne fait cependant pas une étude d'ensemble de la question.

Il existe par ailleurs des études sur les localisations temporelles dans le récit fictionnel, notamment les travaux de Marcel Vuillaume (1990, 1993) ou l'étude de Mireille Noël (1996) sur *maintenant* chez Julien Gracq, mais il s'agit toujours d'études ponctuelles.

Passé simple et déictiques : un double repérage

Un récit au passé simple est en principe incompatible avec des déictiques. Cela se déduit des travaux d'Émile Benveniste, comme le signale d'ailleurs Ann Banfield (1995, p. 233), qui pose l'incompatibilité des déictiques de lieu et de temps avec *l'histoire* selon Benveniste, c'est-à-dire avec le plan non embrayé : « [...] à la différence des autres temps du passé, l'aoriste n'est pas compatible avec des adverbiaux comme *hier* ou *la semaine dernière*, alors qu'il l'est avec des expressions non déictiques comme *le 8 avril*, *le matin après l'orage*, etc. » Gilles Philippe (2000, p. 42) le signale également : « [La combinaison] passé simple/embrayeur est généralement considérée comme inacceptable en son principe. »

La combinaison passé simple/déictique produit une divergence énonciative concernant le mode de repérage : le passé simple est un temps coupé de l'instance d'énonciation, il n'est compatible en principe qu'avec des localisations discursives, anaphoriques. Les déictiques, par contre, supposent toujours un embrayage et se repèrent par rapport à une instance énonciative. Ils renvoient forcément à une subjectivité, à un sujet de conscience, qu'il s'agisse du narrateur, d'un personnage ou d'une instance énonciative autre. Ils ne sont donc compatibles en principe qu'avec des temps embrayés.

Il arrive cependant qu'un déictique temporel apparaisse dans un récit basé sur le passé simple. Le déictique se combine alors plus facilement avec un verbe à l'imparfait, mais la combinaison avec le passé simple, si elle n'est pas très fréquente, est quand même possible ² :

(1) Mathilde avait de l'humeur contre le jardin, ou du moins il lui semblait parfaitement ennuyeux ; il était lié au souvenir de Julien.

Le malheur diminue l'esprit. *Notre héros* eut la gaucherie de s'arrêter auprès de cette petite chaise de paille, qui jadis avait été le témoin de triomphes si brillants. *Aujourd'hui* personne

ne lui adressa la parole ; sa présence était comme inaperçue et pire encore. (Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830, cité par Marcel Vuillaume 1990, p. 9)

Marcel Vuillaume (1990) décrit cet emploi des déictiques temporels dans le roman du XIX^e siècle. En (1), dans un passage devenu classique, le déictique *aujourd'hui* se combine avec un passé simple *adressa*. Ce passé simple présente les événements décrits comme coupés de l'instance d'énonciation. Le déictique *aujourd'hui* ne se définit pas par rapport au même repère que le passé simple : il y a interférence entre deux repérages différents. Le passé simple se repère par rapport au plan des événements racontés, tandis que *aujourd'hui*, selon l'analyse de Marcel Vuillaume, est associé au couple narrateur/lecteur et renvoie au moment de la lecture de l'histoire. Il marque un repérage temporel *par rapport à la scène narrative*. Cet emploi d'*aujourd'hui* admet la paraphrase suivante : *À ce moment de l'histoire que moi narrateur je suis en train de raconter et que vous lecteur vous êtes en train de lire*. Ce renvoi à la scène narrative se retrouve d'ailleurs dans le groupe nominal *notre héros*. *Notre* est narratif et équivaut à *je narrateur + vous lecteur*.

Le roman du XIX^e siècle, d'Alexandre Dumas, de Jules Verne, par exemple, ou de Paul Féval, présente très fréquemment le lecteur comme le témoin direct des événements du récit :

(2) *Deux heures après*, les souterrains de la Fosse-aux-loups présentaient un aspect inusité et vraiment solennel.

Ce n'était plus ce désordre qui remplissait la caverne, la première fois que nous avons pénétré dans la retraite des Loups.

Aujourd'hui, rangés avec méthode, masqués et armés comme pour un combat, ils formaient cercle, debout autour de la salle des vieillards.

(Paul Féval, *Le Loup blanc*, 1843, cité par Marcel Vuillaume 1990, p. 36)

Pour Marcel Vuillaume, le texte met en place une véritable fiction secondaire à l'intérieur de la fiction principale. Cette fiction secondaire implique le narrateur et le lecteur, elle est de type narratif. « Un texte de fiction évoque une réalité passée, c'est-à-dire antérieure au moment où il a été écrit et, par conséquent, antérieure aussi au moment où on le lit. Mais en même temps, à la faveur de chaque lecture dont il est l'objet, il ressuscite cette réalité »

(*ibid.*, p. 12). Le lecteur est présenté comme assistant aux événements à mesure qu'ils se déroulent dans le temps. Les événements se succèdent dans le passé, mais ils coïncident aussi avec le présent de leur lecture. Cela est visible en (2) dans *la première fois que nous avons pénétré dans la retraite des Loups*. *Nous* est narratif, il est analysable en *je* narrateur + *vous* lecteur. Il en est de même pour le passé composé *nous avons pénétré* : il appartient à la fiction secondaire, à la narration, et non pas au plan des événements racontés. Comme le signale Marcel Vuillaume (1993, p. 98) : «Le narrateur et le lecteur peuvent être décrits comme les témoins directs des événements narrés. »

Le déictique *aujourd'hui* renvoie également à la narration, à la deixis de la fiction secondaire. En fait, il ne se définit pas par rapport au même repère que l'imparfait et présente encore un phénomène de double repérage.

Il faut signaler que dans la littérature contemporaine le renvoi explicite à la fiction secondaire est très rare. En revanche, les déictiques renvoyant à la narration sont toujours possibles : *aujourd'hui*, *hier*, *autrefois*, *tout à l'heure*, etc. Le renvoi à la fiction secondaire se fait ainsi de façon implicite.

Notons que ces déictiques ont également une fonction textuelle de structuration du récit. En (1) *aujourd'hui* s'oppose à *jadis*, et en (2) ce même adverbe s'oppose à *la première fois que nous avons pénétré dans la retraite des Loups*. Le déictique permet de détacher un événement dans le continuum narratif. Il établit une opposition avec un repère temporel antérieur et marque le début d'une nouvelle séquence narrative. Sa valeur n'est plus uniquement temporelle, elle relève de l'organisation du récit.

Déictiques et discours indirect

Le discours rapporté, comme l'on sait, constitue une représentation de la parole d'autrui. Le locuteur/narrateur intègre dans son propre discours, le *discours citant*, un discours autre, relevant d'un deuxième locuteur, et qui reçoit le nom de *discours cité*. Il dispose, pour ce faire, de plusieurs procédés.

La citation au discours direct suppose que le locuteur primaire dissocie les deux situations d'énonciation, citante et citée. Il y a deux situations d'énonciation distinctes : le discours direct conserve les repérages déictiques – *je, tu, ici, maintenant* – et les marques de subjectivité.

Le discours indirect (DI), en revanche, ne conserve pas la situation d'énonciation du discours cité. Celui-ci est intégré dans le discours citant. Le DI n'implique qu'un seul locuteur. Dans un récit à la troisième personne, c'est le narrateur qui est censé prendre en charge l'ensemble de l'énonciation. Il s'agit là d'une norme contraignante qui n'admet pas en principe d'exceptions. Il arrive cependant qu'un récit présente dans un discours indirect des déictiques renvoyant au locuteur secondaire :

(3) *Le lendemain* était le jour de la rentrée des classes. À sept heures, il y avait déjà deux ou trois gamins dans la cour. J'hésitai longuement à descendre, à me montrer. Et lorsque je parus enfin, tournant la clef de la classe moisie, qui était fermée *depuis deux mois*, ce que je redoutais le plus au monde arriva : je vis le plus grand des écoliers se détacher du groupe et s'approcher de moi. Il venait me dire que « la jeune dame des sablonnières était morte *hier* à la tombée de la nuit ».

Tout se mêle pour moi, tout se confond dans cette douleur. Il me semble maintenant que jamais plus je n'aurai le courage de recommencer la classe. (Alain - Fournier, *Le Grand Meaulnes*, [1913] 1932, p. 321)

Il s'agit d'un récit basé sur la combinaison *je* + passé simple, ce temps alternant avec un présent de narration. Nous nous intéresserons ici au déictique *hier* dans *Il venait me dire que « la jeune dame des Sablonnières était morte hier à la tombée de la nuit »*. L'usage des guillemets semble

renvoyer à un discours direct, mais en fait le verbe de parole *dire* suivi d'une complétive nous oblige à interpréter le discours cité comme du DI. Par ailleurs, le plus-que-parfait *était morte* est un temps discursif, qui s'aligne sur le repérage du récit, et qui constitue également la marque d'un discours indirect. Il s'agirait donc d'un DI, mais qui présente des guillemets, ainsi qu'un déictique. C'est en fait une forme mixte de discours rapporté. Selon la norme nous serions attendus à trouver *la veille* à la place de *hier*. Ce déictique *hier* renvoie à la situation d'énonciation du discours cité. Il laisse entendre la voix de l'écolier, le locuteur secondaire, parlant à partir de son présent. Il s'agit là d'un phénomène très proche du discours indirect libre. Le déictique provoque un décalage temporel. Il a une fonction textuelle dans la mesure où il permet la transition à une séquence au présent de narration.

Il ne s'agit pas là d'un cas isolé, mais bien d'une structure qui apparaît avec une certaine fréquence dans le récit. L'on en trouve des exemples chez Victor Hugo comme chez Gustave Flaubert. Voici un exemple chez Marcel Proust :

(4) Le ministre espagnol (non sans que je rencontraisse, en route, le valet de pied persécuté par le concierge, et qui, rayonnant de bonheur quand je lui demandai des nouvelles de sa fiancée, me dit que justement *demain* était le jour de sortie d'elle et de lui, qu'il pourrait passer toute la journée avec elle, et célébra la bonté de Madame la duchesse) me conduisit au salon où je craignais de trouver M. de Guermantes de mauvaise humeur.

(Marcel Proust, *Du côté de Guermantes II*, 1921 [1961], chap. 2, p. 422)

En (4), le discours du valet de pied est intégré dans le discours citant du narrateur de *À la recherche du temps perdu*, basé sur la combinaison *je* + passé simple. Il s'agit donc d'un discours indirect. Le déictique *hier* introduit un décalage temporel, ainsi qu'une divergence énonciative. Il renvoie au présent du locuteur secondaire. Ce phénomène est analysable dans une perspective polyphonique : la voix du narrateur et celle du personnage sont ainsi inextricablement mêlées. Le discours cité s'aligne sur le repérage du récit, mais le déictique laisse entendre à la fois la voix du personnage, parlant à partir de son présent.

Le discours indirect libre

Le DIL constitue une forme complexe de discours rapporté. Il est caractérisé par l'indépendance syntaxique. Il n'est pas introduit par un verbe de parole suivi d'une proposition subordonnée, et c'est en ce sens qu'il est dit « libre » : la subordination caractéristique du DI y est absente. Il est proche cependant du Di en ce qu'il aligne son repérage sur celui du discours citant. La situation d'énonciation du discours cité est en principe effacée. Les temps verbaux perdent leur autonomie énonciative et sont soumis au système de référence du discours citant. En principe les déictiques du discours cité perdent également leur autonomie, comme c'est le cas pour le Di. Cependant le DIL peut contenir des déictiques renvoyant au temps et au lieu du locuteur secondaire.

(5) Regimbart prenait son chapeau. – « Comment, vous me quittez ? » – « Sept heures ! » dit Regimbart.

Frédéric le suivit. Au coin de la rue Montmartre, il se retourna ; il regarda les fenêtres du premier étage ; et il rit intérieurement de pitié sur lui-même, en se rappelant avec quel amour il les avait si souvent contemplées ! *Où donc vivait-elle ? Comment la rencontrer maintenant ?* la solitude se rouvrait autour de son désir plus immense que jamais !

(Gustave Flaubert, *L'éducation sentimentale*, [1869] 1945, t. 1, première partie, p. 53)

L'imparfait de *Où donc vivait-elle ?* Est un temps discursif, il se repère par rapport aux passés simples du récit. Par contre, le déictique *maintenant* renvoie au présent du personnage de Frédéric et laisse transparaître la voix de celui-ci. Le DIL transpose ici un déictique du discours d'origine, le même que Frédéric aurait employé dans son discours : *Où donc vit-elle ? Comment vais-je la rencontrer maintenant ?*

L'emploi de *maintenant* donne accès à la subjectivité de Frédéric, qui parle à partir de son présent. L'emploi du DIL permet de mélanger la voix du narrateur et celle du personnage. Le DIL estompe la frontière entre le récit et

le discours cité : les paroles du personnage s'intègrent dans la trame narrative, la continuité entre les deux types de séquence étant facilitée par le repérage des temps verbaux. L'apparition d'un déictique dans ce contexte constitue une divergence énonciative : le déictique est une marque de subjectivité du locuteur cité et a pour fonction de laisser entendre la voix du personnage.

Nous dirons donc que ce *maintenant* est un déictique de DIL. Il y a peu d'études portant sur cet emploi. Michèle Perret (1994) signale le phénomène assez rapidement. Marcel Vuillaume (1990) met en parallèle les déictiques renvoyant à la scène narrative et les déictiques de DIL. Les deux phénomènes sont attestés dans le récit de fiction. Dans les deux cas il y a juxtaposition abrupte de deux systèmes de référence différents, renvoi à un sujet de conscience et à un présent qui n'est pas celui du récit. La ressemblance s'arrête cependant là. Les déictiques renvoyant à la scène narrative relèvent de la subjectivité du narrateur, tandis que les déictiques de DIL renvoient aux propos ou aux pensées d'un personnage et s'intègrent dans un discours rapporté.

Dans un récit, le DIL peut présenter également des localisations spatiotemporelles à référence discursive :

(6) Rose-Marie l'accueillit. Elle promet de l'aider de ses conseils et de sa modeste influence. Qu'il revienne *le lendemain*, elle aura parlé au maître ; ils verront ensemble ce qu'il convient de faire [...].

(Louis Artus, *La maison du sage (Histoire d'un crime)*, 1920 cité par Marguerite Lips 1926, p. 73)

Le lendemain est ici une localisation temporelle à référence discursive insérée dans un DIL : il s'aligne sur le repérage du récit et se repère par rapport au temps des événements racontés. Dans le discours d'origine, le personnage de Rose-Marie aurait dit : *Revenez demain, j'aurai parlé au maître ; nous verrons ensemble...* Le DIL ne conserve pas obligatoirement les déictiques du discours d'origine. Remarquons par ailleurs que nous avons affaire en (6) à une forme mixte de DIL. Le repérage des temps verbaux – futur simple et

futur antérieur – ne se fait pas par rapport au temps des événements racontés, par rapport au récit au passé simple. Ce sont en fait les temps du discours direct d'origine, à valeur déictique, qui sont conservés ici. Le futur est un futur par rapport au présent du locuteur secondaire Rose-Marie. Le DIL est annoncé par un discours narrativisé *elle promet de l'aider...* Il est marqué par ailleurs par les pronoms de troisième personne *il, elle, ils* qui transposent les déictiques *je, nous*. Mais les temps verbaux sont ceux du discours direct. En fait si l'on rétablit les embrayeurs de personne *je, nous*, l'on obtient un discours direct ou un discours direct libre (DDL) : *J'aurai parlé au maître ; nous verrons ensemble ce qu'il convient de faire...*

Le lendemain est pris en charge par le narrateur et laisse entendre la voix de celui-ci. Le déictique *demain* aurait été possible dans le DIL. Il aurait donné une plus grande présence à la voix du personnage de Rose-Marie. La présence de déictiques dans le DIL résulte donc d'un choix et correspond au dosage des voix qui s'y entremêlent : celle du narrateur et celle du ou des personnages. Comme le signale Dominique Maingueneau (2003, p. 131) : «En fait, le discours indirect libre présente des visages très divers, oscillant entre ces deux pôles extrêmes que sont, d'un côté, le discours dominé par le narrateur et dépourvu des marques de subjectivité du locuteur cité, de l'autre un discours proche du discours direct, où la voix du personnage domine largement celle du narrateur. »

L'exemple (7) illustre ce deuxième cas de figure :

(7) [...] des rideaux rapprochés, reconnut l'Anglaise rousse, la Forbes en excellente santé, qui faisait des grâces à une longue quinquagénaire au menton démesuré, en compagnie de laquelle elle s'assit peu après sur le canapé de rotin adossé au rebord de la fenêtre. il se rapprocha.

[DIL 3 Mais oui], s'exclamait Mrs Forbes, [elle connaissait très bien Alexandre de Sabran qui leur avait si souvent parlé de son oncle, le colonel, attaché militaire à Berne ! Comme le monde était petit ! Qui aurait pu penser qu'elle rencontrerait à Agay la propre tante de cher Alexandre qu'elle voyait si souvent à Rome, qu'elle adorait, qui pour elle et son mari était tout simplement Sacha dear, un garçon absolument délicieux que d'ailleurs l'ambassadeur estimait beaucoup, elle le tenait du cher ambassadeur lui-même ! Oh, dès ce soir, elle écrirait à Sacha qu'elle avait eu le plaisir de faire la connaissance de sa tante ! Ainsi donc le colonel de Sabran suivait en ce moment les manœuvres de l'armée suisse ? Comme c'était

intéressant !]

[DIL Évidemment en sa qualité d'attaché militaire, il y était bien obligé], sourit-elle, suçant un sucre d'orge social. [DIL l'armée, ah comme elle adorait l'armée !] soupira-telle, palpitant des paupières. [Ah, l'armée, l'honneur, la discipline, les vieilles traditions, l'esprit chevaleresque, la parole d'officier, les charges de cavalerie, les grandes batailles, les géniales stratégies des maréchaux, Les morts héroïques ! Il n'y avait pas de plus belle carrière ! Ah, si elle avait été homme ! Quoi de plus beau que de vouer sa vie à la défense de la patrie ! Car il y aurait toujours des guerres, malgré les parlotes de la société des nations. Et le colonel viendrait bientôt la rejoindre ?] demanda-t-elle avec un regard brillant de sympathie. [DIL *Dans trois jours* ? son mari et elle seraient ravis de faire sa connaissance et de lui donner des nouvelles fraîches de Sacha dear.]

Sur quoi, elle proposa à Mme de Sabran de se désaltérer [...].

(Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, 1968, p. 632-633)

Le récit à la troisième personne et au passé simple alterne avec de longs passages au DIL. Dans ces passages, le système des temps est aligné sur le repérage du récit. La voix du personnage prend cependant une très large place dans ces séquences au DIL. Cela est rendu possible par un certain nombre de procédés linguistiques : d'abord la présence de déictiques de DIL : *dès ce soir, en ce moment, dans trois jours* ? La voix du personnage est particulièrement présente aussi à travers la profusion d'énoncés exclamatifs et interrogatifs. *Mais oui !* Correspond autant au DIL qu'au DDL. Il y a finalement les expressions *chères Alexandre, Sacha dear, le cher ambassadeur* qui reprennent des termes employés par le locuteur cité, Mrs Forbes, que le narrateur ne prend évidemment pas en charge. Nous dirons avec Jacqueline Authier-Revuz (1995) que ces termes sont employés en modalisation autonymique : le narrateur intègre ces propos dans son propre discours, mais il refuse de les prendre en charge et en laisse la responsabilité au seul locuteur cité.

Voyons un emploi parallèle des déictiques, possible dans le roman moderne :

(8) [...] Adrien Daume sourit humblement à saulnier, l'entendit à travers un brouillard qui *lui parlait* du temps magnifique qu'il avait fait *aujourd'hui*, puis de la jolie petite maison de campagne qu'il venait d'acheter à Corsier. [DIL Ah, la nature, il n'y avait que ça de vrai, le grand air c'était essentiel pour la santé, et puis pas de bruit]. L'huissier tenait à être aimable avec ce jeune homme qui était peut-être en passe d'être attaché au cabinet. adrien écoutait, sans les comprendre, les aimables propos de Saulnier qui, s'étant assuré un allié futur, et un protecteur possible, retourna à son roman.

(*Ibid.*, p. 87)

Le déictique temporel *aujourd'hui* n'est pas inséré ici dans un DIL, mais dans un discours narrativisé. Le discours narrativisé – signalé par Gérard Genette (1972), comme l'on sait – est un phénomène proche du discours rapporté. C'est ici le verbe de parole *parler* qui signale qu'il y a bien eu un discours qui a été tenu par un locuteur autre, mais ce discours n'est pas verbalisé, il n'est pas rapporté de façon explicite par le narrateur. Le déictique *aujourd'hui* est cependant analysable comme les déictiques de DIL. Inséré dans un récit au passé simple/imparfait, dans un plan non embrayé, le déictique marque une divergence énonciative et référentielle. Il permet au narrateur de laisser entendre la voix d'un personnage parlant à partir de son présent.

Divergence énonciative et point de vue

Les éléments subjectifs présents dans le récit – notamment les modalisations et les déictiques – renvoient à un sujet de conscience, à une subjectivité. Ils permettent l'identification d'un sujet de conscience qui vient valider leur ancrage énonciatif. C'est ainsi qu'ils permettent l'introduction d'un point de vue, que cela soit celui d'un personnage ou du narrateur.

Nous utilisons ici la notion de point de vue telle qu'elle a été développée dans les travaux d'Alain Rabatel (1997 et 1998). Ce dernier fait une critique de la distinction établie par Gérard Genette (1972) entre les trois types de focalisation – focalisation zéro, interne et externe – et propose à la place la notion de point de vue. Il distingue uniquement deux types de point de vue : celui du narrateur et celui du personnage. Le point de vue du narrateur est celui du narrateur omniscient, qui est le sujet percevant, pensant ou analysant. Il correspond à la focalisation zéro chez Gérard Genette. Les passages relevant de ce type de point de vue présentent des commentaires et des appréciations du narrateur.

Dans la classification de Gérard Genette, la focalisation externe posait beaucoup de problèmes. Elle n'apparaît généralement que dans de courts passages qui sont d'ailleurs rarement objectifs à cent pour cent. Pour Alain Rabatel ce type de focalisation est inexistant. Il est préférable de parler d'absence de point de vue. Le narrateur omniscient décide à un moment donné de ne pas avoir recours à son omniscience.

La focalisation interne correspond assez exactement au point de vue tout court, c'est-à-dire au point de vue du personnage. Le récit se fait à partir des perceptions et des pensées d'un personnage. Ce procédé permet au narrateur de donner accès à l'intériorité des personnages.

Il convient de distinguer le point de vue et le discours rapporté. Comme le souligne Alain Rabatel (1998, p. 13) : «Le point de vue s'exprime dans certains énoncés narratifs et non dans les paroles des personnages. En effet, si tel n'était pas le cas, alors le point de vue ne serait qu'une des manifestations des discours direct, indirect, indirect libre et son étude s'inscrirait dans la problématique des discours cités et citants. » Le point de vue correspond à des perceptions et à des pensées non verbalisées, ainsi qu'à des évaluations ou des commentaires réalisés par le personnage ou par le narrateur. Dès que les pensées ou les propos sont verbalisés, lorsqu'ils transposent de façon explicite le discours d'origine, l'on parlera de discours rapporté et non plus de point de vue. Ceci dit, il est vrai que le point de vue du personnage côtoie très fréquemment du discours rapporté, et d'ailleurs la distinction entre les deux n'est pas toujours très nette.

Voyons un exemple caractéristique de déictiques observationnels ou de perception :

(9) Dans les beaux soirs d'été, à l'heure où les rues tièdes sont vides, quand les servantes jouent au volant sur le seuil des portes, il ouvrait sa fenêtre et s'accoudait. La rivière, qui fait de ce quartier de Rouen comme une ignoble petite Venise, coulait *en bas*, sous lui, jaune, violette ou bleue, entre ses ponts et ses grilles. Des ouvriers, accroupis au bord, lavaient leurs bras dans l'eau. Sur des perches partant du haut des greniers, des écheveaux de coton séchaient à l'air. *En face, au-delà des toits*, le grand ciel pur s'étendait, avec le soleil rouge se couchant. [DIL Qu'il devait faire bon *là-bas* ! Quelle fraîcheur sous la hêtraie !] Et il ouvrait les narines pour aspirer les bonnes odeurs de la campagne, qui ne venaient pas jusqu'à lui. (Gustave Flaubert, *Madame Bovary*, 1869 [1945], chap. 1, p. 9)

Il s'agit d'un récit à la troisième personne et au passé simple. La description suit le regard du personnage de Charles, qui est accoudé à la fenêtre et regarde la ville de Rouen et le paysage. Le narrateur omniscient donne ici accès aux perceptions visuelles du personnage de Charles – la rivière, les ouvriers, les écheveaux de coton, etc. : *En face, au-delà des toits, le grand ciel pur s'étendait, avec le soleil rouge se couchant*. Les localisations spatiales *en face, au-delà des toits* permettent d'organiser la description en fonction du regard du personnage. Il s'agit de déictiques observationnels, de perception. Ils correspondent à ce qu'Alain Rabatel appelle le point de vue du

personnage. Cette description est suivie par l'expression des pensées de Charles, verbalisées par le narrateur sous la forme d'un DIL : *Qu'il devait faire bon là-bas ! Quelle fraîcheur sous la hêtraie !*

Il convient de nuancer cette notion de point de vue qui, telle qu'elle a été établie par Alain Rabatel, sépare de façon nette la subjectivité du narrateur et celle du personnage. Rien n'indique en (9) que le point de vue du personnage soit exclusif de celui du narrateur. Le DIL, nous l'avons vu, permet de doser dans des proportions variables la voix du narrateur et celle des personnages. Nous pensons qu'il en est de même pour les déictiques observationnels. S'il est vrai qu'en (9) la description du paysage suit le regard de Charles, elle s'insère dans une narration qui est prise en charge par le narrateur. La description se fait à partir d'un observateur qui est accoudé à la fenêtre : au regard de Charles, qui est ici dominant, peut venir s'ajouter celui du narrateur.

Les déictiques peuvent traduire plus nettement le point de vue du narrateur :

(10) [...] Mosca fut appelé chez son altesse. Jamais le favori n'avait paru dominé par une plus noire tristesse ; pour en jouir plus à l'aise, le prince lui cria en le voyant :

– J'ai besoin de me délasser en jasant au hasard avec l'ami, et non pas de travailler avec le ministre. Je jouis ce soir d'un mal à la tête fou, et de plus il me vient des idées noires. Faut-il parler de l'humeur abominable qui agitait le Premier ministre, comte Mosca de la Rovère, à l'instant où il lui fut permis de quitter son auguste maître ? Ranuce-ernest IV était parfaitement habile dans l'art de torturer un cœur, et je pourrais faire *ici* sans trop d'injustice la comparaison du tigre qui aime à jouer avec sa proie.

(Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, [1839] 1962, p. 133)

Il s'agit là d'un récit basé sur la troisième personne et le passé simple. Le *je* renvoie au narrateur s'interrogeant à la première personne sur le déroulement de son récit. Le déictique spatial *ici* renvoie à la narration, il fait partie d'une remarque méta-discursive. *Ici* pourrait être paraphrasé par *à cet endroit de mon récit, du récit que moi narrateur je suis en train de faire*. Cet emploi est à mettre en parallèle avec les déictiques temporels renvoyant à la scène narrative tels qu'ils ont été décrits par Marcel Vuillaume (1990, 1993) pour le roman du XIX^e siècle. La notion de point de vue vient rejoindre et compléter son analyse – que nous avons exposée plus haut – sans la remettre en cause.

Les déictiques apparaissent dans des phrases à l'imparfait ou au passé simple, établissant une divergence temporelle ou spatiale. Ils renvoient à la narration et par là même au point de vue du narrateur.

Le jeu de la temporalité dans *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust est particulièrement complexe :

(11) Mais dans l'éducation qu'on me donnait, l'ordre des fautes n'était pas le même que dans l'éducation des autres enfants et on m'avait habitué à placer avant toutes les autres (parce que sans doute il n'y en avait pas contre lesquelles j'eusse besoin d'être plus soigneusement gardé) celles dont *je comprends maintenant* que leur caractère commun est qu'on y tombe en cédant à une impulsion nerveuse. Mais alors on ne prononçait pas ce mot, on ne déclarait pas cette origine qui aurait pu me faire croire que j'étais excusable d'y succomber ou même peut-être incapable d'y résister. Mais je les reconnaissais bien à l'angoisse qui les précédait comme à la rigueur du châtement qui les suivait ; et je savais que celle que je venais de commettre était de la même famille que d'autres pour lesquelles j'avais été sévèrement puni, quoique infiniment plus grave. Quand j'irais me mettre sur le chemin de ma mère au moment où elle monterait se coucher, et qu'elle verrait que j'étais resté levé pour lui redire bonsoir dans le couloir, on ne me laisserait plus rester à la maison, on me mettrait au collège *le lendemain*, c'était certain. Eh bien ! Dussé-je me jeter par la fenêtre *cinq minutes après*, j'aimais encore mieux cela. Ce que je voulais *maintenant* c'était maman, c'était lui dire bonsoir, j'étais allé trop loin dans la voie qui menait à la réalisation de ce désir pour pouvoir rebrousser chemin.

J'entendis les pas de mes parents qui accompagnaient Swann ; et quand le grelot de la porte m'eut averti qu'il venait de partir, j'allai à la fenêtre.

(Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, [1913] 1962, p. 34)

La *Recherche*, comme l'on sait, est un récit basé sur la première personne – un narrateur qui dis-je – et sur le passé simple (*j'entendis*). Comme tout texte autobiographique – réel ou fictif –, il présente un récit rétrospectif en prose qu'un narrateur fait de sa propre existence. Il faut donc distinguer d'une part le *je* du narrateur (*je* narrant) et d'autre part le *je* du personnage (*je* narré) : à chacun de ces deux *je* correspond un ancrage énonciatif différent et par conséquent une temporalité différente aussi ⁴. Comme le signale Dominique Maingueneau (2003, p. 57) : « si le *je* du héros d'*À la recherche du temps perdu* était le narrateur, ce roman perdrait tout sens : son personnage principal se définit précisément par le fait qu'il n'a pas accès au savoir du narrateur et qu'il n'est appelé à coïncider avec lui qu'au terme de l'histoire. »

Dans notre passage, le narrateur fait le récit d'événements qui ont eu lieu

lorsqu'il était enfant. Dans *je comprends maintenant*, le *je* renvoie au narrateur adulte, le déictique *maintenant*, tout comme le présent *je comprends*, réfèrent à son présent, au présent de la narration. Dans *ce que je voulais maintenant*, par contre, le *je* est celui du personnage-enfant, l'imparfait situe les événements dans le passé par rapport au présent du narrateur. *Maintenant* est un déictique décalé, il introduit une divergence temporelle par rapport au plan non embrayé dans lequel il est inséré. Son repérage se fait par rapport au présent du personnage-enfant. Il présente le point de vue du personnage, qui est le contemporain des événements narrés. Le narrateur s'efface en partie pour mettre en valeur l'espace temporel du personnage, ainsi que sa perception des événements. Ce procédé permet l'identification avec la vision du personnage dans un mouvement d'empathie. Nous entendons par empathie, avec Marie-José Béguelin (2002, p. 29) « la saisie de l'«intériorité» du protagoniste au moment des événements narrés »⁵. Le deuxième *maintenant* est donc un déictique de point de vue, dans la mesure où il renvoie à des pensées qui ne sont pas verbalisées de façon explicite.

L'étude des localisations spatio-temporelles dans la *Recherche* reste encore à faire. Marcel Proust emploie de façon très complexe les localisations temporelles anaphoriques et déictiques. C'est ainsi que Gilles Philippe (2000, p. 47) signale que les localisations temporelles anaphoriques et déictiques alternent parfois sans raison chez le romancier. Il parle ainsi pour l'alternance entre *la veille* et *maintenant* d'« un évident sentiment d'instabilité énonciative ».

L'alternance de ces localisations dans la *Recherche* relève de leur rôle textuel. Les localisations temporelles déictiques, lorsqu'elles apparaissent en emploi décalé, créant une divergence énonciative, correspondent, soit au point de vue du personnage (c'est le cas du deuxième *maintenant*), soit à un discours indirect libre rapportant les propos du personnage. Dans les deux cas, elles correspondent à une volonté de mise en valeur de l'intériorité du

personnage. Les déictiques permettent également un glissement incessant entre les deux *je*, celui du narrateur et celui du personnage, et par conséquent entre les deux temporalités. Les localisations temporelles anaphoriques – c’est le cas en (11) pour *cinq minutes après* et *le lendemain* – sont intégrées au système temporel du récit et permettent par ailleurs une vision des événements extérieure au personnage. Elles sont prises en charge par le narrateur.

L’on remarque par ailleurs dans la *Recherche* que les expressions anaphoriques du type *le lendemain* sont particulièrement fréquentes dans les phrases avec un sujet *il*, c’est-à-dire portant sur un personnage autre que le *je* de l’enfant. Les déictiques de point de vue, reflétant l’intériorité du personnage, sont par contre très fréquents lorsqu’il s’agit du *je* du personnage-enfant.

Deux études antérieures rejoignent cette analyse : d’abord Dominique Jouve (1992) et ensuite Mireille Noël (1996) se sont intéressés à l’emploi que fait Julien Gracq de *maintenant* + imparfait/passé simple dans *Au Château d’Argol*. La description que ces deux auteurs en donnent en fait un déictique de point de vue. Mireille Noël (1996, p. 165) signale que « chaque *maintenant* désigne très nettement un événement intérieur vécu, dans la conscience des personnages, et, parmi ces événements, ceux qui sont nécessaires à la progression du récit ».

(12) Et, derrière lui, et dans son cerveau qu’ils atteignaient dans les régions aiguës où siègent les sens exacerbés, résonnèrent des pas au fond de la nuit glaciale [...]. Et, perdant le soule, *Il sentit maintenant* que les pas allaient le rejoindre, et, dans la toute-puissante défaillance de son âme, il sentit l’éclair glacé d’un couteau couler entre ses épaules comme une poignée de neige.

(Julien Gracq, *Au Château d’Argol*, 1938, p. 95, cité par Mireille Noël 1996, p. 171)

D’après l’analyse de Mireille Noël (*ibid.*, p. 162-163) : « la focalisation interne nous projette dans la conscience d’Albert » ou encore « le lecteur est projeté dans le “présent” des personnages, dans leur *hic* et *nunc* fictionnel. » Il faut noter la divergence énonciative, l’emploi de *maintenant* avec un passé simple : *maintenant* se repère par rapport au présent du personnage, et non

pas par rapport au plan non embrayé basé sur le passé simple. Signalons également que la subjectivité de *maintenant* « est très nettement marquée par des verbes de perception renvoyant à un “processus intérieur” » (*ibid.*, p. 163) : en (12) c’est le verbe *sentir* qui marque la perception et le point de vue du personnage. Cette même fonction est remplie ailleurs dans le roman par les verbes *paraître à*, *sembler à*, *croire*, *sentir*, *éprouver*, etc.

Signalons pour finir que ces déictiques, tant chez Marcel Proust que chez Julien Gracq, ont pour fonction de structurer le récit, ils marquent le début d’une étape dans le déroulement temporel du récit. C’est ainsi que souvent *maintenant* vient s’opposer à une localisation temporelle qui précède. En (12) il s’oppose à *tout à l’heure*, présent dans le contexte antérieur. Pour Dominique Jouve (1992, p. 360-361), dans *Au Château d’Argol* « le texte construit ses propres repères. [...] *Maintenant* désigne le moment que le récit se donne comme nouveau point de départ, celui qui, par rapport à un continuum, s’est détaché comme un événement. » Ils ont en ce sens une fonction narrative et renvoient autant à la narration qu’à l’intériorité du personnage.

Localisations spatio-temporelles et présent de narration

Dans les récits ayant pour temps de base le présent de narration, ce temps alterne généralement avec le passé simple. Le présent de narration peut constituer cependant à lui seul le temps perfectif du récit, en complémentarité ou non avec l'imparfait. Les textes que nous abordons ici sont des biographies, des autobiographies, des récits de voyage.

Il y a eu récemment un renouvellement important des études portant sur les temps verbaux et, notamment, sur le présent de narration. Cependant les localisations spatio-temporelles associées à ce temps verbal n'ont pas été étudiées en profondeur.

La conception traditionnelle du présent considère que ce temps a avant tout une valeur déictique, il marque la coïncidence avec le présent du locuteur. Les autres emplois du présent ne seraient que secondaires par rapport à cette valeur première énonciative. Le présent de narration devient ainsi un emploi décalé par rapport au présent de l'énonciation.

Des travaux récents ont mis en question cette conception traditionnelle du présent ⁶. Ce temps est considéré aujourd'hui comme une forme temporellement neutre, n'ayant pas de valeur temporelle propre. «La forme de présent pourra [...] constituer le noyau verbal de n'importe quel énoncé en n'importe quel contexte temporel. Elle sera compatible avec toute datation passée ou future, et avec la valeur panchronique des proverbes et des vérités générales » (Mellet 1998, p. 204). L'interprétation temporelle des formes de présent se fait à partir d'indications fournies par le contexte discursif. La valeur énonciative, déictique, renvoyant au présent du locuteur, ne sera alors

que l'interprétation par défaut, en l'absence d'autres repères.

Le présent de narration peut être employé dans un contexte narratif passé et présente alors un décrochage énonciatif par rapport au temps de la narration. «Nombreux sont les commentateurs qui ont observé que le présent de narration permet de faire revivre le passé sous les yeux du destinataire » (Mellet 2001, p. 32). aspectuellement, le présent présente le procès dans son déroulement même. Les événements sont envisagés dans leur devenir.

L'on considère aujourd'hui que le présent de narration suit par lui-même à présenter le procès comme actuel. Comme le signale Sylvie Mellet (2001, p. 37) : « C'est le procès lui-même qui fournit son propre repère ou, plus exactement, c'est la borne droite du procès qui constitue ce repère où qu'elle se situe sur la ligne du temps. L'on voit donc que ce point de repère est par définition mobile : il suit le déroulement du procès. [...] C'est ce que nous avons appelé un auto-repérage du procès, formule voulant signaler l'autonomie complète du repérage du présent par rapport aux repères déictiques ou anaphoriques préalablement construits : le présent crée sa propre actualité par son énonciation même. »

(13) C'est *aujourd'hui*, 19 Brumaire an VIII, 10 novembre 1799, le dernier acte.

Napoléon, depuis le salon, regarde le ciel gris. Il bruine. Le feu, dans la cheminée, a du mal à prendre. L'humidité imprègne la pièce.

Rue de la Victoire, il y a moins de personnes présentes qu'*hier matin*. On chuchote. Ceux qui sont là sont des hommes sûrs. Mais il faut cependant aller de l'un à l'autre, parce que certains ont déjà exprimé des craintes. Comment vont réagir les députés des deux assemblées ? Se laisseront-ils convaincre ? *Hier*, on l'a emporté par surprise. Ils ont eu la nuit pour se concerter.

(Max Gallo, *Napoléon, Le Chant du départ*, 1997, t. 1, p. 484)

Cet extrait présente un récit biographique à la troisième personne. Le temps de base est le présent de narration, qui alterne sporadiquement avec des passés simples. Dans notre passage, le référent du présent de narration, comme celui du déictique *aujourd'hui*, est précisé par une date complète *19 Brumaire An VIII, 10 novembre 1799*. C'est donc le contexte linguistique qui explicite le repérage du présent de narration. Ceci dit, ce présent n'est pas un temps anaphorique, le repérage absolu ne fait qu'explicitement le référent. Le

présent de narration s'auto-repère, il pose lui-même un repère temporel sur lequel il s'appuie. Les déictiques associés au présent de narration prennent appui à leur tour sur ce présent. En (13) *aujourd'hui* se limite à marquer un jour qui coïncide avec le repère fourni par les procès au présent. Le repérage de *hier matin* se fait également par rapport au présent.

Par ailleurs, dans *aujourd'hui*, *hier matin*, le point de vue du narrateur coïncide avec celui du personnage. Il n'y a plus de divergence énonciative, puisque le déictique renvoie à la fois aux deux subjectivités, celle du narrateur et celle du personnage. Il n'y a plus de divergence temporelle, non plus, puisque le temps de la narration coïncide avec le temps des événements racontés.

Le déictique *hier* fait partie d'un glissement au DIL : *Comment vont réagir les députés des deux assemblées ? Se laisseront-ils convaincre ? Hier, on l'a emporté par surprise. Ils ont eu la nuit pour se concerter.* Le DIL est marqué tout d'abord par *certain* ont déjà exprimé des craintes, ainsi que par les énoncés interrogatifs et par l'emploi de l'indéfini *on*. *Hier* sera donc un déictique de DIL, il se repère par rapport au temps de l'énonciation du discours d'origine. Il faut noter que dans un récit au présent de narration, les temps du DIL sont les mêmes que ceux du discours direct tenu à l'origine par le personnage. Il n'y a pas de décalage entre discours direct et DIL, il n'y a pas d'effet de contraste. L'on pourrait même considérer ici qu'il s'agit non pas d'un DIL, mais d'un discours direct libre (DDL).

Le présent de narration efface également le décalage entre les énoncés narratifs et le DIL. Les limites entre le récit et le DIL deviennent alors très floues. Le présent permet de glisser facilement du récit pris en charge par le narrateur à la représentation de discours tenus par un personnage. Le rôle du présent dans la biographie de Napoléon par Max Gallo est de faciliter le passage d'une vision extérieure d'un narrateur à la vision intérieure des personnages. Le présent, tout comme les déictiques et le DIL, fait partie des procédés linguistiques qui permettent la perception des événements à partir

de la conscience du personnage de napoléon et par conséquent l'identification avec lui.

L'analyse est la même pour le récit autobiographique à la première personne. Roald Amundsen fait en (14) le récit de son expédition dans les régions arctiques qui a eu lieu quelques années auparavant. Il s'agit donc de souvenirs rédigés a posteriori. Le présent est bien un présent de narration, il alterne d'ailleurs avec le passé simple.

(14) Le 11, très loin, au-dessus de l'uniforme blancheur de la banquise, apparaît une dent de scie bleuâtre : la côte du Groenland aux environs du cap Farvel. *Deux jours après*, nous longeons nos premiers icebergs, de monstrueux édifices dont les dimensions frappent de stupeur les novices de l'Arctique. Suivant toute vraisemblance, sur toute cette glace il y a du gibier ; aussi, avec quelle anxiété les chasseurs du bord surveillent-ils l'horizon ! Dans les conversations, il n'est plus question que d'ours, de phoques, voire de baleines. D'ours, nous n'en vîmes guère pendant le cours de notre expédition ; *aujourd'hui*, sauf dans les régions dont l'accès est rendu difficile par l'abondance des glaces, cet animal est devenu très rare et même a disparu. Mes compagnons doivent donc se rabattre sur les phoques, de fort belles pièces encore.

Le 24 juillet seulement, nous arrivons à hauteur de la colonie danoise de Sukkertoppen. *Aujourd'hui*, par exception, un clair soleil luit dans un ciel bleu, le premier jour d'été depuis le départ.

(Roald Amundsen, *De l'Atlantique au Pacifique par les glaces arctiques, 1903-1906*, dans *Le Passage du Nord-Ouest*, 1992, p. 55-56.)

Ce texte présente une grande complexité énonciative et temporelle. Le narrateur utilise le passé simple pour raconter les événements après-coup, en marquant une rupture avec la situation de l'énonciation, avec son présent de narrateur. Il y a par ailleurs le *je* du narrateur-personnage, qui vit les événements au jour le jour. Le temps employé est alors le présent de narration.

Deux jours après est une localisation temporelle discursive, anaphorique, faisant partie du récit au présent de narration. Le passé simple *D'ours, nous n'en vîmes guère...* introduit une rupture temporelle : le narrateur situe les événements racontés dans un passé révolu, coupé de son présent. La phrase suivante *aujourd'hui, sauf dans les régions...* constitue un commentaire du narrateur qui parle à partir de son présent. Le premier *aujourd'hui*, ainsi que les passés composés qui l'accompagnent, renvoient au présent du narrateur,

c'est-à-dire à la date de rédaction de l'ouvrage par Roald Amundsen. Le récit se poursuit au présent de narration. Ce temps efface le décalage entre le présent du narrateur et le temps des événements racontés, celui du narrateur-personnage. Le deuxième *aujourd'hui* tire son référent du repère temporel posé par le présent de narration. Ce repère est à son tour explicité discursivement : *le 24 juillet*. Ce déictique *aujourd'hui* laisse apparaître le point de vue du narrateur-personnage, qui se pose en témoin des événements.

*

L'étude des repérages spatio-temporels est en rapport avec les phénomènes d'hétérogénéité temporelle et énonciative dans le récit. Les déictiques ne sont pas incompatibles, loin s'en faut, avec le passé simple. Un déictique employé dans un récit basé sur le passé simple introduit une divergence temporelle et énonciative. Il y a, d'une part, le plan des événements racontés, les passés simples se repèrent de façon anaphorique les uns par rapport aux autres. Il s'agit d'un plan non embrayé, coupé de toute instance énonciative.

L'apparition, d'autre part, d'un déictique dans ce contexte provoque un double repérage, la divergence venant de la juxtaposition de deux systèmes temporels différents. Tout déictique renvoie à une subjectivité, à un sujet de conscience, il suppose par conséquent un embrayage.

Dans le roman du XIX^e siècle, qui présente de façon explicite une fiction secondaire, narrative, à l'intérieur de la fiction première, les déictiques renvoient à la scène narrative. Ils correspondent ainsi au point de vue du narrateur.

Les déictiques compatibles avec le passé simple peuvent correspondre aussi à un discours rapporté. Il s'agit alors de déictiques de DIL qui, de façon polyphonique, laissent entendre la voix d'un personnage, parlant à partir de son présent.

La divergence énonciative peut être causée également par un déictique de

point de vue. Ce sont là des localisations spatiales ou temporelles qui permettent d'appréhender les événements à travers la perception ou la pensée non verbalisée d'un personnage.

Dans le récit au présent de narration il y a coïncidence du temps de la narration et du temps de l'énoncé. Il n'y a plus par conséquent de divergence temporelle ou énonciative.

Les localisations spatio-temporelles obéissent dans le récit à des contraintes textuelles et narratives, elles facilitent :

1. La structuration, la planification hiérarchique du récit, la démarcation d'épisodes.
2. La polyphonie du récit : elles laissent entendre la voix du narrateur ou celle des personnages.
3. Les changements de perspective : le passage du point de vue du narrateur à celui d'un personnage.

Bibliographie

AUTHIER-REVUZ Jacqueline, 1995, *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles rélexives et non-coïncidences du dire*, Paris, Larousse.

BANFIELD Ann, 1995, *Phrases sans paroles*, Paris, Seuil (édition originale : 1982, *Unspeakable Sentences*, Londres, Routledge et Kegan Paul).

BÉGUELIN Marie-José, 1988, «Norme et textualité. Les procédés référentiels considérés comme déviants en langue écrite », *La langue française est-elle gouvernable ?*, g. schöni, J.-P. Bronckart et P. Perrenoud éd., Neuchâtel - paris, Delachaux et Niestlé, p. 185-216.

— 2002, « Construire l'énonciation », *Les facettes du dire. Hommage à Oswald Ducrot*, M. Carel éd., Paris, Kimé, p. 25-37.

BORILLO Andrée, 2002 «Les connecteurs temporels et la structuration du discours : l'exemple de aussitôt », *Macro-syntaxe et macro-sémantique*, H. L. Andersen, H. Nølke éd., Berne, Peter Lang, p. 239-256.

DAMOURETTE Jacques, PICHON Édouard, 1911-1946, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire*

de la langue française, Paris, d'Artrey, puis Vrin.

DOLZ Joaquim, 1993, « Bases et ruptures temporelles : étude de l'hétérogénéité temporelle des esquisses biographiques », *Langue française*, n° 97, p. 60-80.

FLOREA Ligia-stela, 2005, « narration au présent, deixis fictionnelle et point de vue », *Revue de sémantique et pragmatique*, n° 17, p. 69-88.

GENETTE Gérard, 1972, *Figures III*, Paris, seuil.

JAUBERT Anna, 2000, «Le discours indirect libre. Dire et montrer : approche pragmatique », *Le style indirect libre et ses contextes*, S. Mellet, M. Vuillaume éd., Amsterdam, Rodopi (Cahiers Chronos, n° 5), 49-69.

— 2001, « entre convention et effet de présence, l'image induite de l'actualité », *Le présent en français*, P. le Goffic éd., Amsterdam, Rodopi (Cahiers Chronos, n° 7), p. 61-75.

JOUBE Dominique, 1992, « “Maintenant” et la deixis temporelle » *La deixis*, M. -A. Morel, I. Danon-Boileau éd., Paris, PUF, p. 355-363.

KLEIBER Georges, VUILLAUME Marcel, 2005, « Dans la jungle du discours rapporté, les empathiques lianes du démonstratif », *Dans la jungle des discours. Genres de discours et discours rapporté*, J. M. López Muñoz, S. Marnette, I. Rosier éd., Cadix, Université de Cadix, p. 65-81.

LIPS Marguerite, 1926, *Le style indirect libre*, Paris, Payot.

MAINGUENEAU Dominique, 2003, *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan.

MELLET Sylvie, 1980, « le présent “historique” ou “de narration” », *L'information grammaticale*, n° 4, p. 6-11.

— 1998, « Présent et présentification : un problème d'aspect », *Temps et discours*, S. Vogeleer, A. Borillo, C. Veters, M. Vuillaume éd., Louvain-la - neuve, Peeters, p. 203-213.

— 2001, « Valeur aspectuelle du présent : un problème de frontière », *Le présent en français*, P. Le goffic éd., Amsterdam, Rodopi (Cahiers Chronos n° 7), p. 27-39.

MARNETTE Sophie, 2002, «Aux frontières du discours rapporté », *Revue romane*, vol. 37, n° 1, p. 3-30.

NOËL Mireille, 1996, « “Maintenant” dans *Au Château d'Argol* de Julien Gracq », *Études de linguistique appliquée*, n° 102, p. 157-174.

PERRET Michèle, 1994, *L'énonciation en grammaire du texte*, Paris, Nathan (Université).

— 2000, « les divergences énonciatives dans les récits de fiction », *L'ancrage énonciatif des récits de fiction*, n° 128 de *Langue française*, p. 30-51.

RABATEL Alain, 1997, « L'introuvable focalisation externe. De la subordination de la vision externe au point de vue du personnage ou au point de vue du narrateur », *Littérature*, n^o 107, p. 88-113.

— 1998, *La construction textuelle du point de vue*, Lausanne, Delachaux et Niestlé.

— 2001, « Les représentations de la parole intérieure. Monologue intérieur, discours direct et indirect libres, point de vue », *Langue française*, n^o 132, p. 72-95.

REVAZ Françoise, 1998, « Variétés du présent dans le discours des historiens », *Pratiques*, n^o 100, p. 43-62.

VIDAR HOLM Helge, 1999, « Polyphonie et dialogisme dans le récit autobiographique », *Tribune*, n^o 9, p. 1-17.

VUILLAUME Marcel, 1990, *Grammaire temporelle des récits*, Paris, Minuit.

— 1993, « Le repérage temporel dans les textes narratifs », *Langages*, n^o 112, p. 92-105.

Notes

1 Ce travail a été réalisé dans le cadre du projet de recherche FFI 2010-15158/FILO du ministerio de economía y Competitividad espagnol (*plan nacional IDi 2008-2011*).

2 C'est nous qui soulignons dans les exemples.

3 Nous avons marqué les passages au DIL pour faciliter l'analyse.

4 Sur cette distinction entre *je* narrateur et *je* narré, voir H. Vidar Holm (1999).

5 Il convient d'être prudent sur le maniement de la notion d'empathie. Voir à ce sujet G. Kleiber et M. Vuillaume (2005) qui étudient certains emplois narratifs du démonstratif. Il s'oppose à la thèse généralement acceptée selon laquelle le démonstratif possède un pouvoir empathique et peut déplacer par lui-même le centre déictique.

6 Voir notamment S. Mellet (1998, 2001), F. Revaz (1998) et A. Jaubert (2001). La conception du présent comme un temps neutre, non temporel, déjà exposée dans l'ouvrage de S. Mellet (1980) remonte en fait à Damourette et Pichon (1911-1946).

Les marques du savoir dans le discours de Carmen Sotillo

Bernard Darbord

Le titre général du colloque à l'origine de cet ouvrage *Des connecteurs à l'argument d'autorité* ¹ nous a conduit à nous pencher sur le discours de Carmen Sotillo, *Menchu*, le personnage principal de *Cinco horas con Mario*, de Miguel Delibes ². Nous sommes là devant un discours complexe qui a l'apparence d'un monologue alors qu'il s'agit en réalité d'un dialogue. Une femme, Carmen, s'adresse à son mari, Mario Díez Collado, qui vient de décéder. Celui-ci est pourtant toujours présent et vivant dans la pensée de Carmen qui s'adresse à lui comme à un interlocuteur prêt à répondre, prêt à contredire. Le discours de cette dernière est fait d'affirmations et de doutes. Il est marqué par sa crainte constante d'être démentie ou réprimandée. La locutrice divague parmi ses souvenirs, nés de la lecture d'une Bible annotée par son mari. Ces versets (en italiques dans l'édition) donnent le départ à chacun des 27 chapitres du livre.

Ces passages de la Bible ont été soulignés par Mario en son temps pour exprimer et soutenir ses principes d'intellectuel humaniste, pacifiste, charitable et convaincu de la vanité des richesses et de la mauvaiseté des riches. D'où les références nombreuses à saint Paul, aux évangélistes, à *l'Ecclésiaste*, ainsi qu'au *Livre des proverbes*. Autant de paroles bibliques, de sentences, signes d'une grande rigueur morale, marques d'une vie généreuse, orientée vers le respect du prochain, l'aide apportée aux plus faibles, le mépris aiché envers l'égoïsme et l'esprit bourgeois. Lus par Carmen, les versets sont justement passés au filtre d'une petite bourgeoise, élevée dans la

société franquiste de la Valladolid des années de la guerre civile. Les autorités, les repères moraux de Mario et de Carmen ne sont pas les mêmes. Et devant une même autorité, mari et femme en retirent un enseignement opposé.

Les déclarations d'amour contenues dans le *Cantique des cantiques* et annotées par Mario sont mal reçues par Carmen, qui se souvient des instants un peu ternes de ses fiançailles, ainsi que de l'attitude peu prévenante, et donc outrageante, de son mari lors de la nuit de noces.

Le filtre culturel fonctionne à tel point que le verset de Matthieu (18,23) « Il en va du Royaume des Cieux comme d'un roi... » Devient pour elle un thème de débat sur la Monarchie en Espagne, et sur les idées ultra-conservatrices de Josechu Prados, ennemi politique de Mario, mais très honorable citoyen.

Le roman de Miguel Delibes est placé sous le signe du savoir : Mario est un intellectuel, aux idées avancées mais aussi très stéréotypées comme l'affirme justement le commentaire d'Antonio Vilanova en introduction (Delibes, [1966] 2004, nous traduisons) :

Comme il ressort des incompréhensibles récriminations de Menchu, Delibes a incarné en la figure de Mario le parfait archétype de l'intellectuel catholique post-conciliaire utopique et idéaliste, imbu d'une profonde préoccupation sociale et d'un désir quichottesque de faire justice et de pourvoir au bien des autres. Homme honnête et intègre, doté d'une incorruptible conscience morale, soucieux d'appliquer au pied de la lettre les préceptes de charité et d'amour du prochain contenu dans le message de l'Évangile. sa prétention d'adapter la pratique de la vie quotidienne à une si stricte religiosité le fait devenir l'inconfortable personnification d'un christianisme pur et intransigeant au sein d'une société pharisienne, basée sur la dévotion externe et sur la morale conventionnelle.

Cela, du point de vue du commentateur. Du point de vue de Carmen, Mario fait le jeu des communistes, des francs-maçons, des protestants et de tous les fauteurs de troubles, gagnés aux idées de la Révolution française. Le discours de Menchu, nous le verrons, est fait d'idées toutes faites, stéréotypées.

Alexandra Oddo Bonnet (2002b), dans sa thèse consacrée aux proverbes et aux expressions figées, a relevé trente proverbes prononcés par Menchu, à l'appui de son argumentation. Proverbes souvent répétés, puisque le discours

de l'héroïne est par nature répétitif, cyclique, fait d'une quinzaine de souvenirs marquants, qui l'envahissent de loin en loin, à mesure qu'une analogie se présente à elle, dans sa pensée. Sa divagation la conduit à inlassablement revisiter les mêmes souvenirs. L'achat de la Seat 600 toujours refusé par Mario, l'invitation à monter dans la DS 19 de Paco, l'humiliation de la nuit de noces, au cours de laquelle le mari ne s'est pas montré à la hauteur, les visées sur Mario de sa belle-sœur Encarna devenue veuve, les humiliations subies par les rouges dans la Valladolid franquiste de la guerre civile sont autant de souvenirs imprécis, souvent appuyés par des arguments d'autorité et plus particulièrement par des proverbes. Le proverbe, en effet, est souvent pour Menchu un instrument de persuasion, là où sa propre réflexion et sa propre rhétorique font défaut. Le stéréotype, sur le plan pragmatique, est pour elle une arme redoutable.

Le proverbe est l'expression d'un savoir partagé. Il est un énoncé stéréotypé, accompagné la plupart du temps de marques linguistiques spécifiques : la deixis, les modalités, l'argument d'autorité encadrent peu ou prou le proverbe. Tels sont les éléments que nous voulons mettre en avant dans cette contribution.

Savoir et modalités

Ce qui compte, c'est moins l'événement que la façon dont il est rapporté, selon les différentes modalités qui accompagnent le propos, le mettent en perspective. Ces modalités, pour nous, suivant Bernard Pottier (2000, p. 192-215), sont au nombre de quatre : 1) aléthique, ce que je dis est vrai ou faux, catégoriquement ; 2) épistémique, ce que je dis est passé au crible de mon savoir, ou de celui des autres. Les marqueurs de savoir, dont nous allons parler, appartiennent à ce domaine ; 3) factuel, dans le domaine du pouvoir et du vouloir ; 4) axiologique, dans le domaine du vouloir, du bien et du mal.

Menchu, dans l'exemple à venir, peut bien émettre un jugement. Il n'empêche que celui-ci se fonde sur une hypothèse, s'oppose aux convenances sociales, ne peut être prouvé. Bref, Menchu émet ce jugement malgré tout (*Dios me perdona...*), parce qu'elle est persuadée qu'encarna, dont elle est jalouse, trompait son mari elviro :

Dios me perdona pero desde que los conocí, tengo entre ceja y ceja que Encarna se la pegaba ³, fíjate, no sé por qué, era mucho temperamento para él. Y conste que no me gusta hacer juicios temerarios, de sobra lo sabes, aunque luego sí, al enviudar, ella iba por ti, eso no hay quien me lo saque de la cabeza... (p. 37)

Que Dieu me pardonne mais, depuis le premier jour où je les ai connus, j'ai toujours pensé qu'encarna menait une drôle de vie, je ne sais pas pourquoi, elle avait trop de tempérament pour lui, tu penses. Et bien que je n'aime pas porter des jugements téméraires, tu le sais parfaitement, je suis sûre que plus tard, quand elle a été veuve, elle te courait après, personne ne pourra me l'enlever de la tête... (p. 37)

L'énoncé précédent est fortement modalisé ! Parmi les marques fondamentales du savoir, l'on peut établir un long paradigme de formes synonymes mises à disposition de Menchu :

La certitude, et plus exactement le défi lancé à l'interlocuteur, Mario : « tu ne me feras pas changer d'avis » : *tengo entre ceja y ceja* (p. 37) (je le crois dur

comme fer) ou bien *te digo mi verdad* (p. 34) (je te dis comme je le pense), *con la mano en el corazón* (p. 35) (avec la main sur le cœur) avant l'affirmation, *Y para de contar* (p. 53) (voilà tout), après celle-ci.

Ou ces expressions de même contenu : *Donde va* (p. 36), *para que te enteres* (p. 36), *así como suena* (p. 36), *ésta es la derecha* (p. 34), *esto no admite duda* (p. 164), *para que lo sepas* (p. 111), *eso, no hay quien me lo saque de la cabeza* (p. 37), *a ver si miento* (p. 41), *como yo digo* (p. 46), *las cosas como son* (p. 182). Toutes ces marques parasynonymiques (c'est moi qui te le dis) sont placées après l'affirmation.

Autre marqueur de savoir péremptoire, cette fois introductif à un argument :

[...] *que buenos se están poniendo estos curitas jóvenes, que no dan importancia a nada, sólo a si los obreros ganan mucho o poco, que me apuesto la cabeza a que les parece peor que un patrono niegue una paga extraordinaria, a que abrace a una mujer que no es la suya* [...]. (p. 99)

[...] il faut les voir maintenant ces jeunes curés, rien ne leur paraît important, si ce n'est de savoir ce que les ouvriers gagnent, et je donne ma tête à couper que lorsqu'un patron refuse de leur payer des heures supplémentaires, pour eux c'est pire que lorsqu'un homme embrasse une femme qui n'est pas la sienne. (p. 105)

Cette certitude, apparemment, est atténuée dans certaines formulations.

Figures d'atténuation au fond très rhétoriques :

[...] *y en lo que a ti te concierne, cariño, supongo que estarás satisfecho, que motivos no te faltan, para inter nos, la vida no te ha tratado tan mal, tú dirás...* (p. 33)

[...] Quant à toi, chéri, je suppose que tu dois être satisfait, il y a de quoi, entre nous : la vie ne t'a pas si mal traité, à toi de voir... (p. 33)

La figure rhétorique de la réticence, de l'aposiopèse, décrit assez bien cette forme d'ironie cinglante, par laquelle Carmen assène ses certitudes, d'un ton apparemment mesuré et conciliateur. L'on perçoit une continuité sémantique, ou isosémie, dans les différents marqueurs : *para inter nos* (entre nous) appelle *cariño* (mon chéri), alors que *te digo entre ceja y ceja* (je te le dis bien en face) appellerait plus *alcornoque* ou *botarate* (gros malin). Au lieu de *para inter nos*, l'on trouve *sin que salga de entre nosotros* (cela reste entre nous). Parfois, une locution à polarité négative intervient pour affirmer, en opposition avec l'affirmation suivante, forcément induite par *pero* (mais) :

Y no es que lo diga o deje de decir, cariño, pero unas veces por fas y otras por nefas,

todavía estás por contarme lo que ocurrió entre Encarna y tú [...]. (p. 34)

Et ce n'est pas pour dire, chéri, mais à tort ou à raison, tu ne m'as pas encore dit ce qui s'est passé entre encarna et toi [...].(p. 34)

Le lecteur aura observé que cette forme de réticence rhétorique, d'épanorthose, s'accompagne souvent de formes latines, ou tenues pour telles : *para inter nos* (entre nous), *por fas y por nefas* (à tort ou à raison). Le latin est aussi un marqueur de savoir. La liste de ces latinismes dans le livre est longue : *ídem de lienzo* (p. 108), *equilicual* (p. 119), *de bóbilis* ⁴ , *Quedarse in albis* (p. 43) (être incroyablement), etc. Miguel Delibes est friand de ces expressions, drôles et familières, mais pourtant issues de la langue des savants : une langue latine déformée, dégradée, avec pour résultat un certain ridicule.

Les hésitations de Carmen

Cette apparente assurance de Carmen, jalonnée de ces marques de savoir, cache en réalité un profond complexe d'infériorité devant son mari. Le discours est ainsi une rhétorique de l'affirmation, de la substitution, de la rétractation, après une affirmation trop péremptoire et comme contredite par le silence du mort. Ce terme d'*inopia*, que Carmen emploie, est en soi une marque d'ignorance. *Inope* signifie pauvre. La *inopia*, c'est la pauvreté. Carmen et beaucoup d'autres locuteurs font évoluer le signifié vers l'idée d'ignorance, sans doute du fait de la proximité du signifiant *ignorancia*. D'autres emploient le mot au sens d'inaction. Il suffit de récupérer pour s'en convaincre les énoncés porteurs de ce mot dans la banque de données CREA ⁵.

Le problème est que Menchu est assez ignorante et, poussée par sa stratégie persuasive, elle affirme parfois des propos qu'il faut ensuite mesurer. Nous avons relevé, dans une précédente étude ⁶, quelques passages où l'ignorance de Menchu apparaît, et entraîne une savoureuse rhétorique de l'atténuation et de la correction :

[Mamá] *se educó en las Damas Negras, y estuvo un año en Francia, en Dublín creo, no me hagas caso, pero sabía el francés a la perfección [...].* (p. 65)

El franchute ese, el Perret, o como se llame... (p. 66) Y qué cena nos dio, de sueño, que sobró de todo, hasta langosta y caviar, Mario, y qué bien servido todo, ni las bodas de Canaán, como yo digo [...].(p. 119)

[Mamam] avait été élevée chez les Dames noires et elle est restée un an en France, à Dublin, je crois, peu importe, mais elle savait le français à la perfection [...]. (p. 68)

Cette espèce de Français, Perret, ou je ne sais qui... (p. 69)

Et quel dîner ! Un rêve, langouste, caviar, il y en avait de reste ; elle était extra, cette langouste, Mario, et le tout bien servi, mieux qu'aux noces de Canaan, c'est moi qui le dis ! (p. 127)

Dublin n'est pas en France. La locutrice demande à son mari de ne pas en

faire cas, de ne pas lui en tenir rigueur. L'important est que l'on ne doute pas des capacités de sa mère. Le Français s'appelle Perret, ou autre chose. Peu importe. L'important est de savoir qu'il est français, et donc suspect d'idées pernicieuses, avancées ou même révolutionnaires. En mélangeant Cana et Canaan, Menchu confond l'Ancien et le Nouveau testament. Le *como yo digo* sert à l'affranchir d'une possible erreur, et surtout d'une cinglante correction de la part de l'interlocuteur. À tout moment, face à cet étalage d'inculture, l'on imagine la censure que Mario ne manquait pas d'opérer par le passé. La confusion s'étend au choix des mots difficiles : pratiquer le yoga, être somnambule... À chaque fois, la marque d'hésitation, la marque de savoir négatif apparaît : *o eso... o como se diga* :

El pobre Constantino será todo lo infeliz que tú quieras, pero es un chico bien raro, que creo que hace yoga o eso y duerme con la cabeza en el suelo y, por las noches, pasea por toda la casa, que, que es noctámbulo o sonámbulo, o como se diga, imagínate qué espanto.
(p. 183)

Evaristo, el alto, se casó con ella, ya de mayor, y a los cinco años la había abandonado con tres criaturas y él se había largado a América, a Guinea, me parece... (p. 241)

Le pauvre Constantino, il est peut-être très malheureux, mais c'est un garçon un peu bizarre, je crois qu'il fait du yoga, il dort avec la tête à même le sol, et la nuit, il se promène dans toute la maison car il est noctambule ou somnambule, je ne sais pas comment on dit. (p. 196)

Evaristo, le plus grand, l'a épousée, quand il était déjà assez âgé et, cinq ans après, il l'a abandonnée avec ses trois petits, il a fichu le camp en Amérique, en guinée, il me semble...
(p. 260)

Le détail de la Guinée rappelle celui de Dublin. L'ignorance de Carmen explique une bonne part de sa propension au proverbe. Déjà, les personnages de Miguel de Cervantès (sancho) ou de Camilo José Cela (Pascual Duarte) recouraient volontiers aux proverbes, pour pallier l'insuffisance de leurs arguments :

Pero como el cántaro que mucho va a la fuente acaba por romperse, y como no hay ocio sin quiebra, ni atajo sin trabajo, un buen día, a lo mejor cuando menos lo pensaba que la conianza es lo que pierde a los valientes, le descubrieron el alijo y lo mandaron a presidio.
Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, et pas de métier qui n'ait de faillite, ni de raccourci sans peine pour le trouver. Un beau jour, quand peut-être il s'y attendait le moins (car la confiance perd les plus vaillants), on découvrit sa contrebande et on l'envoya au bagne.

(Camilo José Cela, *La familia de Pascual Duarte*, cité par Alexandra oddo Bonnet, 2002b,

p. 51 ; nous traduisons)

Le proverbe et les marques de savoir

Notre approche est celle d'un médiéviste, qui a plutôt réfléchi sur des questions de terminologie : au Moyen Âge, le proverbe est désigné par des termes variés : *proverbio*, *fabla*, *fablilla*, *parlilla*, *fazaña*, plutôt que par le mot *refrán* qui, dans ce sens, n'apparaît qu'au XV^e siècle.

Cette hésitation terminologique est l'indice d'une autre hésitation, sémantique celle-là. Si le lecteur moderne confond le proverbe, le dicton ou même la locution figée, le lecteur ancien confondait volontiers dans une même terminologie le proverbe et le conte, l'historiette, du fait de la fonction exemplaire de toutes ces formes brèves. Sans compter que le *refrán* espagnol est souvent un refrain (*estribillo*) dans nombre de chansons provençales. Quelles que soient les définitions données par les dictionnaires, l'on retrouvera dans le proverbe l'idée d'une forme brève, destinée à illustrer une situation, à affirmer un stéréotype ⁷. La situation dans laquelle nous nous trouvons a déjà reçu une leçon, fondée sur la sagesse de ceux que nous respectons. Pour évoquer cette sagesse, le langage dispose d'une locution de caractère générique, le proverbe. C'est pour cette raison que les *exempla* médiévaux sont souvent annoncés par un proverbe. Les leçons morales suivant les *exempla* sont souvent accompagnées de proverbes, tirés de la sagesse biblique ou de la sagesse populaire. L'on peut mesurer cette pratique dans les *Fabulae* d'eudes de Cheriton, clerc anglais du XIII^e siècle, œuvre traduite en espagnol sous le titre de *Libro de los gatos*.

Le proverbe est un argument d'autorité ⁸. Il vient appuyer le discours du locuteur. il peut arriver qu'il exprime une vérité universelle, indiscutable, connue et partagée par tous. Plus souvent, il exprime une vérité mineure, souvent justifiée par l'expérience, mais pas toujours : une affirmation a priori

(Anscombe), sur laquelle on peut compter, mais pas toujours. La leçon du proverbe est donc salutaire, comme l'*exemplum*, mais le salut escompté est sujet à de nombreuses exceptions. Il s'agit là du domaine de la doxa, des vérités assez communément admises. N'importe, si un proverbe existe, l'on peut raisonnablement penser qu'il garde une part de vérité, ce que suggérait avec humour Camilo José Cela dans *La familia de Pascual Duarte* (p. 78) :

El pez muere por la boca, dicen, y dicen también que quien mucho habla mucho yerra, y que en boca cerrada no entran moscas, y a fe de cierto para mí tengo que debe de haber en todo ello.

Le poisson meurt par la bouche, dit-on, et l'on dit aussi : qui parle beaucoup dit bien des sottises. Dans une bouche fermée les mouches n'entrent pas et, pour ma part, je tiens qu'il doit y avoir du vrai dans tout cela. (Nous traduisons)

Dans *Cinco horas con Mario*, le proverbe est fréquent dans la bouche de Carmen. Il pose de nombreux problèmes : la compréhension de celui-ci par la locutrice et par son interlocuteur. Mario n'intervient pas, mais la conscience métalinguistique de Carmen, sa *méta-représentation* (Portolés 2004, p. 61), la fait intervenir à la place de son mari, afin de persuader.

Quand la locutrice ne comprend pas un proverbe, du fait de son opacité linguistique ou pragmatique ⁹, elle peut le déformer, ce qui entraîne un effet comique. Les proverbes peuvent se présenter sous des formes figées, non compositionnelles, contenant parfois des archaïsmes linguistiques ou sémantiques, qui peuvent être mal compris par le locuteur. Le proverbe français *oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous oindra* est encore compris en France par les gens cultivés. Néanmoins, ces personnes peuvent ignorer le sens des verbes *poindre* et *oindre*, employés seuls. La définition de la phraséologie proposée par Charles Bally s'applique donc à beaucoup de proverbes : chaque unité a perdu de son sens ; en revanche, l'ensemble garde une signification *bien nette* ¹⁰. Ils sont donc pour beaucoup impropres à une lecture compositionnelle ¹¹.

Proverbe écourté, proverbe détourné

Quand au contraire le locuteur domine son sujet, et qu'il pense avoir convaincu son allocataire, il écourte le proverbe, par économie, par connivence avec l'autre. Parfois, cela conduit des auteurs à inventer des proverbes tronqués (Palma, 2007, chap. 5 et 6), dans le but d'interloquer le lecteur. Citons à nouveau Camilo José Cela, dans le même roman (p. 34) :

Ya lo dice el refrán, mujer de parto lento y con bigote (la segunda parte no la escribo en atención a la muy alta persona a quien estas líneas van dirigidas).

Le proverbe le dit bien : femme lente à accoucher, et moustachue... (Le reste je ne l'écris pas par respect pour la très haute personne à qui ces lignes sont dédiées). ¹² (Nous traduisons)

Carmen use couramment du procédé.

Les proverbes de Carmen

Le roman de Miguel Delibes contient trente proverbes. Ils appartiennent tous au discours de Carmen. Nous allons en étudier un certain nombre, en les faisant apparaître tour à tour sous leur forme traditionnelle, puis dans le discours de Carmen, accompagnés de l'allusion à l'autorité qui les appuie. Alexandra Oddo Bonnet l'avait bien observé dans son étude sur *Pascual Duarte* (2002a, p. 50) : le proverbe apparaît souvent lorsqu'il s'agit de justifier sa conduite passée et de juger les êtres de son entourage. C'est là que l'on a le plus besoin du soutien de la sagesse populaire. Celle-ci impose toujours le schème typiquement proverbial : « si tu fais ceci, il t'arrivera cela, ce n'est pas moi qui le dis, mais ma mère, ou bien ceux que je respecte. » (Kleiber, 2000, p. 39-58).

Le recours à l'autorité

Par définition, l'énonciateur du proverbe n'en est pas l'auteur. Le locuteur n'est pas l'énonciateur premier de la parémie. Il n'est pas l'autorité morale qui la justifie. Il ressent donc parfois le besoin de recourir à l'argument d'autorité. Tout proverbe implique un présupposé ¹³.

A falta de pan, buenas son tortas : y como diría mi pobre mamá, a falta de pan buenas son tortas... (p. 185)

Faute de grives on mange des merles et comme dirait ma pauvre maman, faute de grives... (p. 198)

Le proverbe est un argument d'autorité. Il dit une vérité souvent mineure, car contredite parfois par l'expérience. D'où la nécessité de l'appuyer sur une autorité affirmée, indiscutable, comme peut l'être la mère de Carmen qui est décédée, à qui la locutrice voue un immense respect. L'on notera qu'il s'agit là d'un proverbe bien connu de tous, tout comme son équivalent français. Il est facile à utiliser et ne comporte pas de traits tactiques particuliers, ni de figure de signifiant bien claire : pas de rime, pas de rythme, pas d'allitération, pas de tactème précis. Son identité parémiologique se fonde sans doute sur l'isosémie lexicale *pan/torta* et sur la structure bimembre : *a falta de... buenas son*. C'est en tout cas un proverbe marqué de la caution du savoir maternel. La locutrice le rapporte intégralement.

Parfois, la référence à l'autorité est surenchérie par une apostrophe à l'adversaire : *Más vale prevenir que ser prevenidos (o tener que curar)* : mieux vaut prévenir que guérir.

Mamá decía, « más vale prevenir que curar », ¿ te das cuenta, Mario ? (p. 75)

Maman disait, mieux vaut prévenir que guérir, tu vois, Mario ? (p. 79)

L'apostrophe à Mario renforce la préférence à la *pobre mamá*. L'on peut aborder à ce sujet la fonction ludique des proverbes, objets souvent de transgression et de manipulation (Oddo Bonnet 2002a, p. 51, García-page

1998, p. 51-58, Palma 2007). Dans le cas de Carmen, les déformations sont involontaires.

L'affirmation absolue

Cada oveja con su pareja : que no es que sea por orgullo, pero cada oveja con su pareja...
(p. 112)

Qui se ressemble s'assemble : je ne dis pas cela par orgueil, mais qui se ressemble... (Nous traduisons)

Le proverbe est ici placé en deuxième position, il est un argument dépassant le précédent. En position de force, il ne requiert pas le secours d'une autorité supplémentaire, car pour Carmen, l'argument est indiscutable. Elle reproche justement à Mario d'avoir trop fréquenté les ouvriers, les domestiques, les paysans, les soubrettes et les bidasses (*criadas y sorchas*). L'on est au cœur même de son idéologie. Carmen est au-dessus du prolétaire, elle le reconnaît avec orgueil et accepte le proverbe sans la caution de ses parents.

L'arme mal manipulée

La même mentalité est manifeste dans le proverbe : *Al villano dale el pie, y te tomará la mano* (Oignez vilain il vous poindra, poignez vilain il vous oindra).

Cela donne, sous la plume de Miguel Delibes :

Estoy cansada de decírtelo, Mario, que a esta gente le das conianzas y no sabe hasta donde puede

llegar, que les das la mano y se toman el pie [...] (p. 204)

Je suis lasse de te l'expliquer, Mario, mais ces gens, tu leur fais coniance sans savoir où ça te mène : tu leur donnes la main, ils te prennent le pied [...] (p. 218)

Carmen Sotillo inverse malencontreusement le pied et la main, oubliant que la *mano* exprime, mieux que le pied, le pouvoir acquis (*mandar* est un dérivé de *mano*). On leur fait une faveur, mais ils demandent toujours davantage.

Le proverbe est une arme, une marque de savoir, et l'on se ridiculise en le déformant, en en faisant un usage maladroit. Le discours de Carmen est étranger aux opérations conscientes de *détournement* ou *désautomatisation* des proverbes étudiés par Silvia Palma, au chapitre 6 de son ouvrage (2007).

La force adversative

Quand elle ne commet pas de bévue, Carmen sait exploiter le proverbe. Elle sait que la vérité d'un proverbe n'est pas universelle. La leçon d'un proverbe est a priori acceptable, mais des exceptions existent, dont elle sait faire usage. C'est ainsi que le proverbe peut aller à l'appui de l'argumentation de l'adversaire, pour ensuite être dépassé, rejeté :

Y déjate de puntaditas y de que si del dicho al hecho va un trecho, enredador, que siempre disfrutaste buscando las vueltas al prójimo... (p. 224)
garde tes allusions pour toi, dire est plus facile que faire, intrigant, tu as toujours aimé chercher noise à ton prochain. (Nous traduisons)

Il s'agit d'un proverbe fortement modalisé par la mise en perspective : *déjate de puntaditas... enredador*. L'argument du proverbe est ainsi rejeté. Nous sommes ici devant un cas où son enseignement est exclu. C'est une exception. La leçon d'un proverbe est a priori acceptable, mais ne doit pas être tenue pour une vérité universelle. L'on retrouve une autre inversion argumentative dans l'exploitation du proverbe :

El hábito no hace al monje : que el hábito no hará el monje, pero impone... (p. 213)
L'habit ne fait pas le moine, mais il impose... (Nous traduisons)

Il s'agit là de retourner un proverbe. Le proverbe est « typifiant a priori » (Anscombe, *passim*). Il admet des exceptions, et l'on peut alors l'employer dans un sens adversatif : *l'habit, certes, ne fait pas le moine, mais il y contribue*.

Il nous semble qu'ici l'on touche à la question du caractère *paradoxal* de certains proverbes. Un proverbe est toujours juste a priori, mais il admet des exceptions. Un locuteur peut alors dépasser le *schéma doxal* et, paradoxalement, dépasser la leçon première. Le mécanisme est étudié par Silvia Palma (2007, p. 133-136). Ce schéma paradoxal tend à son tour à produire de nouvelles parémies, souvent à polarité négative, et fondées sur

des généralités nouvelles (de caractère plus accidentel ou *extrinsèque*) : *no todo lo que reluce es oro, el hábito no hace al monje, no hay que tirar la soga tras el caldero* (tout ce qui brille n'est pas or, l'habit ne fait pas le moine, il ne faut pas jeter le manche après la cognée). Parfois, la négation est absente, mais le propos est néanmoins paradoxal : *más vale maña que fuerza, quien te quiere te hará llorar* (mieux vaut ruse que force, celui qui t'aime te fera pleurer) ¹⁴ .

Le choc des deux sentences

Du reste, Carmen est habile à utiliser deux proverbes de contenu opposé, en fonction de son argumentation. En voici un exemple :

Genio y figura hasta la sepultura.

Más sabe el diablo por ser viejo que por ser diablo que todo se sabe, Mario, que el diablo sabe más por viejo que por diablo... (p. 135)

Tout se sait.

Mario, le diable sait plus parce qu'il est vieux que parce qu'il est diable. (Nous traduisons)

Carmen exploite les deux proverbes de contenu opposé : l'intelligence est acquise au berceau, ou bien après l'expérience d'une longue existence. C'est affaire de stratégie ou de contexte. Bien entendu, le caractère antinomique des deux stéréotypes est atténué par la distance entre les deux occurrences ¹⁵. N'importe ! Le lecteur attentif a vite fait de les rapprocher pour disqualifier un peu plus le discours de Carmen.

Le savoir absolu

D'autres proverbes ont une vertu si forte qu'on imagine mal un emploi adversatif. Celui-ci reçoit encore une fois la caution de la *pobre Mamá* :

Yo recuerdo la pobre mamá que en paz descansa, « el que no llora no mama ». (p. 228)

Je me rappelle ma pauvre maman, qu'elle repose en paix, qui ne pleure pas ne tête pas.

(Nous traduisons)

Un *ya se sabe* est un marqueur de savoir qui n'admet pas la réplique :

Qué sabrá ella, que si de niño hacías eso, de mayor ídem de lienzo, ya se sabe, genio y igura... (p. 182)

Elle doit le savoir : si enfant tu faisais cela, plus grand, idem. C'est bien connu, chassez le naturel... (nous traduisons)

La sentence écourtée

Le haut degré de prestige du proverbe fait parfois que le locuteur n'en retient que le premier membre, la protase. Soit le proverbe : *Cría cuervos y te sacarán los ojos* (Élève des corbeaux, ils t'arracheront les yeux). Carmen se plaint de l'incompréhension de ses enfants : *Cría cuervos* (p. 12). Le proverbe bimembre est ici écourté, car il est connu de tous et sa leçon est partagée par tous.

Camilo José Cela est un adepte du procédé. Autre exemple dans le discours de Carmen. Elle exploite le proverbe : *De casta le viene al galgo el ser rabilargo* (bon chien, chasse de race). Cela donne dans son discours :

Obedecer y callar, al in y al cabo, de casta le viene al galgo, mira Charo... (p. 150)

Et se taire, en fin de compte, bon chien, chasse de... vois Charo... (Nous traduisons)

Le signifié de *galgo* (le lévrier) est suffisant pour apporter le sens. Le premier membre est suffisant pour montrer que la famille de Mario manque de classe, sa sœur Charo, en particulier.

Il arrive, cela est plus rare, que seule la majeure de l'enthymème ¹⁶ soit prononcée. Partant de *Lo olvidado, ni agradecido ni pagado*, Carmen affirme :

Y otro tanto con las comidas, cariño, que ni agradecido ni pagado... (p. 208).

Pour ce qu'on a oublié, on n'a pas à dire merci, ni à payer.

[Ce qui donne :] idem pour les repas, ni merci ni paiement.

Un proverbe écourté, en effet, s'appuie plutôt sur sa protase, sur sa base, sur son premier élément. Bien souvent pourtant, cette base du proverbe peut être omise. L'on retrouve un peu le schéma précédent. Soit le proverbe *La cabra siempre tira al monte* (la chèvre est toujours attirée par le bois) ¹⁷, qui devient dans le texte :

En general esos hijos de extranjeros suelen dar malos resultados, que Armando dice que son una incógnita y yo le doy la razón no sé si por la mezcla de sangre o qué, pero todos

tiran un poquito al monte. (p. 183)

en général, ces fils d'étrangers ne donnent rien. Armando dit qu'ils sont une inconnue. Je lui donne raison, sans doute le mélange des races ou autre chose, mais tous ont tendance à dérailler. (Nous traduisons)

Le proverbe est notoire. La chèvre n'a donc pas à être citée. La formule est à elle seule un motif narratif traditionnel : apprenez à un loup à garder les brebis, il le fera un certain temps, puis son instinct reprendra le dessus. De même la chèvre qui entendra toujours l'appel de la liberté. C'est le deuxième membre (la partie prédicative) qui est ici exprimé. Inutile de faire allusion à la chèvre.

Le proverbe convoqué mais non cité

Il est parfois inutile de rappeler directement un proverbe. Il suffit parfois d'une simple allusion, d'un simple concept dont on appréciera la portée pragmatique. Le proverbe complet est présent dans les esprits. *Quien siembra vientos, recoge tempestades* (qui sème le vent récolte la tempête) est convoqué dans deux énoncés de Carmen :

Que ahora te toca recoger lo que sembraste. (p. 145)

Mal se puede recoger sin sembrar. (p. 82)

Tu recueilles ce que tu as semé.

On ne récolte pas sans avoir semé. (nous traduisons)

Il ne s'agit plus ici d'une ellipse. Le proverbe est mentalement présent dans l'énoncé, mais on n'en retient que les deux actions, en rapport aspectuel très clair : *on récolte ce qu'on a semé*. Le stéréotype est convoqué, mais non cité. Il y a là bien sûr une forme d'intertextualité, ou un échonyme, au sens où l'entend Bernard Pottier (2000, p. 121). L'on peut même parler, comme le fait Jean-Claude Anscombe, de métatextualité, si l'énoncé se présente comme un commentaire d'un autre texte, présent à l'esprit (Anscombe 2000, p. 21). Nous approchons là la notion de fixité référentielle du proverbe. Le proverbe est un *signe-phrase* (Kleiber 2000, p. 40) qui détermine une possibilité forte d'échonymie ou de métatextualité.

Dans l'énoncé suivant, il suffit du mot *cuna* pour convoquer en même temps :

Lo que se aprende en la cuna, siempre dura.

Genio y igura hasta la sepultura : que eso de « de la cuna a la sepultura » es una verdad como un templo... (p. 114)

« Chassez le naturel, il revient au galop. » C'est bien vrai, les gens meurent comme ils vivent. (p. 121)

Carmen exploite la vérité du dicton, sans l'exprimer dans sa totalité.

Le discours de Carmen est fait d'hésitations et de stratégie. Elle n'a jamais avoué à Mario son aventure avec Paco. Sa conscience lui fait craindre d'être dénoncée. Elle doit donc convaincre en s'appuyant sur son savoir, sur des autorités, en montrant la grande normalité de sa situation, sa parfaite décence et sa moralité. De là vient l'importance du proverbe dans son discours. Celui-ci est typifiant et donc rassurant. Il est l'arme des gens de bien, habiles à affirmer leur bonne conscience.

Bibliographie

ANSCOMBRE Jean-Claude, 2000, « Paroles proverbiales et structures métriques », *Langages*, n° 139, p. 6-26.

— 2001a, « Les tautologies en langue », *Recherches en linguistique et psychologie cognitive*, n° 20, p. 93-122.

— 2001b, « Le rôle du lexique dans la théorie des stéréotypes », *Langages*, n° 142, p. 57-76.

GARCÍA-PAGE Marío, 1998, « La función lúdica en la lengua de los refranes », *Paremia*, n° 2, p. 51-58.

GÓMEZ-JORDANA FERARY Sonia, 2006, *El proverbio : hacia una deinición lingüística. Estudio semántico de los proverbios franceses y españoles contemporáneos*, thèse, Universidad Complutense de Madrid.

KLEIBER Georges, 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, n° 139, p. 39-58.

MORAWSKI Joseph, 1925, *Proverbes français antérieurs au XV^e siècle*, Paris, Champion.

ODDO Bonnet Alexandra, 2002a, « Los refranes en *La familia de Pascual Duarte* », *Paremia*, n° 11, p. 49-54.

— 2002b, *Proverbes et expressions figées dans la littérature contemporaine espagnole*, thèse, Université Paris-X-Nanterre.

PALMA Silvia, 2007, *Les Éléments figés de la langue*, Paris, l'Harmattan.

PORTOLÉS José, 2004, *Pragmática para hispanistas*, Madrid, Síntesis.

POTTIER Bernard, 2000, *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Louvain-Paris,

Peeters.

SCHAPIRA Charlotte, 1999, *Les stéréotypes en français*, Paris, ophrys.

SCHULZE-BUSACKER Élisabeth, 1985, *Proverbes et expressions proverbiales dans la littérature narrative du moyen âge français*, Paris/Genève, Champion/Slatkine.

Corpus

DELIBES Miguel [1966], *Cinco horas con Mario*, commenté par A. Vilanova, Barcelone, Destino, 2004, 9^e édition (édition française : *Cinq heures avec Mario*, traduction d'A. Robert-Monier, Paris, La Découverte, 2005).

CELA Camilo José [1942], *La familia de Pascual Duarte*, Barcelone, Destino, 4, 22^e édition, 2004.

Notes

1 Colloque international de linguistique qui s'est tenu les 6 et 7 mars 2008 à Madrid, organisé par l'Université Complutense de Madrid et la Casa de Velásquez.

2 Les citations proviennent de l'édition de 2004 et leur traduction de l'édition française de 2005, citées en bibliographie. Entre parenthèses figure l'indication de la page.

3 *Se la pegaba* : elle trompait son mari.

4 Ou plus souvent *de bóbilis bóbilis*, gratis, les doigts dans le nez. L'expression viendrait du latin *vobis*.

5 CREA (Corpus de Referencia del Español actual), base de données développée par la Real Academia española, disponible en ligne : www.rae.es

6 « Semántica y pragmática : amplificación y elipsis en el discurso de Carmen (Miguel Delibes, *Cinco horas con Mario*) », *Homenaje a Bernard Pottier*, organisé par María antonia Martín Zorraquino, Zaragoza, Fundación Fernando el Católico, 6 novembre 2006.

7 « Le stéréotype d'un terme est une suite ouverte de phrases attachées à ce terme, et en définissant la signification » (Anscombe, 2001b, p. 60).

8 Sur les proverbes médiévaux français, voir J. Morawski (1925), E. Schulze-Busacker (1985).

9 Tous les proverbes ne sont pas opaques. Certains possèdent un contenu sémantique fait de l'association des cinq mots qui le composent. Tous les proverbes, néanmoins, contiennent une certaine opacité pragmatique : la signification d'un proverbe est toujours en attente d'un contexte dans lequel elle va s'établir.

10 Le *Traité de stylistique* de Charles Bally est décrit dans l'étude de S. Palma (2007).

11 Certains auteurs défendent au contraire l'autonomie référentielle du proverbe, compréhensible en dehors du contexte (Schapira 1999).

12 Voir à ce sujet a. Oddo Bonnet (2002a).

13 Une maxime est un énoncé proverbial dont l'auteur est connu.

14 Typologie exposée dans s. Palma (2007).

15 « Il pourra donc se faire qu'à l'intérieur du stéréotype d'un terme, certaines phrases stéréotypiques puissent être antinomiques : ce fait n'est pas gênant tant qu'il n'y a pas possibilité de les utiliser simultanément dans une même énonciation » (Anscombe 2001b, p. 61).

16 L'enthymème est un raisonnement fondé sur deux termes. Le proverbe, par sa structure binaire, fait structurellement penser à un enthymème.

17 Ce proverbe est à lui seul un motif traditionnel, exploité dans de nombreux contes.

De la citation à l'autorité : liberté et contrainte dans le discours argumentatif

Renaud Cazalbou

Propositions liminaires

Lemme 1 : afin de lever tous les risques inhérents aux terminologies attachées aux diverses écoles et positions théoriques, l'on posera comme définition liminaire que la citation est tout texte ou fragment textuel rapporté, que ce soit écrit ou prononcé. « Un fragment textuel peut être cité “à la lettre” et entre guillemets : citation directe ; il peut être paraphrasé ou cité à l'aide “d'autres mots” : citation indirecte. Donc, toute donnée rapportée, qu'elle soit entre guillemets ou non, est une citation. Les critères de définition d'une citation sont des critères de surface » (Mourad 2000, p. 1).

L'on considérera donc qu'est citation tout fragment hétérogène, tiré d'un discours distinct. La conséquence nécessaire de cette position est qu'une citation peut être un fragment de discours de l'autre *mais aussi* un fragment d'un discours de soi érigé en citation.

Lemme 2 : l'expression *discours rapporté* utilisée dans le corps de la présente étude doit être entendue selon la définition de Laurence Rosier (1999) : « Mise en rapport de discours dont l'un crée un espace énonciatif particulier tandis que l'autre est mis à distance et attribué à une autre source de manière univoque ou non », cité dans l'ouvrage de Patrick Charaudeau et Dominique Maingueneau (2002, p. 190). De ce point de vue, la citation relève bien du *discours rapporté* puisqu'il s'agit d'un discours attribué à une autre instance. La question de l'auto-citation, déjà présentée dans le lemme 1 répond aux mêmes critères.

Pourquoi cite-t-on ? La question peut sembler une provocation dans un contexte universitaire qui a érigé en dogme intangible l'utilisation du discours rapporté dans l'arsenal argumentatif : ne pas se référer à des éléments hétérogènes est considéré comme une preuve d'arrogance ou

comme la marque d'une pauvreté rédhibitoire de la pensée, voire les deux. Cependant, à y bien regarder, l'on trouverait dans cette pratique quelque chose de fondamentalement paradoxal : un discours argumentatif, quel qu'il soit, savant ou commun, destiné à persuader un auditoire choisi ou simplement orienté vers la satisfaction de quelque nécessité courante, est une architecture complexe qui obéit à une stratégie ; en d'autres termes, les enchaînements répondent à une logique intrinsèque qui se veut la plus serrée possible. Y introduire un élément étranger, extérieur, ne saurait donc, à première vue, que mettre en péril l'équilibre subtil de la machinerie. Comment, en effet, un fragment d'un discours autonome qui a sa propre logique peut-il s'intégrer à un autre discours tout aussi autonome et qui a, lui aussi, sa propre logique, et ce sans perturber cette dernière ?

Le paradoxe cesse d'en être un si l'on s'avise que l'on est face à une hybridation, dans le sens où le discours rapporté fait partie du processus argumentatif ; la tradition d'ailleurs ne s'y trompe pas, qui proclame à l'envi qu'une citation (ou une référence) doit être bien amenée, doit s'intégrer au propos. C'est donc que cette diversité est un facteur de persuasion. Toute la question est de savoir si elle prend place dans le discours comme élément marginal ou fondateur, en d'autres termes, si le discours rapporté se surajoute aux articulations logiques ou s'il les conditionne. En cela, l'on retrouverait, avec quelques variations, l'opposition établie entre *hétérogénéité montrée* et *hétérogénéité constitutive* ¹, à ceci près que l'adjectif *constitutif* se référerait ici à la citation elle-même comme noyau de l'argumentation.

De fait, l'on s'attachera à cerner comment s'opère l'articulation entre processus argumentatif et élément rapporté. Pour cela, l'on sera parfois amené à procéder à une distinction entre argumentation quotidienne ou commune et celle qui sous-tend un discours savant, plus conforme à la vision que l'on s'en fait habituellement. En effet, ce dernier impose, en raison de son caractère formel et de sa nature par essence monologique, des critères de validité de la citation et des conditions de reconnaissance de l'autorité.

Certes, nombre de conclusions seront applicables aux deux domaines ; cependant, ce qui fait la spécificité du discours que, faute de mieux, l'on qualifie de savant, est essentiellement la confusion qui tend à se produire entre citation et autorité au point que l'on parle généralement, dans ce contexte, de citation d'autorité.

Le mécanisme d'intégration du discours rapporté

Nature de la citation

Avant que d'entrer dans l'analyse, il convient de poser un certain nombre de prémisses. D'abord en ce qui concerne la nature et la définition de la citation. Cette dernière est une construction du locuteur et non, comme on a tendance à le croire, de l'instance invoquée. Citer tel ou tel auteur, tel ou tel propos est déjà la manifestation d'une prise de position, un point de vue du locuteur qui, reprenant à son compte une phrase prononcée par tel ou tel, utilise à des fins qui lui sont propres un fragment d'énoncé et en fait ce que l'on appelle une citation ; celui à qui l'on a emprunté n'y verrait, lui, qu'un fragment de son discours. L'on aurait tort de penser qu'il y a là un sophisme. En effet, le fait de citer est déjà une réinterprétation, en même temps qu'une appropriation parfois sujette à caution. Le discours indirect en serait la forme marquée, mais il n'est pas sûr que l'on ne puisse pas formuler la même conclusion en ce qui concerne le discours direct : l'insertion d'un énoncé ou d'un fragment d'énoncé, le découpage même de la séquence citée et l'utilisation qui en est faite sont autant de marques de la prise de pouvoir du locuteur.

Il n'est, d'ailleurs, que de relever certaines variations de sens : chacun connaît la phrase devenue proverbiale *Mens sana in corpore sano* tirée des *Satires* de Juvénal. Or, la citation exacte du poète latin est *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano*, qui déclare que la seule aspiration légitime de l'homme sage doit être la santé du corps et celle de l'esprit. Aujourd'hui, cependant, ces mots, au mieux, servent à prôner un équilibre entre activité physique et

activité intellectuelle, au pire, sont utilisés comme slogan destiné à vanter les mérites de la culture physique. Un tel détournement, certes peu fréquent, est la preuve de l'autonomie de la citation par rapport au texte ou propos d'origine. Comme aux chiffres, l'on peut lui faire dire ce que l'on veut.

Discours direct et discours indirect

Ainsi, le détour par d'autres voix peut-il être considéré comme une puissante marque d'énonciation car c'est la primauté du discours citant qui est indirectement affirmée. Pour s'en convaincre, il suit d'un exemple : l'étude des procédures inquisitoriales ou civiles sur la question de la sorcellerie montre combien le conflit supposé entre deux sujets, la sorcière et son juge est, de fait, gauchi dès le départ. En effet, si opposition il y a, elle ne saurait être entre deux discours mais entre un discours élaboré, construit à un point tel qu'il peut se formuler comme une liste de questions prédéfinies, et une absence de discours puisque le prévenu, et plus fréquemment encore, la prévenue, n'a droit qu'à reproduire celui de ses juges. Ainsi, en France, dans la procédure, il est rare que les dires de l'accusée de sorcellerie soient au style direct. De ses aveux, l'on ne sait que ce que voudra bien dire le juge qui peut, à son gré, retenir de la déposition ce qui lui conviendra le mieux. la supposée sorcière n'est présentée que comme donnant une réponse à la question de l'autorité comme le montrent les minutes du procès de Madeleine Desnas à Rieux-en-Cambrésis, le 26 août 1650 :

- Enquise sy la première fois qu'elle fut faict prisonnière sy ce n'estoit pour crime de sortilège.
 - At dict que non [...].
 - Demandé sy sa fille n'est mort pour ce subject, et sa tante.
 - At dict qu'ouy, mais que sa ille est mort sans avoir fait tort à personne.
 - Pressé, attendu qu'icelle l'at elle mesme accusé pour ledit crime.
 - At dict que sa fille estoit jesusne et que l'on luy at fait dire tout ce que l'on vouloit, voire mesme ce qu'elle ne scavoit, à raison qu'elle n'avoit que treize ans.
- (cité par Robert Muchembled 1991, p. 141)

Cette présentation montre à quel point le juge cherche à imposer son propre discours ; la prévenue parle, mais son propos, toujours signalé par le même verbe, est subordonné à une autre parole qui varie d'intensité et de registre.

Dans le fragment cité par Robert Muchembled, si *enquête* revient le plus souvent, l'on trouve aussi *interrogé, demandé, pressé* ², autant de modalisations d'un même contenu sémantique. Les mots qu'on lui demande de proférer ne sauraient être qu'une réaction au stimulus que représente la question. Si le discours indirect ne requiert de fidélité qu'au regard du contenu sémantique, cette forme d'interrogatoire devient alors la négation du sujet énonçant, en ce sens qu'il est dépouillé de son énonciation ; mieux, c'est celui qui interroge qui la reprend à son compte – ce qui explique d'ailleurs les variantes lexicales des verbes de demande, alors que celui de la réponse est immuable –, envahissant ainsi tout l'espace discursif de l'autre qui est condamné à n'énoncer qu'un reflet du discours dominant. Le discours indirect, de fait, se fonde sur une ambiguïté radicale bien connue : en ne retenant que ce qui semble en être le sens (*en substance*, dit-on), on laisse de côté tous les facteurs liés à l'énonciation qui sont au moins aussi signifiants que le seul aspect sémantique. Ainsi, au sein d'un phénomène aussi ambigu que peut l'être la citation, l'emploi du discours indirect constitue-t-il toujours une interprétation, une ingérence d'un locuteur dans un propos qui n'est pas le sien en même temps qu'une reconstruction de celui-ci. Il y a donc toujours manipulation quand bien même n'y aurait-il aucune intention fallacieuse.

La citation au discours direct, bien que différente dans sa forme, n'est pas d'une nature radicalement opposée : comme on l'a dit, c'est le locuteur citant qui a l'initiative de la citation et qui peut donc manipuler à sa guise le discours cité ; il a toute liberté pour convoquer ou révoquer tel ou tel fragment de discours. C'est que la citation repose sur la confiance, elle suppose que l'on accorde crédit à celui qui prétend utiliser un discours d'autrui. Dès lors, le locuteur citant devient lui-même l'autorité qui garantit la véracité de la citation ; il a non seulement la charge d'adapter le discours rapporté à son propre propos, ce qui correspond à une exigence de logique interne, mais il devient aussi le légataire et le garant d'un fragment de discours qu'il a lui-même constitué en citation.

Fonction de la citation

La citation d'appui

L'on cite *parce que* l'on partage telle ou telle position ou parce que l'on est en désaccord avec elle. Dans les deux cas, la pièce ainsi rapportée s'intègre au discours du locuteur avec, essentiellement, la fonction de l'inscrire dans une filiation ou au contraire de s'en démarquer. L'on aura recours à la citation pour montrer que l'on n'est pas seul à manifester une opinion, c'est ce que l'on nommera la *citation approbation*. Ainsi pourra-t-on intégrer dans le discours commun des formules telles que *comme le dit ma mère, mon père, mon voisin...* y compris à un interlocuteur qui ne les connaît pas, uniquement pour montrer que ce que l'on pense est partagé par d'autres. La personne du garant invoqué n'a d'ailleurs là aucune importance, seule son existence est à considérer. en cela, l'on voit se dessiner, en creux, une spécificité du discours savant qui accepte, certes, les références vagues telles que *on sait bien que, c'est un fait établi...* ou même, ce que Dominique Maingueneau (1991, p. 137) appelle la *citation culture*, laquelle ne requiert pas obligatoirement un auteur identifié mais suppose un savoir partagé entre locuteur et auditoire ; cependant le discours savant accorde une valeur bien supérieure à la citation d'autorité, c'est-à-dire au propos dont la validité est garantie par une instance reconnue.

Si l'on en revient au discours commun, l'identification de la personne origine de la citation est même superflue puisqu'elle ne suppose pas obligatoirement une reconnaissance préalable, si bien que l'on fera appel à des instances aussi vagues que *le poète – comme dit le poète*, qui est aussi acceptable dans un contexte cultivé – ou même, ce qui conduit à une *pseudo-citation, l'autre –*

comme dit l'autre... como dice o decía el otro... la citation permet alors l'inscription dans une formation discursive, dans une structure dialogique (dans le sens d'un dialogisme interdiscursif). La validité de l'argumentation repose alors sur l'effet de nombre : *je pense X, je ne suis pas seul à penser X, donc selon toute probabilité, j'ai raison*. Sous-entendu : une opinion partagée est une vérité. en exagérant à peine, l'on pourrait dire que dans l'argumentation *commune* ou *quotidienne* selon les termes de Christian Plantin (1996, p. 12), tout discours rapporté, pourvu qu'il ait un rapport avec la thématique abordée, fait l'affaire puisqu'il ne s'agit pour le locuteur que de montrer qu'il n'est pas seul à défendre tel ou tel avis. Les dictionnaires de citations, les pages roses du Larousse, les proverbes et les clichés sont là pour en témoigner : dans la conversation courante, ils sont un vivier dans lequel on pourra puiser de quoi légitimer une prise de position.

L'on remarquera que, faute de pouvoir invoquer d'autres énonciateurs, l'on aura recours à l'auto - citation qui conduit à fragmenter le locuteur en autant d'énonciateurs et donc en autant de voix : c'est le sens et la fonction de formules telles que *comme je dis souvent* (ou *toujours*). Il y a là, certes, une fiction, puisque c'est moi-même que je convoque pour appuyer mon opinion, mais cette référence à un ou d'autres discours conduit au même effet, c'est-à-dire la réitération sous des formes différentes. Du point de vue des choix argumentatifs, il est clair que c'est cette répétition qui aura valeur de persuasion en vertu de ce que l'on a appelé *effet de nombre*. Dès lors, l'on voit bien que la valeur de la citation, généralement, repose sur un phénomène de *spécularité* c'est-à-dire la répétition en un nombre plus ou moins important de micro-discours convoqués afin d'appuyer un point de vue donné :

Bien souvent, la citation est *spéculaire*, c'est-à-dire que le détour par l'intertexte est un leurre : sous couleur de donner la parole à d'autres discours, le discours citant ne fait, en réalité, que mettre en œuvre ses catégories.
(Maingueneau 1991, p. 136)

Si l'on revient un instant sur les formules telles que *on sait que...*, *c'est un*

fait établi que..., l'on constatera qu'elles sont, certes, des parlures propres à construire l'image d'un savoir partagé (*effet de nombre*, donc) mais aussi, dans la perspective d'un *éclatement du sens*, des tournures qui structurent les *énoncés prétendant à la vérité*. Ils relèvent donc de ce que Alain Berendonner (1981) appelle *ON-vérité* (Ducrot et schaeffer, 1995, p. 545).

La citation contrepoint

Mais au-delà de ce que dit Dominique Maingueneau, il convient de considérer aussi un autre type de citation, celle que l'on réfute. Elle a une visée complètement opposée : il s'agit de mettre en lumière une affirmation erronée ou supposée telle : *X a dit Y mais il a tort ; mais on peut penser le contraire ; et pourtant nous savons que... etc.* le locuteur se démarque ainsi d'une opinion ou d'un ensemble d'opinions, et c'est dans cet écart que se trouve la capacité à convaincre.

Si l'on s'attarde un instant sur les mécanismes mis en jeu, l'on verra qu'ils sont, dans le fond, beaucoup plus complexes dans le cadre de la réfutation que dans celui de l'approbation. En effet, l'acte de réfuter érige le locuteur – y compris lorsque, explicitement, il se présente comme faisant partie d'un groupe (*mais nous sommes nombreux à penser que...*) – en autorité. Alors que dans la *citation approbation*, l'ethos discursif qui se construit est marqué par le caractère collectif – sans doute fictif, on l'a vu –, celui que laisse apparaître la réfutation pourra être caractérisé comme *ethos de compétence*. L'on doit être fondé à réfuter un propos ou à en disqualifier l'auteur ; la valeur de l'argumentation repose donc en l'espèce sur la supériorité implicite du locuteur citant. Sur ce point aussi, le discours savant présente une contrainte supplémentaire. En raison même de cette supériorité implicite, condition *sine qua non* de la réfutation, la règle veut que l'on privilégie la réfutation par un tiers, c'est-à-dire que l'on oppose une citation à une autre citation en mettant en relation deux autorités qui ainsi sont mises en débat. *X (qui est une autorité) dit que... mais Y (qui est aussi une autorité) dit le contraire...* En tel cas, l'argumentation prend la forme du choix entre une position et une autre, lequel choix peut être rationnellement étayé ou non.

Ainsi, les deux sortes de citation évoquées, qu'il s'agisse d'approuver ou de réfuter, conduisent par des biais différents à l'affirmation du statut du locuteur qui se trouve toujours placé en situation d'arbitrer la validité de discours (de fragments de discours) hétérogènes. C'est la conséquence de la visée de la citation ou de la référence : l'accent est mis sur le contenu du fragment de discours ainsi mis en scène. D'une certaine façon, l'on pourrait dire que la citation répond à un connecteur implicite qui serait *parce que*, connecteur de causalité objective. Dans la stratégie discursive du locuteur citant, il existe une raison pour que tel ou tel propos soit placé à tel moment de son discours. L'on dira donc que la citation participe de la nature argumentative du discours. Il n'en va pas de même avec ce que l'on nomme *argument d'autorité*.

L'argument d'autorité

Nature de l'autorité

Si la valeur argumentative de la citation est de nature purement discursive, il n'en va pas de même avec l'autorité qui est définie par Patrick Charaudeau dans les termes suivants :

On ne confondra donc pas *légitimité* et *crédibilité* : la première détermine un « droit du sujet à dire ou faire », la seconde une « capacité du sujet à dire ou à faire » [...]. On ne confondra pas non plus *légitimité* et *autorité*. La première, comme on vient de le voir, est un droit acquis. L'autorité, en revanche, est intrinsèquement liée au processus de soumission de l'autre. Elle place le sujet dans une position qui lui permet d'obtenir des autres un comportement (faire faire) ou des conceptions (faire penser et faire dire) qu'ils n'auraient pas sans son intervention.

(Charaudeau 2005, p. 52)

Une précision cependant : l'autorité dont il est question ici est celle de l'argument d'autorité définie aussi comme *autorité citée* et passe donc par le discours :

L'autorité citée fonctionne en appui du discours tenu par un locuteur L1 pour légitimer, vis-à-vis de son interlocuteur L2, un dire ou une façon de faire en les référant à une source tenue pour légitimante. Cette source peut faire l'objet d'un renvoi explicite – l'exemple prototypique fondant cette catégorie est celui de Pythagore cité par ses disciples : *il l'a dit lui-même*, donc c'est vrai ; le locuteur peut aussi se contenter d'une simple allusion connotant un discours dominant, prestigieux ou expert. (Plantin, « autorité montrée et autorité citée », in Charaudeau et Maingueneau 2002, p. 86)

La caractéristique de l'autorité est donc de fonder la validité d'un propos non pas sur des critères intrinsèques comme la logique, la véridiction, l'originalité ou autre, mais sur la personne qui l'a tenu. De ce point de vue, l'argument d'autorité répondrait alors à un connecteur de type *puisque* : *c'est vrai puisque X l'a dit*, défini alors comme marqueur de causalité subjective par lequel on reconnaît ce qui est « posé comme déjà connu ou admis par

l'interlocuteur » (Maingueneau 1991, p. 242). Parce qu'il postule cette adhésion préalable de l'interlocuteur, le connecteur *puisque* constitue un coup de force dans l'argumentation. Il en va de même avec l'argument d'autorité qui fonde la raison de croire sur un extérieur du discours.

Cette propriété est fréquemment utilisée de nos jours dans le jeu politique. Alors que, traditionnellement, l'orateur politique puisait dans un ensemble de noms qui faisaient partie de sa ligne idéologique, entretenant par là un certain type de connivence avec son auditoire, l'on constate la tendance affirmée, depuis peu semble-t-il, à s'emparer des autorités de l'autre. Lors de la campagne présidentielle française en 2007, l'on a ainsi pu voir Ségolène Royal citer De Gaulle ou Nicolas Sarkozy se référer à Jaurès ou à Blum. L'argument ici fonctionne à double détente : en premier lieu, l'adversaire se retrouve dépossédé de ses instances tutélaires qui le désignent comme membre d'une communauté. Autrement dit, il se trouve dans l'impossibilité de marquer une quelconque connivence avec ceux qui partagent ses opinions, ce qui revient à l'isoler dans le débat. Mais plus efficacement encore, la manœuvre a pour effet de rendre l'argument indiscutable. Si X se réfère à A qui est une autorité pour Y, ce dernier ne peut s'opposer, car il risque de discréditer l'autorité qui fonde son propre discours et donc se disqualifier lui-même. Dans ce cas de figure, peu importe, d'ailleurs, le contenu de la proposition invoquée, seul compte le piège tendu à l'interlocuteur.

On le voit, il y a là une inversion complète de ce qui a été dit plus haut à propos de la citation. Là où cette dernière constitue une articulation à la fois du discours et du raisonnement logique, l'autorité constitue une capitulation pure et simple de la Raison. De ce point de vue, ce qu'offre l'argument d'autorité, c'est la consécration de la *doxa*, au sens le plus strict du terme, c'est-à-dire l'opinion. Que l'on se réfère à une autorité reconnue par un contexte idéologique ou culturel donné, ou même que l'on invoque des valeurs ou concepts comme la tradition, l'Histoire, les anciens, etc., la force argumentative n'est fondée que sur la nature même de ce garant ou présenté

comme tel. De fait, l'argument d'autorité n'est que le passage d'une *doxa* à une *Doxa*, d'une opinion particulière à une opinion commune acceptée et validée par un grand nombre ou le plus grand nombre.

Cela suppose, là encore, un certain type de connivence entre le locuteur et le destinataire du discours. Si l'on considère la représentation que l'on vient de donner de l'autorité, une conclusion s'impose immédiatement : le statut d'autorité ne peut venir que d'un consensus ; ce que le locuteur pose comme autorité doit être regardé de la sorte par le destinataire, faute de quoi, l'argumentation disparaît. Par exemple, si en quelque lieu d'Espagne ou de France, l'on prétend légitimer une pratique par le fait que c'est ainsi que l'on fait à Paris ou Madrid, pour que l'argument porte, il faut que l'interlocuteur reconnaisse la valeur prescriptive de ces villes. Tout l'enjeu de la stratégie discursive, en ce cas, consiste à choisir les autorités acceptables par le destinataire.

Ce déséquilibre n'est pas le seul possible : il se peut aussi qu'un locuteur veuille à tout prix faire accepter ses propres autorités à un interlocuteur qui ne les partage pas. l'on est là dans le cadre d'un discours d'essence fondamentaliste particulièrement bien illustré par certains discours religieux. La notion de *délit de blasphème*, périodiquement évoquée, en est un bon exemple. L'on considère comme *blasphème* la transgression d'un interdit touchant au domaine sacré. Or, pour que ces conditions soient réunies, il faut que celui qui transgresse et celui qui constate l'infraction aient la même définition de l'interdit, c'est-à-dire partagent les mêmes autorités. En l'occurrence, pour que le délit de blasphème soit constitué et sanctionné, il faut que tous les protagonistes possibles aient la même religion ou les mêmes croyances. Dès lors, la question de l'autorité repose sur un accord qui a trait plus à la situation de communication et à la situation de discours, selon les termes de Patrick Charaudeau, qu'à la situation d'énonciation. Il s'agit donc d'un fait idéologique et culturel.

La citation d'autorité

Il convient, à ce moment de l'analyse, de s'attacher à un point caractéristique du discours savant : la citation d'autorité. La définition qui en est donnée par Dominique Maingueneau est particulièrement précise :

Dans la *citation d'autorité*, le *locuteur* s'efface devant un *Locuteur* superlatif qui garantit la validité de l'énonciation. En général, il s'agit d'énoncés déjà connus d'une collectivité, qui ont le privilège de l'intangibilité : par essence, ils ne peuvent être résumés, reformulés, ils sont la Parole même saisie en sa source.

(Maingueneau 1991, p. 138)

Quelques commentaires s'imposent à partir de ce jugement. En premier lieu, il est de constater que le discours savant n'admet de citation que d'autorité, ou plus exactement, la citation dans un discours savant doit obéir à des critères stricts d'acceptation de ladite citation, critères qui passent par la reconnaissance de la valeur de l'auteur : en d'autres termes, il serait malséant d'utiliser comme citation les propos de M. Dupont si ce dernier n'est pas reconnu comme un expert. Il y a donc, en contexte savant, une disparition de l'opposition relevée entre le fonctionnement de la citation proprement dite et celui de l'autorité citée. C'est d'ailleurs là la meilleure définition, semble-t-il de l'argument d'autorité : il s'agit du moment où le locuteur s'efface, pour reprendre les termes de Dominique Maingueneau, ou mieux, cède le pas à une autre instance supposée supérieure. Il conviendra de revenir sur ce point. Tenons simplement pour acquis que « [l] a valeur d'autorité attachée à toute énonciation ("c'est vrai puisque je le dis") est généralement insuffisante et [que] chaque archive doit faire appel à l'autorité pertinente eu égard à sa position » (Maingueneau 1991, p. 138) la conclusion est donc que l'argument d'autorité, laisse, en apparence, du moins, toute la place au dire d'un locuteur absent dont la validité du jugement est reconnue supérieure. C'est cette instance qui devient garante du discours et, de seconde qu'elle est, par nature,

devient alors première. Là repose, sans doute, le premier marqueur d'autorité, dans ce mouvement, que d'aucuns qualifiaient de dialectique, entre une instance *réelle* et une instance invoquée. Cette question de la hiérarchisation des instances de locution demande, dès lors, que l'on y prête une attention particulière.

Communément, la distinction entre citation et argument d'autorité se fonde sur la notion d'écart, de distance par rapport au locuteur, distance plus ou moins marquée, plus ou moins assumée jusqu'à la disparition et la supplantation de ce même locuteur par une autre instance de locution. Cette perspective semble ne plus être satisfaisante lorsque l'on se réfère au discours savant qui, pourtant, par d'autres aspects, met les mêmes concepts en jeu. Comme on l'a vu plus haut, la citation d'autorité, celle du discours universitaire, celle de l'exposé, etc., brouille la perception que l'on pourrait avoir par ailleurs. Citer dans un tel contexte revient à laisser parler une voix autre à l'intérieur du discours. D'ailleurs, la validité argumentative de cette citation repose sur une hétérogénéité constitutive : *ce n'est pas moi qui le dis, c'est X*. L'opinion avancée est donc présentée comme n'étant pas celle du locuteur mais celle d'un autre plus fondé, plus à même d'énoncer son point de vue. L'on dira que la force argumentative est d'autant plus grande que la distance est plus marquée. C'est l'affirmation de la non-responsabilité de l'énonciation qui est le garant de la validité du propos.

Dans la pratique courante, l'on connaît bien l'efficacité de cette manœuvre : pour discréditer un interlocuteur, il suit de reprendre ses paroles pour en signaler l'incohérence ou pour en souligner les limites. Dominique Maingueneau rappelle à ce sujet que citer « le discours de l'adversaire, c'est pour en faire le négatif de son propre discours et rarement pour le saisir dans la régulation qui lui est propre » (Maingueneau 1991, p. 138). Plus encore, la tactique consiste à faire comme si ledit adversaire devenait une autorité, ce qui met en lumière une faille logique. Socrate, si l'on en croit les textes de Platon, ne procédait pas autrement. De fait, il s'agit de forcer l'autre à

assumer une énonciation qui n'est pas réellement la sienne ou qui a été *sortie* comme l'on dit *de son contexte*. C'est que, par nature, le discours rapporté est ambivalent, car il peut être considéré tout autant comme l'adhésion à un jugement porté par autrui que comme le contraire.

Ce n'est donc sans doute pas en termes de *distance* qu'il convient de penser la dichotomie *citation/autorité* mais bien plutôt selon une opposition de niveau. La citation directe ou indirecte oblige à prendre en compte des instances d'énonciation différentes selon le schéma spéculaire déjà relevé. Il y a donc bien des voix mises en œuvre à l'intérieur d'un discours. L'autorité, en vertu de la nécessité de faire appel à un substrat culturel et idéologique, se situe donc au plan du locuteur, responsable de l'énonciation. La force de l'argumentation se loge, dès lors, dans l'articulation des deux niveaux dont on s'attachera à moduler l'importance et la portée selon les situations de communication.

Il en ressort que tout discours rapporté directement ou indirectement renforce l'autorité du locuteur y compris lorsqu'il s'agit de citer pour discréditer : *X, qui est un imbécile notoire, dit que...* renforce à la fois la légitimité et l'autorité de celui qui disqualifie son adversaire. De même, dans certaines limites, c'est le locuteur qui décide de l'autorité invoquée. Si je décide de citer un auteur que personne ne connaît, pour légitimer ce choix, il suffira de le surdéterminer, *comme dit X, grand poète hongrois...*, ou de se présenter comme celui qui sait voir derrière les apparences. C'est ce que fait M. Brun en évoquant la mort de Panisse :

En souvenir de lui, écoutez quatre vers de sully Prudhomme. C'est un grand écrivain, un grand poète qui est momentanément considéré comme un imbécile.

(Marcel Pagnol, *César*, Paris, Fasquelle, 1946, p. 81.)

L'on objectera que, plus haut, il a été dit que la notion d'autorité repose sur un consensus. Cela reste vrai, car M. Brun, ici, n'impose pas sa conception de l'autorité, il la justifie par l'appel à la connivence de son auditoire en sous-entendant *vous ne le connaissez pas parce qu'il est actuellement considéré comme un imbécile*. En contexte religieux, l'appel à l'autorité y compris la

plus haute (Dieu ou son représentant) sera d'autant plus facilement accepté que l'on prendra soin d'amener la référence, ce qui revient à dire que cela ne pourra se faire que par un travail sur l'*ethos* discursif.

Ainsi pourra-t-on conclure que l'intangibilité de l'autorité est beaucoup moins affirmée que l'on ne pourrait le croire. Dans le fond, le discours rapporté vise à proclamer, à affirmer que le locuteur n'est pas seul à avoir la responsabilité de son discours. L'on a pu voir en ce sens quelle était la valeur argumentative d'une phrase telle que : *ce n'est pas moi qui le dis, c'est...* Or, il conviendrait de ne pas se laisser abuser : celui qui proclame sa non-responsabilité est et demeure responsable au premier chef de son propos car il s'agit du locuteur en situation d'énonciation. Le choix même d'une citation est un acte argumentatif. Il y a là une fiction et aussi une manipulation qui répond à une réelle stratégie discursive et fait partie des masques du locuteur. Sans doute, est-ce là un truisme mais il semblait opportun de le rappeler.

Bibliographie

Bibliographie

AMOSSY Ruth, 2000, *L'argumentation dans le discours. Discours politique, littérature d'idée, fiction*, Paris, Nathan.

ANSCOMBRE Jean-Claude, DUCROT Oswald, 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège, Mardaga.

BERENDONNER Alain, 1981, *Éléments de pragmatique linguistique*, Paris, Minuit.

CHARAUDEAU Patrick, 2005, *Le discours politique. Les masques du pouvoir*, Paris, Vuibert.

— MAINGUENEAU Dominique éd., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, seuil.

DUCROT Oswald *et al.*, 1980, *Les mots du discours*, Paris, Minuit.

— SCHAEFFER Jean-Marie, 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, seuil.

MAINGUENEAU Dominique, 1991, *L'analyse du discours. Introduction aux lectures de l'archive*, Paris, Hachette.

MOURAD Ghassan, 2000, « Présentation de connaissances linguistiques pour le repérage et l'extraction de citations. », *Conférence RECITAL 2000*, lausanne, 16-18 octobre (en ligne : <http://lalic.paris-sorbonne.fr>).

MUCHEMBLED Robert, 1991, *La sorcière au village XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, Folio.

PLANTIN Christian, 1996, *L'argumentation*, Paris, seuil.

ROSIER Laurence, 1999, *Le discours rapporté. Histoire, théories, pratiques*, Bruxelles, Duculot.

Notes

1 « L'«hétérogénéité montrée» correspond à la présence localisable d'un discours autre dans le fil du texte. l'on distingue entre les formes *non-marquées* de cette *hétérogénéité* et ses formes *marquées* (ou *explicites*) [...]. On parle d'«hétérogénéité constitutive» quand le discours est dominé par l'interdiscours : le discours n'est pas seulement un espace où viendrait s'introduire de l'extérieur un discours autre, *il se constitue* à travers un débat avec l'altérité, indépendamment de toute trace visible de citation, allusion, etc. » (Maingueneau, « Hétérogénéité montrée/constitutive », in Charaudeau et Maingueneau 2002, p. 292-293).

2 Dans le texte cité par R. Muchembled, l'on trouve une alternance dans les participes passés, *enquise* est au féminin, mais les autres apparaissent sous la forme non marquée, qui pourrait être soit le signe

d'une langue stéréotypée, soit un passé composé (*a demandé*) elliptique, auquel cas, l'objet de la proposition ne serait plus la femme mais le juge, signe d'une dépossession complète.

Polyphonie et métalangage de l'espagnol. La désautorisation du discours rapporté ¹

Manuel Casado Velarde

Il ne semble pas nécessaire de souligner de nos jours l'importance et l'intérêt du métalangage. Dans des contributions précédentes (Casado Velarde 2006, 2008), nous avons proposé quelques remarques à propos de la façon dont certaines unités lexicales, expressions ou proverbes métalinguistiques de l'espagnol – reflet du savoir des locuteurs non linguistes – établissent des distinctions et des conceptions traditionnelles qui reflètent une connaissance précise de l'activité orale. Il s'agit d'une connaissance authentique, liée à l'expérience et étrangère aux allers et retours des modes méthodologiques plus ou moins passagères, et qui représente un point de départ sûr et incontournable pour la réflexion linguistique « professionnelle ». Une connaissance qui peut enrichir les approches théoriques des sciences du langage au fur et à mesure qu'elle sera explorée plus précisément et qu'elle fera l'objet d'études comparatives (Casado Velarde 2006).

Dans la première partie de cette contribution nous exposerons brièvement l'explication de la connaissance polyphonique présente dans certaines unités lexicales et phraséologiques (de type métalinguistique) de l'espagnol, anticipant ainsi des résultats partiels d'une recherche en cours. Dans la deuxième partie, nous étudierons plusieurs locutions de l'espagnol employées pour désautoriser le discours rapporté ou bien pour se distancier de celui-ci. Avant que Mijail Bakhtine (1997) ne reconnaisse l'existence, dans certains

textes, de plusieurs voix simultanées s'accordant ou se contredisant, et qu'Oswald Ducrot (1984) et Jean-Claude Anscombe (Anscombe et Ducrot 1994) ne développent de forme plausible ces approches (avec les distinctions entre sujet parlant, locuteur, énonciateur) ; avant que Deirdre Wilson et Dan Sperber (1998) n'exposent leur théorie des énoncés échoïques (représentations d'idées ou d'énoncés attribués à d'autres), la langue espagnole – et probablement d'autres langues – avait déjà forgé des distinctions de type polyphonique.

Et si connaître c'est distinguer, les distinctions que réalisent les langues nous offrent de véritables connaissances des domaines de la réalité qui font l'objet de ces distinctions, dans le cas présent, de la polyphonie discursive.

Polyphonie et métalangage de l'espagnol

Ce n'est pas le lieu pour aborder ce que l'on entend généralement par polyphonie discursive. Nous renverrons simplement aux auteurs suivants : Eddy Roulet *et al.* (1985), Jean-Claude Anscombe et Oswald Ducrot (1994), Jacques Moeschler et Anne Reboul ([1994] 1999), Salvador Gutiérrez Ordóñez (2002), Graciela Reyes (1994, 2002), José Portolés (2004), etc.

Il y a en espagnol des lexèmes dont le sens métalinguistique reflète la présence de différentes instances émettrices ². Par exemple, *cita* (citation) ³, *copia* (copie), *plagio* (plagiat), *traducción* (traduction), *subtítulo* (sous-titre), *paráfrasis* (paraphrase), *eufemismo* (euphémisme)...

Le contenu polyphonique de ces lexèmes est si évident que pour l'annuler – et qu'il devienne ainsi autophonique, dans le sens d'Eddy Roulet –, les sujets parlants ont recours parfois à des préfixes tels que *auto-* : *autocita*, *autocitarse*, *autoplagio* (autocitation, s'autociter, autoplagiat)... Voyons quelques occurrences où le locuteur essaie d'éliminer le contenu polyphonique ⁴ :

Nada del « hiperrealismo casi fotográfico » ni del « realismo mágico » de los que habla el catálogo de la subasta. « Antonio López García – escribí recientemente – es primerísima figura del realismo metafísico español [...]. Téngase también en cuenta que su mercado principal está en Nueva York ». Perdón por la autocita. ⁵

- (1) Rien de « l'hyperréalisme presque photographique » ni du « réalisme magique » dont parle le catalogue de la vente aux enchères. « Antonio López García – ai-je écrit récemment – est un des grands représentants du réalisme métaphysique espagnol [...]. il faut tenir compte que son marché principal se trouve à New York ». Excusez-moi de l'*autocitation*. (CREA ⁶, 9 décembre 2006, où l'on trouve 9 occurrences de plus)

Más tarde, en los años setenta, reencontré a Allais, y en particular un cuento suyo que sigo

considerando sublime y del que he escrito que « pertenece a un club reinado de textos [...] : el club de los textos que cuentan historias sobre la forma en que se hacen las historias ». Pido perdón por autocitarme, pero creo que tengo derecho.

- (2) Plus tard, dans les années 1970, j'ai retrouvé allais, et plus particulièrement un de ses contes que je considère toujours comme sublime et dont j'ai écrit qu'il « appartient à un club rainé de textes [...] : le club des textes qui racontent des histoires sur la façon dont on fait les histoires ». Je m'excuse de m'*autociter*, mais je crois en avoir le droit.
(CREA, 9 décembre 2006, où l'on trouve 3 occurrences de plus)

Este peculiar método ha funcionado hasta ahora aceptablemente en lo que se refiere a los temas económicos que exige nuestra peregrinación a Maastricht. [...] Veamos por qué, pero para ello me perdonarán que me autocite.

- (3) Cette méthode particulière a fonctionné jusqu'à ce jour de façon acceptable par rapport aux sujets économiques qu'exige notre pérégrination à Maastricht. [...] Voyons pourquoi, mais pour cela vous voudrez bien vouloir m'excuser de m'*autociter*.
(CREA, 9 décembre 2006)

Nous signalerons d'ailleurs que la citation de soi semble enfreindre un principe de courtoisie linguistique qui réclamerait une excuse explicite.

Il en est de même avec *copia* (copie) et *plagio* (plagiat), bien que le contenu de ces lexèmes ne soit pas exclusivement métalinguistique : *autocopia*, *autoplagio* (*autoplagiarse*) (autocopie, autoplagiat [et s'autoplager] ⁷) :

Aparece también en el catálogo de Britten un tercer tipo de realizaciones a medio camino : atractivas en parte ; con brillo y aciertos eventuales ; oscilando, sin embargo, hacia el estereotipo mismo que produce con frecuencia la sensación de encontrarse ante una autocopia. Pugna interna que cobra cuerpo en su ballet El Príncipe de las Pagodas (1956) o el Réquiem de Guerra (1961)

- (4) Nous trouvons également dans le catalogue de Britten un troisième type de réalisations à mi-chemin : séduisantes en partie ; éclatantes et pourvues de quelques réussites. Cependant elles oscillent vers le stéréotype que produit fréquemment la sensation de se trouver face à une *autocopie*. Lutte interne qui prend corps dans son ballet le Prince des Pagodes (1956) ou Le Requiem de guerre (1961).
(CREA, 28 juin 2007)

Si Enríquez es uno de los pocos compositores jóvenes mexicanos que saben escribir – y esta

afirmación no tiene nada que ver con las reiteraciones, repeticiones y autoplagios –, no resulta aventurado afirmar que es, también, uno de los pocos que tienen cosas que decir.

- (5) Si Enríquez est un des rares jeunes compositeurs mexicains sachant écrire – et cette affirmation n’a rien à voir avec les répétitions et *autoplagiats* – il n’est pas hasardeux d’affirmer qu’il est, également, un des rares ayant quelque chose à dire.
(CREA, 9 décembre 2006, où l’on peut trouver cinq autres occurrences).

Este otoño también [...] televisión española intentará un nuevo programa cultural [...]. Yo lo espero con ansia, y confío en que hable de libros, incluso de los publicados en Alfaguara, como antes, y de poesía, y de Emilio Lledó, e incluso de Manuel Vicent, que últimamente se autoplagia que es un placer valenciano.

- (6) Cet automne également [...] la télévision espagnole tentera d’émettre un nouveau programme culturel [...]. Je l’attends avec impatience, et j’espère qu’il parlera de livres, voire de ceux publiés chez Alfaguara, comme auparavant, et de poésie, et d’Emilio Lledó, et même de Manuel Vicent, qui dernièrement s’*autoplagie*, ce qui est un plaisir cher aux Valenciens.
(CREA, 9 décembre 2006, où l’on peut trouver une autre occurrence)

Le terme *doblaje* (doublage) – et *doblar* (doubler) – avec un sens exclusivement métalinguistique connaît également des formes en *auto*—*autodoblaje* (autodoublage), *autodoblar* (autodoubler) :

Un curso práctico introducirá a actores y actrices en la técnica del autodoblaje.

- (7) Un stage pratique initiera les acteurs et les actrices à la technique de l’*autodoblaje*.
(La Voz de Galicia, édition d’Arousa, 7 septembre 2006)

Los actores y actrices tienen la posibilidad de participar en un curso de iniciación al doblaje que organizan el Consorcio Audiovisual de Galicia y la Fundación Aisge (Actores, Interpretes Sociedad de Gestión). El objetivo principal es facilitar a los profesionales de la escena la posibilidad de autodoblarse en producciones en las que participan.

- (8) Les acteurs et actrices ont la possibilité de participer à un concours d’initiation au doublage qu’organisent le Consorcio Audiovisual de Galicia et la Fundación Aisge (acteurs et interprètes de la Société de gestion). Le principal objectif consiste à ce que les professionnels de la scène puissent s’*autodoubler* dans des productions où ils participent.
(*Ibid.*)

Nous trouvons également des préfixes tels que *auto*-du terme polyphonique

traducción (traduction) ⁸ – et de *traducir* (traduire) –, au sens non polyphonique :

La autotraducción es una práctica muy extendida en toda España y, sobre todo, en Cataluña.

- (9) *l'autotraduction est une pratique très répandue dans toute l'Espagne et, surtout, en Catalogne.*
(en ligne : http://www.fti.uab.es/departament/grups/autotrad/index_es.htm, 25 avril 2012)

Queridos nuevos amigos de foro, fue muy fuerte la emoción de encontrar mis versos citados por ustedes. [...] Por ejemplo, les aclaro que escribí el poema en Brasil y lo escribí en castellano, o sea que la versión original es en español, y lo tuve que autotraducir para la edición de mi libro, que es bilingüe. Eso sí, yo soy italiana, precisamente de Venecia.

- (10) Chers nouveaux amis du forum, l'émotion a été immense lorsque j'ai vu que vous citiez mes vers. [...] Par exemple, je vous indique que j'ai écrit le poème au Brésil et je l'ai fait en espagnol, c'est-à-dire que la version originale est en espagnol et j'ai dû l'*autotraduire* pour l'édition de mon livre, qui est bilingue. Mais je suis italienne, de Venise justement.
(en ligne : http://www.el-recreo.com/foros/topic.asp?TOPIC_ID=235&ARCHIVE=, 26 décembre 2005).

Les lexèmes nominaux polyphoniques ⁹ que nous avons cités ont en commun de se combiner avec des adjectifs faisant référence à la plus grande ou plus petite exactitude dans la reproduction de ce qui a été « dit » : *literal*, *textual*, *fiel* (littéral, textuel, fidèle). Et les lexèmes verbaux, avec les adverbes correspondants *literalmente*, *textualmente*, *ielmente* (littéralement, textuellement, fidèlement).

Les sémèmes des noms *vocero -ra* ¹⁰, *portavoz* ¹¹ (porte-parole) et *pregonero -ra* ¹² (crieur public) contiennent également un trait d'hétéroglose. Ils possèdent tous la possible combinaison avec l'adjectif *fiel* (fidèle), avec une préférence pour l'antéposition, ce qui souligne le trait inhérent de l'exactitude avec laquelle est reproduit ce qui est dit par une autre instance. Les préfixes avec *auto-*, bien que rares, soulignent le caractère nettement polyphonique des termes sans préfixe :

Hasta Roncero, paradigma del optimismo-forofete madridista, investigador de conspiraciones

y autoportavoz de rarísimas peñas del madridismo repartidas por la geografía del país.

- (11) Même Roncero, paradigme de l'optimisme-fan du Real Madrid, chercheur de conspirations et *autoporte-parole* des très rares clubs du « madridismo » distribués par la géographie du pays. (en ligne : <http://foros.as.com/topic/120232-roncero-llama-a-la-epica/>, 3 novembre 2008)

¿Por qué Chávez, y no un profesional de la salud, es el autovocero por capítulos de un drama nacional que ya ha eclipsado, incluso, la campaña presidencial ?

- (12) Pourquoi Chavez, et pas un professionnel de la santé, est l'*autoporte-parole* par chapitres d'un drame national qu'a déjà éclipsé même la campagne présidentielle ? (en ligne : <http://sur.infonews.com/notas/el-cancer-como-una-guerra>, 26 février 2012)

Le lexème espagnol *paráfrasis* (paraphrase) – « *lo que se dice interpretando lo dicho con libertad* » (« ce qui est dit en l'interprétant librement »), Loureda lamas 2003, p. 57 –, quoiqu'ayant un contenu polyphonique évident, se démarque des formes précédentes en ce qu'il ne se combine pas avec les adjectifs cités ¹³. Voici une occurrence de *autoparafrasearse* (s'auto-paraphraser) qui montre indirectement le sens polyphonique de la forme non préfixée :

Sus letras ahora ni siquiera llegan a poemas, como sí lo fueron muchas, sobre todo el inicio de su carrera. Ahora Sabina se regodea en los juegos de palabras, en la métrica impecable, pero con palabras metidas con calzador, que no tienen sentido. Y lo peor de todo es que Sabina empieza a ;autocitarse y autoparafrasearse !

- (13) Ses paroles ne sont même plus des poèmes, contrairement à ce qu'elles étaient, surtout au début de sa carrière. Maintenant Sabina se délecte dans les jeux de mots, dans une métrique impecable, mais avec des mots placés artificiellement, qui n'ont aucun sens. Et le pire c'est que Sabina commence à *s'autociter et à s'autoparaphraser* ! (en ligne : ombloguismo.blogspot.com/2005/10/el-regreso-del-laco.html)

L'on vérifie aussi l'existence d'un vaste champ d'unités phraséologiques descriptives d'activités verbales de caractère polyphonique en espagnol : *hablar* [alguien] *por boca deganso* ou *por boca de* [otra persona] (parler à la place de quelqu'un d'autre), *poner* [un dicho] *en boca* [de alguien] (rapporter une expression à quelqu'un), *decírselo todo* [alguien] (tout dire). Nous

trouvons également des expressions ou des adverbes qui soulignent la relation d'un discours avec des formulations précédentes, fréquemment provenant d'un autre émetteur ; entre autres : *de cabo a rabo* (entièrement), *de pe a pa* (de a à z), *textualmente* (textuellement), *literalmente* (littéralement), *a la letra, al pie de la letra* (au pied de la lettre), *palabra por palabra* (mot à mot), *con puntos y comas* (avec tous les détails), etc.

Dans les énoncés ironiques, dans la mesure où l'on fait comme si l'on disait une chose mais en voulant en dire une autre, il se produit une duplicité d'émetteurs, présente dans les sens que l'on donne normalement au terme *ironía* (ironie). Mais il y a en espagnol un ensemble d'unités phraséologiques intégrées par un verbe dire + *con segundas* (avec des sous-entendus), *con sorna* (sur un ton sarcastique), *con retintín* (sur un ton moqueur), *en broma, de* (en blaguant) qui explicitent la dissociation entre ce que le sujet parlant dit et l'intention qu'il a en le disant.

Certains énoncés spécifiques et certains proverbes sont également polyphoniques, tels que *Así se escribe la historia* (Voilà comment on écrit l'histoire) ou *Dicen los niños en el solejar lo que oyen a sus padres en el hogar* (les enfants disent ce qu'ils entendent dire chez eux par leurs parents). Cependant, la plupart des proverbes métalinguistiques sont considérés comme étant polyphoniques parce qu'ils reflètent la dissociation entre ce qui est dit et ce qui veut être dit.

En ce qui concerne le phénomène linguistique de la polyphonie discursive, la langue espagnole offre, dans son lexique et dans ses expressions figées, un ensemble d'unités dans lesquelles on distingue nettement plusieurs instances locutrices. Il s'agit d'une *théorie* polyphonique *avant la lettre*, qui montre que la connaissance reflétée dans les conceptualisations et distinctions de la langue courante mérite l'intérêt des linguistes. De même, la distinction entre interlocuteur et destinataire auditeur est claire, ce que nous pouvons voir dans d'anciens proverbes castillans tels que : *A ti lo digo, hijuela ; entiéndelo tú, mi nuera* (C'est à toi que je le dis, ma fille, note bien, ma belle-fille) (Correas

[1627] 2000, n° 989) ; *A ti lo digo, hijuela ; respóndeme tú, dueña. Cuando, so color de uno, decimos y queremos otro* (lorsqu'en disant une chose nous voulons dire quelque chose d'autre) (Correas [1627] 2000, n° 990) ¹⁴ .

Le discours rapporté et l'évaluation du sujet parlant

Après une première partie où nous avons révisé les unités lexicales et phraséologiques de l'espagnol, descriptives de phénomènes polyphoniques, nous étudierons la désautorisation du discours rapporté. Il s'agira d'aborder la fonction désautorisée du discours d'autrui qui utilise des recours métalinguistiques lexicalisés de l'espagnol.

Les *verba dicendi* en tant qu'instance/voix évaluatrice de l'énonciateur et de son discours

Comme l'ont déjà signalé divers auteurs (Méndez 2000, Casado 2008), les différentes possibilités de reproduction d'un discours constituent un continuum, dont l'une des limites serait la narration d'un acte de parole sans spécifier son contenu ou en le mentionnant par des termes très généraux, comme par exemple dans :

Anguita tronaba en la clausura del 14 Congreso del PCE y lanzaba sus venablos de encendida ira contra la clase empresarial, los demás partidos y los medios de comunicación.

- (14) Anguita tonnait à la clôture du 14^e congrès du PCE et lançait des lèches furieuses contre la classe patronale, les autres partis et les médias.
(*El País*, 11 décembre 1995, p. 15 ; voir Elena Méndez García de Paredes 2000)

Aznar arremete contra todo en 191 páginas.

- (15) Aznar s'en prend à tout en 191 pages.
(*elpaís.com*, 24 octobre 2007)

L'autre limite serait le discours direct sans verbe introducteur que certains appellent le *discours direct libre*.

Le discours rapporté n'est pas simplement un procédé grammatical pour reproduire sans plus le discours d'autrui. Plusieurs auteurs ont déjà signalé (Méndez García de Paredes 2000, p. 149) qu'il implique une attitude active d'un discours par rapport à un autre ¹⁵.

L'intention communicative apparaît fréquemment dans le verbe introducteur dont le choix représente un important atout entre les mains du locuteur. Depuis les *verba dicendi* neutres comme *decir* (dire) ou *airmar* (aimer)

jusqu'aux verbes marqués négativement comme *espetar* (lancer), *criticar* (critiquer), *reprobar* (réprouver), *censurar* (censurer), *acusar* (accuser), *tronar* (tonner), *arremeter contra* (s'en prendre à), etc. la langue offre un vaste éventail axiologique. Le paradigme de lexèmes positifs est plus réduit

D'autres recours de distanciation ou de divergence

Parmi d'autres recours de distanciation par rapport à la source d'information ou à l'énoncé dont on diverge, l'espagnol dispose d'expressions telles que *así* (ou *mal*) *llamado (a)* (mal nommé), *denominado (a)* (dénommé), *que llaman* (qu'on appelle), *sedicente* (soi-disant), *entre comillas* (entre guillemets), l'indicateur *sic*, l'inclusion d'un segment entre guillemets ou sa reproduction en italique, les signes d'interrogation entre parenthèses, l'introduction dans le discours rapporté d'un élément entre crochets, etc. En voici quelques occurrences :

La ruptura de la sedicente tregua de la organización terrorista ETA ha teñido todavía de mayor dramatismo nuestra escena política, ya harto tensionada, de manera que se hace difícil encarar cualquier problema con serenidad y buen tino.

- (16) La rupture de la soi-disant trêve de l'organisation terroriste ETA rend notre scénario politique, déjà très tendu, encore plus dramatique, de telle sorte qu'il est difficile d'affronter un problème quelconque de façon sereine.

(Juan José Solozábal, *El País*, 23 juin 2007, *Tribuna*)

Barcelona. (Europa Press) – El Gobierno considera que el cuartel del Bruc de Barcelona es de « interés para la Defensa Nacional », por lo que seguirá destinándolo al uso militar como « una base permanente » del Ejército español, según una respuesta parlamentaria del Ministerio de la Presidencia. Según el Gobierno, « el cuartel del Bruch (sic) continúa afectado al uso de la Defensa, no existiendo razones técnicas ni operativas que aconsejen una nueva ubicación ».

- (17) Le gouvernement considère que la caserne du Bruc de Barcelone est d'« intérêt pour la défense nationale », c'est pourquoi il continuera de le destiner à l'usage militaire comme « une base permanente » de l'armée espagnole, d'après une réponse parlementaire du ministère de la Présidence. D'après le gouvernement, « la caserne du Bruch (sic) est toujours affectée à l'usage de la Défense, et il n'existe guère de raisons techniques ni opérationnelles qui conseillent un nouvel emplacement ».

(*La Vanguardia*, 25 février 2007)

L'indicateur *sic*, dans l'exemple (17), qui est en principe redondant avec les guillemets, essaie d'attirer l'attention sur un point de plus (l'incompétence orthographique sur la langue catalane) séparant le gouvernement autonome du gouvernement central ; point qui aurait pu échapper à un lecteur rapide ¹⁷

Dans l'exemple suivant, le locuteur montre sa divergence envers le genre de l'ouvrage dont il parle par le biais de points d'interrogation entre parenthèses.

La política se cuela en el Cervantes de la mano de Zapatero/Suso de Toro presenta su amistosa semblanza del presidente del Gobierno. [...] Una hagiografía política de abierta simpatía y militancia política [...]. El autor de esta biografía política (¿?) no se cortó un pelo y dijo que el presidente es « un poco chulo ».

- (18) La politique s'infiltré dans le Cervantes grâce à Zapatero/Suso de Toro présente son amical portrait du président du gouvernement. /[...] Une hagiographie politique de caractère sympathique et de militantisme politique [...]. L'auteur de cette *biographie politique (?)* n'a pas sa langue dans la poche et a dit que le président est « un peu crâneur ».
(*El País*, 14 novembre 2007, p. 49)

El portavoz socialista en la Cámara de Vitoria dijo que hasta ahora no ha habido ningún contacto con el PNV, partido con el que aseguró que el PSE hablará « no para ser [su] muletilla », sino para solucionar los problemas de los ciudadanos « mal que le pese a Ibarretxe ».

- (19) Le porte-parole socialiste a dit dans la chambre de Vitoria qu'il n'y a pas eu pour le moment de contact avec le PNV, parti avec lequel, a-t-il affirmé, le PSE parlera « *non pour être son soutien* » mais pour résoudre les problèmes des citoyens « même si cela ennuie Ibarretxe ».
(*El País*, 17 octobre 2007, p. 31)

Nous parlerons ci-dessous de certaines locutions que nous employons de nos jours pour nous distancier du discours rapporté – ou bien du discours d'une instance énonciatrice en particulier, ou bien d'une façon de dire acceptée par la communauté linguistique ou par un secteur de celle-ci. Il s'agit des formes *dizque* et *dixit* (soi-disant), *(que si) patatín (que si) patatán* (et bla et bla et

bla), *blablablá* (blablabla), *chaucháu* (cancans) et de l'énoncé à valeur spécifique *Así se escribe la historia* (Voilà comment on écrit l'histoire).

La forme *dizque* (soi-disant)

Rolf Eberenz (2004), dans son article « *Dizque* : antecedentes medievales de un arcaísmo afortunado », aborde l’histoire de cette forme, courante dans presque tout l’espagnol d’Amérique ¹⁸, et pas totalement absente de nos jours en Espagne, notamment dans la langue littéraire. Dans son développement historique l’on observe un changement sémantique qui part de sa fonction initiale de « souligner l’autorité d’une source », à « la connotation de véracité problématique » paraphrasable par l’adverbe modalisateur *aparentemente* (Eberenz 2004, p. 147 et 151).

Le *Diccionario panhispánico de dudas* (Real Academia Española 2005 – abrégé ensuite *DPD* –) signale qu’elle est en vigueur dans de vastes zones d’Amérique (« *amplias zonas de América* ») (*DPD*, s. v. *dizque*). « *Se usa normalmente – añade – como adverbio, con el sentido de “al parecer” o “supuestamente” [...]. También se emplea como adjetivo invariable, antepuesto siempre al sustantivo, con el sentido de “presunto” o “pretendido”* » (« Elle est employée généralement – ajoute-t-il – comme adverbe, avec le sens de “apparemment”, “soi-disant” [...]. Elle est aussi employée comme adjectif invariable toujours antéposé au substantif, avec le sens de “présumé”. ») (*Ibid.*).

De l’étude de deux cents témoignages de l’espagnol actuel d’Espagne ¹⁹ l’on déduit que, dans la plupart de ses emplois, cette unité – qui avait à peine survécu dans des contextes ruraux – exprime la prétention (d’autrui) dénominative ou qualificative, non partagée par le locuteur. Nous voyons ces emplois, où la forme peut être remplacée par *sedicente(s)* (soi-disant), *(auto) denominado(s)* (autodénotés), *(auto) considerado(s)* (autoconsidérés), *que se (auto) denomina(n)* (qui s’autodénotent), *(auto) considera(n)*

(*autoconsidèrent*), dans les exemples (20) à (25), provenant d'écrivains espagnols contemporains :

La fotografía aparece aquí como testigo de cargo de lo que nunca tenía que haber ocurrido. [...] Sucedió que vino de tierras catalanas un dizque escultor decidido a sacudirnos la modorra provinciana. Fuera mugre, pensó el hombre.

- (20) La photographie apparaît ici comme témoin à charge de ce qui n'aurait jamais dû arriver. [...] Il se produisit qu'un soi-disant sculpteur arriva en Catalogne décidé à nous débarrasser de la somnolence provinciale. Enlevons la crasse, pensa l'homme.
(José Miguel Iriberry, *Diario de Navarra*, 23 août 2007, p. 29)

Este es un ensayo satírico, escrito desde la A a la Z, entre el amor y la zozobra que me produce asistir a la dilapidación del capital más valioso del que dispongo : la lengua castellana. No me refiero tanto a la que figura en gramáticas y diccionarios como a la que se utiliza realmente hoy por los españoles dizque instruidos.

- (21) Il s'agit d'un essai satirique, écrit de A à Z, entre l'amour et l'angoisse que me produit le fait d'assister à la dilapidation du capital le plus précieux dont je dispose : la langue espagnole. Je ne fais pas tellement référence à celle qui apparaît dans les grammaires et dictionnaires qu'à celle qui est employée réellement de nos jours par les espagnols soi-disant instruits. (Amando de Miguel, *La perversión del lenguaje*, 1994 ; CREA)

Pues bien : los papeles de Salamanca fueron tomados ieramente por un numeroso grupo de geos a oscuras, a las seis de la madrugada ; y ayer llegaron de forma clandestina a Sant Cugat en dos furgonetas blancas [...]. Políticamente es la operación más abyecta perpetrada en muchos años por un Gobierno dizque español.

- (22) Alors : les papiers de Salamanque furent saisis de façon féroce par un fort détachement du GIGN dans le noir, à six heures du matin ; et ils sont arrivés hier clandestinement à Sant Cugat dans deux fourgonnettes blanches [...]. Politiquement c'est l'opération la plus abjecte réalisée par un gouvernement soi-disant espagnol.
(Federico Jiménez Losantos, *El Mundo*, 1^{er} février 2006, p. 4)

Sólo ha aclarado, de momento, que el « secreto de Estado » – como lo calificó – que encerraba la anunciada liberación de cientos de guerrilleros de las FARC, consistía en que uno de ellos era Rodrigo Granda [...]. Y que lo hacía a petición del presidente francés, Nicolas Sarkozy, de lo que habría que deducir que París confía en que, así, la tropa de bandoleros dizque marxistas se avendrá a soltar a la ex candidata presidencial Ingrid Betancourt, de nacionalidad también francesa, lo que constituiría un gran éxito para un presidente recién inaugurado en el Elíseo, a la vista de las elecciones legislativas del domingo.

- (23) Il a seulement éclairci pour le moment, que le « secret d'État » – comme il l'a qualifié – qui contenait la libération annoncée de centaines de guerrilleros des FARC, consistait en ce que l'un d'eux était Rodrigo Granda [...]. Et il le faisait sous la demande du président français, Nicolas Sarkozy, ce dont il faudrait déduire que Paris pense qu'ainsi le groupe de brigands *soi-disant* marxistes consentira à libérer l'ex-candidate présidentielle Ingrid Betancourt, de nationalité française, ce qui serait un grand succès pour un président qui vient de s'installer à l'Élysée, à la vue des élections législatives de dimanche.
(Miguel Ángel Bastenier, *El País*, 6 juin 2007)

Los políticos pueden ponerse de acuerdo en que Catalunya es una nación, sobre todo cuando no se deine esa palabra y cada cual puede entenderla como quiera ; pero los pobres están ahí, aunque intentemos deinirlos y procuremos barrerlos debajo de nuestras alfombras (expresión afortunada de Vázquez Montalbán). Sería trágico por eso que, en nuestros grupos políticos dizque de izquierdas, la C de Catalunya se coma la E de Esquerra o la S de Socialista. Por ahí vamos.

- Les hommes politiques peuvent s'entendre sur le fait que la Catalogne est une nation, surtout quand on ne définit pas ce mot et chacun peut la comprendre à sa guise ; mais les pauvres sont là, même si on essaie de les définir et qu'on tente de les balayer sous nos tapis (selon l'heureuse expression de Vázquez Montalbán). Ce serait tragique pour cela que, dans nos groupes politiques soi-disant de gauche, le C de Catalogne fasse sauter le E de esquerra ou le s de socialiste. C'est ce qui risque d'arriver.
(José Ignacio González Faus, *La Vanguardia*, 28 juillet 2005)

(25) *A lo que no me apunto es a morir
igual que Jimi Hendrix,
con catorce pinchazos diz que de paraíso
debajo de la lengua*

Je ne m'inscris pas pour la mort,
À la façon de Jimi Hendrix,
Avec quatorze piqûres *soi-disant* de paradis
Sous la langue

(Miguel d'Ors, 2001 (*Poesías escogidas*), 2001, p. 138)

Nous ferons remarquer dans cette dernière occurrence, la présentation graphique séparée du verbe et de la conjonction : *diz que*.

La particule *dizque* (*soi-disant*) se place devant le substantif dénominateur considéré impropre ou devant l'adjectif ou syntagme prépositionnel dont on

diverge. Il est possible que la connotation archaisante de *dizque* contribue à sa valeur désautorisante.

Dans l'occurrence suivante (26), l'interposition de *dizque* dans une dénomination complexe qui devient alors transparente produit un effet humoristique :

Ha corrido por el mundo la voz de que somos memos y se nos puede colar cualquier cosa de matute (en plural : Abel, que menudo globo tiene por la alusión de la Thatcher contra la Armada dizque Invencible).

- (26) La rumeur court dans le monde que nous sommes bêtes et qu'on peut nous faire accepter n'importe quoi sans plus (au pluriel : Abel est vraiment fâché à cause de l'allusion de Thatcher à la *soi-disant* invincible Armada).

(Maruja Torres, *El País*, 8 mars 2000)

D'autres emplois maintiennent la valeur étymologique de verbe principal, bien que le locuteur puisse exprimer de la divergence envers ce qui est dit. La forme peut commuter avec le syntagme verbal *pretende(n)/se pretende que* (on prétend que) :

Monte arriba [...] ganamos en media hora la cima del histórico cerro. A su vera, bosteza una cueva donde los iberos rendían culto a Venus – otros dizque a Diana –.

- (27) On continue tout droit sur la montagne [...] on atteint en une demi-heure le sommet de cette colline historique. À côté, une grotte bâille, là où les ibères rendirent culte à Vénus – d'autres *prétendent que* ce fut à Diane.

(Andrés Campos, *El País*, 6 mars 1998)

Mas, tras las once personas muertas en el incendio de Guadalajara : espeso silencio de sepulcros. Y Galdeano murió en el cuartelillo, ahora dizque por sobredosis : curioso, la cocaína rompió su esternón. Y las porras eléctricas, y tantos moratones.

- (28) Mais, à la suite des onze personnes mortes dans l'incendie de Guadalajara : épais silence de tombeau. Et Galdeano mourut au commissariat, maintenant on *prétend que* ce fut d'une overdose : c'est curieux, la cocaïne lui brisa le sternum. Et les matraques électriques, et tous ces bleus.

(Erasmus, *El Mundo*, 16 janvier 2006, p. 3)

Juegan diez contra doce (once del Barça, más el árbitro) y empatan en tal anochecer de iniquidad. El reino de la fullería y el gangsterismo en clave balompédica : partidos robados y ahora Beckham : dizque está loco (sic).

- (29) Ils sont dix contre douze (onze du Barça, plus l'arbitre) et ils font match nul dans cette nuit d'iniquité. Le royaume de triche et le gangstérisme sous code footballeur : des matchs volés et maintenant Beckham : *on prétend qu'il est fou (sic)*.
(Erasmus, *El Mundo*, 6 avril 2006, p. 3)

Dans ce dernier cas, il se produit une ultra-caractérisation polyphonique, mise en relief non seulement par *dizque*, mais aussi par l'emploi de l'italique pour présenter ce à quoi l'on réfère, et par l'emploi de l'adverbe latin *sic*.

Il ne manque pas les valeurs de *al parecer* (apparemment) ou *supuestamente* (soi-disant), plus courantes en Amérique, comme nous pouvons le voir dans les exemples (30) et (31) :

Y es que yo [...] me encuentro con que podré dedicar mi materia más grisácea al Warren Beatty del Partido Popular y, por ende – Michael Ende, la historia interminable –, del nuevo Gobierno, señor don Francisco Álvarez Cascos, dizque inminente ministro de la Presidencia. Quien, también dizque, coordinará los servicios secretos del Cesid, Interior, Defensa y Exteriores.

- (30) Et moi [...] je me vois dans la situation où je pourrai consacrer ma matière la plus grise au Warren Beatty du Parti populaire et, par conséquent – Michael Ende, *L'histoire interminable* –, du nouveau gouvernement, monsieur Francisco Álvarez Cascos, *apparemment* imminent ministre de la Présidence. Dont *on dit également* qu'il coordonnera les services secrets du Cesid, intérieur, Défense et affaires étrangères.

(M. Torres, *El País*, 1^{er} mai 1996 ; souligné par l'auteur)

Nous ferons remarquer la combinaison dans la deuxième occurrence de *dizque* et *también* (également), rare dans l'usage actuel.

No acabo de entender qué razón política o personal impulsó al presidente del Gobierno a recibir en La Moncloa a Felipe González, dizque para conferenciar sobre la mejor manera de introducir a España en la OTAN.

(31) Je n'arrive pas à comprendre quelle raison politique ou personnelle a poussé le président du gouvernement à recevoir Felipe González à la Moncloa, *apparemment* pour s'entretenir sur la meilleure façon d'introduire l'Espagne dans l'OTAN.

(ABC, 19 octobre 1996)

La forme *dixit*

Ce latinisme ne connaît guère de flexion en espagnol contemporain et il est précédé du sujet énonciateur, constituant tous les deux un membre parenthétique qui suit un segment énoncé. « On l’emploie pour mentionner de façon humoristique l’auteur de la phrase que l’on vient de citer » (*DEA*, s. v. *dixit*), pour se moquer de quelque chose ou pour montrer qu’on l’accepte difficilement, ce qui entraîne un effet de perte de crédibilité.

El proceso penal contra el grupo Ginemedex [...] ha vuelto a suscitar el debate sobre la regulación en España de la interrupción voluntaria del embarazo (IVE). La Iglesia católica oficial y elementos afines [...] han arremetido de nuevo, por escrito y en la calle, contra el crimen nefando del aborto (Mn. [sic] Blázquez dixit) y en favor de la familia, es decir, de su tipo de familia.

- (32) Le procès pénal contre le groupe Ginemedex [...] a suscité à nouveau le débat sur la régulation en Espagne de l’interruption volontaire de grossesse (IVE). L’Église catholique officielle et les éléments proches [...] ont critiqué à nouveau, par écrit et dans la rue, le crime abominable de l’avortement (*dixit* Mn. [sic] Blázquez) et ont loué la famille, c’est-à-dire, son type de famille. (Joan J. Queralt, *El País*, 10 janvier 2008, p. 37)

A ver si aprenden los políticos del perverso bipartidismo imperante, que descargan su artillería como tahures del Misisipí (Alfonso Guerra dixit).

- (33) Ce serait bien que les hommes politiques apprennent une fois pour toutes quelque chose du bipartisme dominant, eux qui déchargent leur artillerie comme des tricheurs du Mississippi (*dixit* Alfonso Guerra). (*El Mundo*, 15 août 2004, p. 33)

Por un lado tenemos mujeres jóvenes, agradables, tranquilas, sonrientes, representadas por decenas de korai ; por otro, agresivas y peligrosas medusas, arpías, ménades o amazonas [...]. Las primeras no sólo están integradas en la cultura dominante, sino que la representan. Las korai se transforman en cariátides que, como es sabido, soportan el peso de los templos ; el modelo de mujer que representan está vinculado a la idea de conservadurismo y sumisión voluntaria. « En el hogar difieren bastante los deberes del hombre y de la mujer. El del uno es

adquirir, el de la otra, conservar », Aristóteles dixit.

- (34) D'un côté, nous avons des femmes jeunes, agréables, tranquilles, souriantes, représentées par des dizaines de korai [jeunes femmes] ; d'un autre côté, des femmes agressives et de dangereuses méduses, des harpies, des ménades ou des amazones [...]. Les premières sont non seulement intégrées dans la culture dominante, mais elles la représentent. Les korai se transforment en cariatides qui, comme on le sait, supportent le poids des temples ; le modèle de femme qui est représenté est lié à l'idée de conservatisme et de soumission volontaire. « Les devoirs de l'homme et de la femme divergent assez au foyer. Celui de l'homme, acquérir, celui de la femme, conserver », dixit Aristote.

(Carmen Alborch, *Malas. Rivalidad y complicidad entre mujeres*, 2002 ; CREA)

Le terme n'est pas toujours employé dans sa forme la plus normative, comme dans l'exemple suivant :

El hecho mismo de cumplir con la palabra empeñada demuestra que, según Fujimori dixit, Antonio es un perdedor nato en nuestra sociedad.

- (35) Le fait même de tenir parole démontre que, d'après Fujimori, Antonio est un perdant-né dans notre société.

(*Caretas*, Pérou, 18 janvier 1996 ; CREA)

La forme *que si, que si patatín, que si patatán* (et bla et bla et bla)

Óscar Loureda a étudié un ensemble d'unités structuratrices de la conversation, au sens métalinguistique, comme *que si, que si patatín, que si patatán ; que si tal (cosa), que si cual (otra) ; que no sé qué, que no sé cuál ; que si para arriba, que si para abajo ; que si para aquí, que si para allá* (Loureda Lamas 2002). Ce sont des formes qui montrent, de façon générique, des discours d'autrui.

Le *DEA* qualifie cette unité de « *fórmula con que se alude a palabras dichas por otro a las que se concede poco valor* » (« formule avec laquelle on fait allusion à des mots dits par un autre et auxquels on concède peu de valeur ») (*DEA, s. v. patatín [(y) que si patatín (y) que si patatán]*). Dans le contexte immédiat il y a souvent un verbe de langue :

Y así, desde hace años, la gente de derechas en España anda inventándose rocambolescas designaciones que disfracen su adscripción ideológica : que si liberal, que si reformista, que si patatín, que si patatán. La batalla de las ideas empieza a perderse en la batalla de las palabras.
(36) Et de cette façon, les gens de droite en Espagne inventent des désignations rocambolesques qui déguisent leur rattachement idéologique : tantôt libéral, tantôt réformiste, *et bla et bla et bla*. La bataille des idées commence à se perdre dans la bataille des mots.
(Juan Manuel de Prada, *ABC*, 23 février 2008, p. 5)

Serpentea la manguera sobre el césped de la ciudad deportiva de Majadahonda. Javier Aguirre se quita su gorra azul y se atusa el pelo. Hoy debuta con el Atlético en Santander (19.00 h., PPV) y ya siente la presión de este club « especial ». Huele a barbacoa y El Profe tiene hambre. Pero es paciente y relexivo. No regala una respuesta.
Pregunta. – Se acaba la pretemporada y empieza el baile...
Respuesta. – Empieza el baile, lo bueno. Ya se especuló, se habló, se jugó mal, bien, regular...
Patatín, patatán, empieza la verdad.

- (37) Le tuyau d'arrosage serpente sur le gazon de la cité sportive de Majadahonda. Javier Aguirre enlève sa casquette bleue et se lisse les cheveux de la main. Il débute aujourd'hui avec l'Atlético à Santander (19h00, PPV) et il sent déjà la pression de ce club « spécial ». Ça sent le barbecue et Le Prof a faim. Mais il est patient et réfléchi. Il ne fait pas cadeau des réponses.
- Question. – L'avant-saison se finit et le bal commence...
- Réponse. – Le bal commence, ce qui est bon. On a déjà fait des spéculations, on a parlé, on a mal joué, pas bien... *Et bla et bla et bla*, la vérité commence.
- (*El Mundo*, 27 août 2006, p. 43)

La forme *blablablá* (blablabla)

Il s'agit d'un terme onomatopéique caractéristique de la langue orale. Il possède des usages différents. Le premier est comme substantif masculin : « *bla-bla-bla* o *blablablá*. *Voz onomat.*, 2. *m. Discurso vacío de contenido* » (« *bla-bla-bla* ou *blabla*. Voix onomatopéique. 2. Discours vide de contenu ») (*DRAE*) :

Aquello fue un blablablá del que no sacamos nada en limpio.

Ce fut un *blabla* dont on n'a rien tiré de clair.

Nous ne voulons pas traiter ce terme ici. L'autre usage est un remplacement péjoratif et désautorisant du discours rapporté, soit la première des deux acceptions du *DRAE* : « 1. *onomat. U. para imitar el ruido de la conversación ininterrumpida e insustancial* » (« pour imiter le bruit de la conversation ininterrompue et creuse ») :

En este debate se ha dicho que hacen falta normas más severas, nuevos planes urbanísticos y bla, bla, bla. No es que eso sea inútil, no. Pero hay que actuar para acabar con los adefesios con los que ahora tenemos que convivir y los que ninguna nueva ley hará que desaparezcan.

(38) Dans ce débat on a dit qu'il faut des normes plus sévères, de nouveaux plans urbanistiques et *bla, bla, bla*. Ça ne veut pas dire que ce soit inutile, non. Mais il faut agir pour en finir avec les horreurs avec lesquels nous devons vivre et qu'aucune nouvelle loi ne fera disparaître.

(*La Voz de Galicia*, 15 janvier 2004 ; CREA)

De boquilla, no faltan las afirmaciones solemnes de apoyo, de identificación, de bla-bla-bla. Pero la realidad es la misma : esa fe tan cacareada no se traduce en entrega, porque se expresa mucha querencia, pero se produce poca mantención.

(39) *blablabla*. Mais la réalité est la même : cette foi que l'on a créée sur les toits ne se traduit pas par le dévouement, parce qu'on exprime un grand attachement, mais il se produit peu de soutien.

(*El Norte de Castilla*, 18 novembre 2002 ; CREA)

Il peut être employé comme segment subordonné complétif d'un verbe principal, introduit par *que*, comme nous pouvons le voir ci-dessous :

Mi mujer escritora ideal escribe cosas que, traten de lo que traten [...], se justifican únicamente por su alto nivel espiritual, intelectual y estético ; no me chantajea recordándome en cada línea que es una mujer y que, claro, con lo difícil que lo han tenido las pobrecillas hay que comprender que bla, bla, bla.

- (40) Ma femme écrivain idéale écrit des choses qui, quoi qu'elles abordent [...], elles se justifient uniquement par leur niveau élevé sur le plan spirituel, intellectuel et esthétique ; elle ne me fait pas du chantage à chaque ligne en me rappelant que c'est une femme et que, bien sûr, ça a été tellement dur pour elles, il faut comprendre que *blablabla*.

(Miguel d'Ors, *Virutas de taller*, 2007, p. 209).

La forme admet une prolongation phonique, courante dans la langue orale :

« Interés por mantener clima de diálogo y normalidad institucional », « trabajar juntos en un marco de diálogo de máximo consenso por la paz y el entendimiento en Euskadi », « clima de diálogo y entendimiento que haga posible la paz y la normalización política »...

blablablablablablabla.

Poco respeto a los ciudadanos el del presidente Zapatero y el lehendakari en funciones cuando se despachan dos horas de entrevista con párrafos de nada.

- (41) « Intérêt pour maintenir un climat de dialogue et de normalité institutionnelle », « travailler ensemble dans un cadre de dialogue de consensus maximum pour la paix et la bonne entente à Euskadi », « climat de dialogue et de bonne entente qui rende possible la paix et la normalisation politique »... *blablablablablablabla*.

Le président Zapatero et le lehendakari [président en langue vasque] en fonction ont peu de respect envers les citoyens quand ils débattent pendant deux heures sur des paragraphes vides.

(Pilar Cernuda, *Diario de Navarra*, 6 mai 2005, p. 2)

La forme *chaucháu* (ou *chau-chau*)

Le *DEA* présente cette forme comme substantif masculin familier et humoristique, ayant le sens de « conversation », « parler incompréhensible ». Dans la plupart des emplois que nous avons trouvés il pourrait être remplacé par « conversation » avec le sens péjoratif de « cancans », « bavardage » :

Todos los presidentes en democracia han negociado más o menos con ETA, salvo Calvo Sotelo, que sólo tuvo tiempo para ingresarnos en la OTAN : Adolfo Suárez desmovilizó a ETA políticomilitar, pero el resto de la banda siguió apostando por un golpe de Estado ; Felipe González se enojó de tal manera que a los negociadores de Argel los deportó a la República Dominicana ; y Aznar suspendió el chauchau de Ginebra en cuanto advirtió que la tregua etarra era una trampa.

- (42) Tous les présidents de la démocratie ont négocié plus ou moins avec l'ETA, à l'exception de Calvo Sotelo, qui eut seulement le temps de nous faire rentrer dans l'OTAN : Adolfo Suárez démobilisa l'ETA politico-militaire, mais l'autre partie du groupe continuait de miser sur un coup d'État ; Felipe Gonzalez se mit en colère à tel point qu'il déporta les négociateurs d'Alger en République dominicaine ; et Aznar suspendit le *bavardage* de Genève dès qu'il vit que la trêve de l'ETA était un piège.

(Martín Prieto, *El Mundo*, 7 juin 2007, p. 2 ; souligné par l'auteur)

Si tendrá fuerza esta fiesta cívica con remate en las urnas que desde que Zapatero ha nombrado no se qué de algo a Trinidad Jiménez para apartarla de la lucha por la alcaldía madrileña, todos son quinielas, nervios, conidencias. Es la apoteosis del chau chau. « País de porteras », diría Boyer.

- (43) La fête civique dont la fin aura lieu dans les urnes a vraiment de l'ampleur : depuis que Zapatero a donné un poste de je ne sais quoi à Trinidad Jiménez pour l'écarter de la lutte pour la mairie madrilène, ce n'est plus que partis, nerfs et confidences. C'est l'apothéose du *bavardage*. « Pays de commères », dirait Boyer.

(Federico Jiménez Losantos, *El Mundo*, 7 septembre 2006, p. 4 ; souligné par l'auteur)

En pleno fervor negociador ETA en una de sus grandes obras de demolición asesina a dos pobres desdichados el 29-D en Barajas y ni Zapatero suspendió sus vacaciones. [...] Por

supuesto que ETA aún no se ha dignado a dar ninguna explicación a qué tamaño demostración pirotécnica en medio del fervorín del chau-chau con el Gobierno. Se inventaron otra novedad : la tregua con muertos.

- (44) En plein dans la fièvre des négociations, l'ETA, dans une de ses grandes œuvres de démolition, assassine deux pauvres malheureux le 29 décembre à l'aéroport de Barajas et Zapatero ne suspend même pas ses vacances. [...] Évidemment l'ETA n'a même pas daigné donner une explication de cette énorme démonstration pyrotechnique en plein dans la fièvre du *bavardage* avec le gouvernement. Ils ont inventé une autre nouveauté : la trêve avec des morts.
(Martín Prieto, *El Mundo*, 2 mai 2007, p. 5 ; souligné par l'auteur)

Lo que podría haber pasado a la historia como un rumor más, otro ejercicio de « chau-chau » en este mundillo ultra-secreto, [...] se convirtió en un caso de espionaje en toda regla.

- (45) Ce qui aurait pu entrer dans l'histoire comme une rumeur de plus, un autre exercice de *bavardage* dans ce petit monde ultra-secret, [...] est devenu un véritable cas d'espionnage.
(José Luis Carabias, *El Correo*, 13 septembre 2007, p. 53 ; souligné par l'auteur)

Nous avons également recueilli des usages onomatopéïques non nominaux – ceux qui nous intéressent ici – pour disqualifier le discours d'autrui considéré comme insignifiant ou peu utile :

Creo que lo más ingenioso y gráfico que se haya dicho nunca a propósito del tratose lo dijo un moro marroquí a un turista español, que le estaba regateando un premio [sic], harto ya de tanta porfía : « Vamos a ver, ¿usted quiere comprar o chau-chau ? ». Pues del trato, que es una caricia, al maltrato, que es la pura soba, no hay más que un paso.

- (46) Je crois que la chose la plus ingénieuse et graphique que l'on ait pu dire à propos du comportement c'est un arabe qui l'a dit à un touriste espagnol qui marchandait un prix, en ayant assez de toute cette discussion : « Voyons, vous voulez acheter ou c'est du *bavardage* ? ». Et bien du comportement, qui est une caresse, au mauvais comportement, qui est du tripotage, il n'y a qu'un pas.
(A. Trapiello, *La Vanguardia*, 6 décembre 2004 ; souligné par l'auteur)

L'énoncé à valeur spécifique *Así se escribe la historia*

Pour finir, nous voudrions faire référence à l'énoncé de valeur spécifique *Así se escribe la historia* (Voilà comment on écrit l'histoire), qui peut être considéré comme une expression qui désautorise. Grâce à cette locution, le locuteur étiquette comme menteur ou inexact le discours rapporté d'autrui. Voici quelques occurrences :

Pronto tendremos historiadores contemporáneos nacidos cuando Franco ya había muerto, que serán los grandes especialistas del franquismo. He leído hace poco cuatro o cinco memorias de la Guerra Civil. Todas producían una impresión de realidad, compleja, paradójica, humanísima. [...] Un historiador, en cambio, aunque no haya vivido lo que cuenta, no deja de ser un historiador y sabe cómo se escribe la historia. Sobre la inconsciente nostalgia de lo que pudo haber sido, pone un hilo, un sentido y lo hace verosímil con documentación abundante, sacada de acá y de allá. Los que vivieron entonces quedan asombrados y escandalizados, y no reconocen sus recuerdos en la historia de los expertos. Pero estos escriben libros y artículos, los publican, cuentan su versión a centenares de alumnos y vigilan en los exámenes que estos repitan lo que ellos propugnan. Y, como decimos con resignación, así se escribe la historia.

(47) Nous aurons bientôt des historiens contemporains nés quand Franco était déjà mort, qui seront les spécialistes du franquisme. J'ai lu récemment quatre ou cinq livres de mémoires sur la guerre civile. Ils produisaient tous une impression de réalité, complexe, paradoxale, très humaine. [...] Un historien, par contre, même s'il n'a pas vécu ce qu'il raconte, est toujours un historien et il sait comment on écrit l'histoire. À propos de l'inconsciente nostalgie de ce qui aurait pu être, il établit un fil, un sens, et rend tout cela vraisemblable grâce à une riche documentation, provenant de toutes parts. Ceux qui vécurent à cette époque restent surpris et scandalisés, et ne reconnaissent pas leurs souvenirs dans l'histoire des experts. Mais ceux-ci écrivent des livres et des articles, les publient, racontent leur versions à des centaines d'élèves et veillent dans les examens à ce qu'ils répètent ce qu'ils ont soutenu. et comme on dit de façon résignée, *Voilà comment on écrit l'histoire.*

(La Vanguardia, 8 février 1999)

Así se escribe la historia (título de carta al director)

En mi colegio « nacional » se me enseñó que el Cid Campeador era el genuino representante

del héroe español, que los Reyes Católicos eran, un suponer, de Falange, y que Agustina Zaragoza o de Aragón era mejor no mencionar de dónde era. Ahora puedo leer en cualquier diccionario que el Cid mató tanto a moros como a cristianos, según las alianzas del momento. Tan pronto formaba equipo con el rey árabe de Sevilla como con el de Zaragoza. Hoy le llamarían mercenario.

(48)

Voilà comment on écrit l'histoire (titre d'une lettre au directeur)

Dans mon école « nationale » on m'a enseigné que le Cid était le représentant authentique du héros espagnol, que les rois catholiques étaient, on suppose, de la Falange, et qu'il valait mieux ne pas mentionner d'où venait Agustina Zaragoza ou d'Aragon. Maintenant je peux lire dans n'importe quel dictionnaire que le Cid tua autant d'arabes que de chrétiens, d'après les alliances de l'époque. Tantôt il faisait partie de l'équipe du roi arabe de Séville, tantôt de celui de Saragosse. Aujourd'hui on l'appellerait mercenaire. (*La Vanguardia*, 6 juillet 2000)

Fréquemment avec les proverbes et les énoncés sentencieux, le locuteur dispose de la possibilité de déproverbialiser la formule, en la reproduisant partiellement, en ajoutant des mots, en remplaçant des termes, etc.

Abiertas aún las heridas del recuerdo, las Madres de la Plaza de Mayo convocaron su última marcha por la resistencia con lemas contra el hambre. Sobre uno de los dos precarios escenarios, el cantante Horacio Fontova evocaba al gran compositor de tangos Osvaldo Pugliese, un símbolo de la izquierda comunista, y entonaba las notas del Resistiré, que un día muy lejano popularizó el Dúo Dinámico. Así se escribe la historia en este país.

(49)

Les blessures du souvenir encore fraîches, les mères de la Plaza de Mayo ont convoqué leur dernière marche pour la résistance avec des devises contre la faim. Sur l'une des scènes précaires, le chanteur Horacio Fontova évoquait le grand compositeur de tangos Osvaldo Pugliese, un symbole de la gauche communiste, et il chantait les notes du Resistiré, qu'un jour très lointain le Dúo Dinámico rendit populaire. *Voilà comment on écrit l'histoire* dans ce pays. (*La Vanguardia*, 27 janvier 2006, en ligne : http://www.pressmon.com/cgi-bin/press_view.cgi?id=509460)

La propuesta inicial de la Mesa del Congreso era muy distinta [...]. Decía así : « La ausencia de las adhesiones pretendidas o fabuladas por los protagonistas del intento de golpe de Estado, la carencia de cualquier atisbo de respaldo social y, sobre todo, la apelación del Rey a los españoles y su emplazamiento a los mandos de las Fuerzas Armadas para que se atuvieran al cumplimiento estricto de su obligación de garantizar la integridad del orden constitucional bastaron para disuadir y frustrar la intentona golpista ». En definitiva, esta propuesta venía a decir que el golpe falló porque los ciudadanos no lo apoyaron y el Rey actuó como debía :

pues bien, este texto fue reemplazado por el anterior, mucho más inexacto pero, por lo visto, más políticamente correcto. Así se escribe la historia oficial, así se escribe lo que en estos tiempos se denomina memoria histórica.

La proposition initiale du Bureau du Congrès était très différente [...]. Voici ce qu'elle disait :
(50) « L'absence d'adhésions prétendues ou inventées par les protagonistes de la tentative de coup d'État, l'absence de soutien social, et surtout, l'appel du Roi aux Espagnols et l'ordre qu'il donna aux dirigeants des forces armées pour qu'ils s'en tiennent à accomplir strictement leur devoir de garantir l'intégrité de l'ordre constitutionnel suffirent à dissuader et à faire échouer la tentative de coup d'État. » En fin de compte, cette proposition disait que le coup d'État échoua parce que les citoyens ne le soutinrent pas et parce que le Roi agit comme il fallait : et bien, ce texte fut remplacé par le précédent, bien plus inexact mais, apparemment, plus politiquement correct. *Voilà comment on écrit l'histoire officielle, c'est ainsi que l'on écrit ce que dernièrement on dénomme mémoire historique.*
(*La Vanguardia*, 2 mars 2006, en ligne : <http://www.almendron.com/tribuna/ni-memoria-ni-historia/> ; nous sommes responsables des caractères soulignés ; les termes en italique proviennent du texte d'origine)

La présence d'une diversité de voix dans l'énonciation discursive est reconnue par les usagers de la langue (espagnole dans notre cas), comme nous pouvons le constater dans le paradigme d'expressions au sens polyphonique que nous avons citées dans cette contribution. Bien que l'usage métalinguistique ne soit pas quelque chose de constitutif du langage – Hans-Georg Gadamer (1998, p. 149) faisait référence plutôt à l'« auto-oubli » comme élément essentiel du langage –, l'exploration attentive des unités métalinguistiques de la langue reflète et concède un véritable savoir sur le langage, un savoir partagé qui s'est déposé à travers les générations de locuteurs, et que le linguiste – un locuteur de plus – ne peut ignorer ou mépriser.

D'un autre côté, les ressources linguistiques pour se distancier ou diverger des énoncés d'autrui représentent bien un trait que Johann Gottfried Herder considérait comme essentiel dans le langage humain : nous faisons référence à la notion de *Besonnenheit* (que l'on traduit par « réflexivité »), et c'est ce

qui nous rend usagers du langage. Alors que les êtres prélinguistiques se limitent à réagir face aux choses qui les entourent – fuir devant un prédateur ou chercher de la nourriture – avec une « adéquation » « appropriée pour leurs propos (non linguistiques) », le langage implique un autre genre d'« adéquation ». « Employer le mot adéquat – écrit Charles Taylor – implique d'identifier un objet comme ayant les propriétés qui justifient l'usage de ce mot. [...] ici l'adéquation est irréductible au succès d'une entreprise extralinguistique [...]. Être une personne réflexive c'est opérer dans cette dimension, ce qui veut dire exprimer de la sensibilité envers des sujets d'adéquation irréductible. » (Taylor 1997, p. 146-147) ²⁰ . Désautoriser l'usage d'un mot ou mettre en cause le fait que cet emploi soit adéquat, nous situe, évidemment, dans une dimension linguistique privilégiée.

Bibliographie

ALBALADEJO Tomás, 2000, « Polifonía y poliacroasis en la oratoria política : Propuestas para una retórica bajtiniana », *Retórica, política e ideología : desde la Antigüedad hasta nuestros días*, vol. III, F. Cortés Gabaudan *et al.* éd., Salamanca, Logo, p. 11-21.

ANSCOMBRE Jean-Claude, 1995, « Semántica y léxico : topoi, estereotipos y frases genéricas », *RSEL*, vol. 25, n° 2, p. 297-310.

— DUCROT Oswald, 1994, *La argumentación en la lengua*, traduction espagnole par J. Sevilla, M. Tordesillas, Madrid, Gredos.

AZNÁREZ MAULEÓN Mónica, 2006, *La fraseología metalingüística con verbos de lengua en español actual*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang.

BAKHTINE Mijail, 1997, *Estética de la creación verbal*, México, Siglo veintiuno editores, 7^e éd. en espagnol.

BOSQUE Ignacio, 1984, « Negación y elipsis », *Estudios de lingüística*, n° 2, p. 171-199.

— éd., 2004, *Redes. Diccionario combinatorio del español contemporáneo*, Madrid, SM.

BRUCART José María, 1999, « La elipsis », *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. II, I.

- Bosque, V. Demonte éd., Madrid, Espasa Calpe, p. 1787-1866.
- CASADO VELARDE Manuel, 2006, « El saber metalingüístico de los hablantes, base de la lingüística », *Discurso lengua y metalenguaje. Balance y perspectivas*, R. González Ruiz, M. Casado Velarde, M. A. Esparza Torres éd., Hambourg, Buske, p. 49-62.
- 2008, « Algunas estrategias discursivas en el lenguaje periodístico de hoy », *Boletín Hispánico Helvético*, 12, p. 71-97.
- GONZÁLEZ RUIZ Ramón, LOUREDA LAMAS Óscar éd., 2005, *Lo metalingüístico (en español)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang.
- CORREAS Gonzalo [1627], *Vocabulario de refranes y frases proverbiales*, Rafael Zafra éd., Pampelune - Kassel, Universidad de Navarra - Édition Reichenberger, GRISO, 2000.
- COSERIU Eugenio [1981], *Lingüística del texto. Introducción a la hermenéutica del sentido*, Ó. Loureda Lamas éd., Madrid, Arco-Libros, 2007.
- DUCROT Oswald, 1984, *El decir y lo dicho : Polifonía de la enunciación*, Irene Agoff éd., Barcelone, Paidós.
- EBERENZ Rolf, 2004, « Dizque : antecedentes medievales de un arcaísmo afortunado », *Lexis. Revista de lingüística y literatura*, vol. 28, n° 1-2, p. 139-156.
- FELÍU ARQUIOLA Elena, 2005, « los sustantivos formados con el preijo *auto*-en español », *Verba*, n° 32, p. 331-350.
- FERNÁNDEZ BERNÁRDEZ Cristina, 2002, *Expresiones metalingüísticas con el verbo decir*, la Corogne, Université de la Corogne.
- GADAMER Hans-Georg, 1998, *Verdad y método, II*, Salamanque, Sígueme, 3^e éd.
- GARCÍA NEGRONI María Marta, TORDESILLAS COLADO Marta, 2001, *La enunciación en la lengua. De la deixis a la polifonía*, Madrid, Gredos.
- GONZÁLEZ RUIZ Ramón, CASADO VELARDE Manuel, ESPARZA TORRES Miguel Ángel éd., 2006, *Discurso lengua y metalenguaje. Balance y perspectivas*, n° 15 de *Romanistik in Geschichte und Gegenwart*, Hambourg, Buske.
- GUTIÉRREZ ORDÓÑEZ Salvador, 2002, *De pragmática y semántica*, Madrid, Arco-Libros.
- LOUREDA LAMAS Óscar, 2002, « Polifonía y enumeración en el español actual », *Oralia*, n° 5, p. 133-151.
- 2003, *Los nombres de los tipos de texto : el campo léxico « lo que se dice » en el español actual*, Pampelune, EUNSA .
- 2006, « Los hablantes como lingüistas : algunas distinciones pragmáticas en el léxico del español », *Análisis del discurso : lengua, cultura, valores*, M. Casado Velarde, R. González Ruiz, M. V. Romero

Gualda éd., Madrid, Arco-Libros, p. 1623-1634.

MAINGUENEAU Dominique, 1981, *Approche de l'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.

MARTÍN ZORRAQUINO María Antonia, PORTOLÉS José, 1999, « Los marcadores del discurso », *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. III, I. Bosque, V. Demonte éd., Madrid, Espasa, p. 4051-4213.

MÉNDEZ GARCÍA DE PAREDES Elena, 2000, « La literalidad de la cita en los textos periodísticos », *RSEL*, vol. 30, n° 1, p. 147-167.

MOESCHLER Jacques, REBOUL Anne [1994], *Diccionario enciclopédico de pragmática*, M. L. Donaire, M. Tordesillas éd., Madrid, Arrecife, 1999.

MOLINER María [1966-1967], *Diccionario de uso del español*, Madrid, Gredos, 2007, 3^e édition.

OLZA MORENO Inés, 2008, « Metáfora y argumentación en el lenguaje político y la prensa españoles. Aproximación a las metáforas relacionadas con el *proceso de paz* », *ELUA*, n° 22, p. 213-242.

— GONZÁLEZ RUIZ Ramón, 2007, « Fraseología metafórica de contenido metalingüístico en español : aproximación a las unidades basadas en el plano gráfico », *Lenguaje figurado y motivación. Una perspectiva desde la fraseología*, M. Álvarez de la Granja éd., Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, p. 221-238.

PORTOLÉS José, 2004, *Pragmática para hispanistas*, Madrid, Síntesis.

Real Academia Española, 2001, *Diccionario de la lengua española*, Madrid, Espasa Calpe, 22^e édition.

— 2005, *Diccionario panhispánico de dudas*, Madrid, Santillana.

— *Nuevo tesoro lexicográfico de la lengua española* (en ligne : <http://buscon.rae.es/ntlle/srvltgUI/LoginNtlle>).

REYES Graciela, 1994, *Los procedimientos de cita : citas encubiertas y ecos*, Madrid, Arco-Libros.

— 2002, *Metapragmática. Lenguaje sobre lenguaje, ficciones, figuras*, Valladolid, Universidad de Valladolid.

ROULET Eddy, AUCHLIN Antoine, SCHELLING Marianne, MOESCHLER Jacques, RUBATTEL Christian, 1985, *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.

SECO Manuel, ANDRÉS Olimpia, RAMOS Gabino, 2004, *Diccionario del español actual*, Madrid, Aguilar.

SPERBER Dan, WILSON Deirdre, 1998, *Relevance : communication and cognition*, Oxford, Blackwell, 2^e éd.

TAYLOR Charles, 1997, *Argumentos filosóficos. Ensayos sobre el conocimiento, el lenguaje y la*

Notes

- 1 Je remercie Sonia Gómez-Jordana de sa traduction du présent chapitre vers le français.
- 2 Nous considérons ici les unités lexicales métalinguistiques, nominales, et non terminologiques, c'est-à-dire celles qui appartiennent au lexique commun. Cela ne veut pas dire qu'il s'agisse de mots d'usage général en langue, étant donné que certains d'entre eux peuvent appartenir à une langue déterminée fonctionnelle ou sectorielle. Ce qui est important pour nous est qu'ils n'appartiennent pas à la terminologie linguistique, bien que certains lexèmes métalinguistiques aient pu être adoptés par les linguistes – *palabra, frase, discurso* (mot, phrase, discours), etc. nous excluons les noms des genres de texte et les formes verbales correspondantes qui impliquent plus d'un sujet parlant, comme par exemple *conversación, debate, diálogo* (conversation, débat, dialogue)... D'autres lexèmes dénominatifs de genre de texte, comme *respuesta, réplica, contrarréplica* (réponse, réplique, réfutation) impliquent également une pluralité d'instances productrices de discours (au moins deux), mais elles agissent de façon successive, de sorte que nous ne nous occuperons pas non plus de ces lexèmes. C'est la somme de par exemple « question » + « réponse » qui serait polyphonique.
- 3 Nous faisons référence à l'acception linguistique des lexèmes que nous citons.
- 4 Pour une vision d'ensemble des substantifs formés avec le préfixe *auto-* en espagnol, voir e. Felíu Arquiola (2005). Toutes les traductions proposées sont de Sonia Gómez-Jordana.
- 5 Sauf indication contraire, nous soulignons.
- 6 CREA (Corpus de Referencia del Español Actual), base de données développée par la Real Academia Española, disponible en ligne : www.rae.es.
- 7 Nous ne disposons pas d'occurrences de *autocopiarse*.
- 8 Dans le langage administratif l'on emploie également le mot *interpretación* (interprétation) avec le sens de traduction : *interpretación de lenguas, interpretación simultánea* (interprétation de langues, interprétation simultanée) (Seco, Andrés, Ramos 2004 – abrégé ensuite *DEA* –, s. v. *interpretación*).
- 9 Voici d'autres lexèmes polyphoniques ayant un comportement combinatoire similaire : *transcripción* « *acción y efecto de transcribir* » (transcription : action et effet de transcrire) ; *transcribir* « *copiar (escribir en una parte lo escrito en otra)* » (transcrire, copier [écrire dans une partie ce qui a été écrit dans une autre partie]) (Real Academia Española 2001 – abrégé ensuite *DRAE* –).
- 10 *Persona que habla en nombre de otra, o de un grupo, institución, entidad, etc., llevando su voz y representación* (Personne qui parle au nom d'une autre, ou d'un groupe, d'une institution, entité, etc. portant sa voix et sa représentation) (*DRAE*).
- 11 *Persona que está autorizada para hablar en nombre y representación de un grupo o de cualquier institución o entidad.* (Personne qui est autorisée à parler au nom et en représentation d'un groupe ou de n'importe quelle institution ou entité.) 2. *Persona autorizada para comunicar a la opinión pública lo que piensan acerca de un asunto determinado las instituciones políticas o sus dirigentes.* (Personne

autorisée à communiquer à l'opinion publique ce que pensent les institutions politiques ou leurs dirigeants à propos d'un sujet précis.) (DRAE)

12 *Oficial público que en alta voz da los pregones, publica y hace notorio lo que se quiere hacer saber a todos.* (Officier public qui à voix haute dit les discours et rend public ce que l'on veut faire savoir à tous.) (DRAE)

13 Ni *paráfrasis* (paraphrase) ni *parafrasear* (paraphraser) n'apparaissent dans le *Diccionario combinatorio* de I. Bosque (2004).

14 T. Albaladejo (2000) emploie le terme *poliacroasis*, symétrique de polyphonie, pour faire référence à la pluralité d'auditeurs. D'autre part, la comparaison avec d'autres langues peut dévoiler des résultats fort intéressants.

15 « *Hay siempre por parte del discurso que acoge una especie de evaluación de lo dicho por otro o de réplica [...] que empieza por la propia elección de lo referido (qué partes del discurso del otro interesa destacar como tema del nuevo discurso), sigue con la explicitación de la intención comunicativa de esas palabras y termina con la elección del tipo de discurso referido (en estilo directo o en estilo indirecto o en otras variantes).* » (« Il y a toujours du côté du discours qui reçoit un genre d'évaluation de ce qui a été dit par un autre [...] qui commence par le propre choix de ce qui est rapporté (quelles parties du discours de l'autre il convient de mettre en relief comme thème du nouveau discours) continue avec l'explicitation de l'intention communicative de ces mots et finit avec le choix du genre de discours rapporté (en style direct ou en style indirect ou dans d'autres variantes). ») (Méndez García de Paredes 2000, p. 149)

16 Nous ne ferons pas référence non plus à des constructions grammaticales de réfutation (Coseriu [1981] 2007), ni à la négation « polémique » (Ducrot 1984) ou à la négation « corrective » (Bosque 1984, Brucart 1999).

17 Il s'agit plutôt de l'emploi d'un autre système graphique que d'une incompétence orthographique.

18 « *(De dice que). 1. m. Dicho, murmuración, reparo. U. m. en pl. 2. adv. Am. Al parecer, presuntamente.* » (« *On dit que* 1. m. Dicton, médisance, objection. 2. Am. Apparemment, soi-disant. ») (DRAE, s. v. *dizque*).

19 M. Seco *et al.* (2004, *DEA*) attestent *diz* « transitif impersonnel (littéraire ou populaire) On dit que. Généralement dans la construction – *que* ». Dans les trois occurrences qu'ils présentent, nous trouvons séparés *diz* et *que*. Le *DPD* dit que « *aunque aún se documenta la grafía en dos palabras diz que, es siempre preferible la grafía simple dizque (sub voce dizque).* » (« bien qu'on présente la graphie en deux mots *diz que*, la graphie simple *dizque* est préférable »).

20 Dans notre traduction, nous avons remplacé le terme *correction* par « adéquation ».

- [Couverture](#)
- [Informations bibliographiques](#)
- [Pages introductives](#)
- [Sommaire](#)
- [Présentation](#)
- [Partie I. Polyphonie](#)
 - [Un point de vue polyphonique sur le point de vue](#)
 - [Points de vue et discours rapporté : une approche polyphonique des énoncés interrogatifs](#)
- [Partie II. Connecteurs et particules](#)
 - [L'évolution de justement/justamente en français et en espagnol : coïncidence, polyphonie et inversion argumentative](#)
 - [Une approche polyphonique de deux adverbes d'énonciation, franchement et sincèrement](#)
 - [La reformulation par al fin y al cabo et en fin](#)
 - [Les échelles additives avec además](#)
- [Partie III. Formes sentencieuses](#)
 - [Le problème de l'antonymie dans le champ parémique](#)
 - [Sur le chemin des proverbes : questions de classification](#)
 - [Idiotismes, proverbes et stéréotypes](#)
 - [Vérité générique et vérité proverbiale : on dit face à on dit proverbialement, le proverbe dit](#)
- [Partie IV. Voix du récit et autorité discursive](#)
 - [Les voix du récit : fonctions textuelles et énonciatives des localisations spatio-temporelles dans le récit](#)
 - [Les marques du savoir dans le discours de Carmen Sotillo](#)
 - [De la citation à l'autorité : liberté et contrainte dans le discours argumentatif](#)
 - [Polyphonie et métalangage de l'espagnol. La désautorisation du discours rapporté](#)